This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06728581 1

N. y. P. L.
3/1/16

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PAR

JULES CLARETIE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

16, RUE DU CROISSANT, 16, ANCIEN HOTEL COLBERT

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

M DCCC LXXV

THE NEW
PUBLIC LIB
839403
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1917 L

H. Heine

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. THIERS

C'était dans les mois du rude hiver de 1870. L'année terrible finissait pour faire place bientôt à l'année sinistre. La France était envahie, blessée au flanc; les chevaux des uhlans caracolaient, à Sedan, devant la statue de Turenne; les obus prussiens éclataient, à Strasbourg, devant la statue de Kléber; les régiments saxons et bavarois défilaient, à Versailles, devant la statue de Hoche. Toute notre ancienne gloire semblait insultée pour toujours par notre défaite présente. Cependant quelques fous héroïques avaient ramassé à terre, dans la boue et le sang, l'épée à demi brisée de la patrie et, ce glaive sans force, ils étaient décidés à ne pas le rendre. Ils résistaient. Ils croyaient qu'on peut à bon droit tenter l'impossible pour sauver l'honneur, et, comme des marins

foudroyés de toutes parts, ils avaient cloué le pavillon troué de la France au mât du vaisseau de Paris. Et autour de la grande ville assiégée, les soldats improvisés marchaient, souvent sans espoir, au-devant de l'ennemi, essayant vainement de rompre le cercle de fer qui enserrait la capitale. Que ceux qui sont tombés pour cette œuvre impossible soient bénis dans leurs tombes ! Ils ont eu la suprême gloire, celle de braver la force triomphante et de protester contre le destin.

Cependant, tandis que ces enfants arrachés à la charrue, ces ouvriers enlevés à l'atelier, ces gentilshommes pris au club, se faisaient soldats, il y avait, dans cette Europe sourde et lâche qui assistait immobile à notre agonie, il y avait sur les chemins, errant de capitale en capitale pour demander aide et protection à la France, un vieillard de soixante treize ans, frappé au cœur par la chute de la patrie, mais aiguillonné par ses dangers, et qui, traversant les mers et *brûlant* les routes, allait porter à l'oreille des rois le cri de la France mourante.

Dans l'écroulement mérité, inévitable et prévu de l'empire, écroulement que nulle puissance humaine n'eût pu empêcher (et qui l'essaya ?), l'homme qui s'était constitué le porte parole de la France avait refusé toute part de pouvoir; il n'avait voulu que sa part d'épreuves, d'amertumes et de devoirs. Patriote jusqu'aux os, après avoir prédit les désastres, il se multipliait pour les réparer. Il demandait du secours à notre ancienne alliée, l'Angleterre; il en demandait à la Russie, qui pouvait nous pardonner d'avoir vaincu ses soldats, et à l'Italie, qui pouvait peut-être aussi ne pas nous garder rancune d'avoir conduit les siens à la victoire. Il parlait avec dignité, comme il convient au fils d'une nation grande

toujours, quoique tombée; il parlait en homme d'État, comme un voyant qui indique aux gens satisfaits de l'heure présente les dangers de l'avenir. Et, pour se reposer de ses fatigues, de ses déceptions et de ses souffrances, en sortant d'une de ces entrevues, il allait se retremper dans quelque souvenir littéraire ou artistique et, son guide Joanne sous le bras, il feuilletait les manuscrits de Diderot à la bibliothèque de l'Ermitage ou il admirait Michel-Ange, à Florence, dans la chapelle des Médicis. Puis il repartait, toujours déçu, toujours infatigable, et répétant au monde : « Laisserez-vous jusqu'au bout s'accomplir le forfait ? »

Mais les nations aussi connaissent l'égoïsme et la peur. « *On ne s'approche point du tigre* — écrivait alors un publiciste autrichien — *pendant qu'il déchire sa proie.* » Et cette proie, c'était la France dont la chair saignait et à laquelle on allait arracher ces lambeaux palpitants : l'Alsace, la Lorraine, Strasbourg, Thionville, Colmar, Schlestadt, Mulhouse, Metz hier invaincue, Bitche encore invincible.

M. Thiers était donc revenu, attristé mais non lassé, énergiquement prêt à donner le reste de sa vie et de son ardeur à son pays. Il assistait, espérant toujours en la paix, à cette invasion sans cesse victorieuse, à cette guerre impitoyable et méthodique, sans faiblesse et sans merci. Des foules mal aguerries se heurtaient intrépidement et vainement à un peuple d'ingénieurs militaires. Ce peuple avait d'ailleurs comme auxiliaires des fléaux inattendus : le froid, la neige, la misère, la famine. La peste seule manquait. L'Europe continuait toujours à regarder la joute hideuse, tandis que Châteaudun brûlait, que Mézières, bombardée, s'écroulait, que les cadavres des francs-tireurs, pendus, se balançaient aux branches des

N. y. P. L.
3/1/16

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PAR

JULES CLARETIE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

16, RUE DU CROISSANT, 16, ANCIEN HOTEL COLBERT

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

M DCCC LXXV

THE NEW
PUBLIC LIB...
830403
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1917 L

H. Heine

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. THIERS

C'était dans les mois du rude hiver de 1870. L'année terrible finissait pour faire place bientôt à l'année sinistre. La France était envahie, blessée au flanc; les chevaux des uhlans caracolaient, à Sedan, devant la statue de Turenne; les obus prussiens éclataient, à Strasbourg, devant la statue de Kléber; les régiments saxons et bavarois défilaient, à Versailles, devant la statue de Hoche. Toute notre ancienne gloire semblait insultée pour toujours par notre défaite présente. Cependant quelques fous héroïques avaient ramassé à terre, dans la boue et le sang, l'épée à demi brisée de la patrie et, ce glaive sans force, ils étaient décidés à ne pas le rendre. Ils résistaient. Ils croyaient qu'on peut à bon droit tenter l'impossible pour sauver l'honneur, et, comme des marins

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PAR

JULES CLARETIE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

16, RUE DU CROISSANT, 16, ANCIEN HOTEL COLBERT

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

M DCCC LXXV

THE NEW
PUBLIC LIB
830403
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1917

H. Heine

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. THIERS

C'était dans les mois du rude hiver de 1870. L'année terrible finissait pour faire place bientôt à l'année sinistre. La France était envahie, blessée au flanc; les chevaux des uhlans caracolaient, à Sedan, devant la statue de Turenne; les obus prussiens éclataient, à Strasbourg, devant la statue de Kléber; les régiments saxons et bavarois défilaient, à Versailles, devant la statue de Hoche. Toute notre ancienne gloire semblait insultée pour toujours par notre défaite présente. Cependant quelques fous héroïques avaient ramassé à terre, dans la boue et le sang, l'épée à demi brisée de la patrie et, ce glaive sans force, ils étaient décidés à ne pas le rendre. Ils résistaient. Ils croyaient qu'on peut à bon droit tenter l'impossible pour sauver l'honneur, et, comme des marins

foudroyés de toutes parts, ils avaient cloué le pavillon troué de la France au mât du vaisseau de Paris. Et autour de la grande ville assiégée, les soldats improvisés marchaient, souvent sans espoir, au-devant de l'ennemi, essayant vainement de rompre le cercle de fer qui enserrait la capitale. Que ceux qui sont tombés pour cette œuvre impossible soient bénis dans leurs tombes ! Ils ont eu la suprême gloire, celle de braver la force triomphante et de protester contre le destin.

Cependant, tandis que ces enfants arrachés à la charrue, ces ouvriers enlevés à l'atelier, ces gentilshommes pris au club, se faisaient soldats, il y avait, dans cette Europe sourde et lâche qui assistait immobile à notre agonie, il y avait sur les chemins, errant de capitale en capitale pour demander aide et protection à la France, un vieillard de soixante treize ans, frappé au cœur par la chute de la patrie, mais aiguillonné par ses dangers, et qui, traversant les mers et *brûlant* les routes, allait porter à l'oreille des rois le cri de la France mourante.

Dans l'écroulement mérité, inévitable et prévu de l'empire, écroulement que nulle puissance humaine n'eût pu empêcher (et qui l'essaya ?), l'homme qui s'était constitué le porte parole de la France avait refusé toute part de pouvoir; il n'avait voulu que sa part d'épreuves, d'amertumes et de devoirs. Patriote jusqu'aux os, après avoir prédit les désastres, il se multipliait pour les réparer. Il demandait du secours à notre ancienne alliée, l'Angleterre; il en demandait à la Russie, qui pouvait nous pardonner d'avoir vaincu ses soldats, et à l'Italie, qui pouvait peut-être aussi ne pas nous garder rancune d'avoir conduit les siens à la victoire. Il parlait avec dignité, comme il convient au fils d'une nation grande

toujours, quoique tombée; il parlait en homme d'État, comme un voyant qui indique aux gens satisfaits de l'heure présente les dangers de l'avenir. Et, pour se reposer de ses fatigues, de ses déceptions et de ses souffrances, en sortant d'une de ces entrevues, il allait se retremper dans quelque souvenir littéraire ou artistique et, son guide Joanne sous le bras, il feuilletait les manuscrits de Diderot à la bibliothèque de l'Ermitage ou il admirait Michel-Ange, à Florence, dans la chapelle des Médicis. Puis il repartait, toujours déçu, toujours infatigable, et répétant au monde : « Laisserez-vous jusqu'au bout s'accomplir le forfait ? »

Mais les nations aussi connaissent l'égoïsme et la peur. « *On ne s'approche point du tigre* — écrivait alors un publiciste autrichien — *pendant qu'il déchire sa proie.* » Et cette proie, c'était la France dont la chair saignait et à laquelle on allait arracher ces lambeaux palpitants : l'Alsace, la Lorraine, Strasbourg, Thionville, Colmar, Schlestadt, Mulhouse, Metz hier invaincue, Bitche encore invincible.

M. Thiers était donc revenu, attristé mais non lassé, énergiquement prêt à donner le reste de sa vie et de son ardeur à son pays. Il assistait, espérant toujours en la paix, à cette invasion sans cesse victorieuse, à cette guerre impitoyable et méthodique, sans faiblesse et sans merci. Des foules mal aguerries se heurtaient intrépidement et vainement à un peuple d'ingénieurs militaires. Ce peuple avait d'ailleurs comme auxiliaires des fléaux inattendus : le froid, la neige, la misère, la famine. La peste seule manquait. L'Europe continuait toujours à regarder la joute hideuse, tandis que Châteaudun brûlait, que Mézières, bombardée, s'écroulait, que les cadavres des francs-tireurs, pendus, se balançaient aux branches des

sapins ; que les hommes mouraient, dans les défilés du Jura, comme dans des steppes de Russie, et que les petits enfants agonisaient dans Paris en fronçant leurs pauvres lèvres violacées et en demandant la vie, — une goutte de lait !

L'heure arriva pourtant où ce tragique spectacle dut cesser. La France fit la paix. Elle ne s'inclina pas, tranquille, devant le fait accompli, comme un joueur qui perd la partie et en appelle au sort ; elle subit, pieds et poings liés, la loi du vainqueur, ne protestant contre les détrousseurs que du regard levé vers l'infini ou vers l'avenir, comme un juste immolé qui en appelle au droit. Mais quand il fallut discuter avec les conquérants, leur arracher, miette par miette, en quelque sorte, un peu de leur conquête, lorsque la France voulut être bien et dûment représentée devant la Prusse par un Français, ce fut vers le vieillard qui tout à l'heure errait à travers les chancelleries et les palais des rois qu'elle se tourna, pleine de reconnaissance et d'espoir. Le département de la Seine lui donna 102,000 voix, le département du Nord, 225,000. Vingt-six départements à la fois l'appelaient à la tête des affaires. Et M. Thiers alla tout droit, le front haut et redressant sa petite taille, au-devant de ce colonel de cuirassiers qui tenait dans sa main le sort de la France et qui, peu de jours auparavant, s'était écrié : « C'est fini. *La bête* est morte ! »

La bête vivait toujours. L'oiseau blessé repliait ses ailes pour reprendre un jour son vol, après avoir pansé ses blessures. En attendant, M. Thiers, tenace, résolu, disputait à M. de Bismarck, violent et acharné, ce rocher de Belfort, au haut duquel flottait encore le drapeau de la France. Et ce fut à lui que ce coin de terre alsacienne

dut, « *après des efforts inouïs*, » — a-t-il dit lui-même, — de rester terre française, comme Paris fut redevable à l'habile négociateur de ne pas voir les Prussiens plus avant que les Champs-Élysées. Ensuite, cette tâche douloureuse achevée, œuvre patriotique et cruelle qui faisait dire à M. de Bismarck : « Je comprends et j'honore votre chagrin, » M. Thiers, tout ému, vint se présenter devant l'Assemblée et, les yeux pleins de larmes, la voix pleine de sanglots (qui ne se fût en effet senti remué jusqu'aux entrailles ?), il plaida, lui, si susceptible sur la question de l'honneur national, il plaida, au nom de la raison, la cause de la paix, opposant l'inflexibilité des faits aux déceptions des chimères généreuses, puis il descendit de la tribune, le cœur serré, plus pâle encore que de coutume, mais grandi par cette épreuve et respecté, comme la France elle-même, du vainqueur implacable et du monde étonné.

Son devoir maintenant était accompli.

Eh! bien, non. Devenu chef du Pouvoir exécutif de la République Française, M. Thiers avait encore un devoir à remplir. Il lui fallait relever la France abattue, la réorganiser, faire à ses plaies une charpie ; au milieu de l'inévitable chaos des esprits, il lui fallait, avec son activité prodigieuse, apporter la clarté de son bon sens, unie à l'autorité de son talent ; l'expérience du passé devait lui servir à diriger le présent ; dans ce désert d'hommes qui s'appelait l'Assemblée, il lui fallait chercher des collaborateurs pour cette œuvre nouvelle : le relèvement de la France ; il lui fallait surtout délivrer le territoire de ces milliers d'ennemis qui l'occupaient encore et qui vivaient sur notre sol comme le phylloxera sur la vigne, rongeant, dévorant, payés par nous pour occu-

per nos villes et faire la petite guerre, après la grande, à travers nos champs. M. Thiers (et ce sera sa gloire) sacrifia tout à ce but unique. Il avait rêvé de se présenter un jour devant les députés du pays et de leur dire, comme jadis le duc de Richelieu, avec l'accent heureux de l'affranchi qui respire enfin : — « Il n'y a plus de Prussiens en France ou dans ce qui reste de la France ! » Ce suprême bonheur devait lui être refusé.

A l'heure où le dernier bataillon allemand défilait, sur la route d'Etain à Metz, devant la borne nouvelle qui sépare la France française de la France germaine, à l'heure où les habitants des villes évacuées donnaient à M. Thiers, sur leurs drapeaux, leurs écussons, leurs illuminations, le titre qui lui restera dans l'histoire : « *Libérateur du territoire* », les meneurs de la coalition monarchique saluaient d'étranges acclamations l'homme dont le gouvernement avait relevé jusqu'à la féerie le crédit de la France, trouvé quarante milliards, réorganisé l'armée, énergiquement rétabli l'ordre au dedans, assuré au dehors le respect dû à notre patrie. Et tandis que St-Quentin, Toul, Mézières, Belfort, Verdun, délivrées, envoyaient l'expression de leur reconnaissance à l'ancien Président de la République, ses adversaires, déchaînés et victorieux, jetaient à ce patriote calomnié des injures qui étonneront l'avenir. Les insulteurs, non pas du char de triomphe, mais du Chef d'État renversé, accusaient M. Thiers d'ambition sénile et de concussion ; ils empruntaient leurs vociférations au *Père Duchesne ;* l'illustre homme d'État devenait le *sinistre vieillard*, et un journal osait écrire, en parlant de lui : « L'œuvre de réparation a commencé au jour « qu'elle devait : c'est le 24 mai que les *otages ont été « massacrés pendant l'exercice du pouvoir de M. Thiers...*

« C'est le 24 mai que le maréchal de Mac-Mahon a été « nommé Chef de l'État. *Dieu est juste !* »

Ce qui est plus juste encore, c'est l'histoire. L'opinion publique, qui ne la devance pas toujours, a cependant fait raison de ce débordement d'outrages, et nous assistons, depuis 1873, à un spectacle assurément inattendu ; tombé, M. Thiers est aussi populaire que debout. La place qu'il occupe à son banc de député est aussi considérable que celle qui lui avait été faite au Palais de l'Élysée ou à la Préfecture de Versailles. L'ingratitude n'est pas toujours le péché mignon des peuples et des hommes politiques, et les salons de l'hôtel Bagration ne sont pas déserts. Chose incroyable et cependant réelle, les courtisans de la chute sont aussi nombreux — par hasard — que les courtisans du pouvoir.

Cette popularité persistante et ce respect survivant à la dignité quasi-souveraine sont bien faits sans doute pour inspirer à M. Thiers quelque indulgence pour les hommes. Il a cependant assez vieilli pour les connaître et pour en mépriser un certain nombre. Depuis six mois, M. Thiers, en effet, a dépassé sa soixante-seizième année. — Depuis plus de cinquante ans, tout entier mêlé aux choses de la politique, il en eût mille fois éprouvé l'écœurement, si la netteté du but qu'il voulait atteindre, fonder l'autorité sur la liberté, ne l'eût rendu indifférent aux hommes qu'il devait coudoyer, et parfois utiliser, pour y parvenir. Mais que de réflexions, non pas amères, ironiques, ont dû lui venir, et avec quel rictus sarcastique il doit parfois considérer l'humanité !

Il y a, dans une vieille rue de Marseille, la rue des Petits-Pères, une humble maison sans inscription, sans signe distinctif, portant le n° 40 : c'est là que M. Thiers

est né le 15 avril 1797, d'un père provençal et d'une mère d'origine levantine, un peu parente des Chénier, André et Marie-Joseph. De ses parents, au dire de ceux qui les ont connus, Adolphe Thiers a reçu des dons très-divers, la loquacité et la verve de l'un, la finesse féminine et l'esprit aiguisé de l'autre. M. Gambetta, en 1868, dans un article de la *Revue Politique*, parlait de « cette solidité « spirituelle, cette persuasion railleuse dont M. Thiers a « pris le secret à Voltaire. » Il y a, en effet, quelque chose de voltairien dans cette éloquence rapide, armée à la légère, pleine de bon sens, qui rappelle, à la tribune, l'alerte causerie de Candide; mais il y a aussi je ne sais quoi de leste et de preste qui sent le terroir marseillais, sans compter le tempérament spécial et très-caractéristique de la famille.

L'esprit et les réparties promptes ont toujours été de la maison, chez M. Thiers et chez les siens. Une de ses tantes, il y a nombre d'années, commit un bon mot, demeuré historique à Marseille et rapporté par un vieil ami de l'homme d'État. Mirabeau venait d'être élu député aux États-Généraux ; la Chambre de commerce de Marseille tint à lui offrir un banquet, suivi d'une représentation au Théâtre. Une loge, tapissée tout exprès, attendait l'orateur qu'on plaça entre deux jeunes filles de la ville, *Mlle Noble* et *Mlle Thiers*. Le rapprochement avait été longuement et ingénieusement préparé : *la noblesse* et *le tiers* flanquaient le tribun du peuple. C'était Molière qu'on jouait au théâtre, et de Molière le *Bourgeois gentilhomme*. Mirabeau, voulant se montrer poli pour ses voisines, se prit à causer, en débutant par une de ces banalités des propos débités entre inconnus, et il demanda aux jeunes filles si la comédie leur plaisait :

— Certes, répondit Mlle Thiers, le *Bourgeois gentilhomme* est agréable; mais ce qui nous plaît le plus, c'est de nous trouver à côté du *gentilhomme bourgeois!*

Curieux rapprochement. A quatre-vingts ans de distance, M. Thiers réclamera, à son tour, avec un orgueil bien placé, le titre que sa parente disparue donnait en 89 au vicomte de Mirabeau. « Je ne suis qu'un *petit bourgeois!* » dira-t-il fièrement au groupe de chevau-légers et de gentillâtres acharnés contre lui et, comme Proudhon se faisant un titre de ses quartiers de paysannerie, il se fera une gloire d'appartenir à cette grande bourgeoisie libérale de France qui fit jadis la Révolution Française et dota l'homme de ses Droits.

Petit bourgeois, il l'était déjà, à la veille de 1830, lorsqu'il écrivait justement, un des premiers, l'*Histoire de la Révolution;* il l'était au jour de la protestation contre les Ordonnances, lorsqu'il s'écriait : « Il faut des signatures au bas de ce document, il faut des noms, il faut des têtes! » Il l'était encore au lendemain de juillet, lorsqu'il redressait sa crête belliqueuse, comme un coq gaulois en colère, sous l'insulte de l'Angleterre. Il avait les ardeurs, les élans, les vertus et jusqu'aux préjugés de cette bourgeoisie dont il s'honore d'être le fils et qui est comme le *peuple sublimé*, se recrutant chaque jour dans tout ce qui agit, pense, crée, invente, fabrique, travaille.

Pour dire le mot, M. Thiers est un *fils de ses œuvres.* Ce rédacteur du *National* devenu Président d'une République est parvenu en luttant chaque jour. Il s'est fait un style, une science, une éloquence; il s'est créé de toutes pièces par une volonté sans cesse éveillée et excitée. La suprême magistrature dont on l'a précipité était comme la récompense d'un labeur quotidien.

La qualité maîtresse de cet homme, en effet, c'est l'action. Il suffit de le regarder pour s'en convaincre. Petit, mais solide, le cou bien musclé, la tête admirablement proportionnée, il est réellement taillé pour la lutte. C'est un Hercule avec la taille d'un adolescent. La figure est pâle ou plutôt jaune, avec les tons de l'ivoire, mais bien conservée; ses traits arrêtés et fermes, un nez busqué, une bouche bien dessinée, avec une lèvre supérieure fine, nette de traits, tout, dans ce visage aux lignes absolues, indique la décision, le *vouloir*, presque l'entêtement. Gras et d'aspect sain, ce visage surmonté de cheveux blancs, fins et drus encore, a comme une aigrette, une houppette argentée sur un front plein d'aptitudes diverses. De ces lèvres mordantes, une petite voix flûtée, vibrante, cristalline, teintée encore de l'accent marseillais, sort rapide, décochant les mots comme des flèches, d'une parole curieuse, enflammée, pittoresque, sautillante, passant avec une rapidité électrique d'un sujet à un autre, toujours étonnante, multiple, inattendue et toujours sans apprêt. Mais ce qui frappe surtout dans cette physionomie, comme dans ce talent, c'est le parfait équilibre de tous ces dons divers. Irascible devant la contradiction, capable de s'emporter devant un ennemi, caractère violent, M. Thiers est cependant la raison la plus sûre et l'esprit le plus pondéré. On peut comparer cette personnalité à notre France elle-même qui, de tant de provinces différentes, les unes turbulentes et volcaniques, les autres méthodiques et lentes, celles-ci passionnées, celles-là calculatrices, a su se faire la plus merveilleuse des unités nationales.

Lorsqu'il est satisfait, M. Thiers, par une aspiration intérieure, rentre légèrement les joues et avance les lèvres; c'est là son geste habituel et familier. Lorsqu'il s'irrite,

il va et vient, s'il est debout, sautille, impatient s'il est assis, et ne peut écouter un discours qui le pique au vif sans interrompre et lancer droit à l'adversaire un trait rapide et incisif. Avec quel rare bonheur d'expression il a su d'ailleurs trouver les mots justes qui résument des situations historiques et les ripostes cruelles qui, comme les soldats de César visant les Pompéiens, frappent l'ennemi au visage! On referait l'histoire de France de ces quarante dernières années avec les mots prophétiques de M. Thiers, et, pour n'en citer que deux, c'est lui qui, poussant, ainsi que Cassandre, le cri d'alarme, disait un jour : *L'empire est fait!*, et c'est lui encore qui, définissant le régime auquel doit s'arrêter la France lasse de tant de révolutions, appelait la République « *le gouvernement qui nous divise le moins!* » Un jour, en 1867, tandis que dans Paris, devenu comme un caravansérail immense où se pressaient, pour venir admirer ce bazar gigantesque qui s'appelait l'Exposition universelle, les empereurs et les rois, M. Thiers dit doucement, devant le défilé des souverains : « C'est le festin de Balthazar de la monarchie! » Cette fois, sans cesser de voir juste comme Voltaire, il haussait le ton comme Bossuet.

Ceux qui n'ont lu de M. Thiers que ses Histoires et ses Discours, ceux-là peuvent l'admirer sans doute et s'incliner devant tant de clarté unie à tant de savoir; mais il faut l'avoir entendu dans les causeries familières pour se rendre compte des ressources encyclopédiques de cette intelligence et des rencontres ingénieuses de cet esprit. Il cause de tout avec une vivacité et une netteté singulières. Pour M. Thiers, bien différent en cela de Robert Peel, qui toujours écoutait, une audience a toujours été une conférence. Et qui s'en plaindrait? Le Dictionnaire

vivant tourne ses feuillets : politique, diplomatie, législation, littérature, histoire, il aborde toutes choses avec l'allure délibérée d'un fantassin qui connaît sa route. « Je « ne vois réellement qu'un général en France, disait un « homme de guerre, et c'est M. Thiers. » Dès 1822, dans un Voyage aux Pyrénées dont il donnait la relation au *Constitutionnel*, M. Thiers s'occupait déjà de l'équipement, de la nourriture, des exercices, du moral des troupes qu'il rencontrait sur son chemin. N'est-ce pas lui qui démontrait encore à Soult, en pleine tribune, comment le maréchal avait livré et gagné la bataille de Toulouse?

Dans ses conversations familières, M. Thiers nous apparaît, toute différence faite du tempérament des hommes, comme une sorte de Gœthe plus intime, moins olympien, aussi savant, mêlant à la variété de ses aperçus scientifiques les réflexions morales d'un Franklin railleur. Gardant, malgré les années, les vigoureuses haines de sa jeunesse, il appellera Henri V « l'*héritier des Ordonnances* », et, faisant en quelque sorte la chimie de la politique, il dira, par exemple, — vérité suprême et profonde, — que ce n'est que par la modération qu'on obtient la modération.

— « Je connais les républicains, disait-il à ce propos : ils ressemblent à la teinture de tournesol, qui rougit par les acides. Ne versez point d'acide, la teinture reprendra sa couleur naturelle. »

Tantôt il se laissera aller à son goût personnel pour les arts; il parlera de cette *Histoire des Médicis* qu'il prépare, ou des peintures de Baudry qu'il était allé, dès le premier jour, examiner au quai Malaquais; tantôt il s'étendra, presque mélancolique, sur la situation inquiète de la France; tantôt encore, et plus souvent, il déco-

chera quelque trait sur une de ces médiocrités qui l'ont pris en haine, comme ce député dont il disait : « Je l'ai connu tout petit. Il faisait déjà de l'économie politique... *comme aujourd'hui.* »

Cette faculté agressive et ces boutades spirituelles lui ont fait d'ailleurs, autant que sa politique même, un nombre considérable d'ennemis. Un membre de la droite, las de voir M. Thiers apparaître au bout de toute discussion avec la légitime autorité de son talent, disait, dans les couloirs de l'Assemblée, dès novembre 1872 : « Nous voulons en faire un « *roi fainéant.* »

Mais M. Thiers n'était pas de ceux qui se résignent à un rôle passif. Entre la mort et la tonsure, aux temps mérovingiens, il eût choisi la mort. Ce génie de la netteté est aussi celui du mouvement et de la lutte. Irrité devant la coalition des intrigues, il ne se résigna pas à capituler, il résolut d'en finir. « Je tomberai du moins sans faiblesse », dit-il. Et il tomba — non pas à terre, mais dans les bras du pays.

Tel est cet homme prodigieux, à qui la France, sur cette petite place Saint-Georges où il descend de voiture aujourd'hui, les lunettes sur les yeux et les mains dans ses poches, élèvera un jour une statue. Vivante incarnation de la France moyenne, il aura eu cette gloire de résumer, en 1871, les aspirations de cette nation blessée, mais qui ne voulait pas mourir. Il a été grand par le patriotisme, alors que l'image du pays n'était plus en quelque sorte qu'un fantôme, et où les uns désespéraient non-seulement du présent et de l'avenir, tandis que les autres sacrifiaient l'idée de nationalité au songe criminel et vague d'une patrie sans limites.

Le génie même de notre patrie, la clarté, c'est son

génie. Il n'a pas toujours vu grand, il a toujours vu juste.

C'est lui qui disait de Lamartine : « Il ferme les yeux, et il voit des statues. » M. Thiers, au contraire, ouvre les yeux et étudie les hommes. Mais, à son tour, Lamartine a dit de lui un mot superbe : « Thiers a pris la massue de Mirabeau sur la tribune, et il en a fait des flèches. » Vérité éloquente.

Eh! bien, soit. Et — pour le salut de la France! — souhaitons qu'une de ces flèches au moins ait frappé au cœur le Passé qui voudrait nous ressaisir, et qui cette fois, pour nous, pour notre pays, serait la mort.

Victor Hugo

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

VICTOR HUGO

On a peint assez souvent dans Victor Hugo le poëte ou le tribun ; je voudrais donner ici quelques traits de Victor Hugo étudié dans l'intimité et, si je puis dire, le déshabillé de la causerie.

Le lundi 5 septembre 1870, le lendemain même de la chute de l'empire, Victor Hugo, alors à Bruxelles, se présentait au guichet de la gare où l'on distribue les billets pour la France et demandait, d'une voix malgré lui tremblante d'émotion, « *un billet pour Paris.* »

Je le vois encore. En quittant le champ de bataille de Sedan, j'avais pris le chemin de Bruxelles où j'avais passé, allant de la poste au télégraphe, dans une anxiété facile à comprendre, cette fiévreuse journée du 4. Le soir, à la nouvelle de la proclamation de la République, il avait été

convenu que Victor Hugo partirait le lendemain pour Paris. Exilé volontaire depuis l'amnistie, il demeurait hors de France avec la résolution inébranlable de tenir le serment par deux fois prêté, dans ses *Châtiments*, d'abord, puis dans ses lettres rendues publiques, lorsqu'il s'écriait : *Quand la liberté rentrera, je rentrerai !*

La France était, en apparence du moins, rendue à elle-même. Ce n'était plus sa liberté qu'on menaçait, c'était son indépendance. Victor Hugo pouvait et devait rentrer dans Paris assiégé. Nous eûmes l'honneur de l'accompagner dans ce voyage dont les moindres détails sont demeurés présents à notre esprit, et naguère Victor Hugo nous écrivait encore : « Il y a entre nous de l'inoubliable : la rentrée en France. »

Ce jour du 5 septembre, Victor Hugo, coiffé d'un chapeau de feutre mou, une sacoche de cuir à son côté, maintenue par une courroie, le visage pâle et ému, regarda instinctivement sa montre lorsqu'il s'avança pour demander son billet. Il semblait qu'il voulût savoir l'heure exacte où devait finir sa proscription. Tant d'années — dix-neuf ans ! — avaient passé depuis le jour où il lui avait fallu abandonner, dans ce Paris dompté par son génie, tout ce qui faisait sa vie : sa demeure d'habitude, ses livres préférés, ses meubles, ses tableaux, et jusqu'aux feuillets à peine séchés de ses derniers vers. Maintenant, tout était fini. Ce n'était plus par des mois, c'était par des minutes qu'il comptait le temps qui le séparait encore du moment où il allait s'écrier : — Voici la France !

Sur le quai d'embarquement, des amis fidèles accompagnaient Victor Hugo regagnant son pays. Le bon et brave Camille Berru, dont Charles Hugo a retracé le portrait dans ses *Hommes de l'exil*, pleurait à l'idée de ne pouvoir

suivre celui qu'il admire et qu'il aime. Le train partit, et Victor Hugo demeura assis en face de nous, regardant par la portière les horizons et les paysages, attendant que la frontière fût franchie et qu'il découvrît les arbres, les prés, le sol, l'air même et le ciel de la patrie. Je n'oublierai jamais l'impression profonde et sublime que causa à cet homme, alors âgé de soixante-huit ans et blanchi dans l'exil, la vue du premier soldat français aperçu du fond du wagon.

C'était à Landrecies. Des troupes de ce corps de Vinoy qui battait en retraite de Mézières sur Paris, pauvres gens harassés, poudreux, boueux, blêmes, découragés, se tenaient assis ou couchés le long de la voie. Ils fuyaient les uhlans qui étaient proches. Ils se repliaient sur la grande ville pour n'être pas engloutis dans le désastre qui venait de faire, devant Sedan, de la dernière armée française une proie pour les citadelles prussiennes. On lisait la défaite dans leurs regards, l'affaissement moral dans leur attitude physique ; ils étaient mornes, sordides, roulés par la déroute comme des cailloux par l'orage. Mais quoi ! ils étaient des soldats de notre France, ils en avaient l'uniforme aimé, la capote bleue, le pantalon rouge. Ils emportaient, dans la débâcle, sains et saufs, leurs drapeaux aux trois couleurs. De grosses larmes empliren soudain les yeux navrés de Victor Hugo et, se penchant à la portière, d'une voix claire, vibrante, éperdue :

— Vive la France ! cria le vieillard ; vive l'armée ! vive l'armée française ! vive la patrie !

Les soldats, écrasés de fatigue, regardaient vaguement et d'un air morne, sans comprendre. Lui, continuait à leur jeter des encouragements et des vivats, semblables à des coups de clairon : « Non, non, ce n'est pas votre faute,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. THIERS

C'était dans les mois du rude hiver de 1870. L'année terrible finissait pour faire place bientôt à l'année sinistre. La France était envahie, blessée au flanc; les chevaux des uhlans caracolaient, à Sedan, devant la statue de Turenne; les obus prussiens éclataient, à Strasbourg, devant la statue de Kléber; les régiments saxons et bavarois défilaient, à Versailles, devant la statue de Hoche. Toute notre ancienne gloire semblait insultée pour toujours par notre défaite présente. Cependant quelques fous héroïques avaient ramassé à terre, dans la boue et le sang, l'épée à demi brisée de la patrie et, ce glaive sans force, ils étaient décidés à ne pas le rendre. Ils résistaient. Ils croyaient qu'on peut à bon droit tenter l'impossible pour sauver l'honneur, et, comme des marins

foudroyés de toutes parts, ils avaient cloué le pavillon troué de la France au mât du vaisseau de Paris. Et autour de la grande ville assiégée, les soldats improvisés marchaient, souvent sans espoir, au-devant de l'ennemi, essayant vainement de rompre le cercle de fer qui enserrait la capitale. Que ceux qui sont tombés pour cette œuvre impossible soient bénis dans leurs tombes ! Ils ont eu la suprême gloire, celle de braver la force triomphante et de protester contre le destin.

Cependant, tandis que ces enfants arrachés à la charrue, ces ouvriers enlevés à l'atelier, ces gentilshommes pris au club, se faisaient soldats, il y avait, dans cette Europe sourde et lâche qui assistait immobile à notre agonie, il y avait sur les chemins, errant de capitale en capitale pour demander aide et protection à la France, un vieillard de soixante treize ans, frappé au cœur par la chute de la patrie, mais aiguillonné par ses dangers, et qui, traversant les mers et *brûlant* les routes, allait porter à l'oreille des rois le cri de la France mourante.

Dans l'écroulement mérité, inévitable et prévu de l'empire, écroulement que nulle puissance humaine n'eût pu empêcher (et qui l'essaya ?), l'homme qui s'était constitué le porte parole de la France avait refusé toute part de pouvoir; il n'avait voulu que sa part d'épreuves, d'amertumes et de devoirs. Patriote jusqu'aux os, après avoir prédit les désastres, il se multipliait pour les réparer. Il demandait du secours à notre ancienne alliée, l'Angleterre; il en demandait à la Russie, qui pouvait nous pardonner d'avoir vaincu ses soldats, et à l'Italie, qui pouvait peut-être aussi ne pas nous garder rancune d'avoir conduit les siens à la victoire. Il parlait avec dignité, comme il convient au fils d'une nation grande

toujours, quoique tombée; il parlait en homme d'État, comme un voyant qui indique aux gens satisfaits de l'heure présente les dangers de l'avenir. Et, pour se reposer de ses fatigues, de ses déceptions et de ses souffrances, en sortant d'une de ces entrevues, il allait se retremper dans quelque souvenir littéraire ou artistique et, son guide Joanne sous le bras, il feuilletait les manuscrits de Diderot à la bibliothèque de l'Ermitage ou il admirait Michel-Ange, à Florence, dans la chapelle des Médicis. Puis il repartait, toujours déçu, toujours infatigable, et répétant au monde : « Laisserez-vous jusqu'au bout s'accomplir le forfait ? »

Mais les nations aussi connaissent l'égoïsme et la peur. « *On ne s'approche point du tigre* — écrivait alors un publiciste autrichien — *pendant qu'il déchire sa proie.* » Et cette proie, c'était la France dont la chair saignait et à laquelle on allait arracher ces lambeaux palpitants : l'Alsace, la Lorraine, Strasbourg, Thionville, Colmar, Schlestadt, Mulhouse, Metz hier invaincue, Bitche encore invincible.

M. Thiers était donc revenu, attristé mais non lassé, énergiquement prêt à donner le reste de sa vie et de son ardeur à son pays. Il assistait, espérant toujours en la paix, à cette invasion sans cesse victorieuse, à cette guerre impitoyable et méthodique, sans faiblesse et sans merci. Des foules mal aguerries se heurtaient intrépidement et vainement à un peuple d'ingénieurs militaires. Ce peuple avait d'ailleurs comme auxiliaires des fléaux inattendus : le froid, la neige, la misère, la famine. La peste seule manquait. L'Europe continuait toujours à regarder la joute hideuse, tandis que Châteaudun brûlait, que Mézières, bombardée, s'écroulait, que les cadavres des francs-tireurs, pendus, se balançaient aux branches des

sapins ; que les hommes mouraient, dans les défilés du Jura, comme dans des steppes de Russie, et que les petits enfants agonisaient dans Paris en fronçant leurs pauvres lèvres violacées et en demandant la vie, — une goutte de lait !

L'heure arriva pourtant où ce tragique spectacle dut cesser. La France fit la paix. Elle ne s'inclina pas, tranquille, devant le fait accompli, comme un joueur qui perd la partie et en appelle au sort ; elle subit, pieds et poings liés, la loi du vainqueur, ne protestant contre les détrousseurs que du regard levé vers l'infini ou vers l'avenir, comme un juste immolé qui en appelle au droit. Mais quand il fallut discuter avec les conquérants, leur arracher, miette par miette, en quelque sorte, un peu de leur conquête, lorsque la France voulut être bien et dûment représentée devant la Prusse par un Français, ce fut vers le vieillard qui tout à l'heure errait à travers les chancelleries et les palais des rois qu'elle se tourna, pleine de reconnaissance et d'espoir. Le département de la Seine lui donna 102,000 voix, le département du Nord, 225,000. Vingt-six départements à la fois l'appelaient à la tête des affaires. Et M. Thiers alla tout droit, le front haut et redressant sa petite taille, au-devant de ce colonel de cuirassiers qui tenait dans sa main le sort de la France et qui, peu de jours auparavant, s'était écrié : « C'est fini. *La bête* est morte ! »

La bête vivait toujours. L'oiseau blessé repliait ses ailes pour reprendre un jour son vol, après avoir pansé ses blessures. En attendant, M. Thiers, tenace, résolu, disputait à M. de Bismarck, violent et acharné, ce rocher de Belfort, au haut duquel flottait encore le drapeau de la France. Et ce fut à lui que ce coin de terre alsacienne

dut, « *après des efforts inouïs*, » — a-t-il dit lui-même, — de rester terre française, comme Paris fut redevable à l'habile négociateur de ne pas voir les Prussiens plus avant que les Champs-Élysées. Ensuite, cette tâche douloureuse achevée, œuvre patriotique et cruelle qui faisait dire à M. de Bismarck : « Je comprends et j'honore votre chagrin, » M. Thiers, tout ému, vint se présenter devant l'Assemblée et, les yeux pleins de larmes, la voix pleine de sanglots (qui ne se fût en effet senti remué jusqu'aux entrailles ?), il plaida, lui, si susceptible sur la question de l'honneur national, il plaida, au nom de la raison, la cause de la paix, opposant l'inflexibilité des faits aux déceptions des chimères généreuses, puis il descendit de la tribune, le cœur serré, plus pâle encore que de coutume, mais grandi par cette épreuve et respecté, comme la France elle-même, du vainqueur implacable et du monde étonné.

Son devoir maintenant était accompli.

Eh! bien, non. Devenu chef du Pouvoir exécutif de la République Française, M. Thiers avait encore un devoir à remplir. Il lui fallait relever la France abattue, la réorganiser, faire à ses plaies une charpie ; au milieu de l'inévitable chaos des esprits, il lui fallait, avec son activité prodigieuse, apporter la clarté de son bon sens, unie à l'autorité de son talent ; l'expérience du passé devait lui servir à diriger le présent ; dans ce désert d'hommes qui s'appelait l'Assemblée, il lui fallait chercher des collaborateurs pour cette œuvre nouvelle : le relèvement de la France ; il lui fallait surtout délivrer le territoire de ces milliers d'ennemis qui l'occupaient encore et qui vivaient sur notre sol comme le phylloxera sur la vigne, rongeant, dévorant, payés par nous pour occu-

per nos villes et faire la petite guerre, après la grande, à travers nos champs. M. Thiers (et ce sera sa gloire) sacrifia tout à ce but unique. Il avait rêvé de se présenter un jour devant les députés du pays et de leur dire, comme jadis le duc de Richelieu, avec l'accent heureux de l'affranchi qui respire enfin : — « Il n'y a plus de Prussiens en France ou dans ce qui reste de la France ! » Ce suprême bonheur devait lui être refusé.

A l'heure où le dernier bataillon allemand défilait, sur la route d'Etain à Metz, devant la borne nouvelle qui sépare la France française de la France germaine, à l'heure où les habitants des villes évacuées donnaient à M. Thiers, sur leurs drapeaux, leurs écussons, leurs illuminations, le titre qui lui restera dans l'histoire : « *Libérateur du territoire* », les meneurs de la coalition monarchique saluaient d'étranges acclamations l'homme dont le gouvernement avait relevé jusqu'à la féerie le crédit de la France, trouvé quarante milliards, réorganisé l'armée, énergiquement rétabli l'ordre au dedans, assuré au dehors le respect dû à notre patrie. Et tandis que St-Quentin, Toul, Mézières, Belfort, Verdun, délivrées, envoyaient l'expression de leur reconnaissance à l'ancien Président de la République, ses adversaires, déchaînés et victorieux, jetaient à ce patriote calomnié des injures qui étonneront l'avenir. Les insulteurs, non pas du char de triomphe, mais du Chef d'État renversé, accusaient M. Thiers d'ambition sénile et de concussion ; ils empruntaient leurs vociférations au *Père Duchesne;* l'illustre homme d'État devenait le *sinistre vieillard*, et un journal osait écrire, en parlant de lui : « L'œuvre de réparation a commencé au jour « qu'elle devait : c'est le 24 mai que les *otages ont été* « *massacrés pendant l'exercice du pouvoir de M. Thiers...*

« C'est le 24 mai que le maréchal de Mac-Mahon a été « nommé Chef de l'État. *Dieu est juste !* »

Ce qui est plus juste encore, c'est l'histoire. L'opinion publique, qui ne la devance pas toujours, a cependant fait raison de ce débordement d'outrages, et nous assistons, depuis 1873, à un spectacle assurément inattendu ; tombé, M. Thiers est aussi populaire que debout. La place qu'il occupe à son banc de député est aussi considérable que celle qui lui avait été faite au Palais de l'Élysée ou à la Préfecture de Versailles. L'ingratitude n'est pas toujours le péché mignon des peuples et des hommes politiques, et les salons de l'hôtel Bagration ne sont pas déserts. Chose incroyable et cependant réelle, les courtisans de la chute sont aussi nombreux — par hasard — que les courtisans du pouvoir.

Cette popularité persistante et ce respect survivant à la dignité quasi-souveraine sont bien faits sans doute pour inspirer à M. Thiers quelque indulgence pour les hommes. Il a cependant assez vieilli pour les connaître et pour en mépriser un certain nombre. Depuis six mois, M. Thiers, en effet, a dépassé sa soixante-seizième année. — Depuis plus de cinquante ans, tout entier mêlé aux choses de la politique, il en eût mille fois éprouvé l'écœurement, si la netteté du but qu'il voulait atteindre, fonder l'autorité sur la liberté, ne l'eût rendu indifférent aux hommes qu'il devait coudoyer, et parfois utiliser, pour y parvenir. Mais que de réflexions, non pas amères, ironiques, ont dû lui venir, et avec quel rictus sarcastique il doit parfois considérer l'humanité !

Il y a, dans une vieille rue de Marseille, la rue des Petits-Pères, une humble maison sans inscription, sans signe distinctif, portant le n° 40 : c'est là que M. Thiers

est né le 15 avril 1797, d'un père provençal et d'une mère d'origine levantine, un peu parente des Chénier, André et Marie-Joseph. De ses parents, au dire de ceux qui les ont connus, Adolphe Thiers a reçu des dons très-divers, la loquacité et la verve de l'un, la finesse féminine et l'esprit aiguisé de l'autre. M. Gambetta, en 1868, dans un article de la *Revue Politique*, parlait de « cette solidité « spirituelle, cette persuasion railleuse dont M. Thiers a « pris le secret à Voltaire. » Il y a, en effet, quelque chose de voltairien dans cette éloquence rapide, armée à la légère, pleine de bon sens, qui rappelle, à la tribune, l'alerte causerie de Candide; mais il y a aussi je ne sais quoi de leste et de preste qui sent le terroir marseillais, sans compter le tempérament spécial et très-caractéristique de la famille.

L'esprit et les réparties promptes ont toujours été de la maison, chez M. Thiers et chez les siens. Une de ses tantes, il y a nombre d'années, commit un bon mot, demeuré historique à Marseille et rapporté par un vieil ami de l'homme d'État. Mirabeau venait d'être élu député aux États-Généraux ; la Chambre de commerce de Marseille tint à lui offrir un banquet, suivi d'une représentation au Théâtre. Une loge, tapissée tout exprès, attendait l'orateur qu'on plaça entre deux jeunes filles de la ville, *Mlle Noble* et *Mlle Thiers*. Le rapprochement avait été longuement et ingénieusement préparé : *la noblesse* et *le tiers* flanquaient le tribun du peuple. C'était Molière qu'on jouait au théâtre, et de Molière le *Bourgeois gentilhomme*. Mirabeau, voulant se montrer poli pour ses voisines, se prit à causer, en débutant par une de ces banalités des propos débités entre inconnus, et il demanda aux jeunes filles si la comédie leur plaisait :

— Certes, répondit Mlle Thiers, le *Bourgeois gentilhomme* est agréable; mais ce qui nous plaît le plus, c'est de nous trouver à côté du *gentilhomme bourgeois!*

Curieux rapprochement. A quatre-vingts ans de distance, M. Thiers réclamera, à son tour, avec un orgueil bien placé, le titre que sa parente disparue donnait en 89 au vicomte de Mirabeau. « Je ne suis qu'un *petit bourgeois!* » dira-t-il fièrement au groupe de chevau-légers et de gentillâtres acharnés contre lui et, comme Proudhon se faisant un titre de ses quartiers de paysannerie, il se fera une gloire d'appartenir à cette grande bourgeoisie libérale de France qui fit jadis la Révolution Française et dota l'homme de ses Droits.

Petit bourgeois, il l'était déjà, à la veille de 1830, lorsqu'il écrivait justement, un des premiers, l'*Histoire de la Révolution;* il l'était au jour de la protestation contre les Ordonnances, lorsqu'il s'écriait : « Il faut des signatures au bas de ce document, il faut des noms, il faut des têtes! » Il l'était encore au lendemain de juillet, lorsqu'il redressait sa crête belliqueuse, comme un coq gaulois en colère, sous l'insulte de l'Angleterre. Il avait les ardeurs, les élans, les vertus et jusqu'aux préjugés de cette bourgeoisie dont il s'honore d'être le fils et qui est comme le *peuple sublimé*, se recrutant chaque jour dans tout ce qui agit, pense, crée, invente, fabrique, travaille.

Pour dire le mot, M. Thiers est un *fils de ses œuvres.* Ce rédacteur du *National* devenu Président d'une République est parvenu en luttant chaque jour. Il s'est fait un style, une science, une éloquence; il s'est créé de toutes pièces par une volonté sans cesse éveillée et excitée. La suprême magistrature dont on l'a précipité était comme la récompense d'un labeur quotidien.

est né le 15 avril 1797, d'un père provençal et d'une mère d'origine levantine, un peu parente des Chénier, André et Marie-Joseph. De ses parents, au dire de ceux qui les ont connus, Adolphe Thiers a reçu des dons très-divers, la loquacité et la verve de l'un, la finesse féminine et l'esprit aiguisé de l'autre. M. Gambetta, en 1868, dans un article de la *Revue Politique*, parlait de « cette solidité « spirituelle, cette persuasion railleuse dont M. Thiers a « pris le secret à Voltaire. » Il y a, en effet, quelque chose de voltairien dans cette éloquence rapide, armée à la légère, pleine de bon sens, qui rappelle, à la tribune, l'alerte causerie de Candide; mais il y a aussi je ne sais quoi de leste et de preste qui sent le terroir marseillais, sans compter le tempérament spécial et très-caractéristique de la famille.

L'esprit et les réparties promptes ont toujours été de la maison, chez M. Thiers et chez les siens. Une de ses tantes, il y a nombre d'années, commit un bon mot, demeuré historique à Marseille et rapporté par un vieil ami de l'homme d'État. Mirabeau venait d'être élu député aux États-Généraux ; la Chambre de commerce de Marseille tint à lui offrir un banquet, suivi d'une représentation au Théâtre. Une loge, tapissée tout exprès, attendait l'orateur qu'on plaça entre deux jeunes filles de la ville, *Mlle Noble* et *Mlle Thiers*. Le rapprochement avait été longuement et ingénieusement préparé : *la noblesse* et *le tiers* flanquaient le tribun du peuple. C'était Molière qu'on jouait au théâtre, et de Molière le *Bourgeois gentilhomme*. Mirabeau, voulant se montrer poli pour ses voisines, se prit à causer, en débutant par une de ces banalités des propos débités entre inconnus, et il demanda aux jeunes filles si la comédie leur plaisait :

— Certes, répondit Mlle Thiers, le *Bourgeois gentilhomme* est agréable; mais ce qui nous plaît le plus, c'est de nous trouver à côté du *gentilhomme bourgeois!*

Curieux rapprochement. A quatre-vingts ans de distance, M. Thiers réclamera, à son tour, avec un orgueil bien placé, le titre que sa parente disparue donnait en 89 au vicomte de Mirabeau. « Je ne suis qu'un *petit bourgeois!* » dira-t-il fièrement au groupe de chevau-légers et de gentillâtres acharnés contre lui et, comme Proudhon se faisant un titre de ses quartiers de paysannerie, il se fera une gloire d'appartenir à cette grande bourgeoisie libérale de France qui fit jadis la Révolution Française et dota l'homme de ses Droits.

Petit bourgeois, il l'était déjà, à la veille de 1830, lorsqu'il écrivait justement, un des premiers, l'*Histoire de la Révolution;* il l'était au jour de la protestation contre les Ordonnances, lorsqu'il s'écriait : « Il faut des signatures au bas de ce document, il faut des noms, il faut des têtes! » Il l'était encore au lendemain de juillet, lorsqu'il redressait sa crête belliqueuse, comme un coq gaulois en colère, sous l'insulte de l'Angleterre. Il avait les ardeurs, les élans, les vertus et jusqu'aux préjugés de cette bourgeoisie dont il s'honore d'être le fils et qui est comme le *peuple sublimé*, se recrutant chaque jour dans tout ce qui agit, pense, crée, invente, fabrique, travaille.

Pour dire le mot, M. Thiers est un *fils de ses œuvres.* Ce rédacteur du *National* devenu Président d'une République est parvenu en luttant chaque jour. Il s'est fait un style, une science, une éloquence; il s'est créé de toutes pièces par une volonté sans cesse éveillée et excitée. La suprême magistrature dont on l'a précipité était comme la récompense d'un labeur quotidien.

La qualité maîtresse de cet homme, en effet, c'est l'action. Il suffit de le regarder pour s'en convaincre. Petit, mais solide, le cou bien musclé, la tête admirablement proportionnée, il est réellement taillé pour la lutte. C'est un Hercule avec la taille d'un adolescent. La figure est pâle ou plutôt jaune, avec les tons de l'ivoire, mais bien conservée; ses traits arrêtés et fermes, un nez busqué, une bouche bien dessinée, avec une lèvre supérieure fine, nette de traits, tout, dans ce visage aux lignes absolues, indique la décision, le *vouloir*, presque l'entêtement. Gras et d'aspect sain, ce visage surmonté de cheveux blancs, fins et drus encore, a comme une aigrette, une houppette argentée sur un front plein d'aptitudes diverses. De ces lèvres mordantes, une petite voix flûtée, vibrante, cristalline, teintée encore de l'accent marseillais, sort rapide, décochant les mots comme des flèches, d'une parole curieuse, enflammée, pittoresque, sautillante, passant avec une rapidité électrique d'un sujet à un autre, toujours étonnante, multiple, inattendue et toujours sans apprêt. Mais ce qui frappe surtout dans cette physionomie, comme dans ce talent, c'est le parfait équilibre de tous ces dons divers. Irascible devant la contradiction, capable de s'emporter devant un ennemi, caractère violent, M. Thiers est cependant la raison la plus sûre et l'esprit le plus pondéré. On peut comparer cette personnalité à notre France elle-même qui, de tant de provinces différentes, les unes turbulentes et volcaniques, les autres méthodiques et lentes, celles-ci passionnées, celles-là calculatrices, a su se faire la plus merveilleuse des unités nationales.

Lorsqu'il est satisfait, M. Thiers, par une aspiration intérieure, rentre légèrement les joues et avance les lèvres; c'est là son geste habituel et familier. Lorsqu'il s'irrite,

il va et vient, s'il est debout, sautille, impatient s'il est assis, et ne peut écouter un discours qui le pique au vif sans interrompre et lancer droit à l'adversaire un trait rapide et incisif. Avec quel rare bonheur d'expression il a su d'ailleurs trouver les mots justes qui résument des situations historiques et les ripostes cruelles qui, comme les soldats de César visant les Pompéiens, frappent l'ennemi au visage! On referait l'histoire de France de ces quarante dernières années avec les mots prophétiques de M. Thiers, et, pour n'en citer que deux, c'est lui qui, poussant, ainsi que Cassandre, le cri d'alarme, disait un jour : *L'empire est fait!*, et c'est lui encore qui, définissant le régime auquel doit s'arrêter la France lasse de tant de révolutions, appelait la République « *le gouvernement qui nous divise le moins!* » Un jour, en 1867, tandis que dans Paris, devenu comme un caravansérail immense où se pressaient, pour venir admirer ce bazar gigantesque qui s'appelait l'Exposition universelle, les empereurs et les rois, M. Thiers dit doucement, devant le défilé des souverains : « C'est le festin de Balthazar de la monarchie! » Cette fois, sans cesser de voir juste comme Voltaire, il haussait le ton comme Bossuet.

Ceux qui n'ont lu de M. Thiers que ses Histoires et ses Discours, ceux-là peuvent l'admirer sans doute et s'incliner devant tant de clarté unie à tant de savoir; mais il faut l'avoir entendu dans les causeries familières pour se rendre compte des ressources encyclopédiques de cette intelligence et des rencontres ingénieuses de cet esprit. Il cause de tout avec une vivacité et une netteté singulières. Pour M. Thiers, bien différent en cela de Robert Peel, qui toujours écoutait, une audience a toujours été une conférence. Et qui s'en plaindrait? Le Dictionnaire

vivant tourne ses feuillets : politique, diplomatie, législation, littérature, histoire, il aborde toutes choses avec l'allure délibérée d'un fantassin qui connaît sa route. « Je « ne vois réellement qu'un général en France, disait un « homme de guerre, et c'est M. Thiers. » Dès 1822, dans un Voyage aux Pyrénées dont il donnait la relation au *Constitutionnel*, M. Thiers s'occupait déjà de l'équipement, de la nourriture, des exercices, du moral des troupes qu'il rencontrait sur son chemin. N'est-ce pas lui qui démontrait encore à Soult, en pleine tribune, comment le maréchal avait livré et gagné la bataille de Toulouse?

Dans ses conversations familières, M. Thiers nous apparaît, toute différence faite du tempérament des hommes, comme une sorte de Gœthe plus intime, moins olympien, aussi savant, mêlant à la variété de ses aperçus scientifiques les réflexions morales d'un Franklin railleur. Gardant, malgré les années, les vigoureuses haines de sa jeunesse, il appellera Henri V « l'*héritier des Ordonnances* », et, faisant en quelque sorte la chimie de la politique, il dira, par exemple, — vérité suprême et profonde, — que ce n'est que par la modération qu'on obtient la modération.

— « Je connais les républicains, disait-il à ce propos : ils ressemblent à la teinture de tournesol, qui rougit par les acides. Ne versez point d'acide, la teinture reprendra sa couleur naturelle. »

Tantôt il se laissera aller à son goût personnel pour les arts; il parlera de cette *Histoire des Médicis* qu'il prépare, ou des peintures de Baudry qu'il était allé, dès le premier jour, examiner au quai Malaquais; tantôt il s'étendra, presque mélancolique, sur la situation inquiète de la France; tantôt encore, et plus souvent, il déco-

chera quelque trait sur une de ces médiocrités qui l'ont pris en haine, comme ce député dont il disait : « Je l'ai connu tout petit. Il faisait déjà de l'économie politique... *comme aujourd'hui.* »

Cette faculté agressive et ces boutades spirituelles lui ont fait d'ailleurs, autant que sa politique même, un nombre considérable d'ennemis. Un membre de la droite, las de voir M. Thiers apparaître au bout de toute discussion avec la légitime autorité de son talent, disait, dans les couloirs de l'Assemblée, dès novembre 1872 : « Nous voulons en faire un « *roi fainéant.* »

Mais M. Thiers n'était pas de ceux qui se résignent à un rôle passif. Entre la mort et la tonsure, aux temps mérovingiens, il eût choisi la mort. Ce génie de la netteté est aussi celui du mouvement et de la lutte. Irrité devant la coalition des intrigues, il ne se résigna pas à capituler, il résolut d'en finir. « Je tomberai du moins sans faiblesse », dit-il. Et il tomba — non pas à terre, mais dans les bras du pays.

Tel est cet homme prodigieux, à qui la France, sur cette petite place Saint-Georges où il descend de voiture aujourd'hui, les lunettes sur les yeux et les mains dans ses poches, élèvera un jour une statue. Vivante incarnation de la France moyenne, il aura eu cette gloire de résumer, en 1871, les aspirations de cette nation blessée, mais qui ne voulait pas mourir. Il a été grand par le patriotisme, alors que l'image du pays n'était plus en quelque sorte qu'un fantôme, et où les uns désespéraient non-seulement du présent et de l'avenir, tandis que les autres sacrifiaient l'idée de nationalité au songe criminel et vague d'une patrie sans limites.

Le génie même de notre patrie, la clarté, c'est son

génie. Il n'a pas toujours vu grand, il a toujours vu juste.

C'est lui qui disait de Lamartine : « Il ferme les yeux, et il voit des statues. » M. Thiers, au contraire, ouvre les yeux et étudie les hommes. Mais, à son tour, Lamartine a dit de lui un mot superbe : « Thiers a pris la massue de Mirabeau sur la tribune, et il en a fait des flèches. » Vérité éloquente.

Eh! bien, soit. Et — pour le salut de la France! — souhaitons qu'une de ces flèches au moins ait frappé au cœur le Passé qui voudrait nous ressaisir, et qui cette fois, pour nous, pour notre pays, serait la mort.

Victor Hugo

est né le 15 avril 1797, d'un père provençal et d'une mère d'origine levantine, un peu parente des Chénier, André et Marie-Joseph. De ses parents, au dire de ceux qui les ont connus, Adolphe Thiers a reçu des dons très-divers, la loquacité et la verve de l'un, la finesse féminine et l'esprit aiguisé de l'autre. M. Gambetta, en 1868, dans un article de la *Revue Politique*, parlait de « cette solidité « spirituelle, cette persuasion railleuse dont M. Thiers a « pris le secret à Voltaire. » Il y a, en effet, quelque chose de voltairien dans cette éloquence rapide, armée à la légère, pleine de bon sens, qui rappelle, à la tribune, l'alerte causerie de Candide; mais il y a aussi je ne sais quoi de leste et de preste qui sent le terroir marseillais, sans compter le tempérament spécial et très-caractéristique de la famille.

L'esprit et les réparties promptes ont toujours été de la maison, chez M. Thiers et chez les siens. Une de ses tantes, il y a nombre d'années, commit un bon mot, demeuré historique à Marseille et rapporté par un vieil ami de l'homme d'État. Mirabeau venait d'être élu député aux États-Généraux ; la Chambre de commerce de Marseille tint à lui offrir un banquet, suivi d'une représentation au Théâtre. Une loge, tapissée tout exprès, attendait l'orateur qu'on plaça entre deux jeunes filles de la ville, *Mlle Noble* et *Mlle Thiers*. Le rapprochement avait été longuement et ingénieusement préparé : *la noblesse* et *le tiers* flanquaient le tribun du peuple. C'était Molière qu'on jouait au théâtre, et de Molière le *Bourgeois gentilhomme*. Mirabeau, voulant se montrer poli pour ses voisines, se prit à causer, en débutant par une de ces banalités des propos débités entre inconnus, et il demanda aux jeunes filles si la comédie leur plaisait :

— Certes, répondit Mlle Thiers, le *Bourgeois gentilhomme* est agréable; mais ce qui nous plaît le plus, c'est de nous trouver à côté du *gentilhomme bourgeois!*

Curieux rapprochement. A quatre-vingts ans de distance, M. Thiers réclamera, à son tour, avec un orgueil bien placé, le titre que sa parente disparue donnait en 89 au vicomte de Mirabeau. « Je ne suis qu'un *petit bourgeois!* » dira-t-il fièrement au groupe de chevau-légers et de gentillâtres acharnés contre lui et, comme Proudhon se faisant un titre de ses quartiers de paysannerie, il se fera une gloire d'appartenir à cette grande bourgeoisie libérale de France qui fit jadis la Révolution Française et dota l'homme de ses Droits.

Petit bourgeois, il l'était déjà, à la veille de 1830, lorsqu'il écrivait justement, un des premiers, l'*Histoire de la Révolution;* il l'était au jour de la protestation contre les Ordonnances, lorsqu'il s'écriait : « Il faut des signatures au bas de ce document, il faut des noms, il faut des têtes! » Il l'était encore au lendemain de juillet, lorsqu'il redressait sa crête belliqueuse, comme un coq gaulois en colère, sous l'insulte de l'Angleterre. Il avait les ardeurs, les élans, les vertus et jusqu'aux préjugés de cette bourgeoisie dont il s'honore d'être le fils et qui est comme le *peuple sublimé*, se recrutant chaque jour dans tout ce qui agit, pense, crée, invente, fabrique, travaille.

Pour dire le mot, M. Thiers est un *fils de ses œuvres.* Ce rédacteur du *National* devenu Président d'une République est parvenu en luttant chaque jour. Il s'est fait un style, une science, une éloquence; il s'est créé de toutes pièces par une volonté sans cesse éveillée et excitée. La suprême magistrature dont on l'a précipité était comme la récompense d'un labeur quotidien.

La qualité maîtresse de cet homme, en effet, c'est l'action. Il suffit de le regarder pour s'en convaincre. Petit, mais solide, le cou bien musclé, la tête admirablement proportionnée, il est réellement taillé pour la lutte. C'est un Hercule avec la taille d'un adolescent. La figure est pâle ou plutôt jaune, avec les tons de l'ivoire, mais bien conservée; ses traits arrêtés et fermes, un nez busqué, une bouche bien dessinée, avec une lèvre supérieure fine, nette de traits, tout, dans ce visage aux lignes absolues, indique la décision, le *vouloir*, presque l'entêtement. Gras et d'aspect sain, ce visage surmonté de cheveux blancs, fins et drus encore, a comme une aigrette, une houppette argentée sur un front plein d'aptitudes diverses. De ces lèvres mordantes, une petite voix flûtée, vibrante, cristalline, teintée encore de l'accent marseillais, sort rapide, décochant les mots comme des flèches, d'une parole curieuse, enflammée, pittoresque, sautillante, passant avec une rapidité électrique d'un sujet à un autre, toujours étonnante, multiple, inattendue et toujours sans apprêt. Mais ce qui frappe surtout dans cette physionomie, comme dans ce talent, c'est le parfait équilibre de tous ces dons divers. Irascible devant la contradiction, capable de s'emporter devant un ennemi, caractère violent, M. Thiers est cependant la raison la plus sûre et l'esprit le plus pondéré. On peut comparer cette personnalité à notre France elle-même qui, de tant de provinces différentes, les unes turbulentes et volcaniques, les autres méthodiques et lentes, celles-ci passionnées, celles-là calculatrices, a su se faire la plus merveilleuse des unités nationales.

Lorsqu'il est satisfait, M. Thiers, par une aspiration intérieure, rentre légèrement les joues et avance les lèvres; c'est là son geste habituel et familier. Lorsqu'il s'irrite,

il va et vient, s'il est debout, sautille, impatient s'il est assis, et ne peut écouter un discours qui le pique au vif sans interrompre et lancer droit à l'adversaire un trait rapide et incisif. Avec quel rare bonheur d'expression il a su d'ailleurs trouver les mots justes qui résument des situations historiques et les ripostes cruelles qui, comme les soldats de César visant les Pompéiens, frappent l'ennemi au visage! On referait l'histoire de France de ces quarante dernières années avec les mots prophétiques de M. Thiers, et, pour n'en citer que deux, c'est lui qui, poussant, ainsi que Cassandre, le cri d'alarme, disait un jour : *L'empire est fait!*, et c'est lui encore qui, définissant le régime auquel doit s'arrêter la France lasse de tant de révolutions, appelait la République « *le gouvernement qui nous divise le moins!* » Un jour, en 1867, tandis que dans Paris, devenu comme un caravansérail immense où se pressaient, pour venir admirer ce bazar gigantesque qui s'appelait l'Exposition universelle, les empereurs et les rois, M. Thiers dit doucement, devant le défilé des souverains : « C'est le festin de Balthazar de la monarchie! » Cette fois, sans cesser de voir juste comme Voltaire, il haussait le ton comme Bossuet.

Ceux qui n'ont lu de M. Thiers que ses Histoires et ses Discours, ceux-là peuvent l'admirer sans doute et s'incliner devant tant de clarté unie à tant de savoir; mais il faut l'avoir entendu dans les causeries familières pour se rendre compte des ressources encyclopédiques de cette intelligence et des rencontres ingénieuses de cet esprit. Il cause de tout avec une vivacité et une netteté singulières. Pour M. Thiers, bien différent en cela de Robert Peel, qui toujours écoutait, une audience a toujours été une conférence. Et qui s'en plaindrait? Le Dictionnaire

vivant tourne ses feuillets : politique, diplomatie, législation, littérature, histoire, il aborde toutes choses avec l'allure délibérée d'un fantassin qui connaît sa route. « Je « ne vois réellement qu'un général en France, disait un « homme de guerre, et c'est M. Thiers. » Dès 1822, dans un Voyage aux Pyrénées dont il donnait la relation au *Constitutionnel*, M. Thiers s'occupait déjà de l'équipement, de la nourriture, des exercices, du moral des troupes qu'il rencontrait sur son chemin. N'est-ce pas lui qui démontrait encore à Soult, en pleine tribune, comment le maréchal avait livré et gagné la bataille de Toulouse ?

Dans ses conversations familières, M. Thiers nous apparaît, toute différence faite du tempérament des hommes, comme une sorte de Gœthe plus intime, moins olympien, aussi savant, mêlant à la variété de ses aperçus scientifiques les réflexions morales d'un Franklin railleur. Gardant, malgré les années, les vigoureuses haines de sa jeunesse, il appellera Henri V « l'*héritier des Ordonnances* », et, faisant en quelque sorte la chimie de la politique, il dira, par exemple, — vérité suprême et profonde, — que ce n'est que par la modération qu'on obtient la modération.

— « Je connais les républicains, disait-il à ce propos : ils ressemblent à la teinture de tournesol, qui rougit par les acides. Ne versez point d'acide, la teinture reprendra sa couleur naturelle. »

Tantôt il se laissera aller à son goût personnel pour les arts ; il parlera de cette *Histoire des Médicis* qu'il prépare, ou des peintures de Baudry qu'il était allé, dès le premier jour, examiner au quai Malaquais ; tantôt il s'étendra, presque mélancolique, sur la situation inquiète de la France ; tantôt encore, et plus souvent, il déco-

chera quelque trait sur une de ces médiocrités qui l'ont pris en haine, comme ce député dont il disait : « Je l'ai connu tout petit. Il faisait déjà de l'économie politique... *comme aujourd'hui.* »

Cette faculté agressive et ces boutades spirituelles lui ont fait d'ailleurs, autant que sa politique même, un nombre considérable d'ennemis. Un membre de la droite, las de voir M. Thiers apparaître au bout de toute discussion avec la légitime autorité de son talent, disait, dans les couloirs de l'Assemblée, dès novembre 1872 : « Nous voulons en faire un « *roi fainéant.* »

Mais M. Thiers n'était pas de ceux qui se résignent à un rôle passif. Entre la mort et la tonsure, aux temps mérovingiens, il eût choisi la mort. Ce génie de la netteté est aussi celui du mouvement et de la lutte. Irrité devant la coalition des intrigues, il ne se résigna pas à capituler, il résolut d'en finir. « Je tomberai du moins sans faiblesse », dit-il. Et il tomba — non pas à terre, mais dans les bras du pays.

Tel est cet homme prodigieux, à qui la France, sur cette petite place Saint-Georges où il descend de voiture aujourd'hui, les lunettes sur les yeux et les mains dans ses poches, élèvera un jour une statue. Vivante incarnation de la France moyenne, il aura eu cette gloire de résumer, en 1871, les aspirations de cette nation blessée, mais qui ne voulait pas mourir. Il a été grand par le patriotisme, alors que l'image du pays n'était plus en quelque sorte qu'un fantôme, et où les uns désespéraient non-seulement du présent et de l'avenir, tandis que les autres sacrifiaient l'idée de nationalité au songe criminel et vague d'une patrie sans limites.

Le génie même de notre patrie, la clarté, c'est son

vivant tourne ses feuillets : politique, diplomatie, législation, littérature, histoire, il aborde toutes choses avec l'allure délibérée d'un fantassin qui connaît sa route. « Je « ne vois réellement qu'un général en France, disait un « homme de guerre, et c'est M. Thiers. » Dès 1822, dans un Voyage aux Pyrénées dont il donnait la relation au *Constitutionnel*, M. Thiers s'occupait déjà de l'équipement, de la nourriture, des exercices, du moral des troupes qu'il rencontrait sur son chemin. N'est-ce pas lui qui démontrait encore à Soult, en pleine tribune, comment le maréchal avait livré et gagné la bataille de Toulouse?

Dans ses conversations familières, M. Thiers nous apparaît, toute différence faite du tempérament des hommes, comme une sorte de Gœthe plus intime, moins olympien, aussi savant, mêlant à la variété de ses aperçus scientifiques les réflexions morales d'un Franklin railleur. Gardant, malgré les années, les vigoureuses haines de sa jeunesse, il appellera Henri V « l'*héritier des Ordonnances* », et, faisant en quelque sorte la chimie de la politique, il dira, par exemple, — vérité suprême et profonde, — que ce n'est que par la modération qu'on obtient la modération.

— « Je connais les républicains, disait-il à ce propos : ils ressemblent à la teinture de tournesol, qui rougit par les acides. Ne versez point d'acide, la teinture reprendra sa couleur naturelle. »

Tantôt il se laissera aller à son goût personnel pour les arts; il parlera de cette *Histoire des Médicis* qu'il prépare, ou des peintures de Baudry qu'il était allé, dès le premier jour, examiner au quai Malaquais; tantôt il s'étendra, presque mélancolique, sur la situation inquiète de la France; tantôt encore, et plus souvent, il déco-

chera quelque trait sur une de ces médiocrités qui l'ont pris en haine, comme ce député dont il disait : « Je l'ai connu tout petit. Il faisait déjà de l'économie politique... *comme aujourd'hui.* »

Cette faculté agressive et ces boutades spirituelles lui ont fait d'ailleurs, autant que sa politique même, un nombre considérable d'ennemis. Un membre de la droite, las de voir M. Thiers apparaître au bout de toute discussion avec la légitime autorité de son talent, disait, dans les couloirs de l'Assemblée, dès novembre 1872 : « Nous voulons en faire un « *roi fainéant.* »

Mais M. Thiers n'était pas de ceux qui se résignent à un rôle passif. Entre la mort et la tonsure, aux temps mérovingiens, il eût choisi la mort. Ce génie de la netteté est aussi celui du mouvement et de la lutte. Irrité devant la coalition des intrigues, il ne se résigna pas à capituler, il résolut d'en finir. « Je tomberai du moins sans faiblesse », dit-il. Et il tomba — non pas à terre, mais dans les bras du pays.

Tel est cet homme prodigieux, à qui la France, sur cette petite place Saint-Georges où il descend de voiture aujourd'hui, les lunettes sur les yeux et les mains dans ses poches, élèvera un jour une statue. Vivante incarnation de la France moyenne, il aura eu cette gloire de résumer, en 1871, les aspirations de cette nation blessée, mais qui ne voulait pas mourir. Il a été grand par le patriotisme, alors que l'image du pays n'était plus en quelque sorte qu'un fantôme, et où les uns désespéraient non-seulement du présent et de l'avenir, tandis que les autres sacrifiaient l'idée de nationalité au songe criminel et vague d'une patrie sans limites.

Le génie même de notre patrie, la clarté, c'est son

génie. Il n'a pas toujours vu grand, il a toujours vu juste.

C'est lui qui disait de Lamartine : « Il ferme les yeux, et il voit des statues. » M. Thiers, au contraire, ouvre les yeux et étudie les hommes. Mais, à son tour, Lamartine a dit de lui un mot superbe : « Thiers a pris la massue de Mirabeau sur la tribune, et il en a fait des flèches. » Vérité éloquente.

Eh! bien, soit. Et — pour le salut de la France! — souhaitons qu'une de ces flèches au moins ait frappé au cœur le Passé qui voudrait nous ressaisir, et qui cette fois, pour nous, pour notre pays, serait la mort.

Victor Hugo

convenu que Victor Hugo partirait le lendemain pour Paris. Exilé volontaire depuis l'amnistie, il demeurait hors de France avec la résolution inébranlable de tenir le serment par deux fois prêté, dans ses *Châtiments*, d'abord, puis dans ses lettres rendues publiques, lorsqu'il s'écriait : *Quand la liberté rentrera, je rentrerai !*

La France était, en apparence du moins, rendue à elle-même. Ce n'était plus sa liberté qu'on menaçait, c'était son indépendance. Victor Hugo pouvait et devait rentrer dans Paris assiégé. Nous eûmes l'honneur de l'accompagner dans ce voyage dont les moindres détails sont demeurés présents à notre esprit, et naguère Victor Hugo nous écrivait encore : « Il y a entre nous de l'inoubliable : la rentrée en France. »

Ce jour du 5 septembre, Victor Hugo, coiffé d'un chapeau de feutre mou, une sacoche de cuir à son côté, maintenue par une courroie, le visage pâle et ému, regarda instinctivement sa montre lorsqu'il s'avança pour demander son billet. Il semblait qu'il voulût savoir l'heure exacte où devait finir sa proscription. Tant d'années — dix-neuf ans ! — avaient passé depuis le jour où il lui avait fallu abandonner, dans ce Paris dompté par son génie, tout ce qui faisait sa vie : sa demeure d'habitude, ses livres préférés, ses meubles, ses tableaux, et jusqu'aux feuillets à peine séchés de ses derniers vers. Maintenant, tout était fini. Ce n'était plus par des mois, c'était par des minutes qu'il comptait le temps qui le séparait encore du moment où il allait s'écrier : — Voici la France !

Sur le quai d'embarquement, des amis fidèles accompagnaient Victor Hugo regagnant son pays. Le bon et brave Camille Berru, dont Charles Hugo a retracé le portrait dans ses *Hommes de l'exil*, pleurait à l'idée de ne pouvoir

suivre celui qu'il admire et qu'il aime. Le train partit, et Victor Hugo demeura assis en face de nous, regardant par la portière les horizons et les paysages, attendant que la frontière fût franchie et qu'il découvrît les arbres, les prés, le sol, l'air même et le ciel de la patrie. Je n'oublierai jamais l'impression profonde et sublime que causa à cet homme, alors âgé de soixante-huit ans et blanchi dans l'exil, la vue du premier soldat français aperçu du fond du wagon.

C'était à Landrecies. Des troupes de ce corps de Vinoy qui battait en retraite de Mézières sur Paris, pauvres gens harassés, poudreux, boueux, blêmes, découragés, se tenaient assis ou couchés le long de la voie. Ils fuyaient les uhlans qui étaient proches. Ils se repliaient sur la grande ville pour n'être pas engloutis dans le désastre qui venait de faire, devant Sedan, de la dernière armée française une proie pour les citadelles prussiennes. On lisait la défaite dans leurs regards, l'affaissement moral dans leur attitude physique ; ils étaient mornes, sordides, roulés par la déroute comme des cailloux par l'orage. Mais quoi ! ils étaient des soldats de notre France, ils en avaient l'uniforme aimé, la capote bleue, le pantalon rouge. Ils emportaient, dans la débâcle, sains et saufs, leurs drapeaux aux trois couleurs. De grosses larmes empliren soudain les yeux navrés de Victor Hugo et, se penchant à la portière, d'une voix claire, vibrante, éperdue :

— Vive la France ! cria le vieillard ; vive l'armée ! vive l'armée française ! vive la patrie !

Les soldats, écrasés de fatigue, regardaient vaguement et d'un air morne, sans comprendre. Lui, continuait à leur jeter des encouragements et des vivats, semblables à des coups de clairon : « Non, non, ce n'est pas votre faute,

vous avez fait votre devoir! » Et quand le train repartit, les larmes tombèrent lentement de ses yeux sur ses joues et se perdirent dans sa barbe blanche.

Il avait vécu jusque-là avec cette fière et hautaine illusion que la France était invincible. Fils de soldat, il avait cru que les soldats de son pays étaient éternellement promis à la gloire et non à la honte. Patriote, il avait assigné à sa patrie le poste le plus périlleux et le plus beau : la première place, l'avant-garde. Et tout s'écroulait de ses espoirs! Nous l'entendîmes alors murmurer sourdement, avec l'accent profond de la conviction et de la souffrance : — Plût à Dieu que je n'eusse jamais revu la « France, si je dois la revoir partagée, diminuée et rede- « venue ce qu'elle était du temps de Louis XIII ! »

Il y a plus de quatre ans déjà que tout cela est passé, et je revois, comme alors, ces larmes du poëte qui jaillissaient, comme le sang d'une blessure, du fond même de son cœur.

A Tergnier, — autre souvenir dont je suis fier, — Victor Hugo prit son premier repas en France. On avait déjà signalé son arrivée; la salle du buffet était pleine de curieux, de gens empressés. Ce fut un repas rapide. Après quoi, je réclamai de Victor Hugo l'honneur de lui offrir ce premier dîner fait en France. Il accepta, emporta avec lui un morceau du pain rompu, pour la première fois, dans son pays retrouvé et remonta en wagon. Il l'a conservé, ce pain de Tergnier, qui fut, à peu près, tout ce qu'il mangea ce jour-là, car l'angoisse l'étreignait à la gorge, et parfois, en causant, il se plaît encore aujourd'hui à évoquer ce souvenir.

Que tout cela est déjà loin ! Quatre ans ! A bien compter, n'y a-t-il pas quatre siècles ? Que de désastres nou-

veaux, que de douleurs, que d'épreuves, que de sang, que de larmes ! Les fils du poëte, dont l'un, François-Victor, attendait alors son père à Paris, tandis que l'autre, Charles, venait avec lui de Bruxelles, ses deux fils sont morts, laissant l'aïeul seul, songeur, et caressant de ses doigts encore robustes les cheveux blonds de ses petits enfants.

Oui, le malheur et la mort ont frappé plus durement encore, depuis ces heures troublées, l'homme qui pleurait sur la France vaincue et cette France aussi qui lui arrachait des larmes. Depuis lors, la lutte, auprès de lui, s'est faite ardente, et le poëte a entendu siffler la couleuvre et hurler l'injure autour de son front. Ceux-là qui ont espéré l'accabler n'ont pas vu, comme nous, sa lèvre trembler et ses prunelles se voiler devant notre armée en lambeaux. Ils n'ont pas eu devant les yeux l'expression de cette douleur qui faisait — nous l'écrivons à sa gloire — de cet homme de génie comme un enfant pleurant devant la blessure de sa mère.

Patriote, pour Victor Hugo aussi, c'est un titre. Tel il était jadis, lorsque, tout petit, il galopait en croupe avec son père, le général Hugo, à travers l'Espagne conquise, tel il est demeuré, aujourd'hui, à soixante-douze ans, après tant de jours et tant d'épreuves. Son amour du peuple, cet amour *tendre et profond*, comme il dit, n'est jamais séparé de son amour pour la patrie. L'humanité, c'est sa déesse; mais la patrie, encore une fois, c'est sa mère. Lorsque la France fut délivrée de l'occupation prussienne, lorsque Verdun, la dernière ville occupée, fut évacuée, quelle voix de poëte fit entendre à la patrie la parole de consolation, d'espoir et d'amère joie? Fût-ce un de ces jeunes gens qui ont reçu en don l'har-

monie des vers, l'habileté dans leur facture, le souci de la forme et l'accent musical des rhythmes? Fût-ce un homme de notre génération pleine de doute et d'accablement, quand elle n'est pas ironique et désespérée? Non. Ce fut Victor Hugo, ce fut l'ancêtre de ceux qui chantent aujourd'hui, mais qui ne chantent plus ni la patrie ni l'espérance. Les Anacréons du Parnasse laissèrent jeter le cri d'affranchissement à ce Tyrtée septuagénaire, mais toujours robuste, et tenant au sol comme un chêne gaulois.

L'expression absolue de cette physionomie, c'est, en effet, la force. Les épaules sont larges, les muscles solides, la tête puissante. Ce n'est plus cette figure imberbe et pensive dont David (d'Angers) fit, il y a trente ans, un marbre vivant, c'est la face barbue qui restera, en somme, la plus populaire, et qui exprime le mieux, à mon sens, le génie même de Victor Hugo, vigoureux et militant. Jadis pâle, le teint de Victor Hugo est devenu rouge : le vent de l'Océan a coloré ses joues, entourées d'une barbe fine littéralement argentée. Des cheveux blancs et drus se dressent hardiment sur un front luisant et bombé, ce vaste front demeuré légendaire. Et sous ce front, des yeux bleus, tantôt irrités, passionnés, tantôt pétillants d'esprit, ou illuminés de bonté, s'ouvrent, tour à tour contemplatifs ou malicieux. Une voix gutturale, bien timbrée, un peu aiguë; des gestes élégants, une politesse d'un autre temps, la politesse française avant les *shake-hands* britanniques et l'*anglomanie*, une affabilité toute particulière; quelque chose encore malgré tant de gloire, d'une timidité naturelle, primitive, celle qui naît d'une juste fierté; la bonne grâce unie au génie; un grand charme se dégageant d'un grand homme, tel est Victor

Hugo chez lui, Victor Hugo accueillant ses hôtes, causant de ses souvenirs littéraires en jouant avec ses petits enfants.

Les deux enfants de son fils Charles sont, en effet, comme le cadre où apparaissent, plus majestueux encore, ses cheveux blancs, et plus sympathique son sourire. Entre « *petit Georges* » et « *petite Jeanne* », l'aïeul semble rajeuni et comme entouré d'une auréole enfantine de vie ardente et de gaieté. Quel peintre réussirait jamais à rendre une telle antithèse : cette vieillesse géante et cette grâce lumineuse? Le rire frais des petits répond aux paroles ardentes du grand-père, celui qu'ils appellent, l'un et l'autre, dans leur babil, *papapa* (le superlatif de *papa*). Il les a toujours aimés, le poëte, les enfants, ces fils qui, lorsqu'il était jeune, venaient bondir et crier au milieu de la chambre où il traçait ses vers.

« Toute ma poésie, c'est vous, leur disait-il encore. » Victor Hugo, en effet, a chanté mieux que toute autre chose en ce monde, ces âmes qui s'éveillent et ces fleurs de chair qui s'ouvrent : les enfants. Il est le poëte de la patrie glorieuse ou vaincue; il est le poëte du guerrier qui combat ou du soldat qui meurt; il a célébré avec un éclat retentissant les légendes françaises qu'il a voulu ramener plus tard à des proportions plus humaines, celle de Napoléon entre autres; il a été le poëte de la couleur dans les *Orientales*, quelque chose comme un semeur de rubis et d'escarboucles; il a été le poëte du bonheur intime, profond, de l'amour loyal, dans les *Feuilles d'automne*; il a été le poëte de la rêverie et de la grâce juvénile dans les *Contemplations;* il a été le poëte de la vengeance, une sorte d'Isaïe républicain dans les *Châtiments;* il a eu la grandeur dans *Hernani*, la pité dans les *Pauvres*

gens, la tendresse sacrifiée dans le dénouement des *Travailleurs de la Mer*, le sourire dans la *Coccinelle*, la vaillance militaire dans *Quatre-vingt-treize*; mais, pardessus tout cela, il a exprimé, il a peint, il a chanté, il a immortalisé cette poésie vivante, courante, babillante, adorable, adorée : « l'Enfant. » Et, encore un coup, dans son œuvre immense, à côté de l'entassement des *Misérables*, de l'orgueil de Ruy-Blas, de la terreur de Lucrèce Borgia, de la grandeur de *Notre-Dame*, de la souffrance de Marion, de la sombre rêverie de Charles-Quint, du martyre de Gilliatt, on se sent attendri et gagné par ces petits êtres irrésistibles : Gavroche donnant à manger à son frère; petite Jeanne souriant, sous les bombes, dans les pages pleines de salpêtre de l'*Année Terrible*.

Ces enfants qui grandissent, voilà donc la consolation du poëte. Quant à ceux qui ne sont plus, il les fait revivre en écrivant ces pages qui ont attendri les ennemis eux-mêmes, et qu'il appelle *mes Fils*. Il a, d'ailleurs, pour maîtriser la douleur de tant de deuils, un aide précieux, souverain : le travail. *Nulle journée sans une ligne*, c'est aussi sa devise. A six heures du matin, il est levé, il est à l'œuvre; à onze heures, il fait ses ablutions, il déjeûne avec ses enfants, il va et vient. Ses joies sont, en été, d'aller aux Tuileries, le matin, regarder les gamins creuser des trous dans le sable. Puis il rentre et travaille encore. Le soir, il cause et se couche de bonne heure. Dans son existence entière, on ne compterait pas un seul excès, si ce n'est de travail; mais ce labeur, c'est sa vie même. Lorsqu'une idée lui vient, il la jette rapide, sur le papier, sous forme de note : c'est ce qu'il appelle ses *copeaux*. Il y a des copeaux de jour et des copeaux de nuit. Les nuits d'insomnies, Victor Hugo écrit, dans l'ombre, les pensées

qui l'assaillent; le lendemain, le jour venu, une seule lettre, un seul jambage lui suffit pour retrouver, parmi ces caractères en quelque sorte hiéroglyphiques, tracés sans lumière, la pensée qu'il a voulu fixer. Cette continuelle préoccupation ne l'affaiblit point. Tel qu'il est, à cette heure même, il marche rapidement comme un jeune homme et, d'habitude, monte volontiers ses escaliers en courant. Physiquement, il est doué comme nul autre. Gustave Planche a écrit que la faculté de vision de Victor Hugo était telle que, du haut des tours Notre-Dame, il pouvait facilement reconnaître sur la place un ami qui passait. L'œil, chez lui, est à la hauteur du cerveau.

Victor Hugo, au surplus, est un fanatique de l'hygiène. Que de fois l'avons-nous vu, lorsqu'il habitait le n° 55 de la rue Pigalle, la fenêtre ouverte, en plein hiver, se déshabillant, le soir, ou le matin, debout, en gilet de tricot, écrivant rapidement, sûrement, largement, et cela, en plein air, pour ainsi dire. Il a composé *Notre-Dame de Paris* pendant des journées glaciales, se faisant faire un grand feu dans la cheminée et laissant entrer le vent froid par les fenêtres ouvertes à deux battants. Robuste et rustique, avec des goûts d'artiste savant et exquis, Victor Hugo couche dans un petit lit de fer, presque sur la dure, comme l'empereur d'Allemagne, en son château de Babelsberg, repose sur un matelas de soldat.

Aujourd'hui, Victor Hugo habite rue de Clichy, loin de cette maison de Hauteville-House, à Guernesey, que les *touristes* vont visiter comme la curiosité de l'île. Logis somptueux où le poëte a réuni les débris du magnifique appartement qu'il occupait jadis, place Royale, et les merveilles qu'il a pu se procurer depuis son exil. C'est dans cet *intérieur* splendide de Guernesey qu'il faudrait peindre

Victor Hugo agissant et pensant. Là, les tapisseries, les meubles, les tableaux, les inscriptions s'harmonisent avec le génie même et le tempérament de l'homme qui les a choisis. Des inscriptions dignes de l'école de Salerne alternent avec des préceptes qui font penser, tantôt à la parole énergique d'un d'Agrippa d'Aubigné, tantôt au texte de la *Déclaration des Droits de l'homme :*

Lever à six, dîner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Fait vivre l'homme dix fois dix.

—

Gloria victis. Vœ Nemini.

—

L'esprit souffle où il veut.
L'honneur va où il doit.

A cette heure, Victor Hugo habitant Paris, c'est une petite paysanne normande qui conduit, à travers ces salles meublées de bahuts, de crédences, de faïences, tendues de cuirs de Cordoue, les étrangers désireux de visiter la maison du poëte. Un chien déjà vieilli va et vient, ou dort dans un coin du logis, portant sur son collier ce vers de Hugo :

Mon état? chien. Mon maître? Hugo. Mon nom? Sénat.

La bibliothèque d'Hauteville-House contient des merveilles véritables, entre autres une édition des œuvres de Victor Hugo reliée en parchemin doré et illustrée par lui de dessins étonnants. Sur une table, on peut voir un quadruple encrier ou plutôt quatre encriers montés en un seul. C'est une des curiosités du lieu : chacun de ces encriers a appartenu à une gloire littéraire. Victor Hugo a

fait serrer, dans un tiroir, sous chacun d'eux, la lettre d'envoi qu'il avait reçue du possesseur. Ces quatre encriers sont ceux de Lamartine, de Georges Sand, d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo*. Donnés par le poëte à une vente organisée pour une œuvre de charité, il les a rachetés et les a gardés comme quelque chose en effet d'original et de précieux.

Hauteville-House, c'est le Ferney de Victor Hugo, et, comme Voltaire à Ferney, Victor Hugo veut toujours — et depuis longtemps — organiser des représentations dra-

---

* Voici la copie des autographes qui accompagnent cette curiosité unique :

Chère madame, j'ai cherché depuis deux jours un encrier qui ne m'eût pas été donné par quelque trop chère personne, et je n'ai rien trouvé qu'un affreux petit morceau de bois qui me sert en voyage. Je le trouve si laid que j'y joins un petit briquet de poche, guère plus beau, mais qui me sert habituellement, et comme c'est là ce que vous voulez, au moins votre véracité est bien à couvert.

J'ai été bien heureuse de vous voir et de pouvoir, à présent, vous dire à vous-même que je vous aime. Soyez l'interprète de ma gratitude et de mon dévouement auprès de votre illustre compagnon.

GEORGES SAND.

A madame Victor Hugo.

—

Offert par Lamartine au maître de la plume.

LAMARTINE.

—

Je certifie que ceci est l'encrier avec lequel j'ai écrit mes quinze ou vingt derniers volumes.

ALEXANDRE DUMAS.

Paris, 10 avril 1860.

—

Je n'ai pas choisi cet encrier ; le hasard l'a mis sous ma main et je m'en suis servi pendant plusieurs mois ; puisqu'on me le demande pour faire une bonne œuvre, je le donne volontiers.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, juin 1860.

matiques où des amateurs, des poëtes joueront ses pièces inédites sur un théâtre qu'il fera construire. Monselet, tout dernièrement, retenait par avance un rôle dans ces représentations futures, « le moindre des rôles, une lettre « à porter » — ce Monselet à qui Victor Hugo disait justement (et voici bien l'aimable genre d'esprit du poëte) : — Quand je vous écris, vous êtes tellement un homme du XVIIIe siècle, que j'ai toujours envie de mettre sur l'adresse : *Monsieur Voltaire, quai Monselet.*

On fera certainement, un jour, pour les conversations de Victor Hugo, ce que le scribe Eckermann a fait pour celles de Goëthe Et quel livre ce sera que celui où l'on trouvera mêlés l'immense érudition du poëte et ses vastes idées, aux envergures d'aigle. Je voudrais définir les propos de Victor Hugo que je n'y réussirais guère qu'en montrant un étonnant mélange de saillies rabelaisiennes et de visions dantesques.

Que d'idées peu pratiques en apparence, grandioses, en somme, il laisse échapper sur les événements qui passent devant nous, semblables à des nuages orageux emportés par le vent.

— Il y avait, dira-t-il, par exemple, un moyen d'anéantir la Commune, en mars 1871. Et si l'on avait annoncé au peuple de Paris que, tel jour, à telle heure, l'Assemblée allait entrer dans la ville par l'Arc-de-Triomphe, décoré de deux grands drapeaux crêpés de deuil, portant, l'un cette inscription : *Alsace* ; l'autre, cette autre : *Lorraine* ; et que l'Assemblée nationale de France allait proclamer la République sur la place de la Révolution, la Commune n'avait plus de force, la Commune n'avait plus d'armée, la Commune n'existait plus !

« Charles Dix souriant, répondit : O poëte ! »

C'est par les causeries mêmes de Victor Hugo, en les citant, c'est-à-dire en les affaiblissant, qu'on pourrait seulement représenter, tel qu'il est, Victor Hugo dans l'intimité de sa vie, et, je le répète, dans l'affabilité de son génie. Avec quelle facilité il retrouve dans sa mémoire les traits, les noms, les œuvres même de ceux qui ne sont plus ; c'est tout un monde disparu qui revit avec lui, c'est Nodier, Châteaubriand, Lamennais, Rabbe, Béranger; c'est Gautier jeune, Louis Boulanger, Charlet, Gérard de Nerval; puis les hommes politiques, 1830, 1848, décembre, la proscription.

— Quand j'étais pair de France, dit Victor Hugo, et que je siégeais à la gauche avec Montalembert, Wagram, Eckmühl, Boissy et d'Alton-Shée, j'avais à ma droite un soldat qui était maréchal de France deux ans après ma naissance et qui, lorsque j'arrivais à la Chambre, me disait : *Jeune homme, vous êtes en retard !* C'était Soult, maréchal en 1804. A ma gauche, j'avais un homme qui avait jugé Louis XVI, neuf ans avant ma naissance (c'était Pontécoulant), et en face de moi, un homme qui avait défendu Beaumarchais dans le procès Goezman, vingt-cinq ans avant ma naissance. C'était le chancelier Pasquier.

— Je suis né à temps pour ma gloire, ajoute Victor Hugo : je suis à cheval sur deux siècles.

A cette époque, Châteaubriand avait déjà dit de lui : c'est un *enfant sublime*. Trente ans après, comme on demandait à Balzac son avis sur Victor Hugo :

— Hugo ? répondit l'auteur de la *Comédie humaine*. Eh ! bien, Hugo, c'est un grand homme : n'en parlons plus !

Parlons-en, au contraire, et quoi qu'il soit, comme le disait Balzac, un grand homme et parce qu'il est un grand

homme. Notre France n'est pas, hélas ! assez riche maintenant en renommées vaillantes, pour qu'on ne célèbre pas celles qui lui restent.

Quand le soleil s'est couché, les cîmes des montagnes demeurent éclairées encore, lorsque depuis longtemps les ténèbres ont envahi la plaine et fondu le paysage dans l'ombre indistincte. Ces sommets ensoleillés sont les rares gloires qui nous restent. Elles étincellent encore, elles sont le point lumineux, quelque chose comme un phare dans la nuit. Elles rappellent la lumière éteinte, elles annoncent peut-être la lumière à venir. Leur couchant a des teintes d'aurore.

Et de tous ces sommets, brillant au-dessus des ténèbres, le plus élevé, certes, et le plus rayonnant, c'est Victor Hugo.

M. DE BROGLIE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. DE BROGLIE

Ils étaient trois, entre tous les députés de Versailles, qui avaient inventé, comme une machine de guerre contre la République, la proclamation de l'*ordre moral*. L'ordre moral était leur but, l'ordre moral était leur rêve. Ils allaient assurer à la France la paix sociale, la grandeur matérielle, le repos certain. Pour arriver à ce résultat, le moyen proposé était simple. On renversait M. Thiers, on distribuait, ça et là, quelques portefeuilles, on *épurait* les maires, les préfectures et les tribunaux. On s'installait au pouvoir, et le pays, satisfait, n'avait plus qu'à vivre heureux sous le gouvernement de M. de Broglie. La France, transformée en République ducale, goûtait enfin, après tant d'épreuves, les enchantements de l'âge d'or.

Ils étaient trois, et l'un d'eux a cherché dans la mort le refuge pour son ambition déçue. Il avait été jadis le col-

laborateur politique de Delescluze; il est mort protégé par l'évêque Freppel et Mgr Dupanloup. Il s'appelait Beulé. Un autre, M. Batbie, blanquiste en 1848, ultrà en 1874, mais dépité et désolé de se voir encore soupçonné d'un reliquat de socialisme par ses amis d'aujourd'hui, cherche vainement à se rapprocher de ceux qu'il a traités hier de perturbateurs et d'anarchistes. M. Batbie a bien assez d'esprit pour accomplir cette conversion nouvelle. Le troisième, M. le duc Albert de Broglie, après avoir triomphé en mai 1873, après avoir échoué en mai 1874, après avoir prêté à la restauration monarchique et à la fusion une main savante dans l'art d'emmêler les écheveaux, M. de Broglie, rentré dans la coulisse, mais toujours acteur et le premier rôle dans la comédie qui se joue, attend qu'on le rappelle sur la scène, et répète encore, à part lui, l'attitude de son singulier emploi. Il est même, dit-on, plus qu'un acteur congédié : il est quelque chose comme un *impresario* anonyme, barbouilleur de *libretti* irritants. Tout puissant, même dans l'ombre, il tient encore les fils qu'il a si fort brouillés. Élève de M. Guizot, il a perfectionné la méthode du maître; moins austère, il est plus souple; moins sourcilleux, il est plus preste. Il a la malice que n'avait pas le puritain, et la somme d'idées fixes et arrêtées de M. Guizot ne l'embarrasse guère. Il est tout prêt à les jeter au vent.

Tel est le personnage dont je voudrais crayonner la silhouette.

La maison de Broglie ou de Broglia (on prononce encore *Broille*) est originaire de Quiers, en Piémont. La branche ainée des Broglia, formée par ce capitaine Albert de Broglia qui emporta d'assaut les murs d'Assise, et s'établit à Rim ni après voir quitté Turin, est moins cé-

lèbre que les trois autres, nées de Simon de Broglia, mort en 1394, et dont les fils s'établirent, l'un en Provence, l'autre en Piémont, le troisième à Paris, sous Mazarin. Il y a des Broglie illustres dans l'armée et dans l'Église. Trois maréchaux de France ont porté ce nom. Des archevêques figurent, dans leurs vêtements sacerdotaux, parmi les ducs de Broglie.

Un de Broglie, en 1565, commandait le fort Saint-Elme, dans l'île de Malte, lorsque l'empereur Soliman vint l'assiéger. Il ne restait plus à l'amiral Louis de Broglie, chevalier et grand'croix de Saint-Jean-de-Jérusalem, que sept hommes en état de combattre. Avec ces sept hommes, et sa large épée, il défendit et protégea le fort Saint-Elme contre les cimeterres des Turcs.

François-Marie de Broglie, comte de Revel en Piémont, après avoir assiégé Lérida et pris Alger, mourait, à cinquante-six ans, tué d'un coup de mousquet, dans la tranchée de Valence. Louis XIV ordonna qu'on gravât sur son tombeau les marques des ordres du Saint-Esprit et de Saint-Michel, et le nom du chevalier de Broglie, lieutenant général des armées du roi, est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

Le père n'avait pas obtenu le bâton fleurdelysé ; le fils devait le conquérir. Le premier maréchal de France que créa Louis XV, le 2 février 1724, ce fut Victor-Maurice comte de Broglie, marquis de Brezolles et de Senonches, combattant des campagnes de Flandre et de Franche-Comté, qui commandait la compagnie des chevau-légers de Bourgogne au siége d'Épinal, et qui s'était à jamais illustré à la bataille de Seneff.

Son troisième fils, maréchal de France aussi, lieutenant de Villars et de Montesquiou, celui qui emporta, l'épée à

la main, le poste de Biache, où il fit, presque seul, deux cent-vingt prisonniers, et celui qui combattit à Denain, à Fribourg, à Spire; qui gagna, avec Coigny, la bataille de Parme, et qui mourut à soixante-quatorze ans, après avoir été fait duc, devait être nommé encore gouverneur de Strasbourg, où son nom est resté.

Il laissait un fils, guerrier comme lui, ce maréchal de Broglie, soldat de Prague et d'Égra, de Rocoux, de Lawfeld, du siége de Maestricht, présent à Rosbach, en 1757, le jour du désastre, battant les Prussiens l'année suivante à Sondershausen; les battant encore, en 1759, eux et les Hessois, à Berghen; vainqueur à Corbach, vaincu à Villinghaussen avec Soubise, et exilé pour la faute d'un autre.

Pourquoi faut-il trouver ce vieux duc de Broglie, chevauchant, en 1792, à la tête d'un corps d'émigrés, côte à côte avec les Prussiens qu'il avait refoulés à Lutzelberg, et qu'il guidait maintenant contre les soldats français, à travers les plaines de la Champagne?

A cette heure même, son fils, son ancien aide de camp, le prince Claude-Victor de Broglie, député aux États-Généraux par la noblesse de Shélestadt et de Colmar, après avoir vaillamment embrassé la cause du peuple, voté l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois de la magistrature et de l'armée, présidé l'Assemblée nationale en 91 et défendu la frontière en 92, à la tête de l'armée du Rhin, le maréchal de camp Victor de Broglie était traduit devant le tribunal révolutionnaire en même temps que le vieux maréchal Philippe de Noailles-Mouchy, la veuve du maréchal de Biron, le comte de Polastron et l'avocat Linguès. On le conduisit à l'échafaud le 9 messidor an II. Quelqu'un ayant dit au vieux M. de

Mouchy : « Courage, monsieur le Maréchal ! » il répondit d'une voix ferme : « A quinze ans, j'ai monté à l'assaut « pour mon roi ; à près de quatre-vingts ans, je puis bien « monter à l'échafaud pour mon Dieu ! » Quant à Victor de Broglie, il prit sur ses genoux son fils, âgé de neuf ans alors, et, d'une voix grave, lui recommanda de ne jamais renier ces principes de liberté pour lesquels il avait vécu et pour lesquels il allait mourir. « Souvenez-vous, mon » fils ! » L'enfant n'oublia jamais ces fières paroles dites au pied de l'échafaud par un homme qui, mourant à trente-sept ans, emportait du moins la consolation d'avoir entrevu durant sa vie la vérité que toucheront du doigt les hommes à venir.

C'était le grand-père de M. Albert de Broglie, le père de ce vénérable duc de Broglie qui devait apporter, dans le Parlement, la même résolution qu'autrefois le martyr de messidor à la tribune ou à la frontière. Noble existence que celle de cet illustre défenseur du droit, de cet ennemi juré de la tyrannie, de ce vieillard qui traçait, dans son dernier ouvrage, les *Vues sur le gouvernement de la France*, les conditions mêmes de l'établissement de la liberté chez nous par le respect de la loi, le culte du serment, la conséquence avec soi-même, la fidélité à l'honneur. Tout jeune appelé aux travaux législatifs, la première fois qu'il avait parlé à la Chambre des pairs, ç'avait été pour essayer d'arracher à ses bourreaux le maréchal Ney dont on votait la mort, et pour prendre plusieurs fois la parole dans cette séance de nuit où l'on immolait ce soldat à coups d'arguties, bientôt soulignées par un feu de peloton. La seconde fois, M. de Broglie, à propos des lois sur l'amnistie, avait flétri, d'un ton ardent de colère juvénile, cette loi qui laissait, en réalité, subsister des

listes de proscription. Voilà quels avaient été ses premiers discours, disons mieux : ses premiers actes. Quant à son dernier combat en faveur de la liberté si longtemps poursuivie, il l'avait livré à la veille du 2 décembre, lorsqu'il s'efforçait de s'opposer au flot débordant du césarisme, et on avait vu ce vieux compagnon des Casimir Périer et des Guizot, de M. Molé et du baron Louis, enlevé de son banc de représentant du peuple et jeté sur la paille du quai d'Orsay, entre M. de Tocqueville et M. Colfavru.

M. le duc Albert de Broglie, ancien ministre, à Londres, d'une République qu'il combattait à distance, ancien vice-président du Conseil du maréchal Mac-Mahon, ancien ami de M. Thiers, à qui il serrait la main chez la princesse Troubetskoï et qu'il précipitait, le 24 mai, grâce à la plus immorale des coalitions; M. de Broglie, l'écrivain aimable, l'historien de Constantin, de Julien et de Théodose, l'académicien né, le causeur élégant, le politique retors, est le descendant de tous ces Broglie militants et glorieux. En outre, il est le petit-fils de cette vaillante Mme de Staël qui montra au monde qu'une femme peut ne pas courber le front devant un tyran devant qui les czars mêmes ploient l'échine. Il est le fils de cette adorable et exquise duchesse de Broglie dont les rares écrits plaisent aux délicats, et dont le salon fut, en plein XIXe siècle, comme un salon au XVIIIe siècle, oublié dans une époque affairée et indifférente à l'esprit.

Étrange descendant, pour ces libres esprits, que M. le duc de Broglie, dont les premiers essais avaient fait espérer jadis que le parti de la liberté comptait une recrue nouvelle. Que prouve une telle erreur, sinon qu'il faut s'entendre sur ce qu'on appelle un *esprit libéral?* Où est le temps, bon Dieu, où M. de Broglie présidait les

réunions publiques, tandis que M. Laboulaye y parlait? Que sont devenues les illusions des temps où M. de Broglie écrivait, à propos de la *Religion Naturelle* de M. Jules Simon, qu'on trouvait dans ce livre « les inspirations d'une conscience honnête ne marchandant jamais le devoir! » M. de Broglie accordait alors à M. Simon une *haute estime*. Il ne lui garde maintenant qu'une forte rancune. Que les temps sont changés, juste ciel!

Mais M. de Broglie a-t-il jamais vraiment aimé la liberté?

La liberté a, comme certaines femmes, des amants platoniques. Ils l'aiment de loin, par contenance, par habitude, et parce qu'il est élégant de porter, et surtout d'arborer les couleurs de sa dame. Mais dès que la liberté s'offre à eux, dès qu'ils la trouvent à portée de la main et des lèvres, dès qu'ils peuvent la posséder, ces soupirants, soudains refroidis, reculent comme épouvantés. De loin, ils ne distinguaient que ses charmes; de près, ils ne voient plus que ses verrues. C'était tout-à-l'heure une déesse; c'est une ménade maintenant. Fi! l'horreur! Qu'on la chasse bien vite! Hors d'ici, trouble-fête! Et qui s'aviserait d'aimer une telle mégère?

Voilà justement l'ironique et attristant spectacle qu'ont offert à notre étonnement les hommes qui, sous l'empire, brûlaient, en apparence, du feu le plus ardent pour cette liberté dont on leur refusait les faveurs. Dès qu'elle leur a souri, ils l'ont traitée en prostituée ou, plutôt, ils ont voulu la cadenasser à leur profit, la réserver pour eux-mêmes, et, Almavivas de la veille devenus les Bartholos du lendemain, ils ont exigé les verrous et les grilles qui, depuis des siècles, empêchent Rosine d'aller courir par les champs, sous le ciel libre, avec ses amoureux éternels et éternellement déçus.

Spectacle bien fait, hélas ! pour donner de ces politiques doucement et habilement égoïstes une idée amèrement railleuse. Voilà un homme qui entre dans la vie politique et littéraire par des travaux qu'on attribue un moment à son père, tant ils sont nets et élevés, et qui témoignent d'un goût très-vif, sinon d'une passion irrésistible, pour la liberté. Il défend, avec une certaine prudence et un véritable bonheur, les idées constitutionnelles qui irritent alors le despotisme impérial. Ne pouvant, comme son aïeul, guerroyer par l'épée, il lutte, comme sa grand' mère, par la parole et il entame la campagne des salons, qui vaut bien, en certains cas, la rase campagne. Son hôtel devient comme le rendez-vous obligé des libéraux mécontents. On y bafoue, le sourire aux lèvres, les aventuriers politiques dont la France subit le pouvoir. On y regrette, avec des soupirs aimables, les beaux temps de liberté parlementaire où une harangue faisait vaciller un trône. On y aiguise, avec un art infini, les malices académiques que glissera Prévost-Paradol dans son prochain article du *Journal des Débats*, ou l'allusion discrète que glissera M. le duc de Broglie dans son discours de réception à l'Académie Française. Ce salon de mécontents est d'ailleurs redouté de l'empire. Les épigrammes qui y voltigent font peur à César lui-même; les abeilles ont peur de ces guêpes. C'est la petite guerre malicieuse et pétillante, à peu près telle que la faisait Mme de Staël dans son quartier général de Coppel.

Mais, dans l'Eure, où son influence est grande, M. de Broglie, propriétaire de vastes domaines, engagera plus vivement la bataille. Après les bons mots des soirs de thés littéraires, viendront les professions de foi des jours de luttes électorales. Et toujours, dans le salon comme au

village, le mot de *liberté* sur les lèvres, ou plutôt, non pas ce mot de liberté, mais les mots de *libéralisme*, de gouvernement libéral, de liberté parlementaire. M. de Broglie a soif de ce piédestal qui s'appelle la tribune. Il est de ceux qui veulent des statues parlantes, comme l'était celle de Memnon. Vain espoir. L'Empire oppose à l'académicien le préfet à poigne, et à M. de Broglie, l'homme de l'étiquette et de la tradition, M. Janvier de La Mothe, l'homme des procédés nouveaux, des ripostes hardies, et du sens moral médiocrement intimidé. M. de Broglie échoue. M. de Broglie est sans cesse écrasé par la candidature officielle et rejeté dans son opposition de causeur et de *reviever*.

Patience ! L'Empire croule. La République est proclamée. La liberté renaît. Les bonapartistes, encore honteux, cèdent le pas aux libéraux. Quarante-cinq mille électeurs envoient M. de Broglie à l'Assemblée nationale, et M. le président de la République lui offre l'ambassade d'Angleterre. Voilà le moment où M. le duc de Broglie va prouver qu'il pensait ce qu'il écrivait autrefois ; voilà l'heure où il va travailler à fonder cette liberté chérie ! Pas du tout. M. de Broglie complote, M. de Broglie intrigue, M. de Broglie renverse, M. de Broglie dissout, M. de Broglie est tout entier à cette œuvre négative : l'égorgement de la République, et, pour y réussir, il s'allie avec qui ? avec les amis de ce Janvier de La Mothe, dont il supportait autrefois ou dont il faisait supporter les rigueurs à ses imprimeurs.

Et on assiste à ce dénouement inattendu : le gouvernement de M. de Broglie poursuivant des journalistes que poursuivait l'Empire parce qu'ils défendaient M. de Broglie !

D'une taille moyenne, élégant, M. de Broglie, qui n'a pas plus de cinquante-deux ans, peut encore passer pour ce qu'on appelle un joli homme. Il le sait bien certainement, car il le montre volontiers. Une calvitie déjà grave donne au front une ampleur qu'il n'a pas. Les yeux sont fins ; l'expression de cette physionomie est un certain mélange peu attirant d'ironie et d'onction. M. de Broglie affecte d'ordinaire un sourire souvent crispé, et dans les luttes oratoires, s'il est narquois et insultant aux jours de triomphe, il veut encore paraître dédaigneux et méprisant aux heures de la défaite. Lorsqu'il tomba du pouvoir, après une année de fautes lourdes à sa mémoire et cruelles au pays, il voulut du moins tomber avec grâce. Son sourire ne le quitta point. Il sortit de l'Assemblée comme il serait entré au Capitole, battu, mais satisfait. Le rictus de sa bouche avait cependant quelque chose d'amer.

Je veux croire que ce politique ne sait pas exactement ni où il va ni ce qu'il veut. J'entends bien : ce qu'il veut, c'est le pouvoir, mais il le veut en tant que but et non en tant que moyen. Donc, sa conduite est flottante, comme sa physionomie ironique est insaisissable.

« Il n'y a rien de si rare au monde, disait un jour, à « la Chambre des pairs, le vieux duc de Broglie, il n'y a « rien de si rare que d'être de son avis ; il n'y a rien de si « difficile que de vouloir ce que l'on veut. »

Quoi qu'on fasse, c'est dans les pensées du père qu'on trouvera le plus sûrement le châtiment de la conduite du fils. Certes, *il n'est pas de son avis,* ce duc Albert de Broglie qui soupire après la liberté en 1864 et qui la traite en aventurière en 1874. *Il ne veut pas ce qu'il veut,* ce politique qui parlait autrefois « d'un pouvoir retrempé « dans les eaux populaires et porté dans les flancs de la

« société moderne[1] », et qui maintenant, lorsque les votes du peuple envoient à l'Assemblée nationale des députés purement républicains, y voit le signal « de la honte et des ruines, de l'anarchie, de la banqueroute et du renouvellement de la conquête. » Il a changé de visage et d'opinions, cet homme d'État d'Académie qui réclamait, il y a quinze ans, « le vote populaire des contributions, la mi- « lice urbaine (lisez la garde nationale) et les libertés de la « commune, tous les germes de la liberté politique.[2] » Il a reculé, comme le lui défendait son père, devant les conséquences de son désir, ce ministre de l'*ordre moral* si facilement effrayé aujourd'hui et qui flétrissait autrefois ce tiers-état et ces classes dirigeantes toujours prêts à vendre leur liberté pour avoir le repos, et finissant par perdre sans retour ce repos tant poursuivi. « Pour fonder « une véritable institution de liberté, disait alors M. Al- « bert de Broglie, il eût fallu, dans tous les temps, user « de quelque patience, supporter quelques maux, *courir* « *quelques périls.* »

Mais à présent, M. de Broglie et ceux qu'il représente donneraient toutes les libertés du monde pour ce repos factice qui ressemble à celui des tombeaux. Politiques fatals qui, par leur tactique stérile, conduisent aussi sûrement les peuples à leur perte que ne le feraient les plus exaltés et les plus fous.

En réalité, que désire cet homme d'État qui a inauguré et qui continue une politique d'intrigues et de compro-

---

1 *La Lettre impériale et la situation* (janvier 1860).
2 Lettre au *Courrier de France* (juin 1872).

mis, lorsqu'il faudrait à la France une politique nationale et franche, capable de maintenir, en face des prétentions allemandes, la sympathie du monde et de nous faire paraître grands encore malgré notre chute ? M. de Broglie veut-il en revenir au passé, à une de ces restaurations que son père déclarait pires que la pire des révolutions ? Veut-il revenir à des institutions mortes et dont le souvenir même est depuis longtemps condamné ? Mais n'a-t-il pas dit lui-même : « Les sociétés dont l'état politique « appartient encore à ce qu'on est convenu d'appeler l'*an-* « *cien régime* sont véritablement pareilles à ces bâtiments « vermoulus qu'un souffle ne peut agiter, qu'un choc ne « peut atteindre sans en faire écrouler quelques parties ? »

M. de Broglie, au contraire, adorant tout à coup ce qu'il a brûlé, et brûlant, quoiqu'il ne soit ni Sicambre, ni fier, ce qu'il a adoré, veut-il, faisant amende peu honorable au césarisme, travailler à rétablir le despotisme et la fausse stabilité dans la soumission ? Mais ne s'écriait-il pas, quand il succédait, à l'Académie française, au dominicain Lacordaire : « Une nation formée d'hommes, sans « autre ciment qui les unisse que le pouvoir d'un maître, « est une montagne formée de grains de sable qu'épargne « un jour la lassitude des vents, et que le premier souffle « de l'ouragan dispersera demain. »

S'il ne veut ni l'ancien régime vermoulu, ni le césarisme étouffant, que veut donc, qu'appelle donc M. le duc de Broglie ? Hélas, nous savions autrefois ce qu'il voulait, lorsqu'il repoussait ces *démocraties royales* qui donnent aux nations « une servitude orageuse et une agitation « sans gloire. » Nous le savions, lorsqu'il s'écriait que Dieu, ce Dieu qu'il invoque si souvent dans ses ouvrages, alors qu'il s'écrie, à propos des moindres choses : « *le ciel*

*voit la sincérité de mon cœur**, le Dieu, souverain juge des capitulations de conscience et des défections, « *n'accorde « la sécurité qu'au courage et l'ordre durable qu'à la liberté !* » Cela était net et concluant. Mais le théoricien arrivé au pouvoir a singulièrement modifié, dans la pratique, les idées proclamées jadis comme des axiomes. La France stupéfaite à vu ce navrant spectacle d'un libéral par tradition démentant brusquement de sa race ; elle a vu le fils du champion généreux de la liberté de la presse bâillonnant les journaux; le petit-fils du soldat du Rhin calomniant devant l'Europe son malheureux pays et le représentant, dans des circulaires officielles, comme un danger permanent pour elle ; elle a vu l'ancien adversaire du despotisme égaler en arbitraire les puissants d'autrefois qu'il avait combattus, et le descendant de Mme de Staël, exilée par Napoléon, s'allier sans honte, toujours hautain et souriant, avec les Bonaparte qui exilaient son aïeule et emprisonnaient son père.

Nous sommes, nous l'avouerons, d'un assez pauvre esprit pour ne rien comprendre à ces habiletés politiques et à ces imbroglios à la Mazarin. La fidélité à son passé, la loyauté, la fierté politique nous semblent non-seulement préférable à ces attristantes apostasies et à ces stratégies douteuses, stratégies, avons-nous dit ? mais, au simple point de vue du succès — que tant de gens, en ce bas monde, regardent comme le souverain but — à quoi auront servi à M. de Broglie ses intrigues et cette allure tortueuse qui lui ont assuré dans sa patrie la plus incontestable des impopularités ?

---

* *Questions d'histoire et de religion*, t. II, page 421.

la main, le poste de Biache, où il fit, presque seul, deux cent-vingt prisonniers, et celui qui combattit à Denain, à Fribourg, à Spire; qui gagna, avec Coigny, la bataille de Parme, et qui mourut à soixante-quatorze ans, après avoir été fait duc, devait être nommé encore gouverneur de Strasbourg, où son nom est resté.

Il laissait un fils, guerrier comme lui, ce maréchal de Broglie, soldat de Prague et d'Égra, de Rocoux, de Lawfeld, du siége de Maestricht, présent à Rosbach, en 1757, le jour du désastre, battant les Prussiens l'année suivante à Sondershausen; les battant encore, en 1759, eux et les Hessois, à Berghen; vainqueur à Corbach, vaincu à Villinghaussen avec Soubise, et exilé pour la faute d'un autre.

Pourquoi faut-il trouver ce vieux duc de Broglie, chevauchant, en 1792, à la tête d'un corps d'émigrés, côte à côte avec les Prussiens qu'il avait refoulés à Lutzelberg, et qu'il guidait maintenant contre les soldats français, à travers les plaines de la Champagne?

A cette heure même, son fils, son ancien aide de camp, le prince Claude-Victor de Broglie, député aux États-Généraux par la noblesse de Shélestadt et de Colmar, après avoir vaillamment embrassé la cause du peuple, voté l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois de la magistrature et de l'armée, présidé l'Assemblée nationale en 91 et défendu la frontière en 92, à la tête de l'armée du Rhin, le maréchal de camp Victor de Broglie était traduit devant le tribunal révolutionnaire en même temps que le vieux maréchal Philippe de Noailles-Mouchy, la veuve du maréchal de Biron, le comte de Polastron et l'avocat Linguès. On le conduisit à l'échafaud le 9 messidor an II. Quelqu'un ayant dit au vieux M. de

Mouchy : « Courage, monsieur le Maréchal ! » il répondit d'une voix ferme : « A quinze ans, j'ai monté à l'assaut « pour mon roi ; à près de quatre-vingts ans, je puis bien « monter à l'échafaud pour mon Dieu ! » Quant à Victor de Broglie, il prit sur ses genoux son fils, âgé de neuf ans alors, et, d'une voix grave, lui recommanda de ne jamais renier ces principes de liberté pour lesquels il avait vécu et pour lesquels il allait mourir. « Souvenez-vous, mon » fils ! » L'enfant n'oublia jamais ces fières paroles dites au pied de l'échafaud par un homme qui, mourant à trente-sept ans, emportait du moins la consolation d'avoir entrevu durant sa vie la vérité que toucheront du doigt les hommes à venir.

C'était le grand-père de M. Albert de Broglie, le père de ce vénérable duc de Broglie qui devait apporter, dans le Parlement, la même résolution qu'autrefois le martyr de messidor à la tribune ou à la frontière. Noble existence que celle de cet illustre défenseur du droit, de cet ennemi juré de la tyrannie, de ce vieillard qui traçait, dans son dernier ouvrage, les *Vues sur le gouvernement de la France*, les conditions mêmes de l'établissement de la liberté chez nous par le respect de la loi, le culte du serment, la conséquence avec soi-même, la fidélité à l'honneur. Tout jeune appelé aux travaux législatifs, la première fois qu'il avait parlé à la Chambre des pairs, ç'avait été pour essayer d'arracher à ses bourreaux le maréchal Ney dont on votait la mort, et pour prendre plusieurs fois la parole dans cette séance de nuit où l'on immolait ce soldat à coups d'arguties, bientôt soulignées par un feu de peloton. La seconde fois, M. de Broglie, à propos des lois sur l'amnistie, avait flétri, d'un ton ardent de colère juvénile, cette loi qui laissait, en réalité, subsister des

listes de proscription. Voilà quels avaient été ses premiers discours, disons mieux : ses premiers actes. Quant à son dernier combat en faveur de la liberté si longtemps poursuivie, il l'avait livré à la veille du 2 décembre, lorsqu'il s'efforçait de s'opposer au flot débordant du césarisme, et on avait vu ce vieux compagnon des Casimir Périer et des Guizot, de M. Molé et du baron Louis, enlevé de son banc de représentant du peuple et jeté sur la paille du quai d'Orsay, entre M. de Tocqueville et M. Colfavru.

M. le duc Albert de Broglie, ancien ministre, à Londres, d'une République qu'il combattait à distance, ancien vice-président du Conseil du maréchal Mac-Mahon, ancien ami de M. Thiers, à qui il serrait la main chez la princesse Troubetskoï et qu'il précipitait, le 24 mai, grâce à la plus immorale des coalitions; M. de Broglie, l'écrivain aimable, l'historien de Constantin, de Julien et de Théodose, l'académicien né, le causeur élégant, le politique retors, est le descendant de tous ces Broglie militants et glorieux. En outre, il est le petit-fils de cette vaillante Mme de Staël qui montra au monde qu'une femme peut ne pas courber le front devant un tyran devant qui les czars mêmes ploient l'échine. Il est le fils de cette adorable et exquise duchesse de Broglie dont les rares écrits plaisent aux délicats, et dont le salon fut, en plein XIXe siècle, comme un salon au XVIIIe siècle, oublié dans une époque affairée et indifférente à l'esprit.

Étrange descendant, pour ces libres esprits, que M. le duc de Broglie, dont les premiers essais avaient fait espérer jadis que le parti de la liberté comptait une recrue nouvelle. Que prouve une telle erreur, sinon qu'il faut s'entendre sur ce qu'on appelle un *esprit libéral?* Où est le temps, bon Dieu, où M. de Broglie présidait les

réunions publiques, tandis que M. Laboulaye y parlait? Que sont devenues les illusions des temps où M. de Broglie écrivait, à propos de la *Religion Naturelle* de M. Jules Simon, qu'on trouvait dans ce livre « les inspirations d'une conscience honnête ne marchandant jamais le devoir! » M. de Broglie accordait alors à M. Simon une *haute estime*. Il ne lui garde maintenant qu'une forte rancune. Que les temps sont changés, juste ciel!

Mais M. de Broglie a-t-il jamais vraiment aimé la liberté?

La liberté a, comme certaines femmes, des amants platoniques. Ils l'aiment de loin, par contenance, par habitude, et parce qu'il est élégant de porter, et surtout d'arborer les couleurs de sa dame. Mais dès que la liberté s'offre à eux, dès qu'ils la trouvent à portée de la main et des lèvres, dès qu'ils peuvent la posséder, ces soupirants, soudains refroidis, reculent comme épouvantés. De loin, ils ne distinguaient que ses charmes; de près, ils ne voient plus que ses verrues. C'était tout-à-l'heure une déesse; c'est une ménade maintenant. Fi! l'horreur! Qu'on la chasse bien vite! Hors d'ici, trouble-fête! Et qui s'aviserait d'aimer une telle mégère?

Voilà justement l'ironique et attristant spectacle qu'ont offert à notre étonnement les hommes qui, sous l'empire, brûlaient, en apparence, du feu le plus ardent pour cette liberté dont on leur refusait les faveurs. Dès qu'elle leur a souri, ils l'ont traitée en prostituée ou, plutôt, ils ont voulu la cadenasser à leur profit, la réserver pour eux-mêmes, et, Almavivas de la veille devenus les Bartholos du lendemain, ils ont exigé les verrous et les grilles qui, depuis des siècles, empêchent Rosine d'aller courir par les champs, sous le ciel libre, avec ses amoureux éternels et éternellement déçus.

Spectacle bien fait, hélas ! pour donner de ces politiques doucement et habilement égoïstes une idée amèrement railleuse. Voilà un homme qui entre dans la vie politique et littéraire par des travaux qu'on attribue un moment à son père, tant ils sont nets et élevés, et qui témoignent d'un goût très-vif, sinon d'une passion irrésistible, pour la liberté. Il défend, avec une certaine prudence et un véritable bonheur, les idées constitutionnelles qui irritent alors le despotisme impérial. Ne pouvant, comme son aïeul, guerroyer par l'épée, il lutte, comme sa grand' mère, par la parole et il entame la campagne des salons, qui vaut bien, en certains cas, la rase campagne. Son hôtel devient comme le rendez-vous obligé des libéraux mécontents. On y bafoue, le sourire aux lèvres, les aventuriers politiques dont la France subit le pouvoir. On y regrette, avec des soupirs aimables, les beaux temps de liberté parlementaire où une harangue faisait vaciller un trône. On y aiguise, avec un art infini, les malices académiques que glissera Prévost-Paradol dans son prochain article du *Journal des Débats*, ou l'allusion discrète que glissera M. le duc de Broglie dans son discours de réception à l'Académie Française. Ce salon de mécontents est d'ailleurs redouté de l'empire. Les épigrammes qui y voltigent font peur à César lui-même; les abeilles ont peur de ces guêpes. C'est la petite guerre malicieuse et pétillante, à peu près telle que la faisait Mme de Staël dans son quartier général de Coppel.

Mais, dans l'Eure, où son influence est grande, M. de Broglie, propriétaire de vastes domaines, engagera plus vivement la bataille. Après les bons mots des soirs de thés littéraires, viendront les professions de foi des jours de luttes électorales. Et toujours, dans le salon comme au

village, le mot de *liberté* sur les lèvres, ou plutôt, non pas ce mot de liberté, mais les mots de *libéralisme*, de gouvernement libéral, de liberté parlementaire. M. de Broglie a soif de ce piédestal qui s'appelle la tribune. Il est de ceux qui veulent des statues parlantes, comme l'était celle de Memnon. Vain espoir. L'Empire oppose à l'académicien le préfet à poigne, et à M. de Broglie, l'homme de l'étiquette et de la tradition, M. Janvier de La Mothe, l'homme des procédés nouveaux, des ripostes hardies, et du sens moral médiocrement intimidé. M. de Broglie échoue. M. de Broglie est sans cesse écrasé par la candidature officielle et rejeté dans son opposition de causeur et de *reviever*.

Patience ! L'Empire croule. La République est proclamée. La liberté renaît. Les bonapartistes, encore honteux, cèdent le pas aux libéraux. Quarante-cinq mille électeurs envoient M. de Broglie à l'Assemblée nationale, et M. le président de la République lui offre l'ambassade d'Angleterre. Voilà le moment où M. le duc de Broglie va prouver qu'il pensait ce qu'il écrivait autrefois ; voilà l'heure où il va travailler à fonder cette liberté chérie ! Pas du tout. M. de Broglie complote, M. de Broglie intrigue, M. de Broglie renverse, M. de Broglie dissout, M. de Broglie est tout entier à cette œuvre négative : l'égorgement de la République, et, pour y réussir, il s'allie avec qui ? avec les amis de ce Janvier de La Mothe, dont il supportait autrefois ou dont il faisait supporter les rigueurs à ses imprimeurs.

Et on assiste à ce dénouement inattendu : le gouvernement de M. de Broglie poursuivant des journalistes que poursuivait l'Empire parce qu'ils défendaient M. de Broglie !

D'une taille moyenne, élégant, M. de Broglie, qui n'a pas plus de cinquante-deux ans, peut encore passer pour ce qu'on appelle un joli homme. Il le sait bien certainement, car il le montre volontiers. Une calvitie déjà grave donne au front une ampleur qu'il n'a pas. Les yeux sont fins ; l'expression de cette physionomie est un certain mélange peu attirant d'ironie et d'onction. M. de Broglie affecte d'ordinaire un sourire souvent crispé, et dans les luttes oratoires, s'il est narquois et insultant aux jours de triomphe, il veut encore paraître dédaigneux et méprisant aux heures de la défaite. Lorsqu'il tomba du pouvoir, après une année de fautes lourdes à sa mémoire et cruelles au pays, il voulut du moins tomber avec grâce. Son sourire ne le quitta point. Il sortit de l'Assemblée comme il serait entré au Capitole, battu, mais satisfait. Le rictus de sa bouche avait cependant quelque chose d'amer.

Je veux croire que ce politique ne sait pas exactement ni où il va ni ce qu'il veut. J'entends bien : ce qu'il veut, c'est le pouvoir, mais il le veut en tant que but et non en tant que moyen. Donc, sa conduite est flottante, comme sa physionomie ironique est insaisissable.

« Il n'y a rien de si rare au monde, disait un jour, à « la Chambre des pairs, le vieux duc de Broglie, il n'y a « rien de si rare que d'être de son avis ; il n'y a rien de si « difficile que de vouloir ce que l'on veut. »

Quoi qu'on fasse, c'est dans les pensées du père qu'on trouvera le plus sûrement le châtiment de la conduite du fils. Certes, *il n'est pas de son avis,* ce duc Albert de Broglie qui soupire après la liberté en 1864 et qui la traite en aventurière en 1874. *Il ne veut pas ce qu'il veut,* ce politique qui parlait autrefois « d'un pouvoir retrempé « dans les eaux populaires et porté dans les flancs de la

« société moderne[1] », et qui maintenant, lorsque les votes du peuple envoient à l'Assemblée nationale des députés purement républicains, y voit le signal « de la honte et des ruines, de l'anarchie, de la banqueroute et du renouvellement de la conquête. » Il a changé de visage et d'opinions, cet homme d'État d'Académie qui réclamait, il y a quinze ans, « le vote populaire des contributions, la mi- « lice urbaine (lisez la garde nationale) et les libertés de la « commune, tous les germes de la liberté politique.[2] » Il a reculé, comme le lui défendait son père, devant les conséquences de son désir, ce ministre de l'*ordre moral* si facilement effrayé aujourd'hui et qui flétrissait autrefois ce tiers-état et ces classes dirigeantes toujours prêts à vendre leur liberté pour avoir le repos, et finissant par perdre sans retour ce repos tant poursuivi. « Pour fonder « une véritable institution de liberté, disait alors M. Al- « bert de Broglie, il eût fallu, dans tous les temps, user « de quelque patience, supporter quelques maux, *courir* « *quelques périls.* »

Mais à présent, M. de Broglie et ceux qu'il représente donneraient toutes les libertés du monde pour ce repos factice qui ressemble à celui des tombeaux. Politiques fatals qui, par leur tactique stérile, conduisent aussi sûrement les peuples à leur perte que ne le feraient les plus exaltés et les plus fous.

En réalité, que désire cet homme d'État qui a inauguré et qui continue une politique d'intrigues et de compro-

---

1 *La Lettre impériale et la situation* (janvier 1860).
2 Lettre au *Courrier de France* (juin 1872).

mis, lorsqu'il faudrait à la France une politique nationale et franche, capable de maintenir, en face des prétentions allemandes, la sympathie du monde et de nous faire paraître grands encore malgré notre chute ? M. de Broglie veut-il en revenir au passé, à une de ces restaurations que son père déclarait pires que la pire des révolutions ? Veut-il revenir à des institutions mortes et dont le souvenir même est depuis longtemps condamné ? Mais n'a-t-il pas dit lui-même : « Les sociétés dont l'état politique « appartient encore à ce qu'on est convenu d'appeler l'*an-* « *cien régime* sont véritablement pareilles à ces bâtiments « vermoulus qu'un souffle ne peut agiter, qu'un choc ne « peut atteindre sans en faire écrouler quelques parties ? »

M. de Broglie, au contraire, adorant tout à coup ce qu'il a brûlé, et brûlant, quoiqu'il ne soit ni Sicambre, ni fier, ce qu'il a adoré, veut-il, faisant amende peu honorable au césarisme, travailler à rétablir le despotisme et la fausse stabilité dans la soumission ? Mais ne s'écriait-il pas, quand il succédait, à l'Académie française, au dominicain Lacordaire : « Une nation formée d'hommes, sans « autre ciment qui les unisse que le pouvoir d'un maître, « est une montagne formée de grains de sable qu'épargne « un jour la lassitude des vents, et que le premier souffle « de l'ouragan dispersera demain. »

S'il ne veut ni l'ancien régime vermoulu, ni le césarisme étouffant, que veut donc, qu'appelle donc M. le duc de Broglie ? Hélas, nous savions autrefois ce qu'il voulait, lorsqu'il repoussait ces *démocraties royales* qui donnent aux nations « une servitude orageuse et une agitation « sans gloire. » Nous le savions, lorsqu'il s'écriait que Dieu, ce Dieu qu'il invoque si souvent dans ses ouvrages alors qu'il s'écrie, à propos des moindres choses : « *le ciel*

*voit la sincérité de mon cœur**, le Dieu, souverain juge des capitulations de conscience et des défections, « *n'accorde « la sécurité qu'au courage et l'ordre durable qu'à la liberté !* » Cela était net et concluant. Mais le théoricien arrivé au pouvoir a singulièrement modifié, dans la pratique, les idées proclamées jadis comme des axiomes. La France stupéfaite à vu ce navrant spectacle d'un libéral par tradition démentant brusquement de sa race ; elle a vu le fils du champion généreux de la liberté de la presse bâillonnant les journaux; le petit-fils du soldat du Rhin calomniant devant l'Europe son malheureux pays et le représentant, dans des circulaires officielles, comme un danger permanent pour elle; elle a vu l'ancien adversaire du despotisme égaler en arbitraire les puissants d'autrefois qu'il avait combattus, et le descendant de Mme de Staël, exilée par Napoléon, s'allier sans honte, toujours hautain et souriant, avec les Bonaparte qui exilaient son aïeule et emprisonnaient son père.

Nous sommes, nous l'avouerons, d'un assez pauvre esprit pour ne rien comprendre à ces habiletés politiques et à ces imbroglios à la Mazarin. La fidélité à son passé, la loyauté, la fierté politique nous semblent non-seulement préférable à ces attristantes apostasies et à ces stratégies douteuses, stratégies, avons-nous dit? mais, au simple point de vue du succès — que tant de gens, en ce bas monde, regardent comme le souverain but — à quoi auront servi à M. de Broglie ses intrigues et cette allure tortueuse qui lui ont assuré dans sa patrie la plus incontestable des impopularités ?

---

* *Questions d'histoire et de religion*, t. II, page 421.

Est-il, tout bas, impérialiste ? Il renie alors, avec une audace qui donne froid, sa vie tout entière. Il rejette comme un lest encombrant le lourd et fier bagage qu'il tenait de ses ancêtres.

Est-il orléaniste ? Alors il est singulièrement dupe. Il mérite l'épithète la plus cruelle pour les politiques avides de réussir, celle de *maladroit*. Quelle est son œuvre en effet ? Après avoir renversé M. Thiers, quel résultat a-t-il atteint ? Il a failli nous attirer par ses tendances cléricales la haine de l'Italie, et ceux qui suivent encore sa politique ont prêté le flanc à la susceptibilité de l'Espagne, excitée par la politique allemande. Il a pu compromettre la France au dehors ; au dedans, il a peuplé de bonapartistes avérés les mairies et les préfectures, et cet inventeur du *Grand Conseil*, ce Mazarin de salon, ce libéral platonique, effrayé des baisers de sa belle, n'aura réussi qu'à redonner la vie au bonapartisme expirant et, s'il continuait, s'il reprenait demain — ce qu'à Dieu ne plaise — la direction des affaires du pays, il ne réussirait qu'à refaire, mais qu'à refaire complétement l'Empire dont M. Thiers l'a si sévèrement, si cruellement, si justement appelé le *protégé*.

Le prince Claude-Victor de Broglie et le duc de Broglie, le soldat et le pair de France, le décapité de messidor et le prisonnier de décembre, sont heureux d'être morts depuis si longtemps.

Casimir Périer.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. CASIMIR PERIER

M. Casimir Périer est le contraire de M. de Broglie. Bourgeois fidèle aux traditions de sa famille, il est parti du libéralisme pour aboutir à la République. Tandis que le gentilhomme sceptique oubliait, pour arriver au but, le testament et l'exemple de son père et de son aïeul, ce fils du Tiers-État conservait le patrimoine moral qu'il avait reçu des siens, et continuait à l'accroître en servant son pays et en travaillant à le rendre libre.

Lorsque Casimir Périer, le père, dans sa rigide attitude et dans sa ferme volonté d'être le véritable chef de son ministère, disait : « J'ai le *Moniteur* pour enregistrer mes « actes, la tribune des Chambres pour les expliquer et « l'avenir pour les juger », il ajoutait aussi, avec une fierté qui lui allait bien : « *Je suis entré au pouvoir en homme*

« *de cœur, j'en sortirai en homme d'honneur.* » Et — quel plus bel éloge à faire de l'homme politique qui représente aujourd'hui la République conservatrice ouverte à tous! : — ces paroles du père pourraient servir d'épigraphe à la vie du fils. Elles lui ont, à coup sûr, servi de mot d'ordre.

Il y avait, en 1788, dans le Dauphiné, un industriel du nom de Claude Périer, né à Grenoble en 1742, et qui devait mourir à Paris, en 1801, après avoir été membre du Corps législatif en 1799 et rédigé en 1800 les statuts de la Banque de France, dont il fut un des fondateurs. Claude Périer était un esprit libre et un homme courageux, un de ces bourgeois laborieux qui édifient eux-mêmes leur fortune, mais qui, devenus riches, n'oublient pas leurs collaborateurs anonymes, les petits et les humbles qui ont été « à la peine » avec eux. Directeur de nombreux établissements industriels, dans la vallée de l'Isère, entre autres de cette fabrique de toiles de Voiron, qu'avait fondée son père, Claude Périer avait acheté en 1775, au dernier duc de Villeroi, le château de Vizille, autrefois bâti à quatre lieues de Grenoble, au bord de la Romanche, par le connétable de Lesdiguières. Claude Périer y voulait établir une manufacture, lorsqu'il fut question, en cette année 1788, d'une convocation des États du Dauphiné, qui n'avaient jamais été réunis depuis 1628. L'esprit nouveau, celui de la Révolution près d'éclater, soufflait, irrésistible, dans ce vieux Dauphiné que la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades avaient, en certains villages calvinistes, rendu presque désert. Tant d'oppression engendrait la résistance.

Lorsque Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse et ministre des finances, avait exilé hors de la ville le Parlement de Grenoble, coupable de ne pas accepter les im-

pôts décrétés par ce prélat, on avait vu le peuple exiger du gouverneur, M. de Clermont-Tonnerre, le rappel des magistrats de la cité, et ramener, en quelque sorte lui-même, le Parlement à Grenoble, tandis que les soldats du régiment d'Austrasie refusaient de tirer sur les séditieux.

Aussi bien, lorsqu'il fut question de l'assemblée extraordinaire des États du Dauphiné, le roi défendit-il nettement une convocation qui pouvait accélérer ce mouvement de liberté. Malgré le roi, l'assemblée se réunit, et Claude Périer offrit aux États l'asile de sa propriété particulière, de ce château de Vizille, deux fois célèbre maintenant, et où naguère M. Thiers développait éloquemment et franchement le programme de sa politique.

Deux fois, à quatre-vingt-six ans de distance, les Périer auront eu l'honneur de donner à une parole libre un asile inviolable. En 1874, un vieillard, fort de son expérience, faisait entendre là, à son pays, des conseils d'où peut venir le salut. En 1788, des jeunes gens, embrasés d'amour pour la liberté, faisaient connaître au roi la volonté du peuple. C'est de Vizille que partit l'adresse des trois ordres du Dauphiné envoyé à Louis XVI par cette assemblée des États dont Barnave et Mounier avaient été élus secrétaires.

Claude Périer eut trois fils : l'un, Augustin Périer, beau-père de M. Ch. de Rémusat, d'abord négociant, puis membre de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs (un quatrième frère, Camille Périer, y siégea aussi); l'autre, Scipion Périer, le fondateur de la célèbre maison de banque où M. Gisquet fut employé, l'organisateur de la Caisse d'Épargne, de la première compagnie d'assurances qui fonctionna à Paris, l'industriel éminent qui introduisit dans le Dauphiné les forges à la Catalane, exploita avec près de cinq mille ouvriers les mines de

houille d'Angin où, pour la première fois, fonctionnèrent les machines à vapeur, fonda une cristallerie et, à Courbevoie, une distillerie de pommes de terre et de fécule; le troisième, enfin, Casimir Périer, l'homme d'État qui définissait lui-même sa politique lorsqu'il disait : « Défen- « sive et conservatrice, tels doivent être les caractères de « la Révolution, en France comme en Europe! » Le libéral altier, grande âme irritée et militante, qui, par son attitude correcte et fière, arrachait un jour ce cri au roi Charles X : « Mais il est *né*, cet homme-là! »

M. Auguste-Casimir-Victor Périer, qui, depuis le mois d'avril 1873, a le droit, de par un arrêt du ministre de la justice, de se faire appeler *Casimir Périer*, est le fils de ce redoutable athlète des luttes parlementaires de la Restauration et des deux premières années du règne de Louis-Philippe. Il représente, dans l'Assemblée actuelle, non-seulement un grand parti, mais un grand souvenir. Il était secrétaire d'ambassade à La Haye, à vingt et un ans, lorsque le choléra emportait, en mai 1832, le viril orateur, foudroyé en pleine puissance, et comme frappé en pleine bataille. Mais le jeune homme, né à Paris le 20 août 1811, devait garder toujours le souvenir de celui qui avait toujours lutté *pour la défense des lois et de l'ordre pour la liberté*, et qui avait eu, un jour, le courage et le bon sens de s'écrier, en s'adressant aux partisans acharnés de la compression : « Toutes les fois que vous nous confierez « l'arbitraire, nous ne voudrons pas en profiter! » Un autre visage aussi devait apparaître au souvenir du fils de Casimir Périer, celui de Camille Jordan, son parent, un des adversaires décidés de la Restauration, un des amants résolus de la liberté. Il semble que M. Casimir Périer ait grandi, fortifié par leur mémoire.

M. Batbie, dans une lettre trop célèbre, citait un jour, pour expliquer ses variations personnelles et bizarres, ce paradoxe de Burke : « *Celui qui n'est pas républicain à* « *vingt ans fait douter de la générosité de son âme; mais* « *celui qui, après trente ans, persévère, fait douter de la recti-* « *tude de son esprit.* » C'était justement pour répondre à M. Casimir Périer, — « un homme qu'on croyait grave », disait M. Batbie, — que l'ancien vice-président du club Blanqui, devenu ministre de l'Ordre-Moral, appelait à son aide cette facétie d'Edmond Burke, cet homme enivré de l'amour des grandeurs et de la fortune, et que le seul mot de *république* irritait si fort qu'on ne pouvait le prononcer devant lui sans qu'il entrât dans une fureur nerveuse. La citation de Burke tombait mal. A vingt ans, M. Casimir Périer n'était pas républicain; il se contentait d'être libéral, et s'il l'est devenu à soixante, c'est qu'il a compris, comme M. Thiers, comme M. de Rémusat, comme M. de Montalivet, l'ancien collègue de son père, que la monarchie était désormais synonyme d'instabilité et de désordre; que fonder un gouvernement républicain, c'était faire l'économie d'une révolution, et que le meilleur moyen de conserver à la France son prestige et son rang, c'était de l'empêcher de retomber sous le joug d'un maître, — qui ne pourrait être qu'un César, — c'était enfin de lui donner le gouvernement de la nation par la nation, en un mot, la République.

M. le duc de Broglie parle, dans un de ses écrits, d'une caricature du temps de son enfance qui représentait un héros des barricades « secouant la poussière de ses pieds « contre la ville pacifiée après 1830, et s'écriant : *Que ce* « *Paris est triste sans émeutes!* » Le mot est joli. Mais, en vérité, qui donc aujourd'hui peut souhaiter des émeutes, si-

non justement les partis qui ont intérêt à discréditer la République? On s'étonne de voir certains conservateurs devenir républicains et les républicains se déclarer conservateurs. N'est-il pas vrai, pourtant, n'est-il pas absolu qu'à cette heure, tous ceux qui ne veulent ni troubles ni ce « *désordre moral* et cette perte de dignité et d'honneur « qui sont (pour citer encore M. Albert de Broglie) les « *fruits inévitables de l'instabilité politique dégénérée en habi-* « *tude* » ; n'est-il pas vrai que ceux qui réclament la paix, le travail, la liberté de penser et de vivre, la faculté de gagner sans angoisse le pain de chaque jour, ceux-là sont les hommes intelligents du présent et prévoyants de l'avenir, et qu'ils font preuve à la fois de sens politique et de sens patriotique, lorsqu'ils déclarent, comme l'écrivait au mois de juin 1874 M. de Montalivet à M. Casimir Périer, que « le salut de la France exige impérieusement « l'acceptation loyale de la République, devenue le seul « gouvernement libéral possible. »

Je sais ce que peuvent dire de ces conversions réfléchies et, je le répète, patriotiques, les adversaires qui ne veulent y voir que des démentis donnés par certains hommes à leur passé. Les ennemis ne comprennent pas ou plutôt feignent de ne point comprendre qu'on peut, encore un coup, demeurer conservateur tout en marchant en avant, et que c'est même là, à dire vrai, le meilleur et le seul moyen d'être conservateur. Sous peine de ne conserver que les abus, il faut, en effet, de toute nécessité, adopter les idées nouvelles. Le type du conservateur, aux yeux de quelques aveugles, serait le conducteur de patache qui s'obstinerait à nier les bienfaits du chemin de fer. Ce conservateur-là n'est qu'un sot, en trois lettres. Le conservateur véritable tire du railway et de la vapeur tout ce qu'il

en peut tirer pour le bien des hommes, et il s'attache à rechercher chaque jour les moyens de perfectionner la locomotive et les wagons, et d'en accélérer la marche sans risquer imprudemment l'existence des voyageurs.

M. Casimir Périer et ses amis ne font pas autre chose. Ils se sont mis à conduire une machine dont ils ne redoutent pas et dont ils éviteraient au besoin l'explosion. Ils font, en France, ce que depuis longtemps les plus intelligents des lords font en Angleterre, ce que le Tiers-État fit en 1789, non-seulement pour lui-même, mais pour la nation tout entière : ils prennent la tête du progrès, de peur que le progrès ne les dépasse. Bourgeois clairvoyants, politiques à vues nettes et vives, ils font, toutes proportions gardées et sans jouer leurs têtes, ce que firent, il y a quatre-vingts ans, ces notaires, ces banquiers, ces gens de loi, ces enfants de la bourgeoisie qui s'appelaient Danton, Cambon, Siéyès, Bailly.

Notez que, depuis longtemps, leur opinion était faite sur ce point. Il y a deux sortes d'hommes en ce monde : ceux qui sont tout prêts à vendre leur liberté pour avoir le repos, et à qui (c'est encore, ô ironie ! une citation de M. le duc Albert de Broglie) « *le repos lui-même finit par* « *échapper sans retour*; » — et ceux, au contraire, qui, pour avoir la liberté, même périlleuse, se passeraient volontiers d'un repos d'ailleurs factice et qui n'est que le pseudonyme de la servitude. M. Casimir Périer, après avoir, dans sa jeunesse, soutenu la politique de M. Guizot, a depuis longtemps abandonné le canapé doctrinaire, et il est aujourd'hui de ceux qui réclament, à l'Assemblée nationale, ce que la nation elle-même demande, un gouvernement libre et l'ordre définitif sous la forme républicaine.

Minorité dans le parlement, les gens comme M. Casimir Périer sont majorité dans le pays et, à plus juste titre encore que son illustre père, M. Casimir Périer pourrait répondre après un scrutin comme celui du 23 juillet dernier, où M. de Cissey fit repousser la proclamation de la République :

— Nous avons quarante et une voix contre nous dans l'Assemblée, mais nous avons derrière nous des millions de Français dont nous représentons les intérêts et les vœux !

M. Casimir Périer est depuis longtemps de ceux qui réclament (le mot est de M. Thiers) une République habitable.

M. Thiers était déjà de ceux-là en 1830. C'est Lamartine qui, dans ses *Mémoires politiques*, raconte une curieuse conversation où il déclarait hautement, il y a quarante ans, que la République « *ne lui faisait pas peur.* »

— « Ce que je ne veux pas, disait M. Thiers, c'est la République folle et suicide, la République, la torche au poing, incendiant le monde et d'abord la France elle-même, au lieu de fonder... une République parlementaire et pacifique, comme la nation, pensant et travaillant, que nous avons à organiser. »

Or, cette République, c'est celle que M. Thiers présidait encore et essayait de fonder, il y a deux ans; c'est celle que M. Casimir Périer réclame ; c'est celle que la France libérale demande. Quant à l'autre, à la folie et au suicide, qui en voudrait? Personne. Les calomniateurs de la République affectent de confondre, dans un même anathème et sous une même épithète, les gens de bien qui cherchent à assurer la grandeur et la liberté de leur pays et ceux qui en achèveraient promptement la ruine. Mais

à qui fera-t-on croire que des hommes d'une autorité pareille à celle du châtelain de Vizille sont des ennemis de la société, des perturbateurs dangereux et — pour dire le mot cher à leurs adversaires — des *communards* ?

Ces injures, au surplus, ils les connaissent dès longtemps. Les préfets de l'Empire, acharnés contre la candidature de M. Casimir Périer, en ont abusé déjà en le prenant pour cible. Ancien captif du coup d'État, M. Casimir Périer fut, en effet, sous Napoléon III, un des adversaires que redoutait le plus l'administration impériale. Pour le combattre, les procédés de corruption et d'intimidation alternaient donc avec une adresse et une violence inouïes. En 1863, porté à Grenoble contre M. Royer, frère du premier président Royer, M. Casimir Périer se voyait poursuivi, la veille même de l'élection, pour un article de l'*Impartial dauphinois* contre lequel les poursuites cessèrent après la victoire de M. Royer, victoire bravement disputée, le candidat de l'Empire ayant 18,000 voix et M. Casimir Périer plus de 17,000. M. Périer eût certainement été nommé si les paysans de l'Isère n'eussent un peu tremblé à ce bruit fort habilement répandu que « Casimir Périer était mis en prison. » Tout était bon, on s'en souvient — et on le voit encore — en fait de *manœuvres de la dernière heure*. M. Casimir Périer réclama lui-même le procès dont on l'avait menacé. Le procès eut lieu, M. Casimir Périer fut acquitté. Il ne pouvait pas être condamné; on ne tenait pas à le garder sous les verrous, on l'avait empêché seulement d'être élu. Le but était atteint, le tour était joué.

Rendons cette justice profonde à M. Casimir Périer que, monté au pouvoir, il demeura tel qu'il s'était fait connaître en ces heures d'épreuves, l'homme de la liberté et de la loi.

Ministre de l'Intérieur de la République Française, il s'adressait ainsi aux préfets, en décembre 1871, en leur recommandant d'éviter, dans les opérations électorales, « toute ingérance qui rappellerait le souvenir immoral « des candidatures officielles :

« Avant tout, qu'ils (les électeurs) déposent, sous l'ins- « piration de leur conscience, leur vote indépendant dans « l'urne électorale. *Un peuple maître du choix de ses man-* « *dataires est maître de ses destinées.* Il les compromet et « perd le droit de se plaindre, s'il déserte le scrutin ; si, « désintéressé de la chose publique, il croit trouver dans « une inerte abdication de tout effort les biens qu'il n'a « le droit d'acquérir qu'à force d'énergie et de patrio- « tisme. »

En arrivant au ministère, M. Casimir Périer n'avait-il pas dit encore, quelque temps auparavant (17 octobre), dans une Circulaire aux préfets, — circulaire demeurée célèbre :

« N'oubliez jamais qu'il faut à la France, dans son « malheur et dans ses périls, avec l'énergie de la force, « l'apaisement et la conciliation. Jugez les hommes d'a- « près leur caractère véritable, non d'après les préven- « tions des partis, et servez-vous-en suivant leurs mérites. « *Dans l'application de la loi, préférez toujours l'interprétation* « *la plus large, la plus libérale, la plus généreuse.* »

On n'était pas, il faut l'avouer, habitué à un tel langage dans l'administration française. Quel qu'eût été le libéralisme de son prédécesseur, M. Lambrecht, M. Casimir Périer, le nouveau ministre de l'intérieur, étonnait et plaisait par sa franchise, sa sagesse et cette loyauté inaccoutumées. Toutes ces qualités devaient, au surplus, le désigner bientôt aux attaques de la droite et de ces

éternels politiques pusillanimes qui répondront, un jour, des maux cruels de la patrie, si la France ne sort pas saine et sauve de l'épreuve qu'elle traverse. M. Casimir Périer s'était nettement prononcé pour le retour de l'Assemblée et des ministères à Paris. Quand on voyait, par ces soirées du rude hiver de 1871, les gens affairés traverser, parfois dans la neige, la grande cour glacée du palais de Versailles et se perdre à travers les escaliers et les couloirs de ces ministères provisoires, on comprenait que la prompte expédition des affaires, la vie même, le décorum, l'espèce de relief qu'il faut à l'administration d'un grand pays, tout appelait le gouvernement à Paris. M. Casimir Périer était de cet avis. Il le dit bien haut à la Chambre qui se prononça, le 2 février 1872, contre ce retour dans la capitale. Le soir même, M. Casimir Périer, fidèle à la parole qu'il s'était donnée à lui-même, envoyait, malgré M. Thiers, sa démission de ministre. Il ne tombait pas du pouvoir, il en descendait. On le vit alors passer de son banc de ministre aux rangs du centre gauche, que les suffrages de ses collègues l'appelèrent bientôt à présider.

Ministre, M. Casimir Périer ne laissait que des regrets; orateur, il allait retrouver dans l'Assemblée la même influence et cette autorité que sa réputation d'homme d'honneur lui assure autant que son talent et sa situation. On l'entendait, du haut de la tribune, flétrir avec M. Dufaure cette immorale *théorie des virements* dont M. Pouyer-Quertier, témoin dans le procès de M. Janvier de la Motte, venait, lui, ministre des finances, de se faire l'éditeur responsable devant le jury de Rouen et devant le pays tout entier; et le discours de M. Casimir Périer entraînait la démission de M. Pouyer-Quertier. Plus tard, lorsque M. Batbie voulut, contre M. Casimir Périer et ses

la République, doit ou se dissoudre ou se résigner à la proclamer, car la France éprouve une hâte profonde à connaître sa destinée et à savoir si elle a un toit solide où reposer enfin sa tête lasse, ou seulement un abri temporaire où chercher en vain un repos, que troublent à l'envi les hauts cris de ceux qui placent la patrie à l'étranger : les uns à Rome, les autres à Chiselhurst.

Et si notre pays parvient enfin à organiser, sous l'égide des lois, la pratique d'une liberté sans cesse poursuivie, sans cesse entravée, sans cesse confisquée, à qui le devra-t-il, sinon à ces hommes de bonne volonté qui pouvaient jouir grassement d'une vie facile et légère, et qui ont mieux aimé braver l'injustice, la persécution, l'injure souvent, la prison quelquefois, pour faire triompher ce qu'ils croient la vérité et la justice ?

Détenu de Décembre, au lendemain du coup d'État ; arrêté par les Prussiens durant l'invasion ; écroué dans les cachots de Troyes et envoyé à Reims par les Allemands, comme otage ; représentant du peuple arraché à son banc par la violence, et patriote menacé par l'étranger, M. Casimir Périer est de ceux-là.

Thangarnier

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE GÉNÉRAL

CHANGARNIER

Il y a trente-huit ans, à cette heure, le 24 novembre 1836, les régiments français que le maréchal Clauzel avait conduits sous les murailles de Constantine battaient en retraite devant les tirailleurs musulmans et la milice turque. Malgré les efforts héroïques du corps expéditionnaire, nos soldats avaient échoué devant Coudiat-Aty et El-Kantara, et la porte de Bab-el-Djebia, où se cramponnait, les reins brisés, atteint de cinq coups de feu, le capitaine Richepanse, avait résisté aux sacs à poudre de nos sapeurs du génie et à nos obusiers de montagne. Songer

à prolonger le siége était maintenant impossible. L'armée était sans munitions et sans vivres, le moral affaissé par les revers. Il ne restait à l'artillerie que 15 kilogrammes de poudre et quelques gargousses; les cartouches étaient comptées; le duc d'Orléans, dans son histoire des *Campagnes de l'armée d'Afrique*, rapporte que l'administration, dont tous les chevaux, excepté vingt, étaient morts, ne pouvait « ni emporter les blessés, ni nourrir les valides ». Lugubre but d'une armée qui avait rêvé, quelques jours auparavant, d'enlever Constantine : maintenant les hôpitaux de Bône apparaissaient à l'horizon comme un refuge, comme le salut.

Encore fallait-il parvenir jusqu'à eux. Et pour cela, cette troupe épuisée allait battre en retraite, reculer, la mort dans l'âme, tandis que, derrière les murailles, Ben-Aïssa faisait exécuter les prisonniers français, dont on pouvait apercevoir les têtes sanglantes plantées sur les créneaux. La retraite? Elle était difficile, elle pouvait être mortelle. Au premier pas en arrière fait par les Français, les Arabes de la campagne ne pouvaient manquer de se précipiter sur les bataillons en marche, comme une meute de chiens sur un homme qui fuit. Le maréchal Clauzel mit ses spahis à l'avant-garde; puis, après eux, le bataillon d'Afrique; puis les bagages, protégés, à droite par le 59e de ligne et le 17e léger, à gauche, par le 62e et la moitié du 63e; à l'arrière-garde, il plaça les chasseurs à cheval, le reste du 63e, et un bataillon du 2e léger. Ce bataillon, qui tout à l'heure allait s'illustrer, formait l'extrême arrière-garde.

Lorsque les Arabes virent s'éloigner ces *Francs*, dont ils avaient bravé les assauts, une immense clameur sortit à la fois du fond de Constantine et de l'immensité des so-

litudes environnantes, soudain peuplées d'un fourmillement menaçant. Les femmes, les vieillards, les enfants, se joignaient aux combattants pour harceler les Français, égorger les traînards, piller les débris d'équipements abandonnés par l'armée en retraite. Ils sont dix mille, ils sont vingt mille, leur nombre augmente à toute minute, et, pendant que les femmes plongent leurs coutelas ou leurs ongles dans la chair des blessés, les cavaliers arabes lancent leurs chevaux à la poursuite des soldats harassés et « engourdis » du maréchal Clauzel.

Six mille de ces cavaliers bondissent en hurlant autour des Français, « qui se traînent, dit encore le duc d'Orléans, de mamelon en mamelon, sur les contre-forts du « Mansoura. » Leurs longs *moukhalas* (fusils) et leurs sabres aux formes barbares étincellent entre leurs mains. S'acharnant avec rage et poussant leurs montures sur le bataillon d'arrière-garde, qui soutient seul leur choc, — ce bataillon du 2e léger, maintenant réduit à deux cent cinquante hommes, — ils le séparent de l'armée, ils sabrent les tirailleurs, ils plantent déjà les têtes coupées au bout de leurs glaives, et agitent leurs trophées hideux aux yeux des soldats qu'ils poussent, comme à une boucherie, vers le marabout de Sidi-Mabrauk. Ces hommes sont perdus. Tout à l'heure, cette arrière-garde écrasée ne sera plus qu'un monceau de cadavres.

— Formez le carré! crie tout à coup la voix claire du commandant.

Et, solide en selle, on l'entend ajouter encore avec une bravade suprême :

— Allons, mes enfants, regardons ces gens-là en face : ils ne sont que six mille, vous êtes deux cent cinquante.

La partie est égale. Attention au commandement, et vive le roi!

Puis, quand les Arabes, chargeant à fond de train, sont à vingt-cinq pas du carré :

— Feu de deux rangs! dit encore le commandant.

Le carré s'enflamme sur trois côtés, les cavaliers tombent; l'attitude intrépide de cette poignée d'hommes arrête cette trombe humaine : les Arabes tournent bride; nos voltigeurs courent à la baïonnette sur ceux qui s'attardent, ramassent leurs blessés, emportent même leurs morts, et reprennent leur marche après avoir sauvé l'armée et fait cesser toute poursuite.

Il est demeuré, ce magnifique fait d'armes, digne des plus beaux temps de la gloire militaire française, dans toutes les mémoires, et quoiqu'il se trouve, dans les anciens officiers de notre armée d'Afrique, des vétérans pour prétendre que ce ne fut pas le commandant, mais un capitaine du bataillon du 2e léger qui fit former le carré, je revois toujours dans la fumée, dans cette rougeur et ce crépitement de la fusillade, au milieu des cris et de la horde d'Arabes, calme, souriant, narquois, élégant, bien français, avec son képi haut de forme et son sourire, le commandant Changarnier, et je l'entends encore, comme l'entendra l'histoire, dire, en d'Artagnan intrépide, à ses voltigeurs soudain raffermis : « Ils ne sont que six mille, « vous êtes deux cent cinquante. La partie est égale! »

Plus de trente ans passent sur cette journée de novembre. Les révolutions succèdent aux révolutions. Louis-Philippe tombe, la République est mise au secret, l'Empire s'écroule, une République reparaît. Le commandant Changarnier, devenu général, est aussi, sous cette troi-

sième République, représentant du peuple, je me trompe, député à l'Assemblée nationale. Il a quatre-vingts ans passés. Ne pouvant plus conduire une armée, il conduit en guerre les adversaires de la République. Ses campagnes sont des intrigues. L'image du Changarnier de 1836 nous semble à demi fabuleuse, effacée, disparue, et nous oublions le soldat de Constantine pour ne plus voir que le politique de Versailles, le porte-voix de la droite lorsque la droite a quelque proposition impopulaire à produire à la tribune. Alors, on voit lentement, pas à pas, monter les degrés de l'escalier qui mène au verre d'eau législatif, un homme maigre, boutonné et compassé, vieillard aux allures de ci-devant jeune homme, cravate bleue à pois blancs, pantalon gris flatteur, redingote pincée à la taille, quelque chose de falot et d'indécis, une figure ridée sur un corps raidi comme par un corset, des cheveux plaqués sur les tempes, je ne sais quoi de musqué et d'apprêté, un vieux soldat devenu troubadour, quelque chose comme Mars octogénaire jouant au Céladon. C'est chez le parfumeur que ce guerrier se sert maintenant de poudre, et, semblable aux deux combattants des romans de d'Urfé, il mêle agréablement l'idylle à la satire, et c'est en citant Virgile qu'il demande à l'Assemblée de se proroger et de goûter quelque repos sous les hêtres, *sub tegmine fagi*, sous ce prétexte excellent qu'il y a beaucoup à faire, ne fût-ce que pour équilibrer le budget, et qu'elle n'a rien fait.

A quel parti appartient ce vieillard couronné de roses ? Quelle est l'opinion politique de M. le général Changarnier ? Il serait plus facile de dire quelles sont ses opinions. Légitimiste ou orléaniste, nul ne saura jamais de quel côté il penche et à quelle branche il croyait et croit

amis, défendre les intérêts *conservateurs*, M. Périer retrouvait encore sa véhémence et son dédain :

— Je me permettrai de vous dire, s'écriait-il, que parmi ceux avec qui j'ai voté hier, il y a des conservateurs de plus vieille date et d'opinions moins variables que vous!

Il y avait là comme un écho des superbes accents de Périer le père, menaçant le maréchal Soult de le *briser comme verre*. « Sagesse et fierté, » M. de Rémusat caractérise ainsi le caractère même du ministre de Louis-Philippe. On pourrait dire du fils qu'il a cette même sagesse, à de certaines heures, et cette même inflexibilité ; mais que, chez lui, la fierté paternelle est, sinon remplacée, au moins extrêmement tempérée par la bonhomie. Figure loyale, sympathique, avec un bon sourire, M. Casimir Périer, gros et gras, d'une taille moyenne, ne rappelle, que par certaines lignes vagues du visage le médaillon que David (d'Angers) a sculpté d'après son père. Grand, prompt et impérieux, le père disait d'habitude : « Comment veut-on que je cède avec la taille que j'ai? » Plus ramassé sur lui-même, la démarche moins hardie, le coup d'œil moins orageux, le fils ne cèderait pourtant pas davantage. Beau-frère de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, on l'a vu rompre, temporairement, à cause de divergences d'idées, des relations toujours cordiales. Qu'on pardonnerait de choses à M. d'Audiffret-Pasquier, cependant, pour ce mot qu'il disait au maréchal de Mac-Mahon, au moment où celui-ci le pressait d'entrer dans une combinaison ministérielle :

— Soit, mais à une condition, c'est qu'avec les *chevau-légers* ce sera une guerre à l'épée, et avec les bonapartistes une guerre au couteau!

J'ai dit que la bonhomie était le caractère même de la

physionomie de M. Casimir Périer : en effet, l'œil, le sourire accueillants, ce visage bien portant entouré de favoris, surmonté de cheveux blancs frisés, ce double menton, tout cela fait songer à quelque souriant personnage, spirituel et aimable, à la Jules Janin; un joli homme encore, mais le pli de la racine des sourcils, les commissures accusées des lèvres, la fossette volontaire du menton indiquent en même temps une résolution inébranlable, une fermeté absolue. Pour résumer, en deux mots, l'impression qu'on ressent, après avoir étudié l'ancien ministre de M. Thiers, je dirai volontiers qu'on y trouve un égal mélange de décision et d'aménité. Quant à la loyauté évidente d'une telle nature, elle apparaît dans tous les traits du visage, dans le style de ces circulaires que nous citions tout à l'heure, dans les caractères même de cette écriture nette, hardie et franche comme celle d'un négociant qui sait le prix d'une parole franchement tenue.

Tel est M. Casimir Périer, le représentant de toute une classe, intelligente et courageuse, ce *Centre gauche*, que les promesses ni les terreurs n'ont pu entamer, et à qui le journal de M. Gambetta rendait un jour ce témoignage, que ce groupe aura puissamment aidé à l'acclimatation et à l'affermissement de la République. Je sais peu d'hommes politiques aussi logiques et aussi résolus dans leurs décisions que M. Casimir Périer. Tombé, au 24 mai 1873, pour avoir défendu la forme républicaine, «la seule destinée au-« jourd'hui à préserver la France d'une crise anarchique,» il réclamait, le 16 juin dernier, il réclamera encore cette « République conservatrice, ouverte à tous, libérale, et « qui peut seule réparer nos désastres.» Mieux que personne il a l'autorité voulue pour répéter que le provisoire énerve le pays, et que l'Assemblée, impuissante à détruire

la République, doit ou se dissoudre ou se résigner à la proclamer, car la France éprouve une hâte profonde à connaître sa destinée et à savoir si elle a un toit solide où reposer enfin sa tête lasse, ou seulement un abri temporaire où chercher en vain un repos, que troublent à l'envi les hauts cris de ceux qui placent la patrie à l'étranger : les uns à Rome, les autres à Chiselhurst.

Et si notre pays parvient enfin à organiser, sous l'égide des lois, la pratique d'une liberté sans cesse poursuivie, sans cesse entravée, sans cesse confisquée, à qui le devra-t-il, sinon à ces hommes de bonne volonté qui pouvaient jouir grassement d'une vie facile et légère, et qui ont mieux aimé braver l'injustice, la persécution, l'injure souvent, la prison quelquefois, pour faire triompher ce qu'ils croient la vérité et la justice ?

Détenu de Décembre, au lendemain du coup d'État ; arrêté par les Prussiens durant l'invasion ; écroué dans les cachots de Troyes et envoyé à Reims par les Allemands, comme otage ; représentant du peuple arraché à son banc par la violence, et patriote menacé par l'étranger, M. Casimir Périer est de ceux-là.

Thangarnier

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE GÉNÉRAL

CHANGARNIER

Il y a trente-huit ans, à cette heure, le 24 novembre 1836, les régiments français que le maréchal Clauzel avait conduits sous les murailles de Constantine battaient en retraite devant les tirailleurs musulmans et la milice turque. Malgré les efforts héroïques du corps expéditionnaire, nos soldats avaient échoué devant Coudiat-Aty et El-Kantara, et la porte de Bab-el-Djebia, où se cramponnait, les reins brisés, atteint de cinq coups de feu, le capitaine Richepanse, avait résisté aux sacs à poudre de nos sapeurs du génie et à nos obusiers de montagne. Songer

à prolonger le siége était maintenant impossible. L'armée était sans munitions et sans vivres, le moral affaissé par les revers. Il ne restait à l'artillerie que 15 kilogrammes de poudre et quelques gargousses; les cartouches étaient comptées; le duc d'Orléans, dans son histoire des *Campagnes de l'armée d'Afrique*, rapporte que l'administration, dont tous les chevaux, excepté vingt, étaient morts, ne pouvait « ni emporter les blessés, ni nourrir les valides ». Lugubre but d'une armée qui avait rêvé, quelques jours auparavant, d'enlever Constantine : maintenant les hôpitaux de Bône apparaissaient à l'horizon comme un refuge, comme le salut.

Encore fallait-il parvenir jusqu'à eux. Et pour cela, cette troupe épuisée allait battre en retraite, reculer, la mort dans l'âme, tandis que, derrière les murailles, Ben-Aïssa faisait exécuter les prisonniers français, dont on pouvait apercevoir les têtes sanglantes plantées sur les créneaux. La retraite? Elle était difficile, elle pouvait être mortelle. Au premier pas en arrière fait par les Français, les Arabes de la campagne ne pouvaient manquer de se précipiter sur les bataillons en marche, comme une meute de chiens sur un homme qui fuit. Le maréchal Clauzel mit ses spahis à l'avant-garde; puis, après eux, le bataillon d'Afrique; puis les bagages, protégés, à droite par le 59e de ligne et le 17e léger, à gauche, par le 62e et la moitié du 63e; à l'arrière-garde, il plaça les chasseurs à cheval, le reste du 63e, et un bataillon du 2e léger. Ce bataillon, qui tout à l'heure allait s'illustrer, formait l'extrême arrière-garde.

Lorsque les Arabes virent s'éloigner ces *Francs*, dont ils avaient bravé les assauts, une immense clameur sortit à la fois du fond de Constantine et de l'immensité des so-

litudes environnantes, soudain peuplées d'un fourmillement menaçant. Les femmes, les vieillards, les enfants, se joignaient aux combattants pour harceler les Français, égorger les traînards, piller les débris d'équipements abandonnés par l'armée en retraite. Ils sont dix mille, ils sont vingt mille, leur nombre augmente à toute minute, et, pendant que les femmes plongent leurs coutelas ou leurs ongles dans la chair des blessés, les cavaliers arabes lancent leurs chevaux à la poursuite des soldats harassés et « engourdis » du maréchal Clauzel.

Six mille de ces cavaliers bondissent en hurlant autour des Français, « qui se traînent, dit encore le duc d'Or-« léans, de mamelon en mamelon, sur les contre-forts du « Mansoura. » Leurs longs *moukhalas* (fusils) et leurs sabres aux formes barbares étincellent entre leurs mains. S'acharnant avec rage et poussant leurs montures sur le bataillon d'arrière-garde, qui soutient seul leur choc, — ce bataillon du 2e léger, maintenant réduit à deux cent cinquante hommes, — ils le séparent de l'armée, ils sabrent les tirailleurs, ils plantent déjà les têtes coupées au bout de leurs glaives, et agitent leurs trophées hideux aux yeux des soldats qu'ils poussent, comme à une boucherie, vers le marabout de Sidi-Mabrauk. Ces hommes sont perdus. Tout à l'heure, cette arrière-garde écrasée ne sera plus qu'un monceau de cadavres.

— Formez le carré! crie tout à coup la voix claire du commandant.

Et, solide en selle, on l'entend ajouter encore avec une bravade suprême :

— Allons, mes enfants, regardons ces gens-là en face : ils ne sont que six mille, vous êtes deux cent cinquante.

La partie est égale. Attention au commandement, et vive le roi!

Puis, quand les Arabes, chargeant à fond de train, sont à vingt-cinq pas du carré :

— Feu de deux rangs! dit encore le commandant.

Le carré s'enflamme sur trois côtés, les cavaliers tombent; l'attitude intrépide de cette poignée d'hommes arrête cette trombe humaine : les Arabes tournent bride; nos voltigeurs courent à la baïonnette sur ceux qui s'attardent, ramassent leurs blessés, emportent même leurs morts, et reprennent leur marche après avoir sauvé l'armée et fait cesser toute poursuite.

Il est demeuré, ce magnifique fait d'armes, digne des plus beaux temps de la gloire militaire française, dans toutes les mémoires, et quoiqu'il se trouve, dans les anciens officiers de notre armée d'Afrique, des vétérans pour prétendre que ce ne fut pas le commandant, mais un capitaine du bataillon du 2e léger qui fit former le carré, je revois toujours dans la fumée, dans cette rougeur et ce crépitement de la fusillade, au milieu des cris et de la horde d'Arabes, calme, souriant, narquois, élégant, bien français, avec son képi haut de forme et son sourire, le commandant Changarnier, et je l'entends encore, comme l'entendra l'histoire, dire, en d'Artagnan intrépide, à ses voltigeurs soudain raffermis : « Ils ne sont que six mille, « vous êtes deux cent cinquante. La partie est égale! »

Plus de trente ans passent sur cette journée de novembre. Les révolutions succèdent aux révolutions. Louis-Philippe tombe, la République est mise au secret, l'Empire s'écroule, une République reparaît. Le commandant Changarnier, devenu général, est aussi, sous cette troi-

sième République, représentant du peuple, je me trompe, député à l'Assemblée nationale. Il a quatre-vingts ans passés. Ne pouvant plus conduire une armée, il conduit en guerre les adversaires de la République. Ses campagnes sont des intrigues. L'image du Changarnier de 1836 nous semble à demi fabuleuse, effacée, disparue, et nous oublions le soldat de Constantine pour ne plus voir que le politique de Versailles, le porte-voix de la droite lorsque la droite a quelque proposition impopulaire à produire à la tribune. Alors, on voit lentement, pas à pas, monter les degrés de l'escalier qui mène au verre d'eau législatif, un homme maigre, boutonné et compassé, vieillard aux allures de ci-devant jeune homme, cravate bleue à pois blancs, pantalon gris flatteur, redingote pincée à la taille, quelque chose de falot et d'indécis, une figure ridée sur un corps raidi comme par un corset, des cheveux plaqués sur les tempes, je ne sais quoi de musqué et d'apprêté, un vieux soldat devenu troubadour, quelque chose comme Mars octogénaire jouant au Céladon. C'est chez le parfumeur que ce guerrier se sert maintenant de poudre, et, semblable aux deux combattants des romans de d'Urfé, il mêle agréablement l'idylle à la satire, et c'est en citant Virgile qu'il demande à l'Assemblée de se proroger et de goûter quelque repos sous les hêtres, *sub tegmine fagi*, sous ce prétexte excellent qu'il y a beaucoup à faire, ne fût-ce que pour équilibrer le budget, et qu'elle n'a rien fait.

A quel parti appartient ce vieillard couronné de roses ? Quelle est l'opinion politique de M. le général Changarnier ? Il serait plus facile de dire quelles sont ses opinions. Légitimiste ou orléaniste, nul ne saura jamais de quel côté il penche et à quelle branche il croyait et croit

La partie est égale. Attention au commandement, et vive le roi!

Puis, quand les Arabes, chargeant à fond de train, sont à vingt-cinq pas du carré :

— Feu de deux rangs! dit encore le commandant.

Le carré s'enflamme sur trois côtés, les cavaliers tombent; l'attitude intrépide de cette poignée d'hommes arrête cette trombe humaine : les Arabes tournent bride; nos voltigeurs courent à la baïonnette sur ceux qui s'attardent, ramassent leurs blessés, emportent même leurs morts, et reprennent leur marche après avoir sauvé l'armée et fait cesser toute poursuite.

Il est demeuré, ce magnifique fait d'armes, digne des plus beaux temps de la gloire militaire française, dans toutes les mémoires, et quoiqu'il se trouve, dans les anciens officiers de notre armée d'Afrique, des vétérans pour prétendre que ce ne fut pas le commandant, mais un capitaine du bataillon du 2e léger qui fit former le carré, je revois toujours dans la fumée, dans cette rougeur et ce crépitement de la fusillade, au milieu des cris et de la horde d'Arabes, calme, souriant, narquois, élégant, bien français, avec son képi haut de forme et son sourire, le commandant Changarnier, et je l'entends encore, comme l'entendra l'histoire, dire, en d'Artagnan intrépide, à ses voltigeurs soudain raffermis : « Ils ne sont que six mille, « vous êtes deux cent cinquante. La partie est égale! »

Plus de trente ans passent sur cette journée de novembre. Les révolutions succèdent aux révolutions. Louis-Philippe tombe, la République est mise au secret, l'Empire s'écroule, une République reparaît. Le commandant Changarnier, devenu général, est aussi, sous cette troi-

sième République, représentant du peuple, je me trompe, député à l'Assemblée nationale. Il a quatre-vingts ans passés. Ne pouvant plus conduire une armée, il conduit en guerre les adversaires de la République. Ses campagnes sont des intrigues. L'image du Changarnier de 1836 nous semble à demi fabuleuse, effacée, disparue, et nous oublions le soldat de Constantine pour ne plus voir que le politique de Versailles, le porte-voix de la droite lorsque la droite a quelque proposition impopulaire à produire à la tribune. Alors, on voit lentement, pas à pas, monter les degrés de l'escalier qui mène au verre d'eau législatif, un homme maigre, boutonné et compassé, vieillard aux allures de ci-devant jeune homme, cravate bleue à pois blancs, pantalon gris flatteur, redingote pincée à la taille, quelque chose de falot et d'indécis, une figure ridée sur un corps raidi comme par un corset, des cheveux plaqués sur les tempes, je ne sais quoi de musqué et d'apprêté, un vieux soldat devenu troubadour, quelque chose comme Mars octogénaire jouant au Céladon. C'est chez le parfumeur que ce guerrier se sert maintenant de poudre, et, semblable aux deux combattants des romans de d'Urfé, il mêle agréablement l'idylle à la satire, et c'est en citant Virgile qu'il demande à l'Assemblée de se proroger et de goûter quelque repos sous les hêtres, *sub tegmine fagi*, sous ce prétexte excellent qu'il y a beaucoup à faire, ne fût-ce que pour équilibrer le budget, et qu'elle n'a rien fait.

A quel parti appartient ce vieillard couronné de roses ? Quelle est l'opinion politique de M. le général Changarnier ? Il serait plus facile de dire quelles sont ses opinions. Légitimiste ou orléaniste, nul ne saura jamais de quel côté il penche et à quelle branche il croyait et croit

encore cueillir, comme un fruit d'espèce nouvelle, une épée de connétable. En 1850, alors qu'on le voyait également sourire à Wiesbaden, où se tenait le comte de Chambord, et à Claremont, où grandissait le comte de Paris, on appelait déjà M. Changarnier, dans les couloirs de l'Assemblée, *le sphynx de la monarchie*. On pouvait croire cependant alors qu'il n'hésitait, nouveau don Juan, qu'entre ces deux formes de royauté, quoique à vrai dire il eût un peu fait le coquet, en 1848, avec la République, lorsqu'il sollicitait *le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France*. Mais ce n'avait été là qu'un feu de paille, une simple *flirtation*. On prenait Changarnier pour un *monarchiste*, pas autre chose. On s'était même habitué à regarder cet homme acharné contre la démocratie, implacable aux républicains, comme un ennemi du bonapartisme. Lorsque, pendant cette fameuse revue de Satory, les troupes se mirent à crier : *Vive l'Empereur !* devant le président de la République, le général Changarnier protesta avec le général Neumayer contre ce cri séditieux que le général d'Hautpoul, ministre de la guerre, semblait trouver parfaitement simple.

M. le général Changarnier était alors commandant en chef de l'armée de Paris. Il pouvait tenir le coup d'État en respect. Il s'écriait, avec une assurance peu justifiée par l'avenir :

— Mandataires de la France, délibérez en paix ! Pour inaugurer l'ère des Césars, on ne trouverait dans l'armée ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade !

Quant aux soldats de Satory, Changarnier ne les regardait que comme des *prétoriens en débauche*. Le champagne bonapartiste distribué aux troupiers était le seul coupa-

ble. Louis-Napoléon répondit à cette bravade de Changarnier en le dépouillant du double commandement de l'armée et des gardes nationales de Paris. Car, un moment, Changarnier avait été — commandant à la fois aux Parisiens et aux soldats — une sorte de Lafayette doublé d'Augereau. C'était là comme un avant-goût de l'arrestation de Décembre. Changarnier eut-il l'esprit de s'en apercevoir? J'en douterais volontiers. Toujours est-il que ce soldat brouillon et ce politique infatué de lui-même et de l'espèce de renommée que lui avaient faite des promenades à cheval dans Paris, et qui disait volontiers, en souriant entre amis : « Je rétablirais l'empire, si je vou-« lais, *aussi facilement que je ferais un cornet de bonbons*, » se réveilla, un matin, nez à nez avec un commissaire de police qui le pria plus ou moins poliment, au nom de Louis-Napoléon Bonaparte, de vouloir bien le suivre en prison.

Avoir rêvé d'être, comme quelques-uns disaient alors, au moment de la proposition des Questeurs, le *connétable de l'Assemblée nationale*, et se frotter les yeux, au sortir d'un songe, devant cette réalité : un mandat d'amener! Il y avait de quoi se mordre les lèvres et les moustaches. Mais, s'il fallait en croire les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, le président ne faisait là qu'exécuter, en décembre 1851, ce que Changarnier lui-même avait conseillé au prince de faire, dès le mois de janvier 1849, contre Cavaignac, Charras, Bedeau et Lamoricière. Ajoutons bien vite que le général Changarnier a protesté, avec une indignation profonde, contre cette assertion du docteur Véron, et qu'il adressa aux journaux le démenti le plus furieux contre l'historiette.

Non, il n'était point bonapartiste. Il ne l'était pas. Il

détestait même l'Empire. Et pourtant, en 1870, lorsqu'après avoir vu son épée inutilisée au moment de la déclaration de guerre, il alla rejoindre l'ancien Président de la République, devenu Empereur, dans la citadelle de Metz, lorsqu'il eut partagé, avec l'armée de Gravelotte et de Saint-Privat, les épreuves sinistres du blocus, que fit-il ? Certes, il alla très-noblement au quartier général prussien réclamer pour nos malheureux soldats des conditions moins humiliantes et moins dures. Mais, sans compter qu'il avait une trop énorme confiance dans l'éblouissement que pouvait causer son nom au prince Frédéric-Charles, à quelles manœuvres s'était prêté cet ancien adversaire de Louis Napoléon ? Quel parti conseillait-il de prendre aux généraux enfermés dans Metz ? — Faire abstraction de leurs sympathies individuelles pour ne voir et ne défendre que la patrie envahie ? — Oublier l'aigle pour ne combattre que sous le drapeau aux trois couleurs ? Non, cent fois non ! Le général Changarnier, redevenu ou demeuré le *sphinx de la monarchie*, conseillait à l'état-major de l'armée de Metz de se déclarer pour la régence de l'ex-Impératrice. Qui dit cela ? Qui l'affirme ? Le commandant même de la place de Metz, le collaborateur de Bazaine, M. le général Coffinières de Nordeck, dans une lettre justificative — qui ne justifie rien — mais où j'ai noté cette phrase assez dure, ce me semble, pour l'ancien proscrit de décembre : « Le général Chargarnier « était, à Metz, *un des plus chauds partisans de la Régence !* »

Janus n'avait que deux visages. M. le général Changarnier en a trois ; il a également trois cœurs, brûlant tour à tour d'un même feu pour la monarchie légitime, pour la monarchie parlementaire et pour la monarchie césarienne.

Le cachait-il bien, il est vrai, ce triple amour, lorsque le matin du 2 décembre, au petit jour, jeté en voiture, il livrait enfin son secret au commissaire de police qui lui avait mis la main au collet de chemise :

— Pourquoi le président fait-il cela? disait-il alors, aussi franc que Jean-Jacques en ses *Confessions*. Pourquoi? C'est bien inutile. Il eût été réélu aux élections avec une forte majorité. Enfin s'il a la guerre, et qu'il me confie le commandement d'une armée, *il sera bien heureux de m'avoir!*

Au fond, Changarnier n'avait donc point de haine contre le président; il ne détestait que le président qui ne le faisait point monter en grade.

Le général, je dois le dire, pour être plus juste que lui, supporta très-résolûment son exil. Il ne voulut point d'amnistie particulière, et rentra au moment de l'amnistie générale. N'avait-il point, cependant, accepté de l'Empereur, le 5 avril 1859, le cordon de grand officier de la Légion d'honneur? Ses biographes le disent, mais toute biographie est sujette à caution. Il était déjà vieux, et, revenu en France, il se contentait de promener, dans les derniers salons doctrinaires, cette vague odeur de muguet et de pommade qui l'avait fait autrefois surnommer par l'armée d'Afrique le *général Bergamote*. Le chef branlant, le visage allongé et ridé, on eût dit, à le voir, un peu de gloire tombée en enfance. Il aimait surtout à se montrer ainsi sur les bancs de l'Institut, aux grands jours des réceptions académiques. Il était l'hôte des immortels.

Il n'y avait pas, sans lui, de réception complète. Lorsque le général n'était point là, M. Pingard eût été tenté d'appeler la séance *une répétition*. Le public curieux se levait pour voir entrer le vieux guerrier, les femmes le

lorgnaient, les académiciens lui souriaient. La plupart du temps, l'amitié discrète des discoureurs glissait dans le morceau d'éloquence une allusion louangeuse à M. le général Changarnier. On se tournait alors vers le vétéran, et les belles-lettres, en frais de courtoisie, inclinaient leurs palmes devant ce vieux sabre. Les applaudissements des mains féminines et gantées de blanc soulignaient ensuite les phrases aimables, et le général, enchanté, recevait du haut de sa cravate ce double encens académique et mondain.

Un jour — j'ai déjà conté cette histoire et j'éprouve quelque hésitation à la redire — un jour, à la réception du père Gratry ou d'un autre, car j'oublie, le général Changarnier... Mais non, il me faudrait ici la plume audacieusement gauloise d'un rabelaisien... Bref, le général ressentit, par mauvaise chance, durant les périodes d'un de ces discours, une indisposition intime, un trouble intérieur qu'il n'éprouva jamais, j'ose l'affirmer, devant les Bédouins. La sueur montait au front de Théodule Changarnier, car il se nomme Nicolas-Anne-Théodule, en ce moment placé dans une situation que certain monologue d'Arnal a rendue célèbre. Il était difficile au général de troubler la séance par une retraite précipitée, dont le public eût deviné la cause, et qui n'eût rappelé que de loin celle de Constantine. Le général eut alors recours à une tactique de jolie femme, ce qu'on appellerait une ruse de guerre. Il s'affaissa net sur son banc et s'évanouit.

Aussitôt, grande émotion dans l'assemblée. On se lève, on se regarde, on s'inquiète. L'orateur s'arrête, le bureau s'agite. Une même impression étreint le public : *Le général se trouve mal, le général est sans mouvement, le général est peut-être frappé d'apoplexie*! Des huissiers accourent, pren-

nent le général sous les bras et le transportent hors de la salle académique ; mais à peine le général en a-t-il franchi le seuil, qu'il ouvre les yeux, relève la tête et, satisfait de sa tactique, demande brusquement, mais majestueusement, l'endroit où Molière envoie son Argan à la fin de la première scène du *Malade imaginaire*.

Ce souvenir d'une *alarme si chaude* et d'un dénouement si comique est demeuré célèbre dans les petites annales intimes de l'Académie française.

Voilà bien à peu près tout ce qu'a fait le général Changarnier de 1859 à 1870. Ajoutez-y des bons mots de cheminées et des épigrammes de dessert. Sous son ironique bonhomie se cachait toujours, au surplus, une ambition déçue et aigrie. « Je ne suis pas coupable d'*ambition sénile*, » devait-il dire, un jour, en parlant de M. Thiers. Savait-il qu'il se caractérisait lui-même en essayant de peindre le travers d'un autre? Cette éternelle « épée de connétable » flamboyait toujours devant ses yeux, comme une épée d'archange, mais comme quelque chose d'ardemment désiré et d'insaisissable. Faute de grives, cependant, on mange des merles. Lorsque M. Thiers devint chef du Pouvoir exécutif, le général Changarnier n'eut plus qu'un espoir et qu'un but : être fait maréchal de France. On raconte que, presque chaque matin, mademoiselle Dosne recevait du général un bouquet de choix accompagné d'une carte avec cette inscription : *Le général Changarnier — qui n'est pas encore maréchal de France*. A défaut de la large épée portée jadis par Olivier de Clisson, Duguesclin et Montmorency, le général se fût contenté du bâton à poignée de velours des Lannes, des Junot et des Jourdan. Ces bouquets presque quotidiens, c'étaient les bouquets de ses fiançailles avec le maréchalat.

Il courtisait cette dignité possible comme un soupirant courtiserait sa belle; son cœur battait comme celui de Chérubin. Mais quoi! la République avait autre chose à faire qu'à répondre aux amoureux de ses faveurs : les Prussiens à payer et à éloigner, les ruines à relever, les plaies à panser. Ces bouquets furent vains, l'amoureux en fut pour ses fleurs; rien ne tomba du balcon demeuré désert de la belle qui n'ouvrit point ses fenêtres.

— Eh ! bien, soit, se dit Changarnier, je ne serai pas maréchal de France, je serai président de la République !

Et, du jour au lendemain, il changea ses batteries. Il attaqua M. Thiers en parodiant l'attitude de nos officiers devant les Anglais, à Fontenoy. C'était par *pure amitié* qu'il entendait renverser du pouvoir un homme qu'il estimait depuis si longtemps. Au nom de ses *vieilles relations*, le général Changarnier déclarait affectueusement au président de la République qu'il n'était qu'un vieillard et un ambitieux. L'octogénaire muscadin, né en 1793, faisait un crime à M. Thiers d'être né en 1797. Et, tout en discourant, tout en complotant, tout en ergotant à travers les salons et les couloirs, M. le général Changarnier montait à cheval. On le rencontrait, le matin, éperonnant son trotteur, dans les allées du Bois. Il s'exerçait par avance à son métier de chef du Pouvoir exécutif. Connétable ! Maréchal ! Il s'agissait bien de cela maintenant ! M. le général Changarnier n'aspirait à rien moins qu'à conduire la République ! Il l'eût, au besoin, dirigée tout seul, mais, en somme, il eût fort bien accepté de faire partie d'un triumvirat où MM. Buffet et de Broglie eussent représenté l'élément civil, et lui, « habitué à vaincre, » comme il disait jadis, l'élément militaire. Tout était con-

venu, tout était arrangé. M. Changarnier n'avait plus qu'à donner une poussée suprême à son *illustre ami* M. Thiers.

La démarche faite auprès du maréchal de Mac-Mahon réduisit à néant les espoirs du général Changarnier. Il ne lui servit de rien d'être remonté à cheval; il n'y gagna, sans doute, que des courbatures. Dépité, légèrement grognon, on le vit alors regagner sa place, à l'Assemblée, comme un employé qui rêvait d'être chef de bureau et qui demeure surnuméraire. Surnuméraire ! C'est ce que M. Nicolas-Théodule Changarnier est et aura été toute sa vie, un malhabile qui aura tiré pour un autre, et tout chauds, les marrons du feu ; un pastiche manqué du général Monck qui projette de ramener un roi quelconque aux Tuileries, et qui aboutit à Mazas ; un législateur de rencontre qui aura usé dans de stériles et mesquines intrigues politiques le rayon de gloire que le soldat attira, un jour de bataille, sur son nom, ce nom qui pouvait demeurer synonyme de patriotisme et de bravoure, et qui ne signifie rien qu'étroites idées, petites rancunes et sénile aveuglement.

Né à Autun, le 26 avril 1793, sous le ministère de ce général agitateur, Dumouriez ; sous-lieutenant en 1815, en sortant de Saint-Cyr ; lieutenant la même année, au 60e, capitaine en 1825, chef de bataillon en 1835, lieutenant-colonel en 1836, colonel en 1839 et, à la tête de son brave 2e léger, passant les Portes de Fer, maréchal de camp en 1840, lieutenant-général en 1843, commandant la division d'Alger en 1848, retraité en 1852, le général Changarnier pouvait se contenter de ces titres. Il en a voulu un autre. Et ce titre d'homme d'État et de chef de parti que nul ne lui accorde, même parmi les habiles qui se servent de lui,

n'aura été que l'ombre décevante pour laquelle il aura quitté cette proie véritable ou plutôt ce devoir, le rôle de soldat.

Je pensais naguère à lui, et à plus d'un de ses amis, en trouvant cette phrase dans Montesquieu : « On lui a sou-« vent entendu dire que de tous les gouvernements du « monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sul-« tan, lui plairait le mieux, tant il fait cas de la politique « orientale. » Ami de la compression, ennemi de la République, M. le général Changarnier est un peu comme ce personnage des *Lettres Persanes,* avec cette différence qu'il fait de la politique byzantine. Mais, à Byzance, s'il eût été certainement moins pauvre que Bélisaire, il eût été moins honoré peut-être, tout en étant aussi aveugle que lui.

Léon Gambetta

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. LEON GAMBETTA

C'était en 1868 (Il semble qu'on parle d'un autre temps, et tous ces faits datent d'hier), l'Empire intentait un procès à quelques orateurs qui, le Jour des Morts, le 2 novembre, avaient, au cimetière Montmartre, parlé du 2 Décembre devant la tombe de Baudin, et à quelques directeurs de journaux coupables d'avoir publié les listes d'une souscription destinée à élever un monument au représentant des Ardennes, tué pour la défense de la loi. Des avocats de talent et d'une vieille renommée, M. Crémieux, M. Emmanuel Arago, M. Leblond, pour donner à ce procès politique un éclat inattendu, s'étaient adjoint deux

jeunes membres du barreau de Paris, M. Clément Laurier et M. Gambetta.

M. Léon Gambetta, né à Cahors le 30 octobre 1838, venait alors d'avoir trente ans. Après être venu de son Quercy, âpre et rude contrée dont il a gardé la solidité, alliée à une finesse sympathique qu'il tient de cette race génoise dont il est issu, Gambetta avait mené, à Paris, la vie difficile de l'avocat qui débute sans autres protecteurs que sa volonté et son talent. Les années étaient dures alors pour tout ce qui était jeune, ardent, épris d'indépendance, et avide de cet air vivifiant de la liberté, qui élève les âmes comme le vent de la mer dilate les poumons. On se heurtait — nous nous heurtions — à quelque chose d'étouffant et d'accablant, un despotisme acclimaté qui, dans une pénombre inquiétante et un silence absolu, laissait lentement s'émietter, ou plutôt se dissoudre et se liquéfier, tout ce qui avait été l'esprit même et la puissance de la France : la presse, la tribune, le théâtre, le livre, le foyer, la famille, les mœurs.

A-t-on oublié ces heures lourdes? Il y avait sur les têtes comme un ciel de plomb. Liberté donnée à la folie, à la parodie et au paroxysme, à tout ce qui énerve, à tout ce qui dégrade. Bâillon mis sans pitié sur toute pensée généreuse. Nous devions connaître des épreuves plus cruelles encore, et la patrie baillonnée valait mieux que la patrie mutilée, mais alors l'asservissement nous semblait la douleur suprême. Et cependant Gambetta espérait et ne voulait point se taire. Au milieu de ce silence, il parlait. Les journaux étaient surveillés, les moindres paroles étaient épiées; si, dans quelque entretien littéraire, un orateur laissait échapper un mot trop élevé, un ordre arrivait le lendemain du ministère lui défendant, à l'avenir.

de remonter à la modeste et peu retentissante tribune des Conférences. Mais Gambetta s'était constitué déjà un public à lui, un public spécial, auditoire d'étudiants, de professeurs, de jeunes gens des écoles, qui l'applaudissaient, prenaient plaisir à le suivre, et lui avaient déjà fait, sur la rive gauche, une réputation d'orateur. On conte — et, en toutes choses, on trouve la légende — on conte que parfois Gambetta, assis au café Procope devant cette table de marbre que les doigts de Diderot avaient touchée, dit-on, Gambetta, jeune, inspiré, puissant, hardi comme Mirabeau, plaisant comme Rabelais, faisait le pari de discourir toute la nuit, et tenait la gageure. Et ce n'était pas une parole vaine, retentissante, sonore et vide, qu'il faisait entendre à ses auditeurs : c'était un discours plein de faits, de raisonnements et de saillies, car il y avait déjà, sous la pourpre de son style, un corps solide, une argumentation robuste et une véritable science.

Lorsque Gambetta se leva pour parler dans le procès Baudin, il n'était encore bien connu pourtant que comme *speaker* des conférences d'avocats et comme républicain résolu qui s'était montré décidé à faire respecter, même en payant de sa personne, le droit des électeurs, lors du scrutin de 1863. Je me trompe : des causes politiques, plaidées avec chaleur, l'avaient déjà classé parmi les orateurs militants. Puis, on savait de lui son tempérament bouillant, sa franchise, la façon vigoureuse dont il répondait à une attaque, et telle interruption de Gambetta, partie de la tribune des journalistes, avait plus d'une fois figuré, sans que les sténographes de la Chambre s'en fussent doutés, dans le compte rendu d'une séance tapageuse. N'était-ce pas lui, un jour qu'un orateur impérialiste occupait la tribune et lançait aux républicains une série

d'accusations calomnieuses, n'était-ce pas Gambetta qu'on avait entendu s'écrier, impétueux, avec son accent du Lot :

— *Vide ton grenier! c'est de l'ivraie!*

On sentit cependant, lorsque M. Léon Gambetta prit la parole, dans ce procès Baudin, que d'une heure à l'autre, ce jeune homme, naguère encore employé dans le cabinet de M. Crémieux, allait être célèbre. Le président du tribunal, M. Vivien, regardait, en même temps que le substitut Aulois, assis au siége du ministère public, ce robuste avocat, redressant son large torse, rejetant en arrière de son front ses longs cheveux noirs, drus et bien plantés, et fixant sur la Cour son regard rendu étrange par un œil qui sortait alors de son orbite, rond, farouche et strié de fibrilles rouges.

Alors, d'une voix fière, vibrante, pleine de douceur et de vigueur, charmante et tonnante tour à tour, M. Léon Gambetta commença la défense de Charles Delescluze, rédacteur en chef de l'*Avenir National*, ce même Delescluze qui devait plus tard, durant le siége, appeler son défenseur du 14 novembre : *le fin Génois*. La défense, ai-je dit? Singulière défense! ou plutôt, il ne s'agissait point de défense : Gambetta attaquait. C'était à coups de tonnerre contre l'empire qu'il plaidait la cause de son client le déporté de Cayenne. C'était en prenant à la gorge les hommes de Décembre qu'il réclamait l'acquittement du proscrit. Tout ce qui, jusqu'alors, avait bouillonné en lui d'efforts étouffés, de courroux concentré, d'aspirations meurtries, de déceptions et d'amertume, que son vaillant tempérament gaulois lui rendait cependant plus légères; tout à la fois éclatait, brillait, flambait, jetait de

éclairs et des foudres, et on eût dit soudain que le procès changeait de côté et de face et que les accusés devenaient accusateurs.

« Le dernier endroit, dit Gambetta, le dernier endroit qu'on eût dû choisir pour plaider une cause comme la cause actuelle, c'est l'enceinte dans laquelle siégent des magistrats; on ne peut ignorer le trouble apporté dans les consciences par l'acte du 2 Décembre. A cette date se sont groupés autour d'un prétendant des hommes sans talent, sans honneur, perdus de dettes et de crimes, de ces gens complices, à toutes les époques, des coups de la force, de ces gens dont on peut répéter ce que Salluste dit de la tourbe qui entourait Catilina, ce que César a dit lui-même de ceux qui conspiraient avec lui : « Éternels rebuts des sociétés régulières. » Avec ce personnel, on sabre depuis des siècles les institutions et les lois, et malgré ce défilé sublime des Socrate, des Thrasées, des Caton, on écrase le droit sous la botte d'un soldat! »

Qu'on juge de l'effarement du ministère public. Il vient pour fulminer, on l'écrase. M. Aulois proteste; le président, M. Vivien, se contente de sourire à demi, et Gambetta, élevant la voix et s'élevant lui-même de minute en minute, atteignant à des effets imprévus d'éloquence hardie, fougueuse, impitoyable, continue, comme le héros de Corneille, l'effroyable tableau d'une ville assaillie et mitraillée et, tandis qu'un frisson d'horreur et d'émotion court dans tout l'auditoire :

« Que parle-t-on, s'écrie-t-il, de plébiscite et de ratification par la volonté nationale? La volonté d'un peuple ne saurait changer la force en droit, pour détruire ce peuple lui-même! Après dix-sept ans, on cherche à in-

terdire la discussion de ces faits. On n'y réussira pas. Ce procès a été jugé hier, il le sera demain, il le sera toujours, jusqu'à ce que la conscience universelle ait reçu sa satisfaction suprême! Depuis dix-sept ans, vous qui êtes les maîtres de la France, vous n'avez jamais osé célébrer le 2 Décembre; eh bien! cet anniversaire, c'est nous qui le prenons! »

Et, tandis que l'avocat impérial essaie d'arrêter ce flot de lave vengeresse, ces paroles stigmatisantes, ce discours terrible que la France lira demain, Gambetta poursuit sa catilinaire, s'anime, s'exalte, couvre de sa voix sonore la voix de son adversaire, l'anéantit, le *submerge*, — le mot est de lui — et, les cheveux épars, la robe en désordre, ses vêtements ouverts, sa cravate enlevée, son col nu, semblable à un autre O'Connell rugissant à la tribune, l'avocat menace, tempête, accuse, écrase et retombe épuisé sur son banc, tandis que des applaudissements éclatent, saluant à la fois la réparation qui commence et le tribun qui s'est révélé.

Le lendemain, Léon Gambetta était illustre.

Il avait trouvé, il avait jeté le cri si longtemps retenu par une génération tout entière : le cri de la jeunesse étouffée, le cri du droit méconnu, le cri de la nation violentée et trompée. L'année suivante, après le cri, il trouvait le mot. Il se déclarait chef de l'opposition *irréconciliable*, tandis que de plus habiles commençaient déjà à entr'ouvrir la porte de la Gauche, ce qui était une façon de tourner le bouton de l'antichambre du pouvoir. Irréconciliable, M. Léon Gambetta fut élu, à ce titre, à Paris contre l'estimable M. Carnot ; à Marseille, contre M. Ferdinand de Lesseps. Il opta pour Marseille. Puis, un mo

ment, on crut que cet homme jeune et robuste allait disparaître, emporté au milieu de son triomphe, et on redouta, pour sa maladie de larynx, une terminaison fatale. Il était maigre, creusé, presque méconnaissable. Gambetta, heureusement, eut raison de ce mal, et on l'entendait bientôt, le 5 avril 1870, protester contre le plébiscite avec une autorité singulière et, montrant qu'on pouvait voir dans cet acte la négation même de toute constitution, on l'entendait aussi, en plein empire, proclamer théoriquement la légitimité, la nécessité et la fatalité même de la République. La veille de ce discours profond et calme, on savait que M. Gambetta était un tribun ; on apprenait, le lendemain, qu'il était un homme d'État.

Depuis, on sait à quelles hauteurs inespérées la force des choses a élevé l'orateur. Cet homme a eu la douloureuse fortune et gardera, devant l'avenir, la gloire d'avoir incarné en lui les aspirations, le désespoir, l'appétit de *lutte pour l'honneur* de la France vaincue. Et qu'est-ce donc que cette lutte pour l'honneur si ce n'est une autre *lutte pour la vie*, comme celle dont Darwin explique les lois? Quel peuple a vécu sans honneur ? Quelle nation ne serait prête à se déchirer les entrailles et à donner, comme Antonio, une livre de sa chair au juif Schylock, pour sauver du moins, dans sa ruine et dans son naufrage, ce pavillon sans tache, cette chose sacrée, ce palladium, non d'une cité, mais d'un pays tout entier : *l'honneur ?*

Et qu'importe ce que coûte un tel sacrifice ! Le droit de relever le front vaut bien quelque chose. Ce n'est pas avec l'eau lustrale de la victoire, c'est avec du sang nouveau qu'on a lavé la boue, mais la tache a disparu, cela suffit.

On peut être écrasé, vaincu, démembré, la France républicaine peut dire du moins, comme le roi-chevalier : *Tout est perdu fors l'honneur*. Ceux qui ont, depuis nos revers, traversé l'Allemagne comprendront assurément ce que je veux dire. C'est notre résistance et notre *folie héroïque*, pour rappeler le mot du général Trochu, qui nous permettent de dire tout haut là-bas, sans rougir, sous les Linden ou devant même le Monument de la victoire : — Je suis Français !

Et cette résistance, qui l'activa, qui l'éperonna? Qui galvanisa la province hésitante? Qui donna à notre pauvre France l'immense et passagère joie de cette glorieuse journée de Coulmiers, rayonnante comme un beau rêve d'affranchissement, entre deux sanglantes réalités? Qui réussit à imposer à un pays désorganisé, en proie à l'effarement, sans armée et sans armes, livré pieds et poings liés à l'invasion, l'autorité d'une volonté uniquement appliquée à ce but unique : la défense et la délivrance? Ce fut Gambetta, ce fut le tribun devenu administrateur, et ne se piquant point, quoi qu'on en ait dit, de conduire des armées, de commander aux généraux, mais, échauffé par la foi qu'il avait en la patrie, s'efforçant de faire passer dans les âmes l'enthousiasme et la confiance qui brûlaient dans la sienne.

Oui, ce fut lui qui, se multipliant, et tâchant d'arriver à la formidable hauteur des circonstances, tint entre ses mains l'étendard même du pays. Il fallait toute sa vigueur, toute son énergie, toute sa jeunesse pour suffire à tant de travaux, à tant de différentes tâches. Un des témoins de ces efforts, M. Dusolier, dans une brochure bien curieuse intitulée *Ce que j'ai vu*, a tracé un vivant tableau

de ce que les ennemis du 4 septembre ont appelé depuis *la dictature* de M. Gambetta. Quel mouvement! Quel labeur! Durant trois mois et trois semaines, cet homme s'épuisa à son œuvre, dormant en moyenne, du 10 octobre au 30 janvier, une heure par nuit, « toujours prêt, toujours debout », mangeant en hâte, écrivant, recevant les dépêches des armées, des préfectures, y répondant, fou de joie lorsqu'un espoir luisait dans le ciel sombre, lorsque l'on croyait Ducrot hors de Paris, lorsqu'on savait Faidherbe vainqueur à Bapaume; mais confiant encore, quoique pâle, navré, meurtri, lorsque Metz tombait ou lorsque Paris dévorait son dernier morceau de pain. Metz! On le vit pleurer pourtant devant ce désastre! Puis brusquement, il enfonça ses poings sur ses yeux et reprenant la plume : Combattons toujours! cria-t-il à la France.

Folie, soit. Et qui sait si de cette folie même ne naîtra pas, un jour, notre fierté consolée?

Ceux-là seuls qui l'ont alors vu à l'œuvre peuvent dire quelle fut sa vie. Il allait parfois sur les routes, tantôt à Orléans, tantôt à Lyon, tantôt à Lille, ramassant les soldats traînards en chemin et les renvoyant au feu; suivant le convoi du commandant Arnaud, lâchement assassiné; calmant les exaltés; relevant les désespérés; portant partout la parole d'espoir et voulant vaincre *invitis diis*. Puis, un jour, tout s'écroula de ce beau grand rêve de patriote. La France allait signer la paix. Nous le vîmes alors, dans cette petite maison de Bordeaux qu'il avait louée pour un mois. M. Spuller, savant et ferme esprit, conscience droite, M. Challemel-Lacour, dont on connaît aujourd'hui le talent d'orateur net et irréfutable, étaient auprès de

lui, attristés et non abattus. Lui, assis au coin du feu, décachetait et lisait les monceaux de lettres qu'on lui adressait un peu de partout. Nous causâmes. Il ne dit pas un mot qui eût même un semblant d'amertume. On sentait qu'il avait pu blâmer, mais sans jamais haïr.

N'avait-il pas dit, dans ses instructions aux préfets, le lendemain du 4 septembre : « La défense, d'abord ! N'hésitez pas à maintenir les conseillers municipaux, élus sous l'Empire, qui se montreront prêts à vous seconder dans cette grande œuvre. Bornez-vous à briser ceux qui, par leur mauvais vouloir ou leur inertie, pourraient la compromettre. » Ce dictateur commençait donc sa tyrannie par un étrange despotisme : la conciliation.

C'est que ce qui distingue vraiment Gambetta, c'est cette double qualité : le patriotisme et la bonté. Il aime son pays, il est, comme on disait en 92, patriote, étroitement, absolument patriote. Dès son entrée aux affaires, il avait protesté contre les doctrines vaguement humanitaires de l'Internationale : les brochures anonymes ou pseudonymes publiées à Genève ou en Belgique, à cette heure, essaient de le lui faire payer cher. Devant sa patrie menacée, il ne s'est inquiété que d'une chose : sauver sa patrie ou, tout au moins, la défendre. Il s'est jeté dans la tourmente comme dans un gouffre et, après avoir connu la soumission la plus entière et souvent la plus vile, il connaît maintenant les calomnies les plus atroces ou les plus niaises. A qui fera-t-on croire que M. Gambetta soit, par exemple, un partisan de la Commune ? Comme on lui disait de la désavouer et de rompre avec la *queue du parti :* « Je le ferais volontiers, mais cette queue deviendrait une tête. J'aime mieux l'entraîner et la diriger ! » Le malheur

est qu'on n'est jamais certain de diriger personne, et qu'une telle queue peut faire broncher la tête la plus solide. Mais Gambetta n'en voit pas moins le but, et il le montrait, lorsque, sur la tombe de d'Alton-Shée, il parlait d'une *République Athénienne*. « — Athènes heureuse n'est pas Rome incendiée » aurait pu répondre le tribun à ses ennemis. Seulement, encore un coup, il ne sait même pas haïr ceux qui, contre lui, attisent la haine.

Cordial, souriant, aspirant largement la vie, l'œil bon et doux, la main ouverte, la voix franche, Gambetta a cette vertu, la séduction, et cette force : il aime et se fait aimer. Même quand il parle d'un ennemi, on sent qu'il est tout prêt à pardonner. « Je vois souvent X... qui me « dénigre, disait Danton, mais je me rappelle l'avoir vu « lutter contre la mauvaise fortune et je le plains ! » Gambetta, volontiers, dirait de même. Il abat un adversaire d'un coup de griffe, mais, dès qu'il est à terre, il ne le déchire pas. Il y a de la générosité dans cette nature toute en dehors, incapable de frein et en même temps d'hypocrisie. A-t-il à jeter à quelqu'un une épithète outrageante ? Il le fera en plein jour, en pleine tribune, le verbe hardi et la face altière. Sa franchise même l'entraîne un peu loin. Il a blessé plus d'un amour-propre facile au dépit, en disant tout haut, de certains personnages, ce que d'autres pensent tout bas. Les taciturnes sont plus prudents et on a prétendu que l'avenir était à eux. Les jugements de Gambetta sur les hommes et les choses sont pittoresques, rapides et brillants. Orateur puissant à la tribune, Gambetta est, entre amis, un causeur piquant, curieux, érudit, profond sans être pédant, spirituel sans être creux, abordant tous les sujets avec une facilité visible, passant allègrement de Corot à Herbert Spencer,

et parlant avec autant d'éclat des succès du Salon ou d'une peinture du Louvre qu'il conversera avec science d'un livre de philosophie, d'anthropologie ou de droit.

— Danton, me disait-il un jour, a la véritable éloquence, celle qui *fait trou!*

Cette éloquence de boulet lumineux, Gambetta l'a aussi. Il a toujours le mot propre et qui fait brèche. D'un style large, harmonieux, sain et fort, il se sert avec une propriété inouïe d'un dictionnaire riche et complet où les mots nés d'hier, où les formules scientifiques courantes, les termes mêmes de la technologie la plus rapprochée de nous viennent se mêler, se fondre dans un langage clair et mâle, puisé à la fois au grand fleuve du XVIIe siècle et aux sources plus vives et plus savoureuses du XVIe. Certes, si Gambetta a lu Bossuet, il a certainement étudié Montaigne, Régnier et d'Aubigné. Son style, sa parole, son éloquence, tout en lui est de bonne race gauloise. Il faut l'avoir entendu lire le vieux français d'un chapitre de Rabelais pour comprendre combien cela est vrai. Cette langue hardie et colorée prend, sur ses lèvres, une intensité de vie et de santé tout à fait superbe. L'enfant du Quercy est à son aise avec le Tourangeau. Il l'aime, le comprend et l'explique.

L'éloquence de Gambetta, à la tribune, ce n'est ni la causerie en quelque sorte intime de M. Thiers, ni la limpidité étonnante de M. Dufaure, ni l'ironie amère de M. Jules Favre, ni les éclats de cuivre de M. Arago, ni les sous-entendus de M. Jules Simon, ni la simplicité de M. Grévy, ni les saillies quasi-boulevardières de M Picard, ni les courroux de M. Pelletan, ni l'onction de M. Louis Blanc, ni la correction acérée de M. Challemel-

Lacour; c'est quelque chose de tout personnel, d'entraînant, de sympathique, parfois aussi de terrible. C'est une succession de raisonnements jetés à la face des adversaires, d'un mouvement franc et d'une façon implacable et loyale, comme un coup droit bien porté. C'est la clarté dans la harangue, une clarté qui n'exclut ni la couleur ni la vigueur : une poignée d'éclairs. L'avocat plaide, le professeur enseigne et prouve, le tribun combat. Gambetta est surtout tribun ; mais chacun de ses discours procède pourtant de ces trois genres d'éloquence, et qu'est-ce que la plupart des *Discours politiques* réunis naguères par un éditeur[1], si ce n'est à la fois une lutte, une plaidoirie et un enseignement ?

Né, lui aussi, dans ces *nouvelles couches sociales* dont il a salué l'avénement, sans vouloir, comme on l'a prétendu, tout sacrifier à une classe nouvelle qui deviendrait couche dirigeante, M. Gambetta a, du peuple et de la petite bourgeoisie, les instincts généreux, la vigueur naturelle, l'amour et l'habitude du travail. Profondément instruit, et par ses maîtres et par lui même (le vénérable M. Gatien-Arnould, son ancien professeur de philosophie à Toulouse, siége très-près de lui à l'Assemblée nationale), M. Gambetta a puisé, dans ses lectures encyclopédiques, le respect de la science et la connaissance des hommes. Orateur véhément, il est aussi un politique prudent et sage. Intelligent des destinées de la République, il les assure sans les compromettre par trop de hâte. Son tempérament le pousse à la lutte, son coup d'œil le porte à la

1. M. Ernest Leroux. — Discours de M. Gambetta (juin 1871-octobre 1873).

tactique. Épouvantail de quelques-uns, il rassure ceux qui le connaissent. Son idéal est net : c'est l'ordre dans la République et la grandeur du pays par la République.

Liberté ! patrie ! France ! voilà ses déesses. Il les aime, il les vénère, il les exalte, et c'est lui qui s'écriait, patriotiquement ému, dans un banquet, à Périgueux (septembre 1873) :

« — Ils seraient des calomniateurs tous ceux qui interpréteraient mes paroles autrement qu'elles ne doivent l'être. Je ne les prononce pas dans un mesquin intérêt de parti, je les dis parce qu'il y a quelque chose de supérieur à la République, de supérieur à la liberté de la pensée : c'est la France, c'est l'indépendance de la France, c'est la passion, c'est la religion de la France ! La France résume tout pour moi. Liberté de la raison, progrès, justice, République, tout cela c'est la France ! Voilà pourquoi il n'y a rien, il ne peut rien y avoir au-dessus d'elle ! »

Voilà pourquoi aussi notre éloge suprême ne sera pas pour Gambetta : « C'est un orateur puissant, c'est un vaillant tribun et c'est un grand artiste. » Mais : « C'est un vrai patriote, c'est un vrai fils de Gaule et c'est un bon Français ! »

Mad. de Mac Mahon

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE MARÉCHAL

DE MAC-MAHON

On pouvait, il y a quelques années, lors de la mode et de la vogue des brochures politiques, voir, aux devantures des libraires parisiens, une brochure portant ce titre inattendu : *Mac-Mahon, roi d'Irlande.* Roi d'Irlande! Le soldat de Malakoff venait à peine d'être fait duc de Magenta, et quelque admirateur anonyme réclamait pour lui la couronne. Ce n'était là peut-être que la fantaisie patriotique d'un Irlandais épris de l'autonomie de son pays. Ce qui est certain, c'est que l'avenir a réalisé, et au delà, pour le maréchal de Mac-Mahon, le rêve de ce partisan qui souhaitait alors de le voir roi. Il n'est pas roi d'Irlande, mais il est président de la République française, et il tient dans ses mains le sort d'un grand peuple. Le descendant des fils d'Érin était prédestiné.

880403

Le maréchal de Mac-Mahon a soixante-six ans. Il est de taille haute et maigre, élégant, noble, correct, boutonné dans sa redingote lorsqu'il porte l'habit bourgeois ; un grand air de dignité répandu sur toute sa personne, lorsqu'il revêt l'habit militaire. Il a l'air à la fois d'un gentleman et d'un soldat. Un peu timide lorsqu'il lui faut aller au-devant des hurras de la foule, il est intrépide et impassible lorsqu'il doit affronter les obus ou les balles. Je me rappelle l'avoir vu, au Champ de Courses, environ un mois après son arrivée au pouvoir. Il hésita plus d'une fois à entrer dans le pavillon d'honneur, à se montrer à tout ce monde qui l'attendait pour l'acclamer. Derrière nous, un officier disait alors, en hochant la tête : « Il prenait moins de précautions, le soir de Mouzon, tandis que les éclats d'obus pleuvaient autour de lui, et que, se tournant vers nous, ses soldats, il nous disait doucement, insouciant de lui-même et ne pensant qu'aux autres : « Allons, mes enfants, ne restez pas là, prenez garde à « vous ! »

Les cheveux et les moustaches entièrement blancs, la figure plutôt pâle que colorée, mais d'une pâleur saine, les sourcils proéminents et blanchis comme la chevelure, le maréchal de Mac-Mahon garde, dans toute sa physionomie, un air de douceur résolue et de simplicité sympathique. Il y a, pour qui sait comparer, quelque chose d'un Turenne chez ce soldat qui fit toujours son devoir sans phrases, et qui cache une fière ténacité de caractère sous des formes élégantes et polies.

Robuste malgré ses blessures, levé dès l'aube, chevauchant, seul ou suivi d'un aide de camp ou d'un piqueur, dans les allées des bois qui entourent Versailles ; grand chasseur, fort adroit à joncher les *tirés* des faisans qui s'y montrent,

le maréchal de Mac-Mahon, ou, pour mieux dire, le Maréchal, est un véritable roi constitutionnel : ses ministres agissent; il laisse faire et préside. Il ne connaît que l'obéissance aux lois qu'il s'est lui-même prescrites, et, tel à la tête du pays qu'il était à la tête de ses troupes, il soumet son autorité militaire à cette autorité suprême : la volonté du pouvoir législatif, qui est la loi.

Le maréchal de Mac-Mahon est arrivé à la popularité par un chemin long mais sûr. Il n'a rien fait pour violenter la renommée. Fils du marquis Charles-Laure de Mac-Mahon, pair de France et ami particulier de Charles X, allié par sa mère, une Caraman, par sa femme, une Castries, aux plus nobles familles de France; descendant d'une fière race irlandaise, de ces Mac-Mahon qui, après s'être ruinés pour la cause des Stuarts, s'établirent dans notre pays, s'y créèrent une patrie, combattirent pour nous, guidèrent, à Fontenoy, contre les *habits rouges*, la fameuse brigade irlandaise, qui marchait chantant le *St-Patrick's Day*, Marie-Edme-Patrice-Maurice, comte de Mac-Mahon, est né en 1808, dans ce château de Sully que ses ancêtres ont obtenu par mariage. Il est le dernier de huit enfants, quatre fils et quatre filles, et désormais le plus illustre de son nom.

En 1825, il entrait à l'école de Saint-Cyr, après avoir passé par le séminaire d'Autun et par une école préparatoire, dans ce Versailles qu'il habite aujourd'hui. Sous-lieutenant au corps d'état-major, M. de Mac-Mahon assistait, à vingt-deux ans, à la prise d'Alger, et partait, en 1831, pour le siége d'Anvers comme aide de camp du général Achard. Mais c'était en Afrique qu'il devait véritablement faire ses premières armes. L'Afrique fut, pour lui comme pour ces soldats d'élite, Lamoricière, Cavai-

gnac, Bosquet, son école première, la terre de ses jeunes exploits. Lieutenant en 1831, capitaine en 1833, il se distinguait tour à tour au col de la Mouzaïa, à Staouëlé, à Constantine. Au siége de Constantine, une balle en pleine poitrine l'étendait presque mort. En 1840, il quittait l'état-major, commandait un bataillon de chasseurs à pied, le 10e, était promu lieutenant-colonel de la 2e légion étrangère (1842), colonel du 41e de ligne (1845), général de brigade (1848), commandant la subdivision de Tlemcem, général de division en 1852. Et ces grades divers étaient marqués et conquis par des étapes glorieuses : combat des Oliviers, combat de Bab-el-Taza, expédition de Biskara, et toutes ces luttes loin de la patrie, ces faits d'armes sans fracas, ces périls sans lumière, ces batailles sans renommée que se rappellent seuls, maintenant, ceux qui de 1840 à 1853 y risquèrent leur vie, y versèrent leur sang, et qui les racontent aujourd'hui comme ils parleraient de choses légendaires : Djebel-Alhra, Aïdoussa, Aïn-Kebira, Caloa, Biskra... Vaillante armée d'Afrique, pépinière de ces soldats qui gravirent, alertes et joyeux, les hauteurs de l'Alma, précipitèrent les Russes au fond du ravin d'Inkermann, enlevèrent Malakoff, prirent, comme en se jouant, les canons autrichiens à Palestro, vainquirent à Magenta, et dont les derniers surent encore mourir avec gloire dans ces défaites épiques : Wissembourg et Frœchswiller !

Ils étaient, ces braves gens, les soldats de Mac-Mahon. Ils le connaissaient, ils l'aimaient, ils avaient pu apprécier son courage, sa virilité, sa bonté. Lorsque le général de Mac-Mahon prit, en Crimée, le commandement de la première division du corps Bosquet, au mois d'août 1855, les vieux *Africains* se sentirent heureux de retrouver à

leur tête l'ancien commandant de la division de Tlemcen et de la division de Constantine. L'heure de l'assaut approchait, Sébastopol allait tomber. Quelques heures avant la lutte décisive, le général Niel et le général Bosquet montraient à Mac-Mahon l'importance de la prise de cette tour Malakoff qu'il était chargé d'enlever :

— J'entrerai demain dans Malakoff, dit Mac-Mahon d'un ton calme, et soyez certain que, si je n'en déloge pas les Russes, je n'en sortirai pas vivant !

Le lendemain, 8 septembre, l'assaut était donné. Debout sur le parapet, sa haute silhouette se détachant visible et fière dans la fumée de la bataille, point de mire de tous les coups, le général de Mac-Mahon encourageait ses soldats et surveillait l'attaque. Cinq fois dans la journée le général Pélissier fit dire au général de Mac-Mahon que c'était là risquer sa vie, s'exposer plus que de raison. Quatre fois Mac-Mahon répondit en disant : « Vous remercierez le général en chef de sa sollicitude ! » La cinquième fois, se redressant encore davantage sur ce point culminant, il répliqua, avec une certaine brusquerie, par ce mot désormais célèbre :

— Inutile d'insister. *J'y suis, j'y reste !*

« Il est impossible d'être plus beau sous le feu ! » s'écriait alors Pélissier.

Vainqueur de Malakoff, Mac-Mahon racontait bientôt à son frère cette journée de lutte, dans une lettre qui peut passer pour un modèle de style militaire, simple, touchant et mâle. Nulle affectation, nulle bravade. « Cette « fameuse tour Malakoff a été, dit-il, enlevée en vingt-« cinq minutes ; trois attaques franches des Russes pour « la reprendre, repoussées vigoureusement, ont été su-« perbes, et cela aux yeux de l'armée alliée qui nous

« admirait. J'ai passé trois heures avec de bien vives i
« pressions; personne ne m'a vu inquiet. » Trois heu
d'angoisses et de périls surhumains! Malakoff en effet p
vait être minée. Ces vainqueurs qui, tout à l'heure, esca
daient la tour, grimpaient « avec les pieds, les genoux et
ongles, » pouvaient être, par une explosion, ensevelis d
leur triomphe. « J'ai cru, dit Mac-Mahon, que nous alli
« tous sauter en l'air : *mes ordres étaient donnés dans c*
« *prévision*, aussi eussent-ils été exécutés quand mê
« j'eusse sauté! » Arrêtons-nous devant ce trait et adm
rons : *Mes ordres étaient donnés!* Mac-Mahon, ce jour-
comme ceux de la Convention, avait fait un pacte avec
mort.

Il faut lire cette lettre pathétique où l'on retrou
avec toutes ses inquiétudes, l'écho de la terrible journ
du 8 septembre. Un moment vint où les officiers acc
raient de tous côtés vers Mac-Mahon, le prévenant c
leurs hommes commençaient à manquer de cartouch
Que faire? Les relever? Impossible. Le général n'a
plus qu'une compagnie en réserve. — « Il n'est pas p
sible que les cartouches soient toutes brûlées, répo
alors Mac-Mahon avec calme... D'ailleurs prenez ce
des hommes tués ou blessés! Vous ne pouvez être r
vés : ne tirez plus qu'à bout portant et servez-vous
baïonnettes! Nous serons tous tués là plutôt que de q
ter l'ouvrage! »

Mac-Mahon n'avait plus ni aides de camp, ni offic
auprès de lui lorsque, tout à coup, il aperçoit sa rése
les zouaves de la garde, qui font fausse route et se jet
trop à droite. Il leur crie : A gauche! il leur fait sign
son épée, il fait sonner les clairons : *à gauche;* les zou
marchaient toujours dans la même direction. « Al

« dit-il, je me précipite à toutes jambes, je dégringole « dans le fossé, j'arrive de l'autre côté, je rejoins mes « zouaves et les ramène au galop dans la redoute; il était « temps! Les cartouches manquaient tout à fait; on « arrive enfin; je suis dans Malakoff et je m'y main- « tiens. »

« Lebrun et Borel, ajoutait le général, ont été admi- « rables, ainsi que notre jeune d'Harcourt, qui voyait pour « la première fois de sa vie un feu terrible (M. d'Har- « court, son officier d'ordonnance, dont le dévouement « n'est pas épuisé); il n'a pas sourcillé, n'a pas baissé la « tête une seule fois. Ni eux, ni moi n'avons été atteints; « une méchante balle a seulement emporté un morceau « de ma casquette. »

Le vainqueur de Malakoff conservait son fanion, ce lambeau d'étoffe arboré le premier sur la citadelle ennemie : les boulets en avaient emporté un morceau ; ce qui restait du glorieux haillon était traversé par un boulet et par quarante balles. Ce fut le cadeau que rapporta de Crimée le général de Mac-Mahon à son fils Patrice, alors âgé de six mois.

Les journées pleines de soleil de la campagne d'Italie devaient donner à Mac-Mahon plus de gloire encore, s'il est possible, que ces faits d'armes de Crimée. L'Italie, c'est, — au lendemain d'une campagne en Kabylie, — Turbigo et Magenta ; c'est Solférino, Cavriana ; c'est l'entrée à Milan, sous les fleurs, sous les roses ; c'est la petite enfant italienne, les mains chargées de bouquets, que le vainqueur éleva jusqu'à lui et embrassa sur l'arçon de sa selle ; c'est la rentrée des troupes dans Paris fiévreux, enthousiasmé et applaudissant ce chef de corps qui, simplement, tandis que les autres généraux se montraient en

grand uniforme, conservait sa tunique de campagne et son képi aux feuilles de chêne noircies par la poudre. Derrière lui un piqueur, vêtu de sa livrée, portait sur son bras gauche les vertes et fières couronnes que Paris jetait au soldat de Robechetto et de Magenta.

Ce nom de Mac-Mahon est lié indissolublement à l'histoire de notre armée française moderne. Le maréchal en a incarné tour à tour les triomphes et les revers. Il est l'image vivante de ses héroïsmes, de ses efforts, de ses amertumes, de ses espérances. Il avait su vaincre sans forfanterie, il sut être vaincu sans désespoir indigne. « *J'ai livré la bataille, je l'ai perdue.* » Il y avait, dans la dépêche qui nous annonçait tant de ruine, quelque chose de grand et de sombre comme l'écroulement d'un vieil honneur. Je me trompe : l'honneur était sauf. Cette fois encore, Mac-Mahon avait cherché la mort. Il la demandait à Wœrth, aux balles allemandes; il la bravait, à Sedan, sous les canons prussiens. Une blessure à la cuisse, reçue à sept heures, le matin du 1er septembre, épargna du moins au maréchal le spectacle de cette déroute. Chose lugubre ! il s'est trouvé un homme pour déclarer que cette blessure fut une bonne fortune, presque une habileté, et cet homme a porté le même uniforme et le même titre que le maréchal Mac-Mahon. C'est l'ex-maréchal Bazaine, dans une lettre inqualifiable publiée par les journaux anglais et allemands.

Un jour que Fouché entra, tout ému, dans le cabinet de Napoléon 1er en lui annonçant avec effroi que Louis XVIII venait de publier un manifeste contre l'empire et en lui demandant ce qu'il fallait faire pour empêcher un tel document d'être connu en France : — Faites-le, répondit l'empereur, insérer demain en tête du *Moniteur !* Le pays

jugera ! » Et le pays aussi eût bien jugé si l'on avait su lui permettre de lire cette incroyable défense de l'ex-maréchal Bazaine. Il eût jugé si les attaques du condamné de Trianon pouvaient seulement entamer le renom d'intégrité du duc de Magenta. A de tels écrits, la publicité est la seule réponse, car elle est le châtiment.

Quand je songe aux deux épreuves de 1870, à Reichshoffen, ou plutôt à Frœchswiller, je me rappelle certaine page où un ambulancier volontaire, M. Delmas, a tracé le portrait de Mac-Mahon au lendemain de la défaite de Wœrth. Avec ses cheveux blancs coupés très-court, son œil clair, son regard calme, le maréchal fit grande impression sur celui qui le voyait pour la première fois. Le premier mot du général en chef fut d'ailleurs (et ce trait le peint tout entier) pour s'informer de ses soldats blessés.

Puis, peu après :

— Et que disent-ils ?

— Ils ne se plaignent pas, maréchal, ils souffrent, comme ils se sont battus, bravement !

Un furtif éclair d'orgueil avait, à ces mots, traversé les yeux du maréchal. C'était une consolation pour lui de savoir qu'on rendait justice à tant de courage.

Eh ! bien, oui, ce soldat a mérité d'être grandi par la défaite, et dans l'épouvantable trombe qui s'abattit sur la France, lui, du moins, fit son devoir. S'il ne fut point le pilote qui sauve le navire du naufrage, — la tempête était irrésistible, — il fut du moins le chef du navire fidèle à son poste et qui, prêt à s'engloutir avec le drapeau, quitte son bord le dernier. Il lutta, il sortit de ces mêlées les vêtements troués, son sang coulant, mais l'honneur intact. Et, plus tard, lorsqu'il entra dans Paris embrasé, aux journées de Mai, ce soldat eut encore cette gloire de

faire entendre, le premier, une parole de pitié. Dès qu' le put, son épée s'interposa entre son armée victorieuse l'insurrection écrasée, et sa parole mit fin aux exécutio sommaires. Il avait rendu Paris à la France, c'était asse Là s'arrêtait son devoir.

Et voilà bien pourquoi le nom du maréchal de Ma Mahon plane au-dessus des partis et semble, en ce tem d'affaissements successifs, le synonyme d'obéissance a droit, de respect à la loi, de mansuétude dans la victoir de dignité dans le malheur. Voilà pourquoi, en dépit d la juste popularité qui s'attachait au nom de M. Thier lorsque la coalition du 24 mai eut renversé celui qu restera, pour l'avenir, le *libérateur du territoire*, il y eut e France une impression de soulagement lorsqu'on appri que le successeur de cet homme illustre était le maréch de Mac-Mahon. On avait redouté je ne sais quelles com binaisons bizarres ; on voyait déjà s'ébaucher comme u fantôme de coup d'État. L'apparition du maréchal ras sura les républicains eux-mêmes, confiants dans cett première parole du soldat : *Rien ne sera changé aux institu tions existantes*. Ce fut cette affirmation solennelle qu calma plus d'une appréhension et fit taire plus d'u désespoir facile à comprendre. Ce n'était pas un sabre qu se balançait sur la France comme un glaive de Damoclès c'était — le mot fut dit — une *loyale épée* qui devait dé fendre l'ordre et la dignité de la patrie.

L'ordre ! Mais qu'est-ce que l'ordre dans une républiqu si ce n'est la République, — la chose de tous, *res public* — elle-même ? L'ordre ! Quel parti, nous ne cesserons d le répéter, quel parti a intérêt à le troubler, si ce n'e un parti hostile à l'établissement du régime républicai En acceptant le titre de président de la République fra

çaise, le maréchal de Mac-Mahon, qu'il le voulût ou non, acceptait, en même temps, de défendre l'état politique qui l'a amené au pouvoir et qui est le seul prétexte de son avénement. Un jour qu'il causait avec M. Saint-Marc Girardin, et que celui-ci lui demandait : « Défendriez-vous jamais la République ? » le maréchal Bugeaud répondit : « Oui, si j'en étais le président. »

Bon gré, mal gré, le maréchal de Mac-Mahon doit raisonner comme le maréchal Bugeaud. Et, ce me semble, il peut bien voir, à cette heure, quels sont les véritables amis, les soutiens naturels de son gouvernement. En effet, tandis que les monarchistes ne voient dans le *septennat* qu'un entr'acte à leurs ambitions, les républicains le regardent comme une forme légale de la République. Tandis que M. Louis Veuillot attaque directement le maréchal, on voit un proscrit de Décembre, comme M. Testelin, député du Nord, saluer avec respect M. de Mac-Mahon au nom de la ville de Lille. Tandis que les journaux des coalisés discutent et réfutent l'organisation des pouvoirs du septennat, les ardoisiers d'Angers, les bourgeois de Nantes, les armateurs de Saint Malo, les populations de l'ouest et du nord crient : *Vive la République !* et *Vive Mac-Mahon !* sur le passage du maréchal. Ces démonstrations et ces antithèses doivent faire comprendre au chef de l'État où est sa véritable force. D'un côté, ceux qui le sacrifieraient, dès demain, si leur prétendant pouvait monter au trône, de l'autre, la nation qui le salue comme le président respecté de la République française.

— Le septennat, disait quelqu'un, c'est le mouchoir qu'on met au théâtre, sur son fauteuil, pour marquer sa place. Quand on revient, on l'enlève.

Et qui disait cela ? Un républicain ? Non, certes. Tout

républicain, à cette heure, doit accepter et saluer le maréchal de Mac-Mahon comme la loi vivante. C'était un bonapartiste. Ces héritiers trop pressés se permettent de railler le pouvoir dont ils guettent la succession.

Un homme considérable, dont les *Mémoires* forment un des livres les plus importants de notre époque, le comte Miot de Mélito raconte, avec tristesse, que la France put un moment, après Marengo, se croire définitivement assurée d'un lendemain, heureuse, glorieuse et libre. *Que lui manquait-il?* dit le comte. Et il répond : *Un Washington.* « Si Bonaparte, revenant victorieux des champs de Marengo, eût pris pour modèle cet illustre citoyen, que ne « pouvait-il pas alors pour le bonheur de la patrie? » Nous ne sommes plus, hélas! au lendemain de Marengo, et les blessures profondes de la France sont à peine cicatrisées. Ruines de la guerre étrangère, ruines de la guerre civile, on voit encore partout des débris. Mais la patrie est cependant grande encore et vivace; elle peut donner au monde le spectacle d'un peuple qui renaît, qui répare, qui lutte, qui redevient fier en demeurant libre. Quelle gloire pour un homme : contribuer à ce relèvement, travailler à cette renaissance, préparer cet avenir, être un autre Washington! Est-ce impossible? Un si beau rêve tenterait tout esprit généreux! Fonder la liberté de son pays, le consoler de ses revers, lui assurer dès le présent les revanches futures, quel songe et qui peut cependant devenir une réalité! Mais Washington avait un Jefferson au ministère d'État, un Hamilton aux finances, un Knox à la guerre, un Jay comme *chief-justice!* Eh! bien, les hommes se trouvent : il y a des patriotes honnêtes, des intelligences profondes, des esprits pratiques, des dévouements absolus prêts à seconder le président d'une République vrai-

ment conservatrice, vraiment nationale, vraiment française!

Ce Washington, ce chef d'État qui refusait d'être roi pour demeurer président d'une République; ce général qui conjurait ses soldats de respecter le Congrès pourtant impopulaire et vouait à l'exécration l'homme qui, « sous « prétexte de servir l'armée, renverserait les libertés du « pays et tenterait d'ouvrir les écluses de la discorde « civile »; ce politique sensé qui, pour base au gouvernement, voulait donner et donna la liberté; ce *citoyen-souverain* qui, pendant *huit ans de guerre,* ne dépensa pour lui-même que 14,500 livres sterling (363,000 fr.) et n'accepta jamais d'appointements; ce sage qui, descendu du pouvoir, avait pour plus grande joie de célébrer, à Mount-Vernon, la fête de Noël en famille; cet homme antique, gloire du monde moderne, est bien fait cependant pour tenter un imitateur.

Le maréchal de Mac-Mahon a, dans sa vie, une noble journée et qui vaut bien ses victoires. Nommé Sénateur, en 1856, il eut le courage de voter contre l'odieuse loi de *sûreté générale* que proposait, après l'attentat d'Orsini, le général Espinasse, et il eut la gloire de voter seul. Lorsqu'il se présenta, un papier à la main, pour protester contre cette loi, un ami l'arrêta au pied de la tribune : — Ne montez pas, lui dit-il, ne parlez pas! — Mac-Mahon ne répondit point. — Mais c'est votre bâton de maréchal que vous allez, songez-y bien, laisser sur la tribune! — Eh! bien, je l'y laisserai! Et, froid, impassible, gravissant les degrés comme un homme que rien ne peut arrêter dans l'accomplissement d'un devoir, le futur président de la République lut, d'une voix ferme et résolue, et avec une attitude à la fois noble et automatique, il lut devant le

Sénat stupéfait, la protestation qu'il avait rédigée contre les lois d'exception de ce général Espinasse qui devait — ô destinée ! — devant la maison verte, sous le feu plongeant des chasseurs tyroliens, trouver la mort à Magenta, tandis que Mac-Mahon y rencontrait une couronne ducale, et, ce qui vaut mieux, une immortelle gloire et la popularité.

Après le courage militaire déployé à Malakoff, M. de Mac-Mahon faisait, là, preuve d'un genre de courage bien rare partout, rare même en France, rare à toutes les époques : le courage civil, le courage de son opinion, le courage de ses actes et de ses idées. Il ne laissa point d'ailleurs son bâton de maréchal sur la tribune ; il le ramassa sous les boulets autrichiens : on n'est pas toujours puni par le sort pour avoir accompli son devoir. Et je ne puis jamais songer à ce trait viril du caractère du maréchal de Mac-Mahon, sans penser qu'il y a en lui le salut de ce pauvre, grand et cher pays : oui, il tient le salut puisqu'il tient le pouvoir. Qu'il veuille, légalement, sans violence, respectant la loi, donner la liberté à la France et fonder le règne du droit par le respect de la foi jurée, le président de la République le peut, à coup sûr, et il peut ainsi acquérir le plus beau des renoms, celui que conquit Washington, celui de premier citoyen d'un grand pays, celui de pacificateur de sa patrie.

M ROUHER

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. ROUHER

Ce n'est pas une nouveauté de dire que la France est la nation oublieuse par excellence. Avec quelle facilité elle laisse glisser sur elle les événements les plus terribles! Toute la philosophie qu'elle en pourrait tirer se réduit à néant. Et les hommes! Comme elle oublie leurs palinodies, leurs défections, leurs paroles de la veille démenties par leurs actes du lendemain! Qui s'avise de demander aux vieux journaux et aux vieilles affiches le secret du passé? Tous ces chiffons de papier, devenus comme des haillons sans valeur, sont jetés à l'oubli comme on les jetterait à la hotte. Et nul ne se soucie d'aller leur demander ce que pensaient jadis ceux qui s'imposent ou veulent s'imposer à nous aujourd'hui.

Et pourtant c'est dans ces sortes de limbes ou de purgatoires des opinions et des idées que gît la vérité mé-

connue, outragée, oubliée. Oh! les promesses d'autrefois, plus tôt évanouies que les neiges d'autan sont fondues! Oh! les programmes qu'on n'a pas tenus, les serments qu'on a faussés, les engagements auxquels on a failli! C'est dans l'ombre de ce passé qu'on les retrouve, et l'humanité éprouverait quelque joie ironique à voir plus souvent fouiller ces détritus bizarres formés des changements d'opinions et des capitulations de conscience.

1848 fut une année bénie où fleurirent partout, et même aux endroits où l'on ne s'en fût douté guère, des républicains inattendus. Le coup de foudre du 24 février eut une propriété particulière : il fit éclore une quantité de patriotes inédits jusque-là. Nous sommes maintenant habitués à ces spectacles. Que de gens poussèrent tout à coup, au lendemain du 4 septembre, le cri de *vive la République,* et qu'on n'aurait jamais soupçonnés de tant d'ardeur démocratique. Il paraît que les courants d'air ont sur le cerveau une influence non-seulement physique, mais morale. Que si le vent souffle à la République, la substance cérébrale de certaines individualités flottantes devient aussitôt républicaine. Le républicanisme latent de bien des hommes se développe brusquement aux rayons du plein soleil. J'ajouterai que ce soleil miraculeux a un nom vulgaire très-connu et très-adoré : il s'appelle le *succès.*

La révolution de 1848 avait réussi; cette raison seule suffisait à pousser bien des cœurs à l'adorer. Tel être hésitant qui s'était endormi monarchiste décidé le 23 Février au soir, se coucha le lendemain républicain convaincu. On a vu de ces miracles. C'est ce qu'en religion on a nommé *la grâce.* Toute révolution victorieuse a ses

Polyeuctes absolument prêts à suivre le premier Néarque venu et à s'écrier : *Je suis chrétien*, pourvu que le cri, au lieu de mener au supplice, conduise à des places et à des honneurs.

Au mois de février 1848, M. Eugène Rouher, avocat du barreau de Riom, sa ville natale, fut un de ces Polyeuctes-là! Le Polyeucte de Corneille est martyr; les Polyeuctes comme M. Rouher se contentent d'être habiles. En 1848, il avait trente-quatre ans; on l'avait entendu défendre, en Auvergne, quelques procès de presse; sa renommée locale rayonnait, mais doucement, comme un honnête petit astre de province. M. Rouher ne s'en était pas moins présenté, en 1846, aux électeurs de son pays, et c'était alors sous le patronage de M. Guizot qu'il prétendait entrer à la Chambre.

Guizot renversé, M. Rouher n'eut garde de se souvenir qu'il s'était classé parmi les clients de ce vaincu. Il se sentit, au contraire, de soudaines ardeurs républicaines. On devrait bien réimprimer les discours du *citoyen* Eugène Rouher aux clubs républicains d'Issoire, et sa profession de foi de 1848 aux électeurs du Puy-de-Dôme. *L'organisation du travail*, comme Louis Blanc, les *clubs* « organes de la volonté du peuple, » *l'impôt progressif*, que de choses encore demandait ce radical qui espérait alors faire son chemin par le radicalisme!

« La France, s'écriait-il, est *désaffectionnée de la monar-* « *chie!...* En tout cas, mes sympathies demeurent acquises « à une République qui comprenne et applique *toutes les* « *sublimités chrétiennes de la devise* : *Liberté*, *Égalité*, *Fra-* « *ternité!* »

C'est là une de ces surprises que nous gardent et nous garderont toujours les fouilles faites dans les journaux.

d'il y a vingt ans, ces catacombes où gisent tant d'espoirs, tant d'illusions et tant de rêves!

Républicain déclaré, M. Eugène Rouher fut envoyé par les habitants du Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante d'abord, à la Législative ensuite. Dès ses premiers votes, il prit place résolument dans les rangs de la Droite, et il ne demeura fidèle aux *sublimités* de la devise : Liberté, Égalité, Fraternité, éclose autrefois dans le club des Cordeliers, que tout juste le temps voulu pour obtenir les suffrages des républicains auvergnats.

Il était ambitieux, l'avocat de Riom, et déjà il avait compris que le prince Louis-Napoléon tenait en main *le manche* dont Morny allait bientôt parler et du côté duquel devait se mettre tout homme habile. Un an après ses professions de foi si nettes dans les clubs d'Issoire, M. Eugène Rouher appelait la révolution de Février une *catastrophe*, cette révolution qui l'avait pris obscur au barreau d'une petite ville pour en faire quoi? le ministre de la justice de la République Française.

Mais M. Rouher n'est pas de ceux qut s'embarrassent de leurs opinions passées. Avec quel art il défend et il attaque tour à tour les causes les plus diverses! C'est l'avocat dans toute la force du terme, l'avocat mâdré plutôt qu'éloquent des mauvais procès, et toujours prêt à tout défendre pourvu qu'il y trouve son profit et sa jouissance, les satisfactions de ses appétits et de son orgueil. En effet, quel fut, il y a vingt-quatre ans, un des promoteurs, ou du moins un des défenseurs les plus énergiques de cette loi du 31 mai qui restreignait, attaquait, violait le suffrage universel? Ce fut M. Rouher. Et qui prétend aujourd'hui gouverner, restaurer, reprendre le pouvoir, au

nom de ce suffrage universel jadis émasculé, et au nom de l'appel au peuple? C'est M. Rouher.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais,

a dit un poëte qui changea souvent.

Ce vers de Barthélemy, M. Rouher s'est chargé de le mettre en pratique.

Végétant à Riom, l'avocat d'Auvergne s'était d'ailleurs promis de saisir, dès qu'il le pourrait, l'occasion de la fortune. « L'occasion, dit un auteur latin, a encore quel-« ques cheveux sur le devant de la tête; par derrière, elle « est entièrement chauve. Empoignez-la donc par devant « et par le toupet, vous pourrez la retenir encore; mais si « vous la laissez échapper, Jupiter lui-même ne la rattra-« perait pas.» M. Rouher connaissait l'opinion de l'écrivain latin. Nommé représentant du peuple, il avait entrevu déjà le portefeuille. Devenu ministre, nul doute qu'il n'ait déjà rêvé le Sénat. L'Empire se préparait dans l'ombre.

Un des jours de janvier 1851, M. Thiers s'était écrié tristement et prophétiquement : *L'Empire est fait!* Et la *Revue des Deux Mondes*, interprète des sentiments et de la quiétude des intérêts de la bourgeoisie, répondait alors, dans son numéro du 31 janvier, à ce cri navré de M. Thiers : « Non, l'Empire n'est pas fait; il n'est ni fait, « ni à faire; il ne se fera pas! » Elle parlait de l'*impossibilité* du « dénouement dont on menaçait nos destinées. » « L'Empire, disait-elle, a provoqué dans toutes les âmes « raisonnables des anxiétés et des ressentiments dont elles « n'ont point perdu la mémoire. » Et, avec une assurance que les événements allaient démentir : « Si seule-

républicain, à cette heure, doit accepter et saluer le maréchal de Mac-Mahon comme la loi vivante. C'était un bonapartiste. Ces héritiers trop pressés se permettent de railler le pouvoir dont ils guettent la succession.

Un homme considérable, dont les *Mémoires* forment un des livres les plus importants de notre époque, le comte Miot de Mélito raconte, avec tristesse, que la France put un moment, après Marengo, se croire définitivement assurée d'un lendemain, heureuse, glorieuse et libre. *Que lui manquait-il?* dit le comte. Et il répond : *Un Washington.* « Si Bonaparte, revenant victorieux des champs de Maren-« go, eût pris pour modèle cet illustre citoyen, que ne « pouvait-il pas alors pour le bonheur de la patrie? » Nous ne sommes plus, hélas! au lendemain de Marengo, et les blessures profondes de la France sont à peine cicatrisées. Ruines de la guerre étrangère, ruines de la guerre civile, on voit encore partout des débris. Mais la patrie est cependant grande encore et vivace; elle peut donner au monde le spectacle d'un peuple qui renaît, qui répare, qui lutte, qui redevient fier en demeurant libre. Quelle gloire pour un homme : contribuer à ce relèvement, travailler à cette renaissance, préparer cet avenir, être un autre Washington! Est-ce impossible? Un si beau rêve tenterait tout esprit généreux! Fonder la liberté de son pays, le consoler de ses revers, lui assurer dès le présent les revanches futures, quel songe et qui peut cependant devenir une réalité! Mais Washington avait un Jefferson au ministère d'État, un Hamilton aux finances, un Knox à la guerre, un Jay comme *chief-justice!* Eh! bien, les hommes se trouvent : il y a des patriotes honnêtes, des intelligences profondes, des esprits pratiques, des dévouements absolus prêts à seconder le président d'une République vrai-

ment conservatrice, vraiment nationale, vraiment française!

Ce Washington, ce chef d'État qui refusait d'être roi pour demeurer président d'une République; ce général qui conjurait ses soldats de respecter le Congrès pourtant impopulaire et vouait à l'exécration l'homme qui, « sous « prétexte de servir l'armée, renverserait les libertés du « pays et tenterait d'ouvrir les écluses de la discorde « civile »; ce politique sensé qui, pour base au gouvernement, voulait donner et donna la liberté; ce *citoyen-souverain* qui, pendant *huit ans de guerre,* ne dépensa pour lui-même que 14,500 livres sterling (363,000 fr.) et n'accepta jamais d'appointements; ce sage qui, descendu du pouvoir, avait pour plus grande joie de célébrer, à Mount-Vernon, la fête de Noël en famille; cet homme antique, gloire du monde moderne, est bien fait cependant pour tenter un imitateur.

Le maréchal de Mac-Mahon a, dans sa vie, une noble journée et qui vaut bien ses victoires. Nommé Sénateur, en 1856, il eut le courage de voter contre l'odieuse loi de *sûreté générale* que proposait, après l'attentat d'Orsini, le général Espinasse, et il eut la gloire de voter seul. Lorsqu'il se présenta, un papier à la main, pour protester contre cette loi, un ami l'arrêta au pied de la tribune : — Ne montez pas, lui dit-il, ne parlez pas! — Mac-Mahon ne répondit point. — Mais c'est votre bâton de maréchal que vous allez, songez-y bien, laisser sur la tribune! — Eh! bien, je l'y laisserai! Et, froid, impassible, gravissant les degrés comme un homme que rien ne peut arrêter dans l'accomplissement d'un devoir, le futur président de la République lut, d'une voix ferme et résolue, et avec une attitude à la fois noble et automatique, il lut devant le

Sénat stupéfait, la protestation qu'il avait rédigée contre les lois d'exception de ce général Espinasse qui devait — ô destinée ! — devant la maison verte, sous le feu plongeant des chasseurs tyroliens, trouver la mort à Magenta, tandis que Mac-Mahon y rencontrait une couronne ducale, et, ce qui vaut mieux, une immortelle gloire et la popularité.

Après le courage militaire déployé à Malakoff, M. de Mac-Mahon faisait, là, preuve d'un genre de courage bien rare partout, rare même en France, rare à toutes les époques : le courage civil, le courage de son opinion, le courage de ses actes et de ses idées. Il ne laissa point d'ailleurs son bâton de maréchal sur la tribune ; il le ramassa sous les boulets autrichiens : on n'est pas toujours puni par le sort pour avoir accompli son devoir. Et je ne puis jamais songer à ce trait viril du caractère du maréchal de Mac-Mahon, sans penser qu'il y a en lui le salut de ce pauvre, grand et cher pays : oui, il tient le salut puisqu'il tient le pouvoir. Qu'il veuille, légalement, sans violence, respectant la loi, donner la liberté à la France et fonder le règne du droit par le respect de la foi jurée, le président de la République le peut, à coup sûr, et il peut ainsi acquérir le plus beau des renoms, celui que conquit Washington, celui de premier citoyen d'un grand pays, celui de pacificateur de sa patrie.

M ROUHER

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. ROUHER

Ce n'est pas une nouveauté de dire que la France est la nation oublieuse par excellence. Avec quelle facilité elle laisse glisser sur elle les événements les plus terribles! Toute la philosophie qu'elle en pourrait tirer se réduit à néant. Et les hommes! Comme elle oublie leurs palinodies, leurs défections, leurs paroles de la veille démenties par leurs actes du lendemain! Qui s'avise de demander aux vieux journaux et aux vieilles affiches le secret du passé? Tous ces chiffons de papier, devenus comme des haillons sans valeur, sont jetés à l'oubli comme on les jetterait à la hotte. Et nul ne se soucie d'aller leur demander ce que pensaient jadis ceux qui s'imposent ou veulent s'imposer à nous aujourd'hui.

Et pourtant c'est dans ces sortes de limbes ou de purgatoires des opinions et des idées que gît la vérité mé-

d'il y a vingt ans, ces catacombes où gisent tant d'espoirs, tant d'illusions et tant de rêves!

Républicain déclaré, M. Eugène Rouher fut envoyé par les habitants du Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante d'abord, à la Législative ensuite. Dès ses premiers votes, il prit place résolument dans les rangs de la Droite, et il ne demeura fidèle aux *sublimités* de la devise : Liberté, Égalité, Fraternité, éclose autrefois dans le club des Cordeliers, que tout juste le temps voulu pour obtenir les suffrages des républicains auvergnats.

Il était ambitieux, l'avocat de Riom, et déjà il avait compris que le prince Louis-Napoléon tenait en main *le manche* dont Morny allait bientôt parler et du côté duquel devait se mettre tout homme habile. Un an après ses professions de foi si nettes dans les clubs d'Issoire, M. Eugène Rouher appelait la révolution de Février une *catastrophe*, cette révolution qui l'avait pris obscur au barreau d'une petite ville pour en faire quoi? le ministre de la justice de la République Française.

Mais M. Rouher n'est pas de ceux qut s'embarrassent de leurs opinions passées. Avec quel art il défend et il attaque tour à tour les causes les plus diverses! C'est l'avocat dans toute la force du terme, l'avocat mâdré plutôt qu'éloquent des mauvais procès, et toujours prêt à tout défendre pourvu qu'il y trouve son profit et sa jouissance, les satisfactions de ses appétits et de son orgueil. En effet, quel fut, il y a vingt-quatre ans, un des promoteurs, ou du moins un des défenseurs les plus énergiques de cette loi du 31 mai qui restreignait, attaquait, violait le suffrage universel? Ce fut M. Rouher. Et qui prétend aujourd'hui gouverner, restaurer, reprendre le pouvoir, au

nom de ce suffrage universel jadis émasculé, et au nom de l'appel au peuple? C'est M. Rouher.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais,

a dit un poëte qui changea souvent.

Ce vers de Barthélemy, M. Rouher s'est chargé de le mettre en pratique.

Végétant à Riom, l'avocat d'Auvergne s'était d'ailleurs promis de saisir, dès qu'il le pourrait, l'occasion de la fortune. « L'occasion, dit un auteur latin, a encore quel-« ques cheveux sur le devant de la tête; par derrière, elle « est entièrement chauve. Empoignez-la donc par devant « et par le toupet, vous pourrez la retenir encore; mais si « vous la laissez échapper, Jupiter lui-même ne la rattra-« perait pas.» M. Rouher connaissait l'opinion de l'écrivain latin. Nommé représentant du peuple, il avait entrevu déjà le portefeuille. Devenu ministre, nul doute qu'il n'ait déjà rêvé le Sénat. L'Empire se préparait dans l'ombre.

Un des jours de janvier 1851, M. Thiers s'était écrié tristement et prophétiquement : *L'Empire est fait!* Et la *Revue des Deux Mondes*, interprète des sentiments et de la quiétude des intérêts de la bourgeoisie, répondait alors, dans son numéro du 31 janvier, à ce cri navré de M. Thiers : « Non, l'Empire n'est pas fait; il n'est ni fait, « ni à faire; il ne se fera pas! » Elle parlait de l'*impossibilité* du « dénouement dont on menaçait nos destinées. » « L'Empire, disait-elle, a provoqué dans toutes les âmes « raisonnables des anxiétés et des ressentiments dont elles « n'ont point perdu la mémoire. » Et, avec une assurance que les événements allaient démentir : « Si seule-

« ment, ajoutait la *Revue*, on essayait de lui emprunter « des oripeaux, on évoquerait d'abord *un immense ridicule*, « qui couvrirait les souvenirs de gloire pour ne laisser « percer que les souvenirs d'humiliation et de deuil. »

M. Rouher devait lire ces lignes et les railler tout bas. Il savait bien que le *dénouement impossible* était déjà préparé, et que, pour empêcher qu'il fût ridicule, on allait le rendre terrible et sanglant. L'année 1851 n'était pas finie, en effet, que la prophétie de M. Thiers était accomplie. Le 2 Décembre fit encore de M. Rouher un ministre de la justice. La justice au lendemain de Décembre! Ce jour-là, M. Ortolan, qui enseignait le Code à l'École de droit, disait à ses élèves : « Messieurs, c'est surtout quand on le « foule aux pieds par la force que nous devons, par « l'étude, apprendre à enseigner le Droit! »

Garde des sceaux et implacable, à cette heure sinistre, M. Rouher se changea en sensitive deux mois après, lorsqu'un décret confisqua les biens de la famille d'Orléans. « *C'est le premier vol de l'aigle* », disait M. Dupin, qui ne devait pas toujours tenir rigueur à l'oiseau de proie. M. Rouher donna sa démission; il fut appelé à la vice-présidence du Conseil d'État. L'Empire ne lui tenait pas longtemps rigueur.

Tour à tour ministre des affaires extérieures, de l'agriculture et des travaux publics, M. Rouher fut créé sénateur au mois de juin 1856. Il allait, tour à tour, savoir ce que pèsent et ce que rapportent les divers portefeuilles de son pays, lorsqu'après la mort de M. Billault, en 1863, il fut nommé Ministre d'État. Ministre d'État! *Vice-Empereur*, comme on l'appelait. Quel rêve! Que le temps était loin où M. Rouher appelait la République « *un édifice gigan-*

« *tesque destiné à devenir, s'il est bien construit, l'Arche Sainte*
« *des générations futures!* »

M. Billault était un homme éloquent qui savait habilement manier la Chambre. Lorsqu'on lui posait une question embarrassante, il répondait en évoquant les grandes images du patriotisme et du dévouement à une idée. Il *jouait*, comme on dit vulgairement, avec une merveilleuse adresse, des sentiments d'une Assemblée toujours prête à se laisser émouvoir ou éblouir par des banalités oratoires. Lui demandait-on à combien s'élevait, dans la guerre désolante du Mexique, les dépenses faites par la nation? M. Billault s'échauffait et demandait, à son tour, si c'était lorsque le drapeau tricolore flottait sur les murs écroulés de Puébla qu'un Français devait poser une telle question? Et, devant cette manière de ne point répondre, la Chambre, docile et entraînée, s'écriait que le Ministre avait raison, que l'empereur était un grand homme, et que l'expédition du Mexique n'était pas une déplorable affaire.

Ministre d'État, M. Rouher fit mieux encore. Il paya d'audace. Il s'écria que cette fatale entreprise était la *plus grande pensée du règne*. Puis, après avoir répété que cette expédition était nécessaire à notre prestige, il vint déclarer sans hésitation que l'abandon du Mexique était indispensable à notre sécurité. Quel étonnement! Le même homme reniant, à peu de mois de distance, ses déclarations les plus solennelles, et la même Assemblée applaudissant tour à tour servilement aux conclusions les plus diverses! C'est que, derrière M. Rouher, la Chambre voyait l'empereur; c'est qu'elle était prête à tout accepter, à tout acclamer, à tout absoudre pour plaire à celui qu'elle servait, non comme un chef d'État qu'on peut

conseiller, mais comme un maître infaillible auquel il faut obéir.

Hélas ! la France a payé cher cette obéissance écrasante cette abdication de toute volonté et de toute énergie. La politique à la fois hautaine et courbée de M. Rouher devait être fatale à deux empires : l'un qui finit dans le sang à Queretaro, l'autre dans l'abaissement à Chislehurst. Certes, M. Rouher déploya du talent, un talent de procureur retors et d'homme de loi insolent, dans ses luttes pour l'empire contre l'opposition ; il lui fallut trouver bien des ressources ingénieuses, bien des paradoxes, bien des euphémismes et bien des mensonges pour répéter que les créances de Jecker n'étaient point la cause première de la campagne mexicaine, pour effacer le mauvais effet de l'attitude menaçante des États-Unis, pour appeler enfin les désastres des « gloires » et les catastrophes des « triomphes ! »

Mais M. Rouher avait alors une Chambre à sa dévotion, un auditoire façonné à sa parole, une majorité docile, un troupeau tout disposé à souligner de ses votes les péroraisons du ministre d'État. Lorsqu'il arrivait, le front altier, le ventre en avant, l'air important et *bouffi* (le mot est de Sainte-Beuve), son portefeuille sous le bras, promenant sur la Chambre un regard circulaire, tantôt olympien, tantôt bienveillant et protecteur ; lorsqu'il se carrait, à son banc de ministre, sa calotte de velours noir sur la tête, large, souriant, sûr de lui-même, il sentait bien que ceux qu'il devait convaincre étaient déjà convaincus, et que leur docilité sans égale ne devait pas exposer sa parole à un échec. « Bourdaloue ne prêche bien que dans son *tripot*, » disait Mme de Sévigné pour indiquer qu'il faut à l'orateur, comme au comédien, des

planches et son public d'habitude. Or, le *tripot* de M. Rouher était tout disposé et tout préparé d'avance à l'applaudir. Tandis que M. Jules Favre parlait au pays par les fenêtres de la Chambre, M. Rouher discourait dans une atmosphère saturée d'indulgence et imprégnée de courtisanerie.

Aussi quels succès obtenaient sa verve insolente, ses audaces, et ses affirmations sans rougeur ! On applaudissait lorsqu'il inventait, pour rassurer la France contre les progrès formidables de l'Allemagne unifiée, cette *théorie des trois tronçons* qui restera comme un monument d'impudence ou de sottise. On applaudissait lorsqu'il essayait de répondre à la vive et terrible parole de M. Thiers : *Vous n'avez plus de fautes à commettre !* On applaudissait lorsque, avec une incroyable infatuation, il répondait à ceux qui lui demandaient quand l'empire rendrait Rome aux Italiens, ce fameux et ironique mot de : *Jamais !*

Jamais ! Et l'Italie impatiente frémissait sous la menace. *Jamais !* Et le pays se demandait jusqu'où nos gouvernants oseraient pousser la résistance et l'audace. *Jamais !* Et M. de Bismarck préparait déjà les armes avec lesquelles il devait écraser l'empire, et avec l'empire, hélas ! notre malheureuse patrie.

— Ce fameux mot *jamais*, écrivait alors le clairvoyant Sainte-Beuve à un de ses amis de Genève, ce mot *jamais* a toujours porté malheur à ceux qui l'ont proféré.

Mais le 19 janvier allait arriver, et l'empire, las du despotisme, allait essayer du masque libéral. M. Rouher fit comme l'empire : il vanta bientôt les charmes d'une liberté tempérée par des commissaires de police, mais visiblement il paraissait mal à l'aise dans ce nouveau rôle. La puissance naissante de M. Émile Ollivier et l'attitude de

M. Schneider le gênaient. Il avait d'ailleurs perdu de son prestige depuis certain jour où un nouveau venu, auvergnat comme lui, M. Guyot-Montpayroux, avait regardé Son Excellence et Son Insolence face à face, et lui avait dit brusquement :

— Vous n'avez pas la parole !

M. Rouher, submergé par le flot assez nombreux des libertés nouvelles, reçut bientôt la présidence du Sénat comme une récompense et comme une retraite. Son maître lui envoya la grand'croix de la Légion d'honneur en diamants, comme la grande Catherine faisait remettre une tabatière enrichie de pierreries aux gens de lettres qui l'avaient amusée, ou comme on envoie une bague précieuse à un ténor. M. Rouher, en effet, avait été le gros ténor et le fort chanteur du césarisme. Il l'avait célébré sur tous les tons. Mais il devait pousser la note la plus éclatante la plus triomphale et la mieux perlée, le jour où, félicitant Napoléon III de sa déclaration de guerre à la Prusse, il assurait avec son aplomb habituel que *la France était prête* et que *l'heure de la victoire était proche !*

C'était le 16 juillet 1870. Moins de deux mois après, l'Empereur était prisonnier, la dynastie était en fuite, la France était à demi perdue. M. Rouher essayait de galvaniser le Sénat et d'opposer à la révolution inévitable ce cadavre d'assemblée. Peine perdue : on ne donne pas le mouvement aux morts. Le président du Sénat s'enfuit, et le vice-empereur, en s'embarquant à Calais, put entendre les cris de la foule l'accompagnant dans sa fuite, et savoir ce que pèse sur les têtes les plus altières le poids sinistre de l'impopularité.

Après avoir conduit la France à deux pas de sa perte, quelle que soit la dose d'infatuation dont on soit doué,

on est tenu pourtant d'être modeste. M. Rouher ne le fut pas. Tombé du pouvoir, il demeura tel que le décrivait Sainte-Beuve qui raillait à la fois la personne et le style douteux, redondant, impropre du ministre : « M. Rouher, « bouffi, est inabordable ; et puis *qu'est-ce que ça lui fait*, « ainsi qu'à La Valette ? » Oui, voilà le mot, voilà le trait qui peint ces hommes. « *Qu'est-ce que ça leur fait ?* » La patrie vaincue, humiliée, diminuée, l'Alsace conquise, la Lorraine coupée en deux, tant de gens pourrissant dans des fosses perdues, des familles ruinées, des villes bombardées, des milliards jetés aux Prussiens, *qu'est ce que ça leur fait ?* La France n'est-elle pas toujours une superbe proie? N'a-t-elle pas des jouissances, des richesses, des portefeuilles, de la puissance ? Qu'est-ce que ça leur fait ?

Et M. Rouher, battu dans la Gironde et dans la Charente-Inférieure, s'est présenté en Corse, et il est entré à la Chambre, et il n'y a même plus parlé d'*angoisses patriotiques*, il y a fait entendre sa parole discréditée, il a osé y faire l'apologie de l'Empire ! Ah ! du moins il souleva, ce jour-là, les clameurs indignées d'une assemblée presque unanime ! Il vit se dresser devant lui, comme une accusation vivante, M. le duc d'Audiffret-Pasquier venant lui redemander compte de la grandeur, de l'unité, du renom et de l'honneur de la France.

— *Varus, rends-moi mes légions !* s'écria l'orateur ennemi de l'Empire.

Et M. Rouher retomba à sa place essoufflé, irrité, vaincu, terrassé par cette parole implacable qui fut vraiment, ce jour-là, la parole de la Patrie indignée. Mais, encore un coup, et pour parler comme Sainte-Beuve, *qu'est-ce que ça fait* à M. Rouher ? Il continue à relever la tête. On continue à l'appeler, parmi les siens, *Monsieur le Ministre*,

et le *Vice-Empereur*, dont la France était démesurément lasse même avant la chute de l'Empire, est redevenu le président de ce fameux *comité de comptabilité* qui n'est que la conspiration bonapartiste organisée et fonctionnant comme une maison de banque.

M. Rouher représente d'ailleurs, dans le bonapartisme, la fraction *intransigeante*. Tandis que le prince Napoléon rejette toute solidarité avec le parti impérial personnifié dans l'écolier de Woolwich, tandis que le parti bonapartistepolitique, conduit par le général Fleury, essaie de *flirter* avec les monarchistes et de faire des concessions pour ressaisir le pouvoir, M. Rouher demeure entier dans ses idées et dans ses espoirs. L'empire sera tel qu'il fut d'abord, autoritaire, despotique, implacable, ou il ne sera pas. Ainsi raisonne l'ancien député républicain du département du Puy-de-Dôme.

Mais c'est en vain que les courtisans qui l'entourent essaient de faire entendre à *Son Excellence* qu'elle reprendra bientôt la direction du ministère d'État. C'est en vain que, pris d'illusion, des solliciteurs assiégent chaque jour l'antichambre de l'ex-ministre, les uns lui demandant une préfecture, les autres lui apportant les moyens de refaire l'Empire. L'Empire n'est pas « fait » cette fois, et la République se fait tous les jours. S'il avait trente ans de moins, nul doute que M. Rouher ne se rangeât, aujourd'hui, dans les rangs du parti républicain, car il doit bien sentir que l'avenir est là ! La République n'y gagnerait rien, mais l'Empire y perdrait beaucoup. M. Rouher est, en effet, un homme expert dans les ruses parlementaires. Autant de pareils hommes sont, malgré leur faconde, médiocres quand ils gouvernent, autant ils sont redoutables quand

ils attaquent. Les coalisés du 24 mai n'ont donc pas vu qu'en renversant M. Thiers, ils servaient la politique de M. Rouher qu'ils avaient flétrie quelques mois auparavant ?

« Le talent se forme, a dit Goëthe, dans le silence de la vie privée, et le caractère dans le tourbillon de la vie publique. » Goëthe ne dit pas toujours vrai, car le talent de M. Rouher a, je ne dirai pas grandi, — il n'est pas grand, — mais grossi, — il tient de la place, il fait du bruit, il ballonne — dans les luttes de la vie publique. Quant à son caractère, il n'a fait que demeurer tel qu'il était à la veille de 1848, dans le silence de la vie privée. Altier, plein de lui-même, méprisant les hommes qu'il connaît par les pires espèces de gens (les quémandeurs et les pieds-plats), et qu'il juge sur ces échantillons, égoïste et affamé de pouvoir et d'argent, car les vingt ans d'empire ne l'ont pas rassasié, M. Eugène Rouher n'a qu'un espoir, renverser la République. Comment ? Lentement, s'il se peut, violemment, s'il l'osait.

— *C'est la première feuille de l'artichaut*, disait-il, le jour où M. Victor Lefranc fut mis à bas.

Et, en effet, après ce ministre de M. Thiers, d'autres ministres tombèrent en attendant la chute de M. Thiers lui-même.

Mais l'*artichaut* tient bon et ses racines sont en pleine terre. M. Rouher n'a pas encore triomphé de cet ennemi. Il n'en est pas moins vrai que s'il y a un spectacle fait pour navrer et indigner la conscience publique, pour attrister tout ce qu'il y a de bafoué, d'incompris, d'écrasé, de dédaigné en ce monde, c'est la vue de ces gens qui ont compromis — qui sait ? perdu à jamais peut-être — un grand pays comme la France, qui l'ont pressurée pendant

vingt ans et, au bout de vingt ans, ont joué son sort, sa fortune, son indépendance comme sur un coup de dés, comme dans une nuit de baccarat, de ces gens qui devraient avoir le remords et la honte de leur coupable sottise et qui, loin de là, se carrent encore, vont et viennent, parlent, pérorent, jargonnent, menacent, étalent leur ventripotence et leur boursouflure et, coupables de haute trahison envers la patrie, osent tout haut parler de la justice prochaine et du châtiment à venir.

O ironie ! O renversement des faits et des rôles ! Un jour, à Bordeaux, le soir même de la séance où l'Assemblée nationale vota, à la presque unanimité, la déchéance de l'empire, Victor Hugo, président de la réunion de la gauche, rue Lafaurie-Montbadon, proposa de demander à la séance du lendemain la mise en accusation des auteurs du 2 décembre.

On ne prit pas en considération la proposition du poëte. A quoi bon la rigueur ? se dit-on. On avait raison : toute sévérité amène la plus dangereuse des réactions, celle de la pitié. On passa donc à l'ordre du jour.

— Vous avez tort, dit cependant Victor Hugo en hochant la tête. Si le 4 septembre ne juge pas le 2 décembre, c'est le 2 décembre qui jugera le 4 septembre.

Victor Hugo passa, ce jour-là, pour un prophète de mauvais augure, une autre Cassandre, inutile à écouter. Or, que font tous les jours, et que voudraient faire effectivement et sévèrement les hommes de décembre, si ce n'est le procès de ce mouvement irraisonné, instinctif, qui fut le 4 septembre et qui ne trouva devant lui, à l'heure du danger, aucun de ceux qui pendant dix neuf ans avaient été aux honneurs, au pouvoir et à la curée ?

G.al L. Faidherbe

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE GÉNÉRAL

FAIDHERBE

C'était en mars 1871, pendant les premiers jours de la Commune. J'étais à Lille, d'où je voulais partir, afin d'étudier les champs de batailles du Nord : Villers-Bretonneux, Bapaume, Pont-Noyelles et Saint-Quentin. Le général Faidherbe, alors commandant en chef de notre armée du Nord, avait établi son quartier général à Lille, sa ville natale. C'était là qu'il avait concentré les débris de ses régiments, après la retraite sur Cambrai et la vaillante lutte du 19 janvier.

M. Pierre M. Gustave Legrand, frère de l'ancien et excellent préfet du Nord, le 4 septembre. M. Pierre Legrand, m'offrit de me présenter au général Faidherbe, dont le nom avait si souvent retenti à nos oreilles durant le siége de Paris, et qui avait été un des plus grands espoirs de la pauvre ville bloquée.

Faidherbe ! ceux-là qui ont passé dans les murs de Paris les cinq mois si douloureusement angoissés, se rappellent encore sans doute avec quelle expression de fiévreuse espérance on prononçait ce nom, qui, avec celui de Chanzy, signifiait résistance acharnée, tactique intelligente, et aussi victoire. La nouvelle du succès de Bapaume, en janvier, nous avait enivrés comme l'annonce de la bataille de Coulmiers, en novembre. En ces heures de fugitives illusions, tout semblait aux esprits un présage d'affranchissement définitif. Et nous n'avons pas seuls fait ces rêves glorieux en pleine déroute, en plein malheur ! Le lendemain du jour où l'armée prussienne était doublement défaite à Iéna et à Auërstadt, en 1806, à Berlin, les bourgeois de la ville n'entendaient pas le bruit sourd d'une porte qui se fermait sans croire y reconnaître le bruit du canon annonçant à la cité de Frédéric II *la grande victoire remportée sur les Français*. Nos chasseurs de la garde faisaient déjà leur entrée dans la ville, que les Berlinois, en apercevant leurs uniformes verts, croyaient voir en eux l'avant-garde de la cavalerie russe qui venait, disaient-ils, d'écraser l'armée française. Il y a, hélas ! une folie particulière, un égarement spécial qui s'empare de tous les vaincus.

Donc, nous ne doutions pas que Faidherbe nous ramenât bientôt la victoire décisive. En ses heures de plaisanterie, Victor Hugo, rimant des vers alertes, s'amu-

sait, entre amis, à présenter l'état de Paris comme plein d'espoirs ; il improvisait plutôt qu'il n'écrivait des verselets comme ceux-ci :

Quoique très-pauvre en fait d'herbe,
Paris attendra que Faidherbe,
Repoussant, par un coup brillant,
Le corps qui menace Briant,
Nous aide à terminer l'affaire
Avec les vainqueurs de La Fère.

Et l'on riait. On croyait à l'armée du général Briant, on croyait à cette prétendue victoire de La Fère, on croyait à tout et à bien autre chose, et il y avait, disait-on, à cette heure, sur les remparts, un marin chargé d'écouter, dans la nuit, s'il n'entendait pas le canon de Faidherbe repoussant devant lui les Allemands jusque sous les murs de Paris.

On ne sera donc point étonné de l'empressement avec lequel j'accueillis l'offre de mon ami. Voir l'habile général dont j'admirais profondément les talents, l'écouter, m'entretenir avec lui des drames récents de la plus implacable des guerres, c'était vraiment une bonne fortune, et je ne la laissai point échapper.

Le général, logé encore à cette époque dans l'Hôtel de la division qu'il devait bientôt quitter, nous attendait, et nous reçut un matin. L'hôtel avait conservé cet aspect belliqueux qui ne manque pas de pittoresque. De grandes cartes d'état-major étaient étendues sur des châssis et des officiers, assis, travaillaient tout à côté, penchés comme des ingénieurs sur leurs épures. Un aide de camp du général, d'allures sympathiques et martiales, nous introduisit auprès du commandant en chef.

Le général Faidherbe avait alors cinquante-deux ans passés. Maigre, légèrement chauve, les tempes et les joues creusées, de larges lunettes abritant son regard, qui apparaissait cependant, brillant et franc, derrière le verre; la moustache grise, la physionomie sérieuse plutôt que sévère, et songeuse plutôt que triste, le général nous conquit, dès l'abord, par une courtoisie parfaite et une distinction toute particulière, celle du savant, du polytechnicien, de l'officier d'artillerie.

Vêtu de la petite veste de campagne à brandebourgs noirs et à fourrure d'astrakan de l'officier d'état-major, le général était coiffé du képi à feuilles de chêne d'or et portait au cou la croix de commandeur de la Légion d'honneur, dont la couleur tranchait sur ce costume sombre, qu'elle avivait de sa note rouge. Je connaissais déjà un portrait du général Faidherbe, signé du dessinateur Hadamart, et publié en 1861, dans le journal le *Tour du Monde*. M. Faidherbe était alors colonel et gouverneur du Sénégal. Vêtu du paletot bourgeois et cravaté de blanc, Faidherbe, sur ce portrait ancien, me paraissait plus gras, mais non moins sympathique. Je me trouvai bien vite à l'aise devant cet homme vraiment simple et sans affectation, comme tous les hommes réellement éminents, et qui personnifie bien, pour moi, un type spécial de soldat : le soldat qui pense et qui sait, l'homme de guerre confondu dans l'homme d'étude; plus savant qu'orateur, aussi bon colonisateur qu'habile guerrier, prudent comme un homme du Nord, intrépide et audacieux comme un Gaulois, ne livrant rien au hasard, capable de conjurer la mauvaise fortune, de donner une immortelle gloire à d'inévitables revers, capable, surtout, d'organiser la victoire et, le jour où il la ferait possible

par son courage personnel, de la rendre décisive par sa valeur intellectuelle.

Ai-je besoin de dire que nous ne possédons pas assez de généraux de cette trempe et de cette sorte? Il en naîtra, il en grandit, je n'en doute point, dans les rangs de nos jeunes légions, de notre armée nouvelle; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont trop rares, les esprits encyclopédiques capables d'embrasser, comme celui du général Faidherbe, la plupart des connaissances humaines, habitués aux idées générales, et sachant étudier non-seulement la stratégie, mais les hommes eux-mêmes pour les conduire à la victoire. Il ne suffit pas, en effet, d'être un brave soldat pour être un bon général, il faut encore être un homme intelligent de toutes choses, depuis les éléments psychologiques qui composent une armée jusqu'au terrain sur lequel marchent les soldats. « Le soleil, la pluie, le vent, la poudre, dit Montluc, la « fange, l'éminence, les fossez, ruisseaux, hayes, bois, « montagnes, vallées, profitent et nuisent, selon que l'on « s'en sçait bien ou mal servir... » Ce qui revient à dire qu'un vrai général doit être quelque peu ingénieur ; qu'il doit tout étudier et tout connaître.

Mais les officiers se pénétraient-ils bien, autrefois, d'un tel rôle et de tels devoirs? Le général Faidherbe, dans une brochure qu'il a publiée justement sur un *Projet de réorganisation d'une armée nationale,* s'élève avec énergie contre ces officiers subalternes qui se lèvent à dix heures, « *vont au café et y retournent,* » a dit un humoriste, et contre ces officiers supérieurs « habitués à la mollesse et qui, devant l'ennemi, quittaient leurs troupes pour aller s'établir « confortablement dans quelque château. » O généraux d'antichambres, de salons et de boudoirs! Montluc avait

dit aussi, de certains généraux de son temps : « Peu scert « en France de sçavoir les batailles et assauts qui ne « sçait la Cour et les dames. »

Le général Faidherbe, que l'ironique hasard des noms place immédiatement à côté du général de Failly dans le *Dictionnaire des Contemporains,* — le général Louis-Léon-César Faidherbe n'a rien de ces généraux-là. Il ne *sait point* la Cour, pour parler comme Montluc, il ne sait que la Patrie.

Né à Lille, le 3 juin 1818, élève de l'École polytechnique, puis de l'École de Metz, il partit très-jeune pour l'Algérie, servit tour à tour dans la province d'Oran, à la Guadeloupe, dans la province de Constantine, combattit en Kabylie, puis, en qualité de sous-directeur du génie, il passa au Sénégal en 1852 et demeura là de longues années, tout entier à cette œuvre difficile, immense : la colonisation d'une contrée livrée depuis plus de deux siècles à la domination des nomades, à l'immoralité et au hasard.

Le Sénégal, cette superbe possession française sur la côte d'Afrique, d'abord occupée par les Portugais, puis par nous, puis enlevée à la France en 1758 par les Anglais, reprise par les Français en 1777, reperdue pendant les guerres de l'Empire, rendue à notre pays en 1817, le Sénégal n'était rien qu'un comptoir et qu'un bazar d'esclaves avant la venue de Faidherbe.

Saint-Louis, le chef-lieu des établissements français, n'était, malgré ses douze mille habitants, qu'une agglomération de peuple en guenilles. Le gouvernement français traitait (le croirait-on ?) avec un tas de chefs de peuplades bizarres, de rois ridicules ou sinistres. On a publié un de ces traités incroyables où la France s'obli-

geait à payer : « Au brak du Oualo, dix bouteilles d'eau-« de-vie ; à son domestique, deux bouteilles d'eau-de-vie « et une barre de fer, et à la princesse Guimbotte, « une petite malle, une pièce de mousseline, quatre bou-« teilles d'eau-de-vie, dix têtes de tabac, et cinq cents « grammes de girofle ; plus, pour sa ration de vivres, « une dame-jeanne d'eau-de-vie. » Et le *brak* du Oualo avait des collègues ; l'un régnait sur le Dimar, l'autre sur le Cayar. Il y avait un prince de Gaé, un prince de Dagana, un roi des Trarzas ; tout cela pillait, tuait, volait, s'enivrait, rançonnait les pauvres noirs et se conduisait à peu près au Sénégal comme, au bon vieux temps les fiers châtelains qui guettaient, du haut de leurs donjons, les voyageurs désarmés sur les grandes routes de France.

Et les trafiquants de Saint-Louis vendaient à ces tyranneaux sinistres et bouffons de la poudre et des balles. « Ils n'encouraient pas moins, disait, dans un rapport, « le colonel Faidherbe, ils n'encouraient pas moins que « l'échafaud ou les galères comme complices de vol, de « séquestration de personnes, d'incendie et d'assassinat, « si la cour d'assises de Saint-Louis s'était souvenue du « Code pénal ; tant il est vrai que l'habitude et la routine « peuvent conduire l'homme tout doucement et sans « qu'il y songe aux plus grands attentats, quand ceux « qui sont chargés de veiller à l'exécution des lois et au « respect de la morale publique ne rappellent pas à « temps l'opinion à des idées plus saines. »

Ce *rappel à la morale*, c'est ce que voulut et fit M. Faidherbe, gouverneur du Sénégal. De 1854 à 1861, puis plus tard encore, il lutta pour faire, comme jadis Caussidière, de l'ordre avec le désordre de cette colonie. Il supprima les *coutumes* des hobereaux africains, il an-

vingt ans et, au bout de vingt ans, ont joué son sort, sa fortune, son indépendance comme sur un coup de dés, comme dans une nuit de baccarat, de ces gens qui devraient avoir le remords et la honte de leur coupable sottise et qui, loin de là, se carrent encore, vont et viennent, parlent, pérorent, jargonnent, menacent, étalent leur ventripotence et leur boursouflure et, coupables de haute trahison envers la patrie, osent tout haut parler de la justice prochaine et du châtiment à venir.

O ironie ! O renversement des faits et des rôles ! Un jour, à Bordeaux, le soir même de la séance où l'Assemblée nationale vota, à la presque unanimité, la déchéance de l'empire, Victor Hugo, président de la réunion de la gauche, rue Lafaurie-Montbadon, proposa de demander à la séance du lendemain la mise en accusation des auteurs du 2 décembre.

On ne prit pas en considération la proposition du poëte. A quoi bon la rigueur ? se dit-on. On avait raison : toute sévérité amène la plus dangereuse des réactions, celle de la pitié. On passa donc à l'ordre du jour.

— Vous avez tort, dit cependant Victor Hugo en hochant la tête. Si le 4 septembre ne juge pas le 2 décembre, c'est le 2 décembre qui jugera le 4 septembre.

Victor Hugo passa, ce jour-là, pour un prophète de mauvais augure, une autre Cassandre, inutile à écouter. Or, que font tous les jours, et que voudraient faire effectivement et sévèrement les hommes de décembre, si ce n'est le procès de ce mouvement irraisonné, instinctif, qui fut le 4 septembre et qui ne trouva devant lui, à l'heure du danger, aucun de ceux qui pendant dix-neuf ans avaient été aux honneurs, au pouvoir et à la curée ?

G.al L. Faidherbe

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE GÉNÉRAL

FAIDHERBE

C'était en mars 1871, pendant les premiers jours de la Commune. J'étais à Lille, d'où je voulais partir, afin d'étudier les champs de batailles du Nord : Villers-Bretonneux, Bapaume, Pont-Noyelles et Saint-Quentin. Le général Faidherbe, alors commandant en chef de notre armée du Nord, avait établi son quartier général à Lille, sa ville natale. C'était là qu'il avait concentré les débris de ses régiments, après la retraite sur Cambrai et la vaillante lutte du 19 janvier.

Mon ami, M. Géry Legrand, le frère de l'ancien et excellent préfet du Nord au 4 septembre, M. Pierre Legrand, m'offrit de me présenter au général Faidherbe, dont le nom avait si souvent retenti à nos oreilles durant le siége de Paris, et qui avait été un des plus grands espoirs de la pauvre ville bloquée.

Faidherbe ! ceux-là qui ont passé dans les murs de Paris les cinq longs mois d'angoisses, se rappellent encore sans doute avec quelle expression de fiévreuse espérance on prononçait ce nom, qui, avec celui de Chanzy, signifiait résistance acharnée, tactique intelligente, et aussi victoire. La nouvelle du succès de Bapaume, en janvier, nous avait enivrés comme l'annonce de la bataille de Coulmiers, en novembre. En ces heures de fugitives illusions, tout semblait aux esprits un présage d'affranchissement définitif. Et nous n'avons pas seuls fait ces rêves glorieux en pleine déroute, en plein malheur ! Le lendemain du jour où l'armée prussienne était doublement défaite à Iéna et à Auërstadt, en 1806, à Berlin, les bourgeois de la ville n'entendaient pas le bruit sourd d'une porte qui se fermait sans croire y reconnaître le bruit du canon annonçant à la cité de Frédéric II *la grande victoire remportée sur les Français*. Nos chasseurs de la garde faisaient déjà leur entrée dans la ville, que les Berlinois, en apercevant leurs uniformes verts, croyaient voir en eux l'avant-garde de la cavalerie russe qui venait, disaient-ils, d'écraser l'armée française. Il y a, hélas ! une folie particulière, un égarement spécial qui s'empare de tous les vaincus.

Donc, nous ne doutions pas que Faidherbe nous ramenât bientôt la victoire décisive. En ses heures de plaisanterie, Victor Hugo, rimant des vers alertes, s'amu-

sait, entre amis, à présenter l'état de Paris comme plein d'espoirs ; il improvisait plutôt qu'il n'écrivait des verselets comme ceux-ci :

Quoique très-pauvre en fait d'herbe,
Paris attendra que Faidherbe,
Repoussant, par un coup brillant,
Le corps qui menace Briant,
Nous aide à terminer l'affaire
Avec les vainqueurs de La Fère.

Et l'on riait. On croyait à l'armée du général Briant, on croyait à cette prétendue victoire de La Fère, on croyait à tout et à bien autre chose, et il y avait, disait-on, à cette heure, sur les remparts, un marin chargé d'écouter, dans la nuit, s'il n'entendait pas le canon de Faidherbe repoussant devant lui les Allemands jusque sous les murs de Paris.

On ne sera donc point étonné de l'empressement avec lequel j'accueillis l'offre de mon ami. Voir l'habile général dont j'admirais profondément les talents, l'écouter, m'entretenir avec lui des drames récents de la plus implacable des guerres, c'était vraiment une bonne fortune, et je ne la laissai point échapper.

Le général, logé encore à cette époque dans l'Hôtel de la division qu'il devait bientôt quitter, nous attendait, et nous reçut un matin. L'hôtel avait conservé cet aspect belliqueux qui ne manque pas de pittoresque. De grandes cartes d'état-major étaient étendues sur des châssis et des officiers, assis, travaillaient tout à côté, penchés comme des ingénieurs sur leurs épures. Un aide de camp du général, d'allures sympathiques et martiales, nous introduisit auprès du commandant en chef.

dit aussi, de certains généraux de son temps : « Peu scert « en France de sçavoir les batailles et assauts qui ne « sçait la Cour et les dames. »

Le général Faidherbe, que l'ironique hasard des noms place immédiatement à côté du général de Failly dans le *Dictionnaire des Contemporains,* — le général Louis-Léon-César Faidherbe n'a rien de ces généraux-là. Il ne *sait point* la Cour, pour parler comme Montluc, il ne sait que la Patrie.

Né à Lille, le 3 juin 1818, élève de l'École polytechnique, puis de l'École de Metz, il partit très-jeune pour l'Algérie, servit tour à tour dans la province d'Oran, à la Guadeloupe, dans la province de Constantine, combattit en Kabylie, puis, en qualité de sous-directeur du génie, il passa au Sénégal en 1852 et demeura là de longues années, tout entier à cette œuvre difficile, immense : la colonisation d'une contrée livrée depuis plus de deux siècles à la domination des nomades, à l'immoralité et au hasard.

Le Sénégal, cette superbe possession française sur la côte d'Afrique, d'abord occupée par les Portugais, puis par nous, puis enlevée à la France en 1758 par les Anglais, reprise par les Français en 1777, reperdue pendant les guerres de l'Empire, rendue à notre pays en 1817, le Sénégal n'était rien qu'un comptoir et qu'un bazar d'esclaves avant la venue de Faidherbe.

Saint-Louis, le chef-lieu des établissements français, n'était, malgré ses douze mille habitants, qu'une agglomération de peuple en guenilles. Le gouvernement français traitait (le croirait-on ?) avec un tas de chefs de peuplades bizarres, de rois ridicules ou sinistres. On a publié un de ces traités incroyables où la France s'obli-

geait à payer : « Au brak du Oualo, dix bouteilles d'eau-« de-vie ; à son domestique, deux bouteilles d'eau-de-vie « et une barre de fer, et à la princesse Guimbotte, « une petite malle, une pièce de mousseline, quatre bou-« teilles d'eau-de-vie, dix têtes de tabac, et cinq cents « grammes de girofle ; plus, pour sa ration de vivres, « une dame-jeanne d'eau-de-vie. » Et le *brak* du Oualo avait des collègues ; l'un régnait sur le Dimar, l'autre sur le Cayar. Il y avait un prince de Gaé, un prince de Dagana, un roi des Trarzas ; tout cela pillait, tuait, volait, s'enivrait, rançonnait les pauvres noirs et se conduisait à peu près au Sénégal comme, au bon vieux temps les fiers châtelains qui guettaient, du haut de leurs donjons, les voyageurs désarmés sur les grandes routes de France.

Et les trafiquants de Saint-Louis vendaient à ces tyranneaux sinistres et bouffons de la poudre et des balles. « Ils n'encouraient pas moins, disait, dans un rapport, « le colonel Faidherbe, ils n'encouraient pas moins que « l'échafaud ou les galères comme complices de vol, de « séquestration de personnes, d'incendie et d'assassinat, « si la cour d'assises de Saint-Louis s'était souvenue du « Code pénal ; tant il est vrai que l'habitude et la routine « peuvent conduire l'homme tout doucement et sans « qu'il y songe aux plus grands attentats, quand ceux « qui sont chargés de veiller à l'exécution des lois et au « respect de la morale publique ne rappellent pas à « temps l'opinion à des idées plus saines. »

Ce *rappel à la morale,* c'est ce que voulut et fit M. Faidherbe, gouverneur du Sénégal. De 1854 à 1861, puis plus tard encore, il lutta pour faire, comme jadis Caussidière, de l'ordre avec le désordre de cette colonie. Il supprima les *coutumes* des hobereaux africains, il an-

nexa le Oualo et le Dimar à nos possessions primitives; il imposa à plus d'un million de noirs la loi française, fonda des écoles gratuites, il établit des télégraphes, il f creuser des canaux, il protesta, en un mot, contre le pr jugé qui veut que notre race française ne puisse jama devenir colonisatrice. Descartes prouvait le mouveme d'une façon bien simple : il marchait. Le génér Faidherbe a démontré de même que la France pouva avoir des colons : il a fécondé, créé, agrandi une coloni

Et quel renom il a su donner à notre drapeau par s expéditions hardies ! Il ne fut pas seulement un organ sateur remarquable, il fut un soldat admirable. En janvi 1861, il enlevait au roi de Cayar la rive droite du Sén gal et la côte ; il forçait un de ces prophètes qui prèche la guerre sainte, Omer-el-Hadji (*le saint*), à s'inclin devant lui ; il donnait à la France la presqu'île du Ca Vert et la province de Diander, plus de cent lieues carrée Il faisait publier en quatre langues, en français, en ou lof, en toukouleur, en sarrakhollé, un *Annuaire du Sén gal* qui rappelait à ces populations ce qu'était et ce qu pouvait la France, et lorsque, plus tard, nommé comma dant de la subdivision de Bône, Faidherbe partait po l'Algérie, il pouvait être satisfait de son œuvre : le Sén gal était organisé, et notre pays possédait du moins ur colonie prospère.

La guerre de 1870 trouva le général Faidherbe con mandant la province de Constantine. Le général offri après le 4 Septembre, ses services à M. Gambetta, c nommé général de division le 23 novembre, il prit commandement en chef de cette armée du Nord qu'ava tant bien que mal organisée Bourbaki, et dans laquelle c soldat, pourtant intrépide, manquait de confiance

Faidherbe, du moins, sut oser. Il n'avait à sa disposition que de jeunes troupes, à peine un noyau d'anciens soldats, des chasseurs à pied, des marins ; il n'en attaqua pas moins Manteuffel ; il combattit deux jours durant devant Pont-Noyelles, il fit sentir à l'ennemi ce que pouvait un tacticien habile et, en fin de compte, il empêcha le général prussien de marcher sur le Havre. Il sauva ce port de ravitaillement, il empêcha la réquisition avide et l'occupation accablante de s'abattre sur la cité d'Ango et de François Ier.

Avec quelle simplicité pleine de charme et non sans grandeur le général Faidherbe s'entretenait avec nous de ces journées de luttes, et nous expliquait pourquoi, repoussant les Prussiens au premier choc, il était forcé ensuite, par prudence, de rentrer dans ses cantonnements :

« — J'avais à peu près à ma disposition dix mille hommes de bonnes troupes, éprouvées, aguerries ; je les lançais sur l'ennemi, et ils y marchaient sans hésiter. Les Allemands reculaient et croyaient que ce qu'ils prenaient pour la réserve de mon armée, et ce qui était en réalité mon armée elle-même, valait cette avant-garde. Mais à chaque rencontre, ces hommes d'élite diminuaient. Le jour où il m'a fallu livrer bataille avec mon armée tout entière, comme à Saint Quentin, le 19 janvier, j'ai été écrasé, mais sans laisser, du moins, aucun trophée entre les mains de l'ennemi, rien que deux petits obusiers de montagne que nos artilleurs n'ont pu emmener. »

Le général Faidherbe a d'ailleurs raconté cette histoire dans un livre sobre et sans phrases, la *Campagne de l'Armée du Nord*. Moins oublieux que d'autres généraux de la Défense nationale, il le dédiait publiquement à

Gambetta. C'est là qu'on trouvera tous ces souvenirs d'hier, la journée de Bapaume, la marche sur Péronne, la lutte acharnée contre Manteuffel d'abord, puis contre Von Gœben. Chose étrange ! Von Gœben, grand, sec, maigre, des lunettes devant les yeux, rappelle d'une façon singulière le visage même de celui qui lui disputa la victoire à Saint-Quentin. Il m'a été donné de parler au général prussien et, à ce nom de Faidherbe, j'ai vu dans le regard de l'Allemand, comme un éclair, le souvenir de la lutte passée, tandis qu'il disait lentement :

— Faidherbe ? c'est un général d'élite !

Aimé et populaire dans son pays, élu à la fois député dans le Pas-de-Calais, dans la Somme et dans le Nord, par plus de trois cent mille voix, le général Faidherbe était entré à la Chambre précédé par une double réputation de général patriote et de politique résolu. S'il faut tout dire, la droite de la Chambre ne considérait point sans effroi la venue du vainqueur de Bapaume, et elle se demandait si Faidherbe ne chasserait pas, un beau jour, l'Assemblée du plat de cette épée d'honneur que venaient de lui offrir les habitants d'Amiens et de Saint-Quentin. La peur a, de tous temps, été le fond même de l'âme tremblante des Parlements. Quelques gens effarés se disaient, tout bas, dans les couloirs, que le général Faidherbe était le général tout trouvé d'un *coup d'État gambettiste*. Pauvres gens ! Sévère observateur de la loi, de la double loi écrite et morale, le général Faidherbe n'avait garde de songer à autre chose qu'à accomplir son mandat de représentant du peuple. On vit, un jour, arriver à l'Assemblée de Versailles un homme maigre et

boutonné dans son paletot noir, qui s'assit froidement à son banc, près de son ami le docteur Jules Testelin, l'intègre député du Nord, et qui, écoutant d'une oreille assourdie les discussions orageuses de la Chambre, se pencha bientôt vers son ami et, d'un ton ironique et calme :

— Allons-nous-en, Jules, dit-il doucement : ils font trop de bruit !

Lui, l'homme de la réflexion solitaire et de l'action sans fracas, sentait, dès la première heure, la vanité de ces harangues et l'inutilité de ces duels de *palabres*. Il se disait que le savant qui veille, poursuivant son œuvre, que le penseur qui cherche, que le soldat qui voue son existence à une idée, la patrie, à un symbole, le drapeau, que tout ce qui lutte, travaille, agit, crée, donne au pays la richesse par son labeur ou la gloire par son dévouement, que ces artisans de vie nationale sont plus utiles dans le présent, plus utiles surtout dans l'avenir que les politiques habiles ou audacieux qui font, autour de la tribune, la petite guerre tumultueuse et attristante des places, des pensions et des portefeuilles.

Alors, comme il avait donné sa démission de représentant en février 1871, il se démit encore de ses fonctions, le 20 août, déclarant que l'Assemblée, en s'attribuant le pouvoir constituant, dépassait les droits que lui avaient conférés les électeurs. Lorsque la lettre par laquelle le général Faidherbe annonçait cette résolution fut lue par le Président de l'Assemblée, des amis du général le cherchèrent dans les couloirs, espérant le faire revenir sur sa décision, mais ils ne le trouvèrent pas. Faidherbe, libre dé-

sormais, s'occupait déjà de visiter les anciens forts de Paris, encore tels que les avait laissés le bombardement, et le soir même, il repartait pour Lille où il allait retrouver son coin de terre natale, sa maison paternelle, le logis où ses sœurs et lui avaient grandi, lui, songeant à servir sa patrie, elles, les vieilles filles toutes dévouées, s'entretenant de Louis-César dont le nom devenait illustre !

A Lille, le général Faidherbe, que le gouvernement de M. Thiers envoyait, il y a trois ans, étudier les inscriptions libyques et les monuments de la haute Egypte, continue ses recherches savantes. Il a publié, il y a quatre ans, un mémoire d'une valeur tout à fait magistrale : une *collection complète des Inscriptions Numidiques* avec des aperçus ethnographiques sur les Numides. Rien de plus intéressant que ces pages où le savant évoque les populations primitives et les tribus libyennes. Après avoir mis Jomini en pratique, le général consulte Hérodote. Il se repose ou se console de la guerre avec la science. Une inscription du temps de Jugurtha ou de Massinissa lui fait oublier, un moment, le passager abaissement d'une nation qui ne fût jamais tombée si ses chefs eussent été tous des hommes tels que lui.

Je l'entends encore me dire quel eût été son projet s'il eût été appelé à défendre Paris :

— J'aurais voulu que tout le monde y fût soldat. Point de bataillons de gardes nationaux ; des régiments, et tous ces régiments soumis à la discipline militaire. Au lieu de les laisser dans l'intérieur de la ville, je les eusse fait camper hors des murs, sous la protection des forts. Avec milliers d'hommes ainsi disciplinés, aguerris, trem-

pés, on pouvait combattre, on pouvait tout tenter et tout espérer !

Quand il commandait la place de Lille, on voyait passer, les jours de revue, au galop de son cheval arabe, le général Faidherbe, si rapide que ses aides de camp avaient peine à le suivre. Cavalier admirable, il apparaissait et disparaissait dans un nuage de poussière. Parfois on le voyait encore, caracolant, suivi d'un petit nègre, ramené du Sénégal. Aux jours de bataille, calme et d'un sang-froid superbe, il suivait en tacticien habile toutes les phases du combat. A Saint-Quentin il se faisait amener d'heure en heure les prisonniers allemands et regardait leurs chaussures. Les soldats de Von Gœben, qui le suivaient depuis plusieurs jours, avaient leurs bottes chargées de la boue et de la neige délayée des jours de janvier. Lorsque, vers la fin de la journée, on amena au général des prisonniers chaussés de bottes à peu près luisantes, il comprit que le chemin de fer apportait à Von Gœben des renforts du côté de Paris, et il donna l'ordre de la retraite, sauvant ce qu'il pouvait de son armée, après une journée de lutte épique : ses canons, ses étendards et son honneur.

Aujourd'hui, le général Faidherbe passe, songeant, un parapluie ou un livre sous le bras, dans les rues de sa ville natale, salué par tous comme une gloire sans tache, estimé, aimé, respecté de ceux mêmes qui ne sont point de son parti, adoré du peuple qui voit en lui un général de la défense et un soldat de la République. Figure martiale et pensive. Savant et militant, ethnographe comme Bugeaud était agronome, acclamé à l'étranger lorsqu'il se présente à quelqu'un de ces congrès scientifiques où il est le premier

comme au combat, dans un temps où tout s'écroule, le général Faidherbe aura eu du moins cette gloire de réunir deux des anciennes vertus de notre France : la France de la pensée et de l'épée. Il a tenu le glaive et la plume, et il les a noblement fait servir à une même œuvre, ce penseur, ce patriote et ce soldat : — à une œuvre de liberté.

Napoléon Bonaparte

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE

PRINCE NAPOLEON

Il a cinquante-deux ans aujourd'hui ; fils du roi Jérôme et de la princesse de Wurtemberg, il est né, en exil, le 9 septembre 1822. La plupart des Bonaparte proscrits habitaient Rome ; ce fut à Rome que le prince Joseph-Charles-Paul-Jérôme Bonaparte, plus connu sous le nom de *prince Napoléon*, passa son enfance. Enfance triste comme toutes celles des exilés. La vieille Létizia Bonaparte, la mère de Napoléon Ier, racontait parfois à l'enfant le grand rêve écroulé, le songe de colossale puissance qui lui avait toujours semblé, à elle, la femme corse, ne pas devoir rencontrer un lendemain. En 1831 (le prince Napoléon avait neuf ans), il fallut quitter Rome. Deux de ses cou-

sins, le prince Charles et le prince Louis-Napoléon, le futur empereur, s'étaient mis à la tête d'une révolte dans les Romagnes. L'un devait y périr, mourir à Forli des suites de ses fatigues et de ses blessures ; l'autre, le fils préféré de la reine Hortense, devait échapper à tous les dangers. Il croyait déjà à son étoile. Le père du prince Napoléon, le roi Jérôme, trouvait alors son neveu fort compromettant.

A la vérité, l'équipée de la Romagne fut cause que la famille de l'ancien roi de Westphalie dut quitter les États du pape et se réfugier à Florence. La princesse Catherine emmena ses deux enfants, son fils et la princesse Mathilde. En 1835, le roi Jérôme mettait le prince Napoléon en pension à Genève ; plus tard, l'enfant reçut des leçons de sa tante, la reine Hortense, et il eut pour *répétiteur*, à Arenenberg, son cousin, le futur Napoléon III. Le prince Napoléon avait quatorze ans lorsqu'il entra à l'école militaire de Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg. Il y demeura quatre ans, étudiant la balistique et les manœuvres stratégiques, mais en homme qui préféra toujours la théorie à la pratique. Achille, déguisé en femme, trahissait son sexe en se précipitant sur les glaives. Le prince Napoléon n'avait qu'un goût médiocre pour ces engins destructeurs : il laissait à son cousin la passion de l'artillerie, passion malheureuse qui aboutit à la fantasmagorie des mitrailleuses. Ce qu'aimait le prince Napoléon, c'était les voyages. Il parcourut l'Europe, il étudia, il compara les institutions et les mœurs. Esprit cultivé, intelligence remarquable, il aima toujours à tout connaître. Bien différent de son cousin, qui ne fut qu'un rêveur, un extatique fourvoyé dans l'action, il est, au contraire, pratique et militant, je ne dis pas militaire. Il visita l'Italie, l'Alle-

magne, l'Angleterre, l'Espagne, tout excepté la France, dont le sol lui était interdit. En 1845, M. Guizot lui permit cependant d'y séjourner. Il y entra, il y demeura pendant trois ou quatre mois sous le nom de *comte de Montfort*, mais, à Paris, il conspirait, il s'agitait, et le prince dut bientôt reprendre le chemin de la frontière.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, la famille du roi Jérôme était en instances pour obtenir sa rentrée en France. Victor Hugo prêtait, à la Chambre des pairs, son éloquence au frère de Napoléon Ier qui demandait à venir mourir dans sa patrie. On a su plus tard que Louis-Philippe était prêt à tout accorder, en y ajoutant même une dotation annuelle. La journée de Février, qui renversa une royauté, ouvrit la porte à ces prétendants qui ne se donnaient alors que pour des *citoyens*. Dès le 26 février, le prince Napoléon écrivait : « Au moment de la victoire « du peuple, je me suis rendu à l'Hôtel-de-Ville. Le devoir « de tout bon citoyen est de se réunir autour du gouver- « nement provisoire de la République, et je tiens à être « un des premiers à le faire, heureux si mon patriotisme « peut être utilement employé. » Le prince avait alors vingt-six ans. La Corse le choisit pour député ; à l'Assemblée constituante, il siégea à gauche, sur la Montagne, comme cet autre prince, Pierre Bonaparte, son cousin. Il parla au nom de la Pologne, au nom de l'Italie, et l'exilé d'hier ne voulut point voter de loi d'exil contre la famille des Bourbons. A l'Assemblée législative, il siégea en qualité de représentant du peuple du département de la Sarthe. Le citoyen Jérôme Napoléon fréquentait volontiers alors les montagnards les plus qualifiés. Lorsque, peu de temps avant le coup d'État, Victor Hugo prononça son fameux discours où, malgré les vociférations, il s'é-

sormais, s'occupait déjà de visiter les anciens forts de Paris, encore tels que les avait laissés le bombardement, et le soir même, il repartait pour Lille où il allait retrouver son coin de terre natale, sa maison paternelle, le logis où ses sœurs et lui avaient grandi, lui, songeant à servir sa patrie, elles, les vieilles filles toutes dévouées, s'entretenant de Louis-César dont le nom devenait illustre !

A Lille, le général Faidherbe, que le gouvernement de M. Thiers envoyait, il y a trois ans, étudier les inscriptions libyques et les monuments de la haute Egypte, continue ses recherches savantes. Il a publié, il y a quatre ans, un mémoire d'une valeur tout à fait magistrale : une *collection complète des Inscriptions Numidiques* avec des aperçus ethnographiques sur les Numides. Rien de plus intéressant que ces pages où le savant évoque les populations primitives et les tribus libyennes. Après avoir mis Jomini en pratique, le général consulte Hérodote. Il se repose ou se console de la guerre avec la science. Une inscription du temps de Jugurtha ou de Massinissa lui fait oublier, un moment, le passager abaissement d'une nation qui ne fût jamais tombée si ses chefs eussent été tous des hommes tels que lui.

Je l'entends encore me dire quel eût été son projet s'il eût été appelé à défendre Paris :

— J'aurais voulu que tout le monde y fût soldat. Point de bataillons de gardes nationaux ; des régiments, et tous ces régiments soumis à la discipline militaire. Au lieu de les laisser dans l'intérieur de la ville, je les eusse fait camper hors des murs, sous la protection des forts. Avec ces milliers d'hommes ainsi disciplinés, aguerris, trem-

pés, on pouvait combattre, on pouvait tout tenter et tout espérer !

Quand il commandait la place de Lille, on voyait passer, les jours de revue, au galop de son cheval arabe, le général Faidherbe, si rapide que ses aides de camp avaient peine à le suivre. Cavalier admirable, il apparaissait et disparaissait dans un nuage de poussière. Parfois on le voyait encore, caracolant, suivi d'un petit nègre, ramené du Sénégal. Aux jours de bataille, calme et d'un sang-froid superbe, il suivait en tacticien habile toutes les phases du combat. A Saint-Quentin il se faisait amener d'heure en heure les prisonniers allemands et regardait leurs chaussures. Les soldats de Von Gœben, qui le suivaient depuis plusieurs jours, avaient leurs bottes chargées de la boue et de la neige délayée des jours de janvier. Lorsque, vers la fin de la journée, on amena au général des prisonniers chaussés de bottes à peu près luisantes, il comprit que le chemin de fer apportait à Von Gœben des renforts du côté de Paris, et il donna l'ordre de la retraite, sauvant ce qu'il pouvait de son armée, après une journée de lutte épique : ses canons, ses étendards et son honneur.

Aujourd'hui, le général Faidherbe passe, songeant, un parapluie ou un livre sous le bras, dans les rues de sa ville natale, salué par tous comme une gloire sans tache, estimé, aimé, respecté de ceux mêmes qui ne sont point de son parti, adoré du peuple qui voit en lui un général de la défense et un soldat de la République. Figure martiale et pensive. Savant et militant, ethnographe comme Bugeaud était agronome, acclamé à l'étranger lorsqu'il se présente à quelqu'un de ces congrès scientifiques où il est le premier

comme au combat, dans un temps où tout s'écroule, le général Faidherbe aura eu du moins cette gloire de réunir deux des anciennes vertus de notre France : la France de la pensée et de l'épée. Il a tenu le glaive et la plume, et il les a noblement fait servir à une même œuvre, ce penseur, ce patriote et ce soldat : — à une œuvre de liberté.

Napoléon Bonaparte

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE

PRINCE NAPOLEON

Il a cinquante-deux ans aujourd'hui ; fils du roi Jérôme et de la princesse de Wurtemberg, il est né, en exil, le 9 septembre 1822. La plupart des Bonaparte proscrits habitaient Rome ; ce fut à Rome que le prince Joseph-Charles-Paul-Jérôme Bonaparte, plus connu sous le nom de *prince Napoléon*, passa son enfance. Enfance triste comme toutes celles des exilés. La vieille Létizia Bonaparte, la mère de Napoléon Ier, racontait parfois à l'enfant le grand rêve écroulé, le songe de colossale puissance qui lui avait toujours semblé, à elle, la femme corse, ne pas devoir rencontrer un lendemain. En 1831 (le prince Napoléon avait neuf ans), il fallut quitter Rome. Deux de ses con-

sins, le prince Charles et le prince Louis-Napoléon, le futur empereur, s'étaient mis à la tête d'une révolte dans les Romagnes. L'un devait y périr, mourir à Forli des suites de ses fatigues et de ses blessures ; l'autre, le fils préféré de la reine Hortense, devait échapper à tous les dangers. Il croyait déjà à son étoile. Le père du prince Napoléon, le roi Jérôme, trouvait alors son neveu fort compromettant.

A la vérité, l'équipée de la Romagne fut cause que la famille de l'ancien roi de Westphalie dut quitter les États du pape et se réfugier à Florence. La princesse Catherine emmena ses deux enfants, son fils et la princesse Mathilde. En 1835, le roi Jérôme mettait le prince Napoléon en pension à Genève ; plus tard, l'enfant reçut des leçons de sa tante, la reine Hortense, et il eut pour *répétiteur*, à Arenenberg, son cousin, le futur Napoléon III. Le prince Napoléon avait quatorze ans lorsqu'il entra à l'école militaire de Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg. Il y demeura quatre ans, étudiant la balistique et les manœuvres stratégiques, mais en homme qui préféra toujours la théorie à la pratique. Achille, déguisé en femme, trahissait son sexe en se précipitant sur les glaives. Le prince Napoléon n'avait qu'un goût médiocre pour ces engins destructeurs : il laissait à son cousin la passion de l'artillerie, passion malheureuse qui aboutit à la fantasmagorie des mitrailleuses. Ce qu'aimait le prince Napoléon, c'était les voyages. Il parcourut l'Europe, il étudia, il compara les institutions et les mœurs. Esprit cultivé, intelligence remarquable, il aima toujours à tout connaître. Bien différent de son cousin, qui ne fut qu'un rêveur, un extatique fourvoyé dans l'action, il est, au contraire, pratique et militant, je ne dis pas militaire. Il visita l'Italie, l'Alle-

magne, l'Angleterre, l'Espagne, tout excepté la France, dont le sol lui était interdit. En 1845, M. Guizot lui permit cependant d'y séjourner. Il y entra, il y demeura pendant trois ou quatre mois sous le nom de *comte de Montfort*, mais, à Paris, il conspirait, il s'agitait, et le prince dut bientôt reprendre le chemin de la frontière.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, la famille du roi Jérôme était en instances pour obtenir sa rentrée en France. Victor Hugo prêtait, à la Chambre des pairs, son éloquence au frère de Napoléon Ier qui demandait à venir mourir dans sa patrie. On a su plus tard que Louis-Philippe était prêt à tout accorder, en y ajoutant même une dotation annuelle. La Journée de Février, qui renversa une royauté, ouvrit la porte à ces prétendants qui ne se donnaient alors que pour des *citoyens*. Dès le 26 février, le prince Napoléon écrivait : « Au moment de la victoire « du peuple, je me suis rendu à l'Hôtel-de-Ville. Le devoir « de tout bon citoyen est de se réunir autour du gouver- « nement provisoire de la République, et je tiens à être « un des premiers à le faire, heureux si mon patriotisme « peut être utilement employé. » Le prince avait alors vingt-six ans. La Corse le choisit pour député ; à l'Assemblée constituante, il siégea à gauche, sur la Montagne, comme cet autre prince, Pierre Bonaparte, son cousin. Il parla au nom de la Pologne, au nom de l'Italie, et l'exilé d'hier ne voulut point voter de loi d'exil contre la famille des Bourbons. A l'Assemblée législative, il siégea en qualité de représentant du peuple du département de la Sarthe. Le citoyen Jérôme Napoléon fréquentait volontiers alors les montagnards les plus qualifiés. Lorsque, peu de temps avant le coup d'État, Victor Hugo prononça son fameux discours où, malgré les vociférations, il s'é-

criait que la France verrait, « *après Auguste, Augustule et après Napoléon-le-Grand, Napoléon-le-Petit,* » au moment où l'orateur, après trois ou quatre heures de harangue, descendait de la tribune et, tout en nage, s'en allait par les couloirs, un de ses collègues vint en courant lui jeter son manteau sur les épaules et lui dire :

— Prenez garde ! soignez-vous, moins pour vous que pour nous, car votre voix et votre personne sont trop utiles à la République ! »

Ce saint Martin démocratique faisant mieux que saint Martin, puisqu'il ne partageait point son manteau et le donnait tout entier, c'était le prince Napoléon qui devait si peu de temps après, lors du rétablissement de l'empire, être déclaré prince français et par conséquent apte à succéder à la couronne.

On connaît l'histoire du prince Napoléon sous l'empire. Elle se borne à des simulacres de commandements militaires, à des expéditions aventureuses, à des travaux pacifiques et à des discours assez inattendus et souvent énergiques.

Au moment de l'expédition de Crimée, le prince avait sollicité lui-même de conduire à l'ennemi des soldats que sa qualité de prince lui donnait, contre toute justice, le droit de commander. L'ancien élève de l'école de Ludwigsbourg avait été, en effet, promu d'un seul coup au grade de général de division. C'était un avancement rapide. « L'uniforme que je suis fier de porter, écrivait le « prince à l'empereur, m'impose des devoirs... Quand la « nation prend les armes, ma place est au milieu des soldats. » Il n'y resta pas longtemps. Après avoir figuré à la bataille de l'Alma, belliqueux souvenir que le peintre Horace Vernet a illustré dans un tableau qui n'est pas de

ses meilleurs, faisant ricocher un boulet sous les pieds du cheval de Son Altesse, le prince reprit, presque en compagnie du duc de Cambridge, le chemin de l'Occident. Le duc, dégoûté de la gloire depuis la tuerie d'Inkermann, rentrait en Angleterre où l'air des salons lui paraissait meilleur. Le prince revenait à Paris, dédaigneux des lauriers militaires, et préférant les myrtes et les roses tombés des mains de la beauté.

Car il y avait, il y a peut-être encore, un voluptueux chez cet homme. Il est de la religion d'Horace qui, lui aussi, jetait son bouclier. Lorsqu'il s'était embarqué pour l'Orient sur le *Roland*, le prince avait glissé sous son habit un bouquet de violettes et une médaille catholique apportés par la main tremblante de Rachel. Il rapportait le bouquet fané et il prétendait bien en cueillir d'autres. On dit que la plus belle conquête de Louis XIV était Mlle de la Vallière. Le prince Napoléon, que sa grandeur appelait vers le rivage et le quai d'embarquement, devait aussi marquer sa vie par de superbes conquêtes. Comédiennes et folles filles capitulaient devant lui sans qu'il fût contraint de faire un long siége, et, tandis que les bourgmestres apportaient à son oncle les clefs des villes sur des plats d'or, c'est en déposant les napoléons sur des plateaux d'argent qu'il emportait les clefs des boudoirs.

Après tout, le prince était jeune, robuste, d'une beauté césarienne. Sceptique et épicurien, il prenait le temps comme il venait, étonnant d'ailleurs par ses boutades, et capable de s'embarquer, comme il le fit, pour la Norwége et l'Islande, et d'aller au Groenland souper. Type singulier et fait de contrastes : ambitieux et dédaigneux, affamé de jouissances et capable de renoncer à la vie facile pour

suivre une expédition scientifique. Orateur vigoureux, combattant la papauté, répondant un jour en plein Sénat, à M. de la Rochejacquelein, que la force des Bonaparte était dans la haine du peuple pour les « nobles, les émigrés et les traîtres », il eût été capable, un moment, de se faire, en France, une quasi-popularité s'il eût possédé, ce qui seul fait chez nous les hommes populaires, l'audace, le charme et ce je ne sais quoi de chevaleresque qui convient à tout héros français.

Un héros ! hélas, le prince Napoléon devait toujours garder et gardera toujours le coup droit que lui porta, en 1861, le duc d'Aumale dans sa fameuse *Lettre sur l'Histoire de France*. Le prince avait attaqué les d'Orléans avec colère ; le duc d'Aumale répliqua avec vigueur :

« Vous parlez aujourd'hui, disait-il, en termes magnifiques du coup d'État du 2 décembre. On ne vous a pas, toutefois, rencontré ce jour-là dans le groupe des fidèles accourus à l'Élysée pour se vouer intrépidement à la fortune du nouveau dictateur. Vous n'étiez pas non plus, il est vrai, au milieu des représentants de la nation qui protestaient à la mairie du xᵉ arrondissement et ailleurs contre le renversement des lois de leur pays. Où étiez-vous donc ? Personne ne le saurait encore si, parmi les hommes résolus qui se consultaient à cette heure d'angoisse pour savoir si leur devoir n'était pas d'aller combattre derrière les barricades, quelques-uns ne se souvenaient de vous avoir vu tout à coup apparaître au milieu d'eux, sauf à disparaître quand, la fortune s'étant prononcée, la police est venue plus tard pour les saisir au nom du vainqueur. »

Le duc d'Aumale s'étonnait encore que le duc d'Orléans, son grand père, n'eût pas trouvé grâce devant le prince

qui avait siégé, comme Philippe-Égalité, au côté gauche d'une Assemblée républicaine, et après avoir parlé de la différence des destinées :

— Mon grand-père, ajoutait-il, sortit de la Convention nationale pour monter à l'échafaud, et vous n'êtes descendu des bancs de la Montagne que pour entrer dans la somptueuse demeure où le duc d'Orléans était né !

Et ce n'était pas tout. On n'a pas oublié, dans cette brochure historique, la page ironique où l'auteur de la *Lettre* montrait le prince Napoléon présidant, de loin, à Paris même, aux destinées de l'Algérie, après avoir eu « l'inestimable bonheur de voir débarquer nos légions « d'Afrique en Crimée, » et le souverain dédain avec lequel le duc ajoutait : « Si vous n'avez pu les suivre jusqu'à la fin de leurs glorieux travaux devant Sébastopol, vous avez pu, du moins, entendre raconter leurs exploits à Magenta et à Solférino, retenu non loin d'elles, comme vous l'avez expliqué, par le soin de rechercher le matériel de guerre de la duchesse de Parme. »

Un moment on put croire que le prince Napoléon répondrait par un cartel ; on ne tarda pas à être détrompé. Les *boulevardiers* s'amusaient alors beaucoup d'une anecdote qui, montrait le vaudevilliste Lambert-Thiboust, se trouvant dans un boudoir où se faisait annoncer le prince, et répondant : « Dites-lui que madame est avec le duc d'Aumale ! » Vraie ou fausse, l'anecdote, contée par Lambert-Thiboust lui-même, fit beaucoup rire ce *tout Paris* qui chaque jour réclame sa ration de scandale.

C'était l'époque où Hippolyte Flandrin, ayant exposé au Salon le portrait du prince, M. Edmond About publiait cet article qui fit tapage et qui nous paraît si curieux à relire aujourd'hui. En critiquant le *Salon de* 1861,

M. About s'arrêtait assez longuement devant la peinture de Flandrin et cherchait l'homme même dans l'œuvre d'art :

« Le voilà bien, disait-il, ce César déclassé, que la nature a jeté dans le moule des empereurs romains, et que la fortune a condamné à se croiser les bras sur les marches d'un trône : fier du nom qu'il porte et des talents qu'il a révélés, mais atteint au fond du cœur d'une blessure invisible, et révolté secrètement contre la fatalité qui pèse sur lui; aristocrate par l'éducation, démocrate par instinct, fils légitime et non bâtard de la Révolution française; né pour l'action, condamné, peut-être pour toujours, à l'agitation sans but et au mouvement stérile : affamé de gloire, dédaigneux de la popularité vulgaire, sans souci du qu'en dira-t-on, trop haut de cœur pour faire sa cour au peuple ou à la bourgeoisie, suivant la vieille tradition du Palais-Royal. »

César déclassé! Le mot était pittoresque ; il est resté. Le critique trouvait encore dans le modèle du peintre « un côté florentin par où le prince se rapproche des Médicis », mais c'était trop. César déclassé disait tout. J'ajouterais qu'aujourd'hui, le prince Napoléon, avec ses velléités d'alliance avec le peuple, me fait songer plutôt à un démagogue qui rêverait de se faire César.

L'alliance du prince avec le peuple !

L'auteur des *Mémoires pour nuire à l'histoire de mon temps*, M. Bourgogne, ex-secrétaire particulier du prince Napoléon, dans le livre qu'il publiait avec cette épigraphe : « *Nolite confidere principibus*, ne vous fiez pas aux Princes », a fait connaître son opinion sur celui qu'il a connu si intimement :

— Dieu, s'écrie-t-il, garde la France d'un tel maître !

Le général Bonaparte, au retour d'Italie, apercevant la foule qui se pressait, s'étouffait pour le mieux voir, dit, un jour, à un de ses aides de camp : « Il y aurait plus de monde encore si on me conduisait à l'échafaud ! » Le prince Napoléon — qui le croirait à cette heure — eut, un moment, cette sorte de dédain d'une popularité qui se jette au cou de tout venant. Il voyageait, en wagon, avec un ami, et, aux stations, comme on le savait là, les curieux accouraient. Beaucoup même poussaient des *vivats*, car ce besoin servile qu'ont les hommes d'acclamer quelqu'un, qui que ce soit, et de faire acte de vasselage. Le prince, indifférent à ces cris, demeurait étendu dans le fond du wagon, immobile.

— Monseigneur, lui dit son compagnon, montrez-vous donc au moins, ne fût-ce qu'une minute, à la portière. Les braves gens attendent; ils voudraient vous voir!

— Eux? fit-il. Allons donc! Ils m'assomment. Ils ne me connaissent même pas. Ils n'ont soif que de voir un prince !

Et il demeura étendu.

Cette dédaigneuse humeur lui a passé, s'il faut en croire ses actes présents. La popularité ne lui semble plus la *grande impudique* dont parle le poëte des *Iambes*. Elle possède maintenant un charme; il l'a choie, il la courtise. Il s'attache à se rendre populaire dans les ateliers et les faubourgs. Parce que quelques rares ouvriers déclassés se rapprochent de lui, dans un espoir facile à comprendre, il se figure que les travailleurs comptent sur Son Altesse. Il s'imagine que le fameux *Pacte*, rédigé entre le prince Napoléon et M. Édouard Portalis ou M. Pierre Denis, a été contresigné par les masses. Il ignore la passion, l'idée, l'âme de l'ouvrier parisien. Il prend pour des artisans vé-

ritables, honnêtes et convaincus, ces bohémiens d'atelier qui sont de toutes les manifestations profitables, qu'ils dînent au Palais-Royal, sous l'Empire, ou qu'ils figurent dans les cérémonies réglées comme des opéras, devant la chapelle mortuaire de Chiselhurst. « Le peuple est avec moi ! » dit-il volontiers, au dessert, à ses intimes. Le peuple ! Non, le peuple n'est pas là ; le peuple est avec ceux qui veulent le faire libre ; derrière les Césars d'hier ou d'autrefois, je ne vois rien que la plèbe. Encore cette plèbe ne choisirait-elle pas le prince pour tyran.

Le prince Napoléon n'est ni démocrate, ni démophile ; il serait plutôt démagogue et démophage. Il a beau jeu à protester aujourd'hui contre le régime de son cousin et à déclarer qu'il était fort mécontent de l'Empire. Il n'en a pas moins touché, de 1851 à 1870, quarante et un millions et plus, et l'*Almanach de Gotha* n'en inscrivait pas moins Son Altesse parmi les membres de la famille impériale. L'*Almanach* importait peu au prince ; les bons sur le Trésor lui plaisaient davantage. Il les a digérés. Il ne se reconnaît plus solidaire de l'Empire. Le procédé est trop commode. C'est celui de l'administrateur qui se dérobe à l'heure de la reddition des comptes. Avec ces quarante millions on peut être librement démocrate, artiste, président de sociétés savantes, amateur de coulisses et voyageur au pôle nord. Voyages et sessions, billets d'absence et jetons de présence, sont, en vérité, payés assez cher !

Et pourtant, il faut avouer que le prince a vu de près le peuple ; mais il l'a vu comme ceux qui s'en servent en le méprisant. Il a plus vécu que Napoléon III, qui ne s'agitait que dans le rêve. S'il a eu le dédain de la gloire, c'est qu'il en a pu apprécier le néant. On le voit bien à cette incroyable et poignante et véridique histoire qu'il a contée

lui-même, et que son secrétaire, Bourgogne, a pour ainsi dire écrite sous sa dictée. Le prince Napoléon était représentant du peuple. Il habitait non loin du Palais-Royal, et, presque tous les soirs, au coin de la rue d'Alger, une pauvre fille l'accostait. Le prince l'évitait, mais, à la fin, tant d'instances l'intriguèrent. Il crut que cette femme, le connaissant, voulait lui parler de choses intimes, peut-être intéressantes. Un soir, par curiosité pure, il la suivit, et lorsqu'il lui dit : « Je me nomme Napoléon ! — Napoléon ! Qu'est-ce que c'est que ça ? » fit-elle alors de sa voix basse, fatiguée, avec un air d'idiote lasse.

« Cette fille, ajoutait le prince en contant l'incroyable et poignante histoire, cette fille ignorait même l'existence de l'Empereur !... Il y a de ces bas-fonds ! »

Oui, des bas-fonds. Mais là n'est pas le peuple. Le vice n'est pas le travail. Et le prince l'oublie !

Le prince Napoléon a publié naguère, sans nom d'éditeur, et, je crois, en Suisse, un volume imprimé par Ramboz et Schuchardt, et qu'il appelle : *Politique intérieure. Choix de discours et de publications du prince Napoléon.* Ce volume contient, outre un *Discours à l'Assemblée nationale sur le rappel des lois d'exil de la famille des Bourbons* (24 octobre 1849); outre un *Discours sur une proposition relative aux insurgés de Juin* (25 octobre 1849), où l'orateur s'écriait : « Faites que l'histoire ne rappelle pas un jour que ceux « qui se disent les modérés ont méconnu toute justice, et « qu'ils se sont vengés sur tout un parti au lieu de ne « frapper que les coupables ; » outre un *discours sur le projet de loi de la garde nationale* (octobre 1850), où le prince demande ou qu'on supprime l'institution ou qu'on donne à tout citoyen le droit d'en faire partie ; les discours au Sénat, où il réclame la nomination des maires par les

conseils municipaux ; le discours d'Ajaccio, qui valut à son auteur le rappel de Napoléon III à la *discipline sévère* que Napoléon Ier avait établie dans sa famille.

On se rappelle ce discours :

« O Corses ! s'écriait le prince, lors de l'inauguration du monument élevé, le 15 mai 1865, à Ajaccio, à Napoléon Ier et à ses frères, ô Corses, nous devons nous comprendre ! Nous avons le même espoir, la même foi dans le triomphe de ces principes inséparables : les nationalités, la grandeur de la patrie, la liberté ! Ma tâche est remplie si, comme moi, vous êtes convaincu que *la mission de Napoléon était de conduire par la dictature à l'émancipation !...* »

Napoléon III répondit en se comparant, lui, et son cousin surtout, à des *pygmées* à côté de Napoléon Ier, le géant de la famille. La rupture fut un moment complète entre ces deux hommes. Le prince Napoléon résistait d'ailleurs volontiers à l'empereur. Un jour que celui-ci le prenait de haut avec lui, le fils du roi Jérôme l'attira devant une glace et lui montrant leurs deux visages :

— Regardez-vous donc, dit-il (peut-être le tutoya-t-il) lequel de nous deux a l'air d'un Napoléon ?

Le prince Napoléon a épousé une sainte. La princesse Clotilde, honorée de tous les partis, a pu quitter Paris après le 4 septembre sans rencontrer autre chose que des respects. Elle croit et le prince doute. Il disait un jour, en riant : « Ma femme s'arrête dans toutes les églises, comme les ivrognes dans tous les cabarets. » C'est M. de Cavour qui fit ce mariage. Union politique s'il en fut. La princesse, pieusement élevée par Mme de Villamarina, avait quelque répugnance à épouser un prince libre-penseur. Elle avait résisté aux sollicitations de Cavour, aux prières de Victor-Emmanuel, son père. M. de Cavour brusqua les choses.

Il fit venir le prince. Celui-ci demanda avec la princesse une entrevue sans témoins que le roi lui accorda, et après l'entretien, la princesse Clotilde se présenta calme, grave, devant son père : — « Eh ! bien, ma fille ? — Je consens, mon père ! — Réellement ? — Réellement ! — Dis-moi cela en souriant... » Et la princesse sourit : « Je consens, dit-elle encore ! » Comment le prince s'y était-il pris pour vaincre cette résistance ? Sans doute avait-il parlé politique, alliance de l'Italie et de la France, nécessité, devoir. L'idée du devoir est toute puissante sur des âmes comme celle de la princesse Clotilde.

Le prince Napoléon a d'ailleurs une séduction réelle, malgré sa brusquerie qui va parfois jusqu'à la brutalité. Il est lettré, encyclopédique, dirais-je volontiers, capable de raisonner *métier* avec un artisan et exégèse avec M. Renan. On pourrait d'ailleurs dire de lui, comme de Fontenelle, qu'il a de la cervelle à la place du cœur. Ce n'est point par la sensibilité qu'il brille, ni par la générosité. On vit un soir le comte Branicki, s'apercevant que le prince n'osait entrer dans un jeu qui le tentait, lui offrir un rouleau de louis en lui disant : Pontez donc !

Au physique, il ressemble toujours à Napoléon, comme du temps où il montrait la pièce de cinq francs à la fille de la rue d'Alger. Il porte cependant les cheveux plus longs, a la taille plus haute, le cou plus court que son oncle. L'expression de cette physionomie est la dureté et l'énergie. L'œil est fixe et semble percer l'avenir.

Cet avenir, pour le prince, c'est la dictature, un empire sans cléricalisme, une tyrannie populaire. A la première représentation de la reprise d'*Hernani*, on le vit applaudir ostensiblement et à tout rompre le vers du révolté :

J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale !

Lorsque son enfant premier-né vint au monde, il le prit dans ses bras et dit gaiement et fièrement : *Salut à Napoléon V.*

Et, dans sa pensée, Napoléon IV n'était pas le fils de son cousin, c'était lui-même. Aussi bien, le prince Napoléon, ce dissolvant du bonapartisme, est-il excommunié à Chiselhurst. Mais sur ce point aussi il devient, comme Louis Napoléon, épris d'une chimère. Le César déclassé ne sera jamais qu'un Catilina sans audace.

A. Dumas

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. A. DUMAS FILS

Le 11 février 1829, le jour de la représentation de *Henri III et sa cour,* le premier drame d'Alexandre Dumas père, il y avait, au balcon de la Comédie-Française, un enfant de quatre ans passés, qui semblait s'intéresser beaucoup, avant le lever du rideau, au mouvement et à l'aspect de la salle. Lorsque la toile fut levée sur le cabinet de travail de Côme de Ruggieri, pendant la scène d'astrologie entre le physicien et la reine Catherine de Médicis, l'enfant donna des signes évidents de mécontentement et d'ennui. Visiblement les démêlés politiques et les projets de la reine-mère l'intéressaient peu. Tout à

coup, au moment où Ruggieri montre l'alcôve cachée où dort la duchesse de Guise, un sifflet retentit; la salle entière se retourna ou se pencha, irritée, vers l'endroit d'où la protestation était partie, et l'on aperçut cet enfant aux cheveux blonds légèrement crépus, que sa mère mécontente arrachait à son fauteuil et emmenait en toute hâte. C'était lui qui avait sifflé. Or, ce précoce ennemi des longues expositions au théâtre n'était autre que le fils même de l'auteur d'*Henri III et sa cour,* M. Alexandre Dumas fils, aujourd'hui membre de l'Académie Française, et qui a illustré d'une renommée nouvelle un nom deux fois glorieux.

M. Alexandre Dumas fils — ou plutôt, car maintenant il est seul à porter ce nom célèbre — M. Alexandre Dumas aura fait mentir bravement le dicton qui veut que la médiocrité soit tout ce qui reste de l'héritage intellectuel de leurs pères aux enfants des grands hommes. Il n'aura pas été le Louis Racine d'un père justement acclamé. Il s'est fait une originalité, un talent, une profondeur, des succès indépendants de la gloire paternelle, et il a montré comment deux hommes éminents peuvent être différents dans un même art, tout en l'élevant, l'un et l'autre, à la même hauteur.

Jamais homme, peut-être, n'a plus fermement démontré ce que peut la volonté. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il avait vécu de l'inutile vie de ceux qu'il devait peindre, haïr et châtier; élégant, aimable, aimé — aimé comme dans un bois. Las de cette vie, un jour, il la secoue, avec un prodigieux courage. Il se met à l'œuvre, il travaille. Il *pioche,* c'est le mot brutal et réel; il fait des romans à deux sous la ligne, il paye ses dettes, il élimine de sa vie la femme, la maîtresse, celle que Taupin nous montre

dans *Diane de Lys* prenant une possession lente et sûre de l'homme, qui devient *sa chose*. Il s'affranchit par le labeur. D'ailleurs ne se prodiguant pas, même en ces premières heures de production forcée. En veut-on la preuve? Il avait déjà composé, ou à peu près, *L'Affaire Clémenceau* vers cette époque, et ce livre faisait partie d'une série de quatre romans qu'il s'était engagé *à livrer* à Hippolyte Souverain, si j'ai bonne mémoire. Mais il sentit qu'il y avait là, dans une telle œuvre, autre chose qu'un succès de cabinet de lecture. Il garda *L'Affaire Clémenceau*, et, au lieu d'avoir vendu l'ouvrage cinq cents francs, il y a dix-huit ans, il y a trouvé en 1866 un succès éclatant, et cette fameuse gloire *argent comptant* dont parlait Alphonse Rabbe.

Qui croirait cependant que ce moraliste au style précis, acéré, presque scientifique, a débuté par un livre de vers? Je dirais volontiers que, comme tant d'autres, il a chanté avant de penser, s'il n'y avait dans ce volume de poésies tantôt cavalières, tantôt élégiaques, une pensée, au contraire, et, à proprement parler, la pensée même, à l'état embryonnaire, instinctif, inarticulé, des œuvres les plus récentes de l'auteur? Comparez, en effet, dans ce livre qui porte ce titre, *Péchés de Jeunesse*, telle pièce intitulée *L'Hôtel-Dieu*, à la tirade de Camille Aubray racontant l'agonie désespérée des filles-mères au fond des salles à rideaux blancs de l'hospice, et vous serez frappé de rencontrer déjà l'idée de l'homme devenu un maître dans les premiers vers de ce débutant.

Lorsqu'il le publiait ce livre, Alexandre Dumas fils avait déjà suivi le convoi de celle qui s'était appelée sur terre Marie Duplessis, et qu'il allait rendre désormais célèbre sous le nom de Marguerite Gautier. Pauvre fille

née pour la douleur, souffre-plaisir qui mourut d'une vie qui enrichit tant d'autres, et qui léguait, en mourant, le produit de la vente de ses meubles à sa nièce, « *à la condition que la jeune fille ne viendrait jamais à Paris!* » Son agonie avait été lugubre; ses funérailles furent presque solitaires. Deux hommes seulement suivaient son convoi, et l'auteur de *La Dame aux Camélias* les saluait, ceux-là, dans ses vers :

> Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie!
> Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
> Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
> N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort!

Cette femme morte, Alexandre Dumas résolut de raconter son existence. Ou plutôt est-ce qu'on projette de pousser le cri qui vous étouffe? Il monte du cœur aux lèvres et jaillit. Dumas fils écrivit *La Dame aux Camélias* comme il eût laissé couler ses larmes. C'était la confession d'un cœur de vingt ans, la confidence de l'amour douloureux. L'auteur ne se proposait aucun plan de réforme, aucune idée nouvelle, aucune recherche : il écrivait parce que la voix intérieure dictait, et, parce qu'il fit un livre ému, il fit un livre durable.

Depuis, M. Dumas s'est demandé si Marguerite Gautier méritait bien d'être chantée. Un critique allemand le comparait naguère à un médecin de talent qui sauverait ses malades après les avoir empoisonnés. Empoisonnés est un mot bien brutal et un peu trop teuton. Ce qui est certain, c'est que, même au temps où il racontait la mort de *La Dame aux Camélias*, dès la première édition, Dumas ne donnait l'histoire de Marguerite Gautier que comme une exception :

« Je ne tire pas de ce récit, disait-il, la conclusion que toutes les filles comme Marguerite sont capables de faire ce qu'elle a fait; loin de là; mais j'ai eu la preuve qu'une de ces filles avait éprouvé dans sa vie un amour profond, qu'elle en avait souffert et qu'elle en était morte; j'ai raconté ce que je savais; c'était un devoir. — L'histoire de Marguerite est une exception, je le répète; mais si c'eût été une généralité, ce n'eût pas été la peine de l'écrire. »

« Je ne sais si, comme le dit M. Dumas, écrire ce livre était « un devoir » ; mais, à coup sûr, c'était « un droit ». Et le livre est digne de sa réputation; il émeut, il attendrit, il fait songer. Il inspira à son auteur cette comédie, ce drame, cette pièce, je ne sais comment l'appeler, cette *Dame aux Camélias,* qui transforma l'art contemporain, substitua la simple réalité à la convention romanesque, et poussa le théâtre dans la voie du *vrai.* « La vérité, « l'âpre vérité ! » disait Stendhal, après Danton. Ces mots, tracés en épigraphe, à la première page de *Rouge et Noir,* peuvent servir aussi à caractériser l'œuvre de Dumas fils.

Marguerite Gautier mourante nous a valu d'ailleurs l'invasion d'une déplorable race d'héroïnes littéraires : les courtisanes amoureuses, les filles de marbre et les filles de plâtre. La littérature, aussi bien que la société même, a été, pendant vingt ans, la conquête de ces femmes de proie. Et même, à cette heure, en sommes-nous bien délivrés? Les créatures à tête de sphinx de M. Octave Feuillet ne sont-elles pas, malgré leurs particules, les sœurs cadettes de Marco et de la fausse baronne d'Ange? M. Dumas fils, qui avait contribué à nous imposer cette tyrannie, s'est du moins insurgé contre elle. Il a brûlé sans hésitation les fausses déesses qu'il avait encore plus fait adorer qu'il ne les avait adorées lui-même.

conseils municipaux ; le discours d'Ajaccio, qui valut à son auteur le rappel de Napoléon III à la *discipline sévère* que Napoléon Ier avait établie dans sa famille.

On se rappelle ce discours :

« O Corses ! s'écriait le prince, lors de l'inauguration du monument élevé, le 15 mai 1865, à Ajaccio, à Napoléon Ier et à ses frères, ô Corses, nous devons nous comprendre ! Nous avons le même espoir, la même foi dans le triomphe de ces principes inséparables : les nationalités, la grandeur de la patrie, la liberté ! Ma tâche est remplie si, comme moi, vous êtes convaincu que *la mission de Napoléon était de conduire par la dictature à l'émancipation !...* »

Napoléon III répondit en se comparant, lui, et son cousin surtout, à des *pygmées* à côté de Napoléon Ier, le géant de la famille. La rupture fut un moment complète entre ces deux hommes. Le prince Napoléon résistait d'ailleurs volontiers à l'empereur. Un jour que celui-ci le prenait de haut avec lui, le fils du roi Jérôme l'attira devant une glace et lui montrant leurs deux visages :

— Regardez-vous donc, dit-il (peut-être le tutoya-t-il) lequel de nous deux a l'air d'un Napoléon ?

Le prince Napoléon a épousé une sainte. La princesse Clotilde, honorée de tous les partis, a pu quitter Paris après le 4 septembre sans rencontrer autre chose que des respects. Elle croit et le prince doute. Il disait un jour, en riant : « Ma femme s'arrête dans toutes les églises, comme les ivrognes dans tous les cabarets. » C'est M. de Cavour qui fit ce mariage. Union politique s'il en fut. La princesse, pieusement élevée par Mme de Villamarina, avait quelque répugnance à épouser un prince libre-penseur. Elle avait résisté aux sollicitations de Cavour, aux prières de Victor-Emmanuel, son père. M. de Cavour brusqua les choses.

Il fit venir le prince. Celui-ci demanda avec la princesse une entrevue sans témoins que le roi lui accorda, et après l'entretien, la princesse Clotilde se présenta calme, grave, devant son père : — « Eh ! bien, ma fille ? — Je consens, mon père ! — Réellement ? — Réellement ! — Dis-moi cela en souriant... » Et la princesse sourit : « Je consens, dit-elle encore ! » Comment le prince s'y était-il pris pour vaincre cette résistance ? Sans doute avait-il parlé politique, alliance de l'Italie et de la France, nécessité, devoir. L'idée du devoir est toute puissante sur des âmes comme celle de la princesse Clotilde.

Le prince Napoléon a d'ailleurs une séduction réelle, malgré sa brusquerie qui va parfois jusqu'à la brutalité. Il est lettré, encyclopédique, dirais-je volontiers, capable de raisonner *métier* avec un artisan et exégèse avec M. Renan. On pourrait d'ailleurs dire de lui, comme de Fontenelle, qu'il a de la cervelle à la place du cœur. Ce n'est point par la sensibilité qu'il brille, ni par la générosité. On vit un soir le comte Branicki, s'apercevant que le prince n'osait entrer dans un jeu qui le tentait, lui offrir un rouleau de louis en lui disant : Pontez donc !

Au physique, il ressemble toujours à Napoléon, comme du temps où il montrait la pièce de cinq francs à la fille de la rue d'Alger. Il porte cependant les cheveux plus longs, a la taille plus haute, le cou plus court que son oncle. L'expression de cette physionomie est la dureté et l'énergie. L'œil est fixe et semble percer l'avenir.

Cet avenir, pour le prince, c'est la dictature, un empire sans cléricalisme, une tyrannie populaire. A la première représentation de la reprise d'*Hernani*, on le vit applaudir ostensiblement et à tout rompre le vers du révolté :

J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale !

Lorsque son enfant premier-né vint au monde, il le prit dans ses bras et dit gaiement et flèrement : *Salut à Napoléon V.*

Et, dans sa pensée, Napoléon IV n'était pas le fils de son cousin, c'était lui-même. Aussi bien, le prince Napoléon, ce dissolvant du bonapartisme, est-il excommunié à Chiselhurst. Mais sur ce point aussi il devient, comme Louis Napoléon, épris d'une chimère. Le César déclassé ne sera jamais qu'un Catilina sans audace.

A. Dumas

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. A. DUMAS FILS

Le 11 février 1829, le jour de la représentation de *Henri III et sa cour*, le premier drame d'Alexandre Dumas père, il y avait, au balcon de la Comédie-Française, un enfant de quatre ans passés, qui semblait s'intéresser beaucoup, avant le lever du rideau, au mouvement et à l'aspect de la salle. Lorsque la toile fut levée sur le cabinet de travail de Côme de Ruggieri, pendant la scène d'astrologie entre le physicien et la reine Catherine de Médicis, l'enfant donna des signes évidents de mécontentement et d'ennui. Visiblement les démêlés politiques et les projets de la reine-mère l'intéressaient peu. Tout à

coup, au moment où Ruggieri montre l'alcôve cachée où dort la duchesse de Guise, un sifflet retentit; la salle entière se retourna ou se pencha, irritée, vers l'endroit d'où la protestation était partie, et l'on aperçut cet enfant aux cheveux blonds légèrement crépus, que sa mère mécontente arrachait à son fauteuil et emmenait en toute hâte. C'était lui qui avait sifflé. Or, ce précoce ennemi des longues expositions au théâtre n'était autre que le fils même de l'auteur d'*Henri III et sa cour,* M. Alexandre Dumas fils, aujourd'hui membre de l'Académie Française, et qui a illustré d'une renommée nouvelle un nom deux fois glorieux.

M. Alexandre Dumas fils — ou plutôt, car maintenant il est seul à porter ce nom célèbre — M. Alexandre Dumas aura fait mentir bravement le dicton qui veut que la médiocrité soit tout ce qui reste de l'héritage intellectuel de leurs pères aux enfants des grands hommes. Il n'aura pas été le Louis Racine d'un père justement acclamé. Il s'est fait une originalité, un talent, une profondeur, des succès indépendants de la gloire paternelle, et il a montré comment deux hommes éminents peuvent être différents dans un même art, tout en l'élevant, l'un et l'autre, à la même hauteur.

Jamais homme, peut-être, n'a plus fermement démontré ce que peut la volonté. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il avait vécu de l'inutile vie de ceux qu'il devait peindre, haïr et châtier; élégant, aimable, aimé — aimé comme dans un bois. Las de cette vie, un jour, il la secoue, avec un prodigieux courage. Il se met à l'œuvre, il travaille. Il *pioche,* c'est le mot brutal et réel; il fait des romans à deux sous la ligne, il paye ses dettes, il élimine de sa vie la femme, la maîtresse, celle que Taupin nous montre

dans *Diane de Lys* prenant une possession lente et sûre de l'homme, qui devient *sa chose*. Il s'affranchit par le labeur. D'ailleurs ne se prodiguant pas, même en ces premières heures de production forcée. En veut-on la preuve? Il avait déjà composé, ou à peu près, *L'Affaire Clémenceau* vers cette époque, et ce livre faisait partie d'une série de quatre romans qu'il s'était engagé *à livrer* à Hippolyte Souverain, si j'ai bonne mémoire. Mais il sentit qu'il y avait là, dans une telle œuvre, autre chose qu'un succès de cabinet de lecture. Il garda *L'Affaire Clémenceau*, et, au lieu d'avoir vendu l'ouvrage cinq cents francs, il y a dix-huit ans, il y a trouvé en 1866 un succès éclatant, et cette fameuse gloire *argent comptant* dont parlait Alphonse Rabbe.

Qui croirait cependant que ce moraliste au style précis, acéré, presque scientifique, a débuté par un livre de vers? Je dirais volontiers que, comme tant d'autres, il a chanté avant de penser, s'il n'y avait dans ce volume de poésies tantôt cavalières, tantôt élégiaques, une pensée, au contraire, et, à proprement parler, la pensée même, à l'état embryonnaire, instinctif, inarticulé, des œuvres les plus récentes de l'auteur? Comparez, en effet, dans ce livre qui porte ce titre, *Péchés de Jeunesse*, telle pièce intitulée *L'Hôtel-Dieu*, à la tirade de Camille Aubray racontant l'agonie désespérée des filles-mères au fond des salles à rideaux blancs de l'hospice, et vous serez frappé de rencontrer déjà l'idée de l'homme devenu un maître dans les premiers vers de ce débutant.

Lorsqu'il le publiait ce livre, Alexandre Dumas fils avait déjà suivi le convoi de celle qui s'était appelée sur terre Marie Duplessis, et qu'il allait rendre désormais célèbre sous le nom de Marguerite Gautier. Pauvre fille

née pour la douleur, souffre-plaisir qui mourut d'une vie qui enrichit tant d'autres, et qui léguait, en mourant, le produit de la vente de ses meubles à sa nièce, « *à la condition que la jeune fille ne viendrait jamais à Paris!* » Son agonie avait été lugubre; ses funérailles furent presque solitaires. Deux hommes seulement suivaient son convoi, et l'auteur de *La Dame aux Camélias* les saluait, ceux-là, dans ses vers :

> Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie!
> Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
> Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
> N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort!

Cette femme morte, Alexandre Dumas résolut de raconter son existence. Ou plutôt est-ce qu'on projette de pousser le cri qui vous étouffe? Il monte du cœur aux lèvres et jaillit. Dumas fils écrivit *La Dame aux Camélias* comme il eût laissé couler ses larmes. C'était la confession d'un cœur de vingt ans, la confidence de l'amour douloureux. L'auteur ne se proposait aucun plan de réforme, aucune idée nouvelle, aucune recherche : il écrivait parce que la voix intérieure dictait, et, parce qu'il fit un livre ému, il fit un livre durable.

Depuis, M. Dumas s'est demandé si Marguerite Gautier méritait bien d'être chantée. Un critique allemand le comparait naguère à un médecin de talent qui sauverait ses malades après les avoir empoisonnés. Empoisonnés est un mot bien brutal et un peu trop teuton. Ce qui est certain, c'est que, même au temps où il racontait la mort de *La Dame aux Camélias*, dès la première édition, Dumas ne donnait l'histoire de Marguerite Gautier que comme une exception :

« Je ne tire pas de ce récit, disait-il, la conclusion que toutes les filles comme Marguerite sont capables de faire ce qu'elle a fait; loin de là; mais j'ai eu la preuve qu'une de ces filles avait éprouvé dans sa vie un amour profond, qu'elle en avait souffert et qu'elle en était morte; j'ai raconté ce que je savais; c'était un devoir. — L'histoire de Marguerite est une exception, je le répète; mais si c'eût été une généralité, ce n'eût pas été la peine de l'écrire. »

« Je ne sais si, comme le dit M. Dumas, écrire ce livre était « un devoir » ; mais, à coup sûr, c'était « un droit ». Et le livre est digne de sa réputation; il émeut, il attendrit, il fait songer. Il inspira à son auteur cette comédie, ce drame, cette pièce, je ne sais comment l'appeler, cette *Dame aux Camélias,* qui transforma l'art contemporain, substitua la simple réalité à la convention romanesque, et poussa le théâtre dans la voie du *vrai.* « La vérité, « l'âpre vérité ! » disait Stendhal, après Danton. Ces mots, tracés en épigraphe, à la première page de *Rouge et Noir,* peuvent servir aussi à caractériser l'œuvre de Dumas fils.

Marguerite Gautier mourante nous a valu d'ailleurs l'invasion d'une déplorable race d'héroïnes littéraires : les courtisanes amoureuses, les filles de marbre et les filles de plâtre. La littérature, aussi bien que la société même, a été, pendant vingt ans, la conquête de ces femmes de proie. Et même, à cette heure, en sommes-nous bien délivrés? Les créatures à tête de sphinx de M. Octave Feuillet ne sont-elles pas, malgré leurs particules, les sœurs cadettes de Marco et de la fausse baronne d'Ange? M. Dumas fils, qui avait contribué à nous imposer cette tyrannie, s'est du moins insurgé contre elle. Il a brûlé sans hésitation les fausses déesses qu'il avait encore plus fait adorer qu'il ne les avait adorées lui-même.

Il sera curieux de savoir ce qu'il dira tantôt de *Manon Lescaut*, qui précéda Marguerite Gautier et lui montra le chemin. Il écrit une préface pour le livre de l'abbé Prévost, cette élégie ou cette idylle de l'amour qui dégrade et salit. Depuis M. Dumas, l'état de *préfacier* n'est plus discrédité. Tel de ses avant propos a eu plus de retentissement que tous ses romans de jeunesse à la fois, *Diane de Lys*, *La Dame aux perles*, *Trois Hommes forts*, *Antonine*, *La Vie à vingt ans*, *Le Régent Mustel*, pages où pourtant on n'a pas bien loin à chercher pour trouver la griffe du maître.

La *Dame aux Camélias*, qu'on a souvent comparée à *Manon Lescaut*, ne diffère profondément, non-seulement par l'intérêt, poignant chez Dumas fils, mais par la conclusion même, par l'impression que le récit nous laisse. Le livre de Dumas, c'est *Manon Lescaut* si l'on veut, mais avec l'idée moderne en plus, avec le sentiment du repentir. Armand Duval, c'est un Desgrieux qui ne tombe pas : Marguerite Gautier est une Manon qui se relève. Il y a dans ce livre de Dumas deux choses de plus que dans celui de l'abbé Prévost : la passion et l'honneur,

Alexandre Dumas fils devait au surplus rapidement enlever à la critique le reproche d'avoir idéalisé la fille perdue. Après la *Dame aux Camélias*, il donnait le *Demi-Monde*, où la baronne d'Ange, cette aventurière, est flétrie avec une virilité souvent cruelle; et bientôt il nous présentait cet effrayant portrait d'usurière d'amour qui, dans le *Père Prodigue*, laisse échapper sa proie, l'amoureux sénile, contre argent, contre remboursement, pour parler la langue commerciale qui est celle de ses pareilles. Il faut être juste : M. Dumas n'a jamais eu la pensée de donner une auréole aux pécheresses, ou du moins, il s'est vite

hâté de faire comprendre — s'il se peut — à notre société moderne, que le monde est menacé de périr, parce qu'il n'y a plus d'amour en ce monde, parce qu'il n'y a plus que du prurit et du plaisir. C'est bien là ce qu'il entend, dans les *Idées de madame Aubray*, lorsqu'il fait dire à Camille Aubray, parlant des femmes tombées : « tous ces « jeunes débauchés, tous ces imbéciles, tous ces désœu- « vrés, tous ces fils de famille qui n'ont pas eu l'idée de « donner à ces femmes un morceau de pain quand elles « étaient jeunes, vaillantes, vierges, se laissent prendre « plus tard les diamants de leur mère et quelquefois le « nom de leurs aïeux, quand elles sont méprisables et « déchues. La femme se venge, elle a raison... »

Depuis quelques années, M. Dumas ne fait guère que guerroyer en faveur de la passion contre la volupté matérielle.

Sa fameuse brochure l'*Homme-Femme* n'est pas autre chose qu'un plaidoyer en faveur de l'union intime de deux êtres fondus, si je puis dire, par l'amour. M. Dumas réclame deux choses : la sainteté du mariage et la possibilité du divorce. Le foyer purifié parce qu'il n'est plus prison. M. Dumas ne se trompe pas : le salut de ce monde aux abois est là peut-être. Je voudrais seulement que le philosophe pratique, j'allais ajouter praticien, qui a écrit l'*Homme-Femme*, ne réclamât point en faveur de la vertu, dans ce style médical qui étonnait déjà chez Michelet. Encore Michelet ne se piquait-il pas de catholicisme et n'essayait-il pas de convertir, comme l'a tenté M. Dumas, l'évêque d'Orléans ! Mais ne soyons pas plus *bégueule* que le public; l'idée est profondément morale sous une forme hardie, voilà l'important. Nul écrit d'ailleurs n'est plus identique à la

nature même de M. Dumas que celui-ci. A écouter le causeur, on croirait encore lire le moraliste.

— Les filles, me disait-il un jour, dureront jusqu'à ce qu'elles aient exterminé ceux des hommes qui doivent disparaître. Après quoi, nous aurons du nouveau. Nous sommes à cette heure en plein Déluge. C'est le moment de la lessive.

Cette *lessive,* M. Dumas l'a tentée. Il a lavé le linge sale de la société actuelle, non pas en famille, comme le voulait Napoléon Ier, mais devant la foule. Cette brochure venait bien à son heure comme les brochures précédentes de l'auteur sur les *Choses du jour,* comme la plupart des pièces de Dumas, dont le coup d'œil est exercé à se rendre compte, et du moment où il faut jeter une idée sur le théâtre ou dans le livre, et de la quantité de *nouveauté* que le public est capable d'absorber et de digérer.

Habile et exercé, M. Damas fait ce qu'il nomme du *théâtre fonctionnel,* c'est-à-dire qu'il tire de tout être, de tout acteur, de toute actrice, sa fonction. Cette admirable Aimée Desclée, brisée, l'âme et le corps morts, *il l'évoquait* pour ainsi dire, à chaque création nouvelle. Il la faisait agir, sentir, souffrir. Singulière et attirante figure d'artiste ! Rose Chéri avait été une Desclée demeurée honnête; Desclée était une Rose Chéri qui avait vécu, une blessée de la vie, pis que cela, une morte. Elle demeurait, en nage, nue dans un courant d'air, ouvrant, pendant les entr'actes, les fenêtres de sa loge. Cette femme frêle, condamnée, bravait le mal, l'affrontait, le défiait, l'appelait. Elle y a laissé sa vie.

Au théâtre, M. Dumas aime volontiers la thèse. Il est

très-capable d'écrire une excellente pièce simplement dramatique, émouvante, amusante, entraînante, témoin *Monsieur Alphonse*, mais il préfère la thèse. Il recherche le combat avec le public. Comme les tireurs brillants, il se plaît à faire assaut. Il n'est pas, comme tant d'autres, le servile flatteur de la foule; il a la prétention de la diriger. Quelquefois il rencontre de dures résistances. *Diane de Lys*, son chef-d'œuvre peut-être, qui n'est qu'un *fait*, va au pinacle; la *Femme de Claude*, qui est une *thèse*, succombe en se heurtant à la surdité générale. Peu lui importe. Il se relève, ramasse son fleuret et continue son escrime étincelante.

On connaît son esprit au théâtre : il aime les *mots* et les lance comme des grenades. De même, sa conversation est un feu roulant de traits, une merveille d'humour, de vivacité, de vie. Son genre d'esprit est volontiers cruel, il a des éclats et des scintillements d'acier. On dirait d'une lame de scalpel se jouant dans un rayon de soleil.

Il ne recule pas devant les observations physiologiques :

« — L'homme de lettres, dira-t-il par exemple, ne doit pas avoir de maîtresse : il l'épouse. Dans notre vie, le secret absolu, le point principal est celui-ci : il faut *extraire la femme.* »

Ecœuré de bonne heure par l'inutile prodigalité de cet admirable, de cet inépuisable génie qui fut son père, Briarée qui avait cent bras aussi pour donner, pour dépenser et se dépenser, Dumas fils a eu pour idéal — car un tel but est un idéal aussi, quoique le mot paraisse mal à sa place en pareille matière — il a eu pour idéal cette chose qui est une vertu, dans le sens latin, *virtus*, une force, et une force dont notre tempérament national est privé, il a aspiré à cette puissance : la *concentration*.

Se concentrer, s'étudier et se ramasser *soi-même*, pour bondir d'un seul élan rapide et puissant, voilà sa règle de conduite, qui est bonne et saine.

Ne nous disait-il pas un jour, à propos de l'*Homme-Femme* :

« -- Il n'est pas de journaliste qui n'en ait dit autant : mais le journaliste se dépense. Il s'émiette, il ne résume pas. »

Et il ajoutait, dans son style familier de médecin habitué à tout dire, car la science, pas plus que la justice à huis clos, ne connaît de pudeur ; elle ne veut que la vérité :

« - Un homme, pour procréer, a besoin, lui aussi, de ne pas dépenser sa force vitale. »

J'adoucis toutes les expressions de ses causeries étonnantes, pleines d'éclairs, de chocs d'idées, de trouvailles, d'aperçus profonds et où s'amalgament étrangement la métaphysique et la physiologie, le matérialisme le plus moderne et le spiritualisme le plus fluide. Tout s'y trouve : le limon et l'éther, mais surtout la lumière, c'est-à-dire la vie.

L'auteur dramatique, chez Alexandre Dumas fils, est trop connu, on le discute quotidiennement trop de fois, pour que j'insiste sur son œuvre ; c'est de l'homme même dont je voudrais ici donner une idée. L'œuvre, elle est là, soumise à l'appréciation de la foule, et ce théâtre sans phrases, ce théâtre vivant, mieux que cela, ce théâtre *vécu*, durera comme le véritable théâtre de ce temps-ci, correct dans le vice, sobre de cris jusque dans la

passion, et, quoi qu'il fasse, condamné à aimer, à souffrir, à périr, entre ces récifs qui s'appellent le code, la cour d'assises, ou la Bourse. Le théâtre actuel, comme nos contemporains eux-mêmes, ne porte plus le pourpoint des grands personnages disparus ; il porte, et Dumas fils lui a toujours fait porter, le seul costume qui convienne à des gens veufs des vieilles passions et des amours héroïques, l'habit noir, le morne habit noir, l'uniforme de nos joies et de nos deuils.

M. Dumas a cinquante ans aujourd'hui, étant né le 28 juillet 1824. Il est Parisien ; il a de Paris la verve, l'alacrité, le trait qui vibre, le *mot* pareil au coup de fronde du gamin biblique. Grand, solide, les cheveux blonds rejetés en arrière, légèrement chauve déjà, la moustache hérissée, bien vivant, avec un rictus narquois relevant, comme la courbe d'un arc, sa lèvre supérieure — expression sardonique admirablement rendue par Carpeaux dans son buste célèbre, — il passe, à travers le monde parisien, comme un conquérant, sans fracas et sans morgue. Il a le succès sans en avoir la fatuité. Homme du monde et du meilleur monde, il n'a jamais l'air de renier son humeur artistique. On lui a longtemps refusé le droit de s'occuper d'une autre partie de la société actuelle que de cette partie fractionnée qu'il a baptisée d'un nom inoubliable : le *Demi-Monde*.

Une mondaine véritable lui demandait, un jour, s'il ne s'occuperait jamais des femmes honnêtes.

— Si fait, madame, ma prochaine pièce leur sera consacrée.

— Ah !... Et où les avez-vous donc étudiées ?

La question était presque ironique ; la réponse fut sévère et charmante :

— Chez moi, madame, fit Dumas.

Serait-ce donc ces femmes du monde qui, dans la *Princesse Georges*, s'entretiennent vraiment de choses qui feraient rougir un sergent aux gardes ?

Alexandre Dumas est membre de l'Académie Française. Il achève son discours, où certes il n'oubliera point de saluer l'ombre de cet autre Dumas qui fut tout — excepté académicien. Laborieux, actif, plus créateur qu'érudit, se piquant, comme Gavarni, d'avoir plus étudié les hommes que les livres, M. Dumas est cependant le fils de ses œuvres plus encore que le fils de son père. C'est un des rares esprits de ce temps qui ne procèdent que d'eux-mêmes et qui se soient, si je puis dire, forgés de pied en cap.

Dumas fils quitte, pour l'avenue de Villiers, son hôtel de l'avenue de Wagram, où, à l'entresol, dans son cabinet encombré de livres, de tableaux, de dessins, de statues, de meubles Louis XVI, il travaillait ou recevait ses intimes, son robuste col nu sortant de sa vareuse de flanelle brune, souriant, accueillant, toujours en verve et en éveil. Jules Janin était amateur des livres rares ; Dumas fils est plutôt amateur des choses de l'art. Il a la passion du beau. Ce n'est pas un collectionneur, c'est un délicat. Il n'amasse pas, il choisit. Que de fois l'ai-je rencontré, sortant de l'hôtel des ventes, heureux d'une occasion trouvée, emportant sous son bras sa conquête nouvelle, un petit Giorgione ou une Vierge de Lippi ! Dès l'ouverture du Salon, chaque année, il se plaît à découvrir, dans la masse des tableaux exposés, la toile presque inaperçue qui m'é-

rite de figurer dans sa galerie. Théophile Gautier avait, quelques mois avant sa mort, conçu une idée originale : au lieu de parler, comme tous les autres *salonniers,* des peintres célèbres, le magistral critique d'art voulait seulement entretenir le public des *peintres qui seront illustres.* Ceux-là, M. Dumas fils, mieux que d'en parler, il les encourage. Il leur achète leurs premiers tableaux, et plus d'un lui a dû même des contentements suprêmes au moment des dernières heures : le poétique et pauvre Chintreuil, par exemple, le peintre de la brume, de la rosée, des prairies vertes et des pommiers en fleurs.

Caractère croyant sous une apparence froide et même ironique, Alexandre Dumas fils a, de bonne heure, traité la vie à la façon de ce Goëthe, qu'il n'aime pas et qu'il a si étrangement attaqué dans la préface d'une traduction de *Faust.* Il a tué en lui volontairement l'illusion dangereuse. Que de gens vivent encore après un de ces suicides moraux ! Le Werther qui était en eux ne respire plus ; il ne reste que l'homme pratique, ennemi des faux pas, solide et militant ! Après avoir eu en lui quelque chose de la passion d'un Alfred de Musset, M. Dumas a maintenant un peu de l'ardeur de cet autre auteur dramatique, qui s'appelait Zacharias Werner, et qui, après avoir écrit la *Nuit du vingt-quatre février,* se fit prédicateur et apporta une telle passion dans cet état nouveau, qu'un beau jour, du haut de sa chaire, il tira un coup de pistolet sur ses ouailles qui ne l'écoutaient pas. M. Dumas ne va pas si loin que Zacharias Werner dans son ardeur de prosélytisme, mais il y met cependant une certaine violence. Il veut, et il n'a point tort, que l'homme soit utile en ce monde. N'écrivait-il pas, une fois, sur un album, ces vers mélancoliques, dans le goût de Musset, justement :

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière.
Au milieu d'un champ labouré,
Sous un sillon, que l'on m'enterre !
Vivant, je n'aurais rien su faire ;
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé !

Ce jour-là, M. Dumas, catholique aujourd'hui, était, de bonne foi, panthéiste. Il demandait trop peu d'ailleurs à la destinée en réclamant un tel avenir. Alexandre Dumas fils a déjà produit mieux et plus qu'un grain de blé : toute une gerbe d'œuvres pour lesquelles a déjà commencé une semi-postérité et qui dureront certes et ne tomberont pas en poussière, car elles ont, je ne dirai pas fleuri, les fleurs y sont volontairement rares, mais fructifié dans le terrain fécond et plein de sucs fortifiants de la Vérité.

Louis Veuillot

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. L. VEUILLOT

En 1838, un livre parut, un livre de voyages, parfaitement oublié aujourd'hui, et qui figure dans le catalogue de la librairie Mame parmi les livres donnés aux lauréats des séminaires, les jours de distributions de prix. Ce livre s'appelait les *Pèlerinages de Suisse* et portait sur sa première page, disposée d'une façon lapidaire qui remplirait un de nos feuillets, cette inscription en forme de dédicace : *Aux pieds de saint François d'Assises et de sainte Marguerite de Cortonne, patrons, dans le ciel, de mon père et de*

ma mère bien-aimés, moi, l'auteur de ce livre, je dépose humblement mon premier ouvrage, comme une prière permanente, à l'effet d'obtenir, par l'intercession de ces deux saints, ce que je désire le plus en ce monde après le bonheur de servir Dieu.

L'auteur des *Pèlerinages de Suisse*, et le rédacteur de ce ex-voto — qui était M. Louis Veuillot — ne disait pas ce qu'il désirait le plus en ce monde, mais il est permis de le deviner quand on saura qu'il venait tout récemment de se convertir, et qu'après avoir allègrement fredonné du Béranger, il commençait à chanter pieusement des cantiques; ce qu'il voulait, c'était faire pénitence et racheter sa folle jeunesse envolée par une maturité religieuse et une vieillesse dévote. En 1838, M. Louis Veuillot était encore jeune. Né en 1813, à Boynes en Gâtinais, dans le Loiret, il avait alors vingt-cinq ans. Il écrivait déjà depuis six ans, tant bien que mal, plutôt mal que bien, à cette époque, tantôt dans l'*Esprit public*, tantôt dans l'*Écho de la Seine-Inférieure*. A Rouen, il avait fait pendant près d'un an le métier de journaliste ministériel. Il devait déjà s'y montrer agressif, car on le voit se battant en duel, une fois avec un baryton du nom de Tilly, dont il avait brutalement critiqué la femme dans un article de théâtres, une autre fois avec M. Visinet, rédacteur du *Journal de Rouen*, journaliste républicain, collaborateur de M. Degouve-Denuncques. Il quitte Rouen, il part pour Périgueux, il va rédiger en chef le *Mémorial de la Dordogne*. M. Louis Veuillot, dans ces divers journaux, défendait toujours le trône de ce roi Louis-Philippe, dont il dira plus tard, dans l'*Univers*, en mars 1848, fort peu embarrassé par la reconnaissance de l'estomac : *Il est tombé comme un vase d'argile sous une masse de fer!*

Le préfet de la Dordogne était alors ce légendaire M. Romieu, farceur épique, dont la dernière plaisanterie, le *Spectre rouge,* fit peur à la France et contribua à nous donner l'empire. Romieu put connaître à fond M. Louis Veuillot, et, fort intimement lié, comme on sait, avec Eugène Sue, il dut certainement lui parler de son *journaliste ministériel.* Eugène Sue en profita (il avait d'ailleurs connu Louis Veuillot avant sa conversion), et la légende veut que l'auteur du *Juif-Errant* ait copié sur le rédacteur en chef de l'*Univers* ce bizarre Nini-Moulin, le Janus de la presse cléricale, tantôt journaliste pieux, tantôt soupeur de nuits de carnaval et danseur de quadrilles dans les bals publics, une sorte de Clodoche se signant avec du punch en guise d'eau bénite.

Toujours est-il qu'à Périgueux comme à Rouen, Louis Veuillot faisait du journalisme agressif et remplaçait, comme aujourd'hui, les raisons par les insolences. Un de ses confrères combattait ses doctrines dans un journal indépendant, et signait ses articles : E. B. « Pourquoi ne signez-vous pas *E. B. T.?* répondit Louis Veuillot. » Ce sont là, depuis trente ans, ses procédés de polémique.

En ces temps de débuts et de tâtonnements, M. Veuillot devait d'ailleurs souffrir. Cette nature militante, peu faite pour s'agiter dans la petite sphère du journalisme départemental, ce polémiste enragé, se sentant des dents et des ongles, devait étouffer dans la ville de province. Il y resta cinq ans cependant, cinq ans d'ennuis, de rêves ambitieux et de colères. En 1837, il revenait à Paris, collaborait à la *Charte de* 1830, dirigeait *la Paix,* gazette doctrinaire, et servait de toute son encre la politique de M. Guizot. « Je serai sincère, écrit Louis Veuillot, je ren-

trai dans Paris avec des idées de conquête, bien décidé à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait. »

« J'étais alors *un obus*, » dit parfois, en riant, au souvenir de ces années de journalisme dévoué, le rédacteur en chef de l'*Univers*.

La vérité est qu'il touchait 500 francs par mois du ministère, et que ses opinions lui étaient dictées par le protestant Guizot. Étrange début pour un catholique orthodoxe! Mais M. Veuillot n'était pas encore catholique. Le *Nini-Moulin* d'Eugène Sue ne s'était pas converti.

« Il y avait une fois, écrit M. Veuillot dans son livre « de *Rome et Lorette*, où il raconte cette conversion, il y « avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un « ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses « outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver, à travers « la boue, l'été, sous les ardeurs du soleil, s'en allait à « pied de ville en ville et de campagne en campagne, « fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers... Il « se nommait François ; il était né dans la Bourgogne; il « ne savait pas lire; il ne connaissait que son mé- « tier. »

C'était le père de Louis Veuillot. Je ne sais rien, d'ailleurs, soit dit en passant, de plus poignant et de plus mâle que le récit de cette enfance de Louis Veuillot, écrit par lui-même, si ce n'est cette même histoire des premières années de Luttes, de P. J. Proudhon racontées par Proudhon. Et par quel hasard ce rude compagnon, Veuillot, vrai fils du peuple, nourri de ses misères, s'est-il fait le serviteur du passé, niant audacieusement tout progrès par la démocratie et, comme un

serf du moyen âge, lui, le fils du tonnelier, portant son hommage à des choses mortes, et cela d'une main robuste faite pour manier la cognée du bûcheron?

A treize ans, Louis Veuillot, élevé par un père laborieux, par une mère vaillante, fut pourtant jeté seul à travers les rues de Paris. Ses parents tenaient alors une sorte de débit de vins ou de *gargote* du côté de Bercy. Son frère Eugène, de trois ans moins âgé que lui, servait les mariniers du port. Il n'en rougit pas, je le pense. Rendons à ces deux hommes cette justice: ils se sont instruits tout seuls. Louis Veuillot avoue qu'il commença son éducation en lisant les romans de Lamothe-Langon et ceux de Paul de Kock. L'homme qui, enfant, en était là, et qui, à vingt-cinq ans, s'était déjà fait remarquer dans le journalisme, n'est certes pas un homme ordinaire. Paul de Kock lu par Louis Veuillot! Et pourquoi pas! Veuillot aimait alors tout ce qui est la santé et le rire. L'ultramontain n'était encore qu'un Gaulois. Il chantait aussi le vin et Lisette, la vendange de baisers et d'amours. Il était jovial, goguenard, bon vivant. Avant d'arriver à Ignace de Loyola, il s'attardait avec Rabelais. S'il *pratiquait,* c'était parmi les moines de Thélèmes.

Un jour, un ami, Olivier Fulgence — qu'il appelle quelque part son ami Gustave — lui proposa de faire un voyage en Italie. M. Veuillot nous apprend qu'il venait de lire l'*Histoire de sainte Élisabeth* de Montalembert, quelques articles de M. de Carné, et un travail de M. Rubichon sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes.* Tout ébranlé de ces lectures, il se trouvait préparé à recevoir l'action de la Grâce. Rubichon l'emportait sur Béranger, Rubichon lui faisait oublier Guizot, Rubichon venait de faire un

La question était presque ironique ; la réponse fut sévère et charmante :

— Chez moi, madame, fit Dumas.

Serait-ce donc ces femmes du monde qui, dans la *Princesse Georges*, s'entretiennent vraiment de choses qui feraient rougir un sergent aux gardes ?

Alexandre Dumas est membre de l'Académie Française. Il achève son discours, où certes il n'oubliera point de saluer l'ombre de cet autre Dumas qui fut tout — excepté académicien. Laborieux, actif, plus créateur qu'érudit, se piquant, comme Gavarni, d'avoir plus étudié les hommes que les livres, M. Dumas est cependant le fils de ses œuvres plus encore que le fils de son père. C'est un des rares esprits de ce temps qui ne procèdent que d'eux-mêmes et qui se soient, si je puis dire, forgés de pied en cap.

Dumas fils quitte, pour l'avenue de Villiers, son hôtel de l'avenue de Wagram, où, à l'entresol, dans son cabinet encombré de livres, de tableaux, de dessins, de statues, de meubles Louis XVI, il travaillait ou recevait ses intimes, son robuste col nu sortant de sa vareuse de flanelle brune, souriant, accueillant, toujours en verve et en éveil. Jules Janin était amateur des livres rares ; Dumas fils est plutôt amateur des choses de l'art. Il a la passion du beau. Ce n'est pas un collectionneur, c'est un délicat. Il n'amasse pas, il choisit. Que de fois l'ai-je rencontré, sortant de l'hôtel des ventes, heureux d'une occasion trouvée, emportant sous son bras sa conquête nouvelle, un petit Giorgione ou une Vierge de Lippi ! Dès l'ouverture du Salon, chaque année, il se plaît à découvrir, dans la masse des tableaux exposés, la toile presque inaperçue qui mé-

rite de figurer dans sa galerie. Théophile Gautier avait, quelques mois avant sa mort, conçu une idée originale : au lieu de parler, comme tous les autres *salonniers,* des peintres célèbres, le magistral critique d'art voulait seulement entretenir le public des *peintres qui seront illustres.* Ceux-là, M. Dumas fils, mieux que d'en parler, il les encourage. Il leur achète leurs premiers tableaux, et plus d'un lui a dû même des contentements suprêmes au moment des dernières heures : le poétique et pauvre Chintreuil, par exemple, le peintre de la brume, de la rosée, des prairies vertes et des pommiers en fleurs.

Caractère croyant sous une apparence froide et même ironique, Alexandre Dumas fils a, de bonne heure, traité la vie à la façon de ce Goëthe, qu'il n'aime pas et qu'il a si étrangement attaqué dans la préface d'une traduction de *Faust.* Il a tué en lui volontairement l'illusion dangereuse. Que de gens vivent encore après un de ces suicides moraux ! Le Werther qui était en eux ne respire plus ; il ne reste que l'homme pratique, ennemi des faux pas, solide et militant ! Après avoir eu en lui quelque chose de la passion d'un Alfred de Musset, M. Dumas a maintenant un peu de l'ardeur de cet autre auteur dramatique, qui s'appelait Zacharias Werner, et qui, après avoir écrit la *Nuit du vingt-quatre février,* se fit prédicateur et apporta une telle passion dans cet état nouveau, qu'un beau jour, du haut de sa chaire, il tira un coup de pistolet sur ses ouailles qui ne l'écoutaient pas. M. Dumas ne va pas si loin que Zacharias Werner dans son ardeur de prosélytisme, mais il y met cependant une certaine violence. Il veut, et il n'a point tort, que l'homme soit utile en ce monde. N'écrivait-il pas, une fois, sur un album, ces vers mélancoliques, dans le goût de Musset, justement :

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière.
Au milieu d'un champ labouré,
Sous un sillon, que l'on m'enterre !
Vivant, je n'aurais rien su faire ;
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé !

Ce jour-là, M. Dumas, catholique aujourd'hui, était, de bonne foi, panthéiste. Il demandait trop peu d'ailleurs à la destinée en réclamant un tel avenir. Alexandre Dumas fils a déjà produit mieux et plus qu'un grain de blé : toute une gerbe d'œuvres pour lesquelles a déjà commencé une semi-postérité et qui dureront certes et ne tomberont pas en poussière, car elles ont, je ne dirai pas fleuri, les fleurs y sont volontairement rares, mais fructifié dans le terrain fécond et plein de sucs fortifiants de la Vérité.

Louis Veuillot

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. L. VEUILLOT

En 1838, un livre parut, un livre de voyages, parfaite-
ıent oublié aujourd'hui, et qui figure dans le catalogue
e la librairie Mame parmi les livres donnés aux lauréats
es séminaires, les jours de distributions de prix. Ce livre
'appelait les *Pèlerinages de Suisse* et portait sur sa pre-
nière page, disposée d'une façon lapidaire qui remplirait
n de nos feuillets, cette inscription en forme de dédi-
ace : *Aux pieds de saint François d'Assises et de sainte Mar-
uerite de Cortonne, patrons, dans le ciel, de mon père et de*

ma mère bien-aimés, moi, l'auteur de ce livre, je dépose humblement mon premier ouvrage, comme une prière permanente, à l'effet d'obtenir, par l'intercession de ces deux saints, ce que je désire le plus en ce monde après le bonheur de servir Dieu.

L'auteur des *Pèlerinages de Suisse*, et le rédacteur de cet ex-voto — qui était M. Louis Veuillot — ne disait pas ce qu'il désirait le plus en ce monde, mais il est permis de le deviner quand on saura qu'il venait tout récemment de se convertir, et qu'après avoir allègrement fredonné du Béranger, il commençait à chanter pieusement des cantiques; ce qu'il voulait, c'était faire pénitence et racheter sa folle jeunesse envolée par une maturité religieuse et une vieillesse dévote. En 1838, M. Louis Veuillot était encore jeune. Né en 1813, à Boynes en Gâtinais dans le Loiret, il avait alors vingt-cinq ans. Il écrivait déjà depuis six ans, tant bien que mal, plutôt mal que bien, à cette époque, tantôt dans l'*Esprit public*, tantôt dans l'*Écho de la Seine-Inférieure*. A Rouen, il avait fait pendant près d'un an le métier de journaliste ministériel. Il devait déjà s'y montrer agressif, car on le voit se battant en duel, une fois avec un baryton du nom de Tilly, dont il avait brutalement critiqué la femme dans un article de théâtres, une autre fois avec M. Visinet, rédacteur du *Journal de Rouen*, journaliste républicain, collaborateur de M. Degouve-Denuncques. Il quitte Rouen, il part pour Périgueux, il va rédiger en chef le *Mémorial de la Dordogne*. M. Louis Veuillot, dans ces divers journaux, défendait toujours le trône de ce roi Louis-Philippe, dont il dira plus tard, dans l'*Univers*, en mars 1848, fort peu embarrassé par la reconnaissance de l'estomac : *Il est tombé comme un vase d'argile sous une masse de fer!*

Le préfet de la Dordogne était alors ce légendaire M. Romieu, farceur épique, dont la dernière plaisanterie, le *Spectre rouge,* fit peur à la France et contribua à nous donner l'empire. Romieu put connaître à fond M. Louis Veuillot, et, fort intimement lié, comme on sait, avec Eugène Sue, il dut certainement lui parler de son *journaliste ministériel.* Eugène Sue en profita (il avait d'ailleurs connu Louis Veuillot avant sa conversion), et la légende veut que l'auteur du *Juif-Errant* ait copié sur le rédacteur en chef de l'*Univers* ce bizarre Nini-Moulin, le Janus de la presse cléricale, tantôt journaliste pieux, tantôt soupeur de nuits de carnaval et danseur de quadrilles dans les bals publics, une sorte de Clodoche se signant avec du punch en guise d'eau bénite.

Toujours est-il qu'à Périgueux comme à Rouen, Louis Veuillot faisait du journalisme agressif et remplaçait, comme aujourd'hui, les raisons par les insolences. Un de ses confrères combattait ses doctrines dans un journal indépendant, et signait ses articles : E. B. « Pourquoi ne signez-vous pas *E. B. T.*? répondit Louis Veuillot. » Ce sont là, depuis trente ans, ses procédés de polémique.

En ces temps de débuts et de tâtonnements, M. Veuillot devait d'ailleurs souffrir. Cette nature militante, peu faite pour s'agiter dans la petite sphère du journalisme départemental, ce polémiste enragé, se sentant des dents et des ongles, devait étouffer dans la ville de province. Il y resta cinq ans cependant, cinq ans d'ennuis, de rêves ambitieux et de colères. En 1837, il revenait à Paris, collaborait à la *Charte de* 1830, dirigeait *la Paix,* gazette doctrinaire, et servait de toute son encre la politique de M. Guizot. « Je serai sincère, écrit Louis Veuillot, je ren-

La question était presque ironique ; la réponse fut sévère et charmante :

— Chez moi, madame, fit Dumas.

Serait-ce donc ces femmes du monde qui, dans la *Princesse Georges*, s'entretiennent vraiment de choses qui feraient rougir un sergent aux gardes ?

Alexandre Dumas est membre de l'Académie Française. Il achève son discours, où certes il n'oubliera point de saluer l'ombre de cet autre Dumas qui fut tout — excepté académicien. Laborieux, actif, plus créateur qu'érudit, se piquant, comme Gavarni, d'avoir plus étudié les hommes que les livres, M. Dumas est cependant le fils de ses œuvres plus encore que le fils de son père. C'est un des rares esprits de ce temps qui ne procèdent que d'eux-mêmes et qui se soient, si je puis dire, forgés de pied en cap.

Dumas fils quitte, pour l'avenue de Villiers, son hôtel de l'avenue de Wagram, où, à l'entresol, dans son cabinet encombré de livres, de tableaux, de dessins, de statues, de meubles Louis XVI, il travaillait ou recevait ses intimes, son robuste col nu sortant de sa vareuse de flanelle brune, souriant, accueillant, toujours en verve et en éveil. Jules Janin était amateur des livres rares ; Dumas fils est plutôt amateur des choses de l'art. Il a la passion du beau. Ce n'est pas un collectionneur, c'est un délicat. Il n'amasse pas, il choisit. Que de fois l'ai-je rencontré, sortant de l'hôtel des ventes, heureux d'une occasion trouvée, emportant sous son bras sa conquête nouvelle, un petit Giorgione ou une Vierge de Lippi ! Dès l'ouverture du Salon, chaque année, il se plaît à découvrir, dans la masse des tableaux exposés, la toile presque inaperçue qui mé-

te de figurer dans sa galerie. Théophile Gautier avait, ıelques mois avant sa mort, conçu une idée originale : ı lieu de parler, comme tous les autres *salonniers,* des ɜintres célèbres, le magistral critique d'art voulait seule- ıent entretenir le public des *peintres qui seront illustres.* eux-là, M. Dumas fils, mieux que d'en parler, il les ncourage. Il leur achète leurs premiers tableaux, et lus d'un lui a dû même des contentements suprêmes u moment des dernières heures : le poétique et pauvre hintreuil, par exemple, le peintre de la brume, de la osée, des prairies vertes et des pommiers en fleurs.

Caractère croyant sous une apparence froide et même ·onique, Alexandre Dumas fils a, de bonne heure, traité ı vie à la façon de ce Goëthe, qu'il n'aime pas et qu'il a si trangement attaqué dans la préface d'une traduction de *'aust.* Il a tué en lui volontairement l'illusion dangereuse. ·ue de gens vivent encore après un de ces suicides mo- aux ! Le Werther qui était en eux ne respire plus ; il ne este que l'homme pratique, ennemi des faux pas, olide et militant ! Après avoir eu en lui quelque chose de ı passion d'un Alfred de Musset, M. Dumas a maintenant ın peu de l'ardeur de cet autre auteur dramatique, qui 'appelait Zacharias Werner, et qui, après avoir écrit la *Nuit du vingt-quatre février,* se fit prédicateur et apporta ıne telle passion dans cet état nouveau, qu'un beau jour, du haut de sa chaire, il tira un coup de pistolet sur ses ouailles qui ne l'écoutaient pas. M. Dumas ne va pas si loin que Zacharias Werner dans son ardeur de prosélytisme, mais il y met cependant une certaine violence. Il veut, et il n'a point tort, que l'homme soit utile en ce monde. N'écrivait-il pas, une fois, sur un album, ces vers mélancoliques, dans le goût de Musset, justement :

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. L. VEUILLOT

En 1838, un livre parut, un livre de voyages, parfaitement oublié aujourd'hui, et qui figure dans le catalogue de la librairie Mame parmi les livres donnés aux lauréats des séminaires, les jours de distributions de prix. Ce livre s'appelait les *Pèlerinages de Suisse* et portait sur sa première page, disposée d'une façon lapidaire qui remplirait un de nos feuillets, cette inscription en forme de dédicace : *Aux pieds de saint François d'Assises et de sainte Marguerite de Cortonne, patrons, dans le ciel, de mon père et de*

ma mère bien-aimés, moi, l'auteur de ce livre, je dépose humblement mon premier ouvrage, comme une prière permanente, à l'effet d'obtenir, par l'intercession de ces deux saints, ce que je désire le plus en ce monde après le bonheur de servir Dieu.

L'auteur des *Pèlerinages de Suisse*, et le rédacteur de ce ex-voto — qui était M. Louis Veuillot — ne disait pas ce qu'il désirait le plus en ce monde, mais il est permis de le deviner quand on saura qu'il venait tout récemment de se convertir, et qu'après avoir allègrement fredonné du Béranger, il commençait à chanter pieusement des cantiques; ce qu'il voulait, c'était faire pénitence et racheter sa folle jeunesse envolée par une maturité religieuse et une vieillesse dévote. En 1838, M. Louis Veuillot était encore jeune. Né en 1813, à Boynes en Gâtinais dans le Loiret, il avait alors vingt-cinq ans. Il écrivait déjà depuis six ans, tant bien que mal, plutôt mal que bien, à cette époque, tantôt dans l'*Esprit public*, tantôt dans l'*Écho de la Seine-Inférieure*. A Rouen, il avait fait pendant près d'un an le métier de journaliste ministériel. Il devait déjà s'y montrer agressif, car on le voit se battant en duel, une fois avec un baryton du nom de Tilly, dont il avait brutalement critiqué la femme dans un article de théâtres, une autre fois avec M. Visinet, rédacteur du *Journal de Rouen*, journaliste républicain, collaborateur de M. Degouve-Denuncques. Il quitte Rouen, il part pour Périgueux, il va rédiger en chef le *Mémorial de la Dordogne*. M. Louis Veuillot, dans ces divers journaux, défendait toujours le trône de ce roi Louis-Philippe, dont il dira plus tard, dans l'*Univers*, en mars 1848, fort peu embarrassé par la reconnaissance de l'estomac : *Il est tombé comme un vase d'argile sous une massue de fer!*

Le préfet de la Dordogne était alors ce légendaire M. Romieu, farceur épique, dont la dernière plaisanterie, le *Spectre rouge*, fit peur à la France et contribua à nous donner l'empire. Romieu put connaître à fond M. Louis Veuillot, et, fort intimement lié, comme on sait, avec Eugène Sue, il dut certainement lui parler de son *journaliste ministériel*. Eugène Sue en profita (il avait d'ailleurs connu Louis Veuillot avant sa conversion), et la légende veut que l'auteur du *Juif-Errant* ait copié sur le rédacteur en chef de l'*Univers* ce bizarre Nini-Moulin, le Janus de la presse cléricale, tantôt journaliste pieux, tantôt soupeur de nuits de carnaval et danseur de quadrilles dans les bals publics, une sorte de Clodoche se signant avec du punch en guise d'eau bénite.

Toujours est-il qu'à Périgueux comme à Rouen, Louis Veuillot faisait du journalisme agressif et remplaçait, comme aujourd'hui, les raisons par les insolences. Un de ses confrères combattait ses doctrines dans un journal indépendant, et signait ses articles : E. B. « Pourquoi ne signez-vous pas *E. B. T.?* répondit Louis Veuillot. » Ce sont là, depuis trente ans, ses procédés de polémique.

En ces temps de débuts et de tâtonnements, M. Veuillot devait d'ailleurs souffrir. Cette nature militante, peu faite pour s'agiter dans la petite sphère du journalisme départemental, ce polémiste enragé, se sentant des dents et des ongles, devait étouffer dans la ville de province. Il y resta cinq ans cependant, cinq ans d'ennuis, de rêves ambitieux et de colères. En 1837, il revenait à Paris, collaborait à la *Charte de* 1830, dirigeait *la Paix*, gazette doctrinaire, et servait de toute son encre la politique de M. Guizot. « Je serai sincère, écrit Louis Veuillot, je ren-

trai dans Paris avec des idées de conquête, bien décidé à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait. »

« J'étais alors *un obus*, » dit parfois, en riant, au souvenir de ces années de journalisme dévoué, le rédacteur en chef de l'*Univers*.

La vérité est qu'il touchait 500 francs par mois du ministère, et que ses opinions lui étaient dictées par le protestant Guizot. Étrange début pour un catholique orthodoxe! Mais M. Veuillot n'était pas encore catholique. Le *Nini-Moulin* d'Eugène Sue ne s'était pas converti.

« Il y avait une fois, écrit M. Veuillot dans son livre « de *Rome et Lorette*, où il raconte cette conversion, il y « avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un « ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses « outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver, à travers « la boue, l'été, sous les ardeurs du soleil, s'en allait à « pied de ville en ville et de campagne en campagne, « fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers... Il « se nommait François; il était né dans la Bourgogne; il « ne savait pas lire; il ne connaissait que son mé- « tier. »

C'était le père de Louis Veuillot. Je ne sais rien, d'ailleurs, soit dit en passant, de plus poignant et de plus mâle que le récit de cette enfance de Louis Veuillot, écrit par lui-même, si ce n'est cette même histoire des premières années de Luttes, de P. J. Proudhon racontées par Proudhon. Et par quel hasard ce rude compagnon, Veuillot, vrai fils du peuple, nourri de ses misères, s'est-il fait le serviteur du passé, niant audacieusement tout progrès par la démocratie et, comme un

serf du moyen âge, lui, le fils du tonnelier, portant son hommage à des choses mortes, et cela d'une main robuste faite pour manier la cognée du bûcheron?

A treize ans, Louis Veuillot, élevé par un père laborieux, par une mère vaillante, fut pourtant jeté seul à travers les rues de Paris. Ses parents tenaient alors une sorte de débit de vins ou de *gargote* du côté de Bercy. Son frère Eugène, de trois ans moins âgé que lui, servait les mariniers du port. Il n'en rougit pas, je le pense. Rendons à ces deux hommes cette justice: ils se sont instruits tout seuls. Louis Veuillot avoue qu'il commença son éducation en lisant les romans de Lamothe-Langon et ceux de Paul de Kock. L'homme qui, enfant, en était là, et qui, à vingt-cinq ans, s'était déjà fait remarquer dans le journalisme, n'est certes pas un homme ordinaire. Paul de Kock lu par Louis Veuillot! Et pourquoi pas! Veuillot aimait alors tout ce qui est la santé et le rire. L'ultramontain n'était encore qu'un Gaulois. Il chantait aussi le vin et Lisette, la vendange de baisers et d'amours. Il était jovial, goguenard, bon vivant. Avant d'arriver à Ignace de Loyola, il s'attardait avec Rabelais. S'il *pratiquait,* c'était parmi les moines de Thélèmes.

Un jour, un ami, Olivier Fulgence — qu'il appelle quelque part son ami Gustave — lui proposa de faire un voyage en Italie. M. Veuillot nous apprend qu'il venait de lire l'*Histoire de sainte Élisabeth* de Montalembert, quelques articles de M. de Carné, et un travail de M. Rubichon sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*. Tout ébranlé de ces lectures, il se trouvait préparé à recevoir l'action de la Grâce. Rubichon l'emportait sur Béranger, Rubichon lui faisait oublier Guizot, Rubichon venait de faire un

prosélyte. Quelle gloire pour cet illustre inconnu! Si la religion compte un défenseur de plus — et quel défenseur! — c'est à Rubichon qu'il faut en faire remonter le mérite. Rubichon mérite de former une trinité immortelle avec ces autres pieux esprits, Patouillet et Nonotte.

M. Veuillot, tout inspiré de la rhétorique de Montalembert et des idées de Rubichon, allait donc se convertir. La traversée de Marseille à Civita-Vecchia allait être pour lui le chemin de Damas, un chemin humide. Il avait d'ailleurs toutes les dispositions voulues pour ne plus se rattacher qu'à la patrie céleste : il quittait Marseille avec la haine absolue de sa patrie réelle. « Je désirais ardemment « de ne plus voir la France, écrit-il avec franchise; j'éprou- « vais ce sentiment étrange : la haine de mon pays! Mais « que n'étais-je point disposé à haïr! »

Curieux aveu sur ces lèvres chrétiennes! M. Louis Veuillot persista dans ces sentiments tendres et humains jusqu'au 15 mars 1838, jour trois fois heureux, date dont consacre publiquement le souvenir. Ce jour-là, Louis Veuillot entra dans l'église de l'*Ara Cœli*, où l'on célébrait les Quarante Heures. La vue du saint sacrement exposé sur l'autel resplendissant détermina chez l'ancien coulissier de théâtres une révolution intellectuelle tout fait inattendue. Il devint croyant comme on devient aveugle, par suite d'un éblouissement. L'intensité et la qualité des lumières lui porta à la tête. Il sortit de l'*Ara Cœli* bien résolu de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il avait trouvé sa voie! Le journalisme ministériel était une voie sans issue, un cul-de-sac où se pressaient avidement un trop grand nombre de gens famé-

liques. Au contraire, le journalisme sacré pouvait devenir une carrière large et facile. On y marcherait à l'aise.

M. Veuillot se fit présenter au pape. Il baisa la blanche mule du Saint Père, et se releva plus pur lui-même que l'hermine sans tache. Nini-Moulin avait vécu. Dès lors, il défendit par le pugilat les droits de l'Église; il fut le boxeur de la piété, le champion musculeux de la chrétienté. Il fit alterner, dans ses écrits, les romans encore en odeur de poudre de riz, comme *L'Honnête femme,* avec les livres parfumés d'encens, comme *Le Saint Rosaire médité.* Il amalgama, dans un style de premier ordre, les licences de Brantôme avec les foudres de Bossuet. Mais qu'ai-je dit? Bossuet! M. Veuillot fut le Bossuet du ruisseau, jetant à ses adversaires de la fange en guise d'anathème, et, au lieu d'admonestations, les frappant au front des restes de la lie autrefois oubliée dans les tonneaux de son père.

En 1843, au retour d'un séjour en Algérie, où il avait accompagné le maréchal Bugeaud, M. Louis Veuillot, un moment chef de bureau au ministère de l'intérieur, entra, délaissant l'administration pour la presse, au journal l'*Univers religieux*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Cette fois, il avait trouvé sa voie, son poste, sa tribune. Il devint, la plume à la main, une sorte de père Bridaine laïque dont la verve insolente amusa même ceux qu'elle insultait. La vogue de sa *manière* ne date guère pourtant que de 1848, lorsqu'après avoir applaudi à la révolution de Février, comme il applaudit plus tard au 4 septembre, il se mit tout à coup à combattre la République, jusqu'au jour où il réclama la proscription des républicains. Car si décembre eut ses exécuteurs, le coup

d'État eut aussi ses thuriféraires : « Ce ne sont point des « faquins qui sont proscrits, écrivait-il au lendemain de « l'attentat, c'est la *proscription qui est faquinisée !* »

Ce grand-prêtre du *Syllabus*, cette sorte de légat des Gaules, fut le joueur de flûte de César triomphant. Il aboya à tout ce qui était chassé de son foyer, jeté hors de sa patrie, de cette patrie dont se souciait si peu M. Veuillot partant pour Rome, mais qu'ils aimaient et qu'ils pleuraient, ces exilés ! L'empire devait faire sentir plus tard à M. Veuillot ce que pèse un bâillon sur la bouche, et il vint un moment où le rédacteur en chef de l'*Univers* put s'écrier devant son journal supprimé :

— On serait tenté de dire la vérité, dût-elle être payée de trois mois de prison la ligne !

Mais il était trop tard. Louis Veuillot ne détestait la tyrannie que parce qu'elle l'atteignait à son tour. Alors, dans sa colère, il s'enfuyait, il retournait à Rome, il respirait le parfum de cimetière de la grande cité catholique, et comme on lui démontrait que, sous l'administration cléricale, les rues romaines, mal entretenues, étaient, comme le dit le Gringoire de Victor Hugo en parlant des boues de Paris, *particulièrement puantes*, il répondait :

— Eh ! bien, quoi ! j'aime mieux une ordure qu'un mouchard !

Il se sentait libre dans le *Campo-Santo*, il était heureux dans ce gigantesque sépulcre aujourd'hui rendu à la vie. Mais l'arbitraire qui l'atteignait ne lui faisait pas aimer davantage la liberté. Mal vu du gouvernement impérial,

il n'en demeurait pas moins tel qu'il s'était montré au lendemain de Décembre, l'ami de la compression, l'adversaire acharné, violent, injurieux, cynique de la libre pensée, de la science, du progrès, de la vie même des sociétés modernes.

A voir cet homme une fois, on devine au surplus qu'il est né pour la lutte. La tête est puissante, altière, le regard menaçant, la bouche violente. La petite vérole a couturé ce visage énergique. La face est celle d'un inquisiteur, d'un tortionnaire; les lèvres sont d'un être sensuel et en appétit. « C'est un affamé de volupté et même de pénitence, » disait de Veuillot, Edouard Ourliac qui devait le connaître. Tel l'avait peint, au Salon de 1874, le peintre Émile Lafon. Mais le pénitent, dans ce portrait, s'effaçait devant le polémiste. On s'arrêtait quelque peu inquiet devant cette figure injectée, sanguine, ardente, pleine de bravade, vraie figure de moine ligueur marchant au rempart, casque en tête. Rien d'attirant. Tout repousse. Il y a là de la volonté, une vie étonnante, une résolution mâle, il n'y a aucun charme. Ce chrétien est né proscripteur.

Croit-il, du moins, ce pratiquant farouche? A-t-il vraiment la foi qu'il affiche? Mystère insondable des consciences. Il ne m'appartient pas de répondre. Mais ce qu'on peut dire, c'est que sa personne, son talent, son style, tout en lui est la négation même de la religion qu'il prétend servir. Mettez ce visage couturé et sensuel à côté de la face pâle et souffrante d'un Lacordaire ou d'un Gratry, et comparez. Ce n'est là qu'un chantre de paroisse, tantôt en fureur et tantôt en belle humeur, qui frappe de son instrument sur le dos des gens après en avoir joué, tout à l'heure, en sortant du cabaret.

On a comparé M. Louis Veuillot à ces faubouriens experts dans l'art de *tirer la savate* et de faire grêler sur les crânes ce que le Chourineur d'Eugène Sue appelait les *coups de poing de la fin*. M. Louis Veuillot est, en effet, un polémiste de barrière, et ses meilleurs articles, ceux qu'il enlève avec le plus de succès et de verve, ce sont ceux où il met chrétiennement en pratique les enseignements de Vadé. Ce père Angot clérical a d'ailleurs des bonnes fortunes de style vraiment admirables. On rencontre dans ses pages des fleurs embaumées comme on trouverait un lys sous l'éventaire d'une crieuse de marée. C'est un insulteur lettré. Il met beaucoup de littérature au service de beaucoup de diatribes. Figurez-vous un ribaud élevé chez les moines et répondant aux truandes, tout en mêlant Virgile à ses hoquets.

Mais quoi ! ce n'est pas chez lui qu'on va chercher les fleurs. Ce n'est pas sa spécialité. Il *tient* plutôt les trognons de pommes et les trognons de choux. Ce sont ses armes, ses arguments, ses preuves. Il fait de la polémique à coups de légumes.

Ah! tu es libre penseur, tu es démocrate, tu aimes la liberté, tu la défends, tu l'appelles, tu combats pour la vérité, pour l'humanité, tu es Byron, tu es Lamartine, tu es Molière ! Attends, drôle ! *coquin, bouc, joueur de galoubet, pataud, brute, poussah, pied-bot, fripon, vermine, épicier, cuistre, goujat, drôle, babouin, canaille!* Voilà tes noms : choisis. Voilà ce que vous méritez, maître Poquelin, *moineau lascif ;* Jean-Jacques, espèce de *coquin ;* Mme de Staël, espèce de dragon ; George Sand, amoureuse des *scélérats* et des *drôles !*

Et c'est un chrétien, cet homme ! Et c'est un disciple

de Jésus ! Allons donc ! Torquemada, voilà son Dieu. Il a fait l'éloge de l'Inquisition, comme vient de le faire M. Barbey d'Aurevilly dans un livre obscène, les *Diaboliques*. Ils ont au cœur plus de haine que d'amour, et Molière avait prévu de tels hommes lorsqu'il s'étonnait, la pauvre grande âme aimante, de tant de pieux venin :

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un dévot ! » Oui, certes. Et M. Veuillot pousse si loin la haine, qu'il fait profession de détester par-dessus tous les autres trois hommes : Judas, Marc-Aurèle et Charles IX. — Judas, parce qu'il a livré Jésus-Christ ; Marc-Aurèle, *parce qu'il n'a pas fait tuer son fils* Commode ; Charles IX, *parce qu'il n'a pas assez égorgé de huguenots le 24 août* 1572. Voilà l'homme. *Ecce homo,* pourrait-on dire. Mais, cette fois, il ne s'agit pas d'un martyr, il s'agit d'un bourreau.

Vais-je trop loin ? Je ne crois pas. Donnez à M. Veuillot un peu de puissance, et je ne désespère pas de voir s'allumer des bûchers. L'archevêque Sibour trouvait son zèle terrible, et naguère Mgr Dupanloup, qui n'embrasserait la liberté que pour l'étouffer, s'honorait des injures de l'*Univers,* — l'*Univers,* ce journal plein de mansuétude dont le *Times* disait un jour : « On cite l'*Univers* comme « on cloue une chauve-souris à sa porte. »

Et pourtant M. Veuillot est sans doute un bon père de famille, et, lorsqu'il déguste son café de moka, chez lui, en pantoufles, il retrouve parfois, me dit-on, le rêve rabelaisien d'autrefois. Il n'est un ogre qu'en littérature. Ce qui le rend furieux, écumant, injurieux, c'est la foi. Triste foi que celle qui pousse les gens à écorcher le prochain et à lui lancer l'injure à la face ! Haïssable foi que celle de

l'inquisiteur, de l'insulteur et du geôlier ! De telles gens inspireraient facilement l'horreur des idées qu'ils défendent, et un pasteur luthérien a pu, je m'en souviens, comparer Veuillot à l'ilote ivre qu'on faisait passer, titubant, devant les enfants de Sparte, pour les dégoûter de l'ivresse.

Je ne parle point de l'homme politique chez M. Louis Veuillot. Il ne défend la cause de la légitimité que par attitude et pour les besoins des polémiques quotidiennes. Il ne faut pas le serrer de près pour lui faire avouer que la cause de Henri V est perdue d'avance. Ce qu'il aime, au fond, ce qu'il souhaite, sans doute, c'est ce césarisme qu'il flétrissait jadis, mais dont il s'accommoderait facilement aujourd'hui, avec tout le parti catholique, pourvu que ce fût un césarisme clérical. Et cependant, M. Louis Veuillot a fait, comme tant d'autres, profession de foi républicaine, non-seulement en 1848, lorsqu'il applaudissait à la chute de l'homme dont il avait mangé les deniers, lorsqu'il s'écriait : « Dieu parle par la voix des événe- « ments La révolution de 1848 est *une notification de la* « *Providence.* » Mais, il y a quatre ans, lorsqu'il disait à Delescluze (*Univers* du 2 décembre 1870) : « C'est la France « à qui désormais vous avez affaire. *Cette France accepte* « *la République* et ne veut pas de vous !... »

Ainsi, flottant, hésitant, ou plutôt résolu à n'acclamer que le succès, M. Louis Veuillot, le défenseur de l'ex-maréchal Bazaine dans lequel il croit voir peut-être — il se trompe, cette fois — le sabre d'un coup d'État futur, M. Veuillot aura passé et sans rien servir que sa propre personnalité et ses propres rancunes. Catholique, quelqu'un a justement dit de lui (c'est M. de Lourdoueix) :

— Veuillot est *une corde passée au cou du catholicisme !* — Ultramontain, il a constamment sacrifié la cause de la patrie à la cause de la papauté qu'il a elle-même compromise. Il pousserait demain, comme ses pareils, la France aux abîmes pour essayer de remettre Pie IX, maître de la cité léonine, en possession de Rome tout entière. — Politique, il n'a cherché jamais que son intérêt, servant une monarchie jusqu'à sa chute, et encensant un empire jusqu'à l'heure du divorce. — Littérateur même, on l'a vu s'associer au paradoxe de l'abbé Gaume qui demandait, au nom de l'Église, au nom de la morale, que l'on chassât les classiques de l'enseignement universitaire. La Commune brûlait les bibliothèques; les gens comme M. Veuillot les *expurgeraient,* ce qui est une autre façon de les détruire. Oui, Horace qui sourit, Virgile qui rêve, Cicéron qui harangue, Tite-Live qui conte, Juvénal qui s'irrite, Tacite qui juge, M. Veuillot voudrait proscrire tout cela, d'un seul coup, d'un seul trait, biffer l'antiquité, renverser son encrier sur les classiques. Rappelez-vous ce tapageur qui voulait envoyer le vieil Homère aux Quinze-Vingts. M. Louis Veuillot est de son école. Proscripteur, vous dis je, il est né proscripteur, et s'il n'a pu proscrire de sa propre main, du moins a-t-il eu cette volupté suprême de se faire le *claqueur* de celui qui pouvait exiler.

M. Veuillot est d'ailleurs populaire, mais il s'est taillé une *popularité à l'envers,* comme les ouvriers des Gobelins font leurs tapis. Il méritait d'être illustré, car il a créé ou du moins élargi, agrandi un genre : le genre poissard, à l'usage des controverses religieuses. Il a chanté Jésus comme le poëte des halles chanta la *Pipe cassée.*

S'il n'était pas saint homme, il eût été sapeur, dit Victor Hugo dans les *Châtiments*.

Et cependant, voilà un des rares écrivains de ce temps-ci, et un des plus étonnants parmi tous ceux qui noircissent du papier. Il a le style, l'image, une singulière richesse de langue, l'éloquence et le lazzi, la bouffonnerie et la larme ; il a la couleur, il a le trait. C'est un maître. Et tout cela est gâté par la grossièreté, l'insolence, la gouaillerie déplacée. Bourdaloue se faisant farceur ; saint Jean Bouche-d'Or devenant *fort en gueule* comme la servante de Molière !

Autour de ce grand hurleur du papisme, jappent le frère Eugène, qui a du talent et qui sait ; Léon Robineau, qui pastiche, et vingt autres qui imitent le maître. Ils mordent. Aussi bien l'*Univers* ressemble-t-il à une meute, et lorsque M. Louis Veuillot a du talent, peut-on dire de ce journaliste rabelaisien et dévot qu'il est le Gargantua de l'orthodoxie ; mais lorsqu'il injurie, écume et dénonce, peut-on ajouter, avec autant de raison, qu'il est le *Père Duchesne* du catholicisme.

JULES GRÉVY.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. JULES GRÉVY

Je ne sais si quelques gens ont encore le don de prophétie, mais le 19 novembre 1873, M. Jules Grévy, à la tribune de l'Assemblée de Versailles, prononçait des paroles qu'on est déjà tout étonné de relire aujourd'hui, après un peu plus d'une année passée sur ce discours.

« Je suis très-convaincu, disait M. Grévy aux députés « décidés à voter, non pas l'organisation, mais la prolon- « gation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, je suis « très-convaincu que vous ne faites pas une bonne chose,

« et que votre résolution n'aura pas les effets que beau-
« coup d'esprits en attendent ; je suis très-convaincu que
« vous ne sortez pas du provisoire, que vous n'en changez
« que le nom et l'apparence ! et que vous le prolongez au
« prix de beaucoup de souffrances, d'impatiences et de
« dangers. »

M. Grévy montrait ensuite l'institution que l'Assemblée allait établir se trouvant un jour (tout est possible) en face de pouvoirs parlementaires nouveaux et qui n'en reconnaîtraient pas la légitimité. Quelle perspective de durs conflits ! Depuis, nous avons appris que le chef de l'État élu pour sept ans le 19 novembre, était fermement résolu à demeurer à son poste, qu'il n'entend pas, dit-il, *déserter* — c'est son mot — jusqu'à l'expiration de son mandat. Il n'en est pas moins vrai que M. Grévy tenait un patriotique et intelligent langage, lorsqu'il signalait aux représentants de la France les périls que retardait peut-être, mais que ne conjurait pas le Septennat, devenu aujourd'hui le Sexennat. Qu'arrivera-t-il, en effet, au lendemain de cette trêve de sept ans, et avec quelle fureur les prétendants se jetteront-ils alors sur cette France livrée de nouveau à leurs appétits ?

Le discours de M. Jules Grévy était un avertissement en même temps qu'une protestation contre le Provisoire. Il fut, comme il le méritait, vivement applaudi, mais sans influer sur le vote de la Chambre, incapable de rétablir la monarchie et hostile à l'établissement de la République. M. Grévy devait s'attendre à ce résultat négatif. Il avait éprouvé déjà, plus de vingt ans auparavant, combien la raison est parfois impuissante à se faire entendre, et l'expérience de *l'amendement* fameux qu'il avait proposé

jadis, et qu'une autre Assemblée nationale avait rejeté, devait lui avoir appris comment le simple bon sens est parfois annihilé par l'aveuglement.

M. Jules Grévy est né le 15 août 1813, à Mont-sous-Vaudrez, dans le Jura. Il a tout juste dix ans de plus que son frère, M. Albert Grévy, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Besançon, élu le premier sur six députés du Doubs à l'Assemblée nationale et choisi hier comme président par la gauche républicaine. M. Jules Grévy, l'aîné, avait été élevé au collége de Poligny, puis il était venu à Paris faire son droit et, aux journées de juillet 1830, étudiant, il prit part à la lutte comme George Farcy, Charras, M. Littré et tant d'autres jeunes cœurs alors pleins d'espoirs et résolus à faire la France libre. Révolution d'instinct, de générosité, de colère juvénile qui trouva, dès les premiers jours, un grand artiste pour la peindre et un grand poëte pour la chanter. Les *Iambes* d'Auguste Barbier répondaient à la *Barricade* d'Eugène Delacroix. On peut dire qu'en 1830, la France tout entière acclama les combattants de Juillet. M. Jules Grévy fut de ceux qui s'emparèrent, au péril de leur vie, de la caserne de Babylone. La lutte finie, il revint à ses livres et à ses études. Il oublia Masaniello pour Barthole, mais, reçu avocat, il continua, par la parole, le combat engagé pour la liberté. Il plaida pour les accusés du 13 mai, pour les compagnons d'Armand Barbès ; il mit son éloquence, déjà sévère et persuasive, au service de ses coreligionnaires politiques accusés. Jeune, mais imposant une sorte de respect par sa maturité précoce, M. Jules Grévy plaidait avec conviction, ce qui est la meilleure façon de bien plaider.

Il avait trente-cinq ans lorsque le coup de vent de Fé-

vrier renversa en quelques instants la monarchie de juillet. « Le 24 Février, à cinq heures, dit P.-J. Proudhon « dans sa *Correspondance*, la République, timide la veille, « peu rassurée le matin, et qui, à deux heures, ne croyait « pas à elle-même, était proclamée. » Il s'agissait maintenant de l'organiser. Ce même Proudhon nous révèle éloquemment les difficultés d'une organisation pareille. La chose la moins aisée, c'était de trouver un personnel administratif suffisant, des commissaires dignes de confiance à envoyer dans les départements. Le parti républicain, sous Louis-Philippe, avait fait l'expérience des amendes et l'apprentissage des prisons, mais il ignorait encore, ce qu'il sait aujourd'hui, la science gouvernementale. Beaucoup se croyaient républicains parce qu'ils admiraient de bonne foi les *institutions* draconiennes de Saint-Just ou les harangues de Robespierre, mais ils n'allaient pas plus loin dans leur républicanisme. Leur enthousiasme était purement rétrospectif.

L'ancien combattant de Juillet, le futur président de l'Assemblée nationale, M. Jules Grévy, n'était pas de ceux-là. Tel nous devions le connaître un jour, tel il était déjà au 24 février 1848. Dans un temps et, il faut l'avouer en toute franchise, dans un pays où le manque de caractères et la pénurie d'hommes sont les deux plaies profondes d'un peuple qui, malgré ses prétentions égalitaires, tient malheureusement encore à incarner ses aspirations dans certaines individualités, je ne sais pas de représentant plus net et plus inattaquable de ce qu'on nomme l'honneur politique et la droiture dans la vie publique, que l'homme dont nous esquissons ici la physionomie. Son existence tout entière est une, sans compromis et sans

faiblesse. Ce qu'il fut, je le répète, il y a plus de trente ans, au début de sa carrière, M. Jules Grévy l'est encore aujourd'hui. Non pas qu'il se soit immobilisé et comme pétrifié dans des idées maintenant vieillies, mais parce que, dès ses premiers pas, il savait où il voulait aller, vers quel but tendaient ses efforts et quelle serait la règle de sa vie. La science de ce qu'on veut est une vertu aussi rare que la *volonté* même de ce qu'on veut.

Avocat, « talent grave, sévère, précis, serré, sans faconde », ennemi de *la phrase* — cette ivraie de l'éloquence, — M. Grévy avait été nommé, au lendemain de février, commissaire de la République pour le département du Jura. Lorsqu'il arriva à son poste, le corps municipal ancien et le comité républicain de Lons-le-Saulnier se portèrent à sa rencontre sur la route de Paris. C'était à qui, du groupe des républicains du lendemain, ou de celui de la veille, arriverait le premier auprès du jeune commissaire. Un des compatriotes de M. Grévy, M. Désiré Monnier, dans ses *Souvenirs d'un octogénaire de province,* a raconté comment M. Jules Grévy réussit, par sa fermeté conciliante, à faire rentrer dans le calme le département dont l'administration lui était provisoirement confiée. Le Jura lui en témoigna sa reconnaissance en l'envoyant le premier sur les bancs de l'Assemblée nationale par 65,150 voix.

Élu membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Jules Grévy fut des plus nets et des plus sages parmi les orateurs républicains de ces temps troublés. La nature particulière de son esprit l'éloignait alors du socialisme, et ses études, son éducation, les souvenirs de la Révolution, le rapprochaient de la Montagne.

Mais il ne s'y tenait même pas à mi-côte ; il demeurait au pied, il était comme jaloux de conserver, non par soin de sa propre personnalité, mais par goût, une certaine indépendance. Vivement frappé d'ailleurs du danger qu'il y avait à concentrer les pouvoirs entre les mains d'un président, M. Grévy proposait à l'Assemblée, par un *amendement* resté historique, de rédiger comme suit les articles 41, 43 et 45 de la Constitution :

« Art. 41. — L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres.*

« Art. 43. — Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages.

« Art. 45. — Le Président du Conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. »

Ces amendements, en armant le pouvoir législatif, empêchaient les coups d'État, rendaient le 2 décembre impossible. Qui le comprit ? 158 voix seulement contre 643 votèrent pour l'amendement Grévy. Ceux qui le repoussèrent durent se repentir un jour de l'avoir fait, mais il était trop tard. L'Assemblée était envahie et la loi reculait, impuissante, devant les baïonnettes d'Espinasse.

M. Grévy avait été l'adversaire de Louis-Napoléon président, il avait protesté contre l'expédition de Rome, contre la loi du 31 mai, contre la révision de la Constitution ; il protesta contre le coup d'État, revint au barreau, fut élu en 1868 bâtonnier de l'ordre, et, ennemi de l'empire comme il l'avait été d'une présidence réactionnaire, il ne

rentra dans la vie politique que seize ans après en avoir été chassé par la force. La deuxième circonscription du Jura avait à élire un député. Le nom de M. Grévy sortit triomphalement de l'urne avec plus de 22,000 voix sur 32,000 votants. L'échec était éclatant pour l'empire. Il causa dans les sphères officielles, comme de la stupeur. La démocratie salua la rentrée victorieuse de ce républicain sans tache dans les rangs du bataillon actif de l'opposition parlementaire.

En 1869, aucun candidat officiel n'osa se présenter contre lui. Réélu par ses concitoyens, M. Grévy revint au Corps législatif avec la ferme résolution de reconquérir cette liberté qu'on avait autrefois arrachée à la France. L'empire autoritaire se faisait alors libéral, il affectait une douceur inattendue, il faisait les yeux doux aux hésitants, il appelait à lui, comme le font tous les pouvoirs, les hommes modérés de tous les partis, c'est-à-dire ceux qui, çà et là, étaient prêts à abandonner leur parti. M. Ernest Picard avait alors imaginé une *gauche ouverte* qui ouvrait en effet sa porte à toutes les combinaisons ministérielles et s'ouvrait sur le quai d'Orsay ou la place Beauveau. M. Jules Grévy, au contraire, prit place au fauteuil de la présidence de cette réunion de la rue de la Sourdière qui s'appela dès lors et franchement la *gauche fermée.* Ceux-là la composaient que M. Gambetta avait, dans un de ses discours, nommés les *irréconciliables.*

Le 3 février 1870, M. Grévy réclamait pour le Corps législatif le droit de faire sa police lui-même et de pourvoir à sa propre sureté. C'était une nouvelle *proposition des questeurs* soumise à la Chambre. Lors du plébiscite, de ce mensonger appel au peuple qui promettait tout haut la paix et

la liberté et ne demandait tout bas que le droit et le pouvoir de faire la guerre la plus inepte qui fût jamais, lorsque le gouvernement impérial, se sentant menacé et acculé, eut recours à ce moyen empirique pour se refaire une virginité d'ailleurs négative, M. Grévy, dialecticien admirable, montra, dans un discours digne de durer, les dangers qui pouvaient résulter d'un sénatus-consulte confirmé d'une telle manière et il mit à néant, comme une aiguille piquerait un ballon gonflé de vent, les illusions nées d'un pareil vote. C'était le 3 avril. Cette fois encore, M. Grévy, fidèle à son attitude prudemment patriotique, répétait à ceux qui l'écoutaient : Prenez garde !

Depuis la Cassandre antique, comme elle est démontrée la vanité de certains avertissements !

Un jour, passant près d'un de ces cimetières improvisés des environs de Paris, sur un *tumulus* encore frais recouvrant des mobiles morts, nous lûmes, écrite par un anonyme, cette inscription tragique : *Ici gisent les victimes du plébiscite*. La guerre de 1870 sortit en effet du vote du mois de mai ; l'invasion naquit du plébiscite. Le 4 septembre, l'empire, acclamé au mois de mai, était renversé aux applaudissements de toute la France. Le malheur ouvrait brutalement les yeux à cette nation obstinée jusque là à ne pas voir. M. Grévy fut de ceux qui, sentant bien la révolution inévitable, ne crurent pas du moins devoir la servir après son triomphe. Il se recueillit, n'acceptant aucune fonction du gouvernement de la Défense, et laissa passer la trombe.

A Tours même, dit-on, dans les salons de Mme Pelouze où M. Thiers se rencontrait aussi avec les mécontents, on entendit plus d'une fois M. Grévy manifester ses senti-

ments sur les hommes et les choses. Esclave de la légalité, il eût voulu une prompte convocation du peuple dans ses comices, un appel à la nation, non par le plébiscite, principe décevant de souveraineté apparente, mais par la représentation qui, seule, dit-il quelque part dans un de ses discours, « rend possible dans les grandes nations le gou-
« vernement du pays par le pays, et remet la direction des
« affaires publiques à l'élite des citoyens mandataires des
« autres. »

J'ai peine à croire que M. Grévy ait blâmé les efforts de la défense, lorsque M. Vitet, à cette même heure, poussait, par exemple, à la lutte désespérée et vantait les *bienfaits* de l'admirable siége de Paris. Toujours est-il qu'à l'heure des élections du 8 février 1871, M. Grévy résumait les pensées qui l'agitaient alors dans cette conclusion de sa profession de foi : « *La République toujours ; la paix, sauf revanche, par tous les moyens acceptables.* »

Élu à la fois dans le Jura et dans les Bouches-du-Rhône, il opta pour le Jura et entra à l'Assemblée nationale qu'il devait être bientôt appelé à présider, avec la même pensée qui lui inspirait, en 1848, ce mot bien des fois cité :

« *Je ne veux pas que la République fasse peur.* »

Il a tenu parole et, cette République à laquelle il a voué sa vie, M. Jules Grévy s'est attaché constamment à la faire aimer et accepter. « Faisons, disait dès le mois de février, à Bordeaux, M. Thiers alors chef du pouvoir exécutif, faisons une République habitable. » Résolu sous une forme modérée, M. Grévy a toujours répudié, — et il y avait quelque courage à le faire, — les exagérations qui nuisent éternellement à la cause qu'elles prétendent servir, et, je

le répète, c'est là un mérite, car, en France, où les héroïsmes militaires se comptent par milliers dans notre histoire, la bravoure civique est plus rare. On trouve bien peu de gens, par exemple, qui sauraient affronter, pour l'amour de la vérité, une impopularité apparente. Nous disons apparente, car tout se rétablit en somme et bien vite, et il y a dans les foules une justice latente que le temps développe toujours. Le peuple, facile à égarer lorsqu'on le prend par ses sentiments de souffrance ou d'instinctive et généreuse révolte, le peuple revient inévitablement à ceux qui l'aiment, le servent et le conseillent le mieux, et les nations, comme les hommes, après avoir obéi à leurs passions, subissent toujours le joug salutaire du bons sens.

Nous avons entendu M. Grévy, durant la Commune, tandis que les échos du canon des forts et des remparts arrivaient jusqu'à l'Assemblée par-dessus les grands arbres, les parterres embaumés, les fleurs printanières du parc de Versailles; nous l'avons entendu, pendant les journées de mai, hochant la tête, dire en parlant des hommes qui combattaient sans savoir pour qui :

— Faut-il donc que la République soit perdue encore (elle pouvait l'être, on l'avouera !), et par les mêmes hommes, et pour les mêmes causes ?

Puis après avoir ainsi gémi, M. Grévy devait travailler à raffermir la République ébranlée, en montrant que cette République, indépendante des crimes, c'est l'ordre, la stabilité, le gouvernement qui nous divise le moins, a dit M. Thiers, et aussi, eût-il pu ajouter, celui qui nous coûte le moins cher.

L'autorité de M. Grévy était grande sur cette Assemblée qui le choisit tant de fois pour son président, si grande qu'un moment on put croire qu'il serait le successeur désigné de M. Thiers, ou tout au moins le vice-président de la République française. C'est qu'il apportait un soin jaloux à faire respecter dans les discussions la liberté de la parole. Il n'était pas un président facétieux et parfois insolent comme M. Dupin, ni un président ironique et agressif comme M. de Morny, ni un président partial comme M. Schneider, il était un président juste. Aussi bien, M. Grévy avait-il eu l'habileté ou plutôt la science pleine de droiture de présider avec sagesse une Assemblée peu tolérante et de s'imposer même au respect de ses adversaires. Ce n'est certes pas là un mince mérite. Qui eût pu d'ailleurs élever la voix contre un homme dont le nom signifie obéissance à la loi et fidélité à la justice ? L'Assemblée, ou du moins la partie incorrigible de l'Assemblée eut, par des applaudissements prodigués à un gentilhomme ignorant des termes mêmes de la langue française, l'ingratitude de contraindre M. Grévy à abandonner le fauteuil présidentiel. M. de Grammont ayant traité le mot *bagage* « d'impertinence, » M. Grévy le rappela à l'ordre, et lorsque cette mesure souleva des protestations : « Je n'ai, messieurs, dit le président, ni demandé, ni recherché les fonctions dont vous m'avez investi. » Et il donna sa démission. De là date peut-être le premier pas fait vers la chute par le gouvernement de M. Thiers. M. Grévy, quelque juste, quelque compréhensible que fût sa détermination, commettait une imprudence politique en se retirant. Il laissait le champ libre à l'ennemi. La présidence de l'Assemblée était une puissance ; il l'abandonnait à ses adversaires. Qui sait si, le 24 mai, M. Grévy

le répète, c'est là un mérite, car, en France, où les héroïsmes militaires se comptent par milliers dans notre histoire, la bravoure civique est plus rare. On trouve bien peu de gens, par exemple, qui sauraient affronter, pour l'amour de la vérité, une impopularité apparente. Nous disons apparente, car tout se rétablit en somme et bien vite, et il y a dans les foules une justice latente que le temps développe toujours. Le peuple, facile à égarer lorsqu'on le prend par ses sentiments de souffrance ou d'instinctive et généreuse révolte, le peuple revient inévitablement à ceux qui l'aiment, le servent et le conseillent le mieux, et les nations, comme les hommes, après avoir obéi à leurs passions, subissent toujours le joug salutaire du bons sens.

Nous avons entendu M. Grévy, durant la Commune, tandis que les échos du canon des forts et des remparts arrivaient jusqu'à l'Assemblée par-dessus les grands arbres, les parterres embaumés, les fleurs printanières du parc de Versailles; nous l'avons entendu, pendant les journées de mai, hochant la tête, dire en parlant des hommes qui combattaient sans savoir pour qui :

— Faut-il donc que la République soit perdue encore (elle pouvait l'être, on l'avouera !), et par les mêmes hommes, et pour les mêmes causes ?

Puis après avoir ainsi gémi, M. Grévy devait travailler à raffermir la République ébranlée, en montrant que cette République, indépendante des crimes, c'est l'ordre, la stabilité, le gouvernement qui nous divise le moins, a dit M. Thiers, et aussi, eût-il pu ajouter, celui qui nous coûte le moins cher.

L'autorité de M. Grévy était grande sur cette Assemblée qui le choisit tant de fois pour son président, si grande qu'un moment on put croire qu'il serait le successeur désigné de M. Thiers, ou tout au moins le vice-président de la République française. C'est qu'il apportait un soin jaloux à faire respecter dans les discussions la liberté de la parole. Il n'était pas un président facétieux et parfois insolent comme M. Dupin, ni un président ironique et agressif comme M. de Morny, ni un président partial comme M. Schneider, il était un président juste. Aussi bien, M. Grévy avait-il eu l'habileté ou plutôt la science pleine de droiture de présider avec sagesse une Assemblée peu tolérante et de s'imposer même au respect de ses adversaires. Ce n'est certes pas là un mince mérite. Qui eût pu d'ailleurs élever la voix contre un homme dont le nom signifie obéissance à la loi et fidélité à la justice ? L'Assemblée, ou du moins la partie incorrigible de l'Assemblée eut, par des applaudissements prodigués à un gentilhomme ignorant des termes mêmes de la langue française, l'ingratitude de contraindre M. Grévy à abandonner le fauteuil présidentiel. M. de Grammont ayant traité le mot *bagage* « d'impertinence, » M. Grévy le rappela à l'ordre, et lorsque cette mesure souleva des protestations : « Je n'ai, messieurs, dit le président, ni demandé, ni recherché les fonctions dont vous m'avez investi. » Et il donna sa démission. De là date peut-être le premier pas fait vers la chute par le gouvernement de M. Thiers. M. Grévy, quelque juste, quelque compréhensible que fût sa détermination, commettait une imprudence politique en se retirant. Il laissait le champ libre à l'ennemi. La présidence de l'Assemblée était une puissance ; il l'abandonnait à ses adversaires. Qui sait si, le 24 mai, M. Grévy

présidant l'Assemblée, on eût si vivement remplacé M. Thiers, démissionnaire ?

Ce qui est certain, c'est que M. Jules Grévy, en descendant de son fauteuil, emportait l'estime même de ceux-là qui avaient réussi à lui rendre un tel poste difficile à occuper. Caractère droit et inattaquable, le président de la veille prenait place à son banc de député et il y retrouvait toute l'autorité virile due à son honnêteté.

Ennemi de toute affectation, simple et correct dans sa mise comme dans sa phrase, M. Grévy siégeait au fauteuil présidentiel en redingote et en cravate noire, et lorsque, dominant le bruit des législateurs en humeur de tapage, il se levait droit, croisant les bras sur sa poitrine, promenant, si je puis dire, son regard sur les turbulences et les clameurs, cet homme au visage grave, ferme, imposant, le front chauve, les joues encadrées d'une barbe en forme de collier, prenait, sans les chercher, des attitudes fières sans hauteur et résolues sans provocation. Il restera comme un type de justice et de dignité.

Et de ces vertus de la vie publique, M. Grévy fait des qualités de sa vie privée. Cet homme habitué aux orages de la politique, aux luttes du barreau et des parlements, est un ami du *home* et du coin du feu, un causeur affable, un amateur passionné du jeu d'échecs. Il excelle, comme Musset, à pousser les pions sur le casier à carreaux noirs et blancs, et peut-être se dit-il que ce n'est pas seulement aux échecs qu'on voit se mouvoir les fous ! Ainsi il se délasse de ses préoccupations et, content de son repos, il n'en jette pas moins de temps à autre quelque parole élevée, comme lorsque, pendant les complots monarchiques de l'an dernier, il lança, pareil à un médecin qui donnerait

une consultation publique, cette brochure concluante qu'il intitulait le *Gouvernement nécessaire*.

« Quand on songe, écrivait-il alors, aux suites du renversement de la République par une nouvelle restauration, aux émotions intestines, au retour offensif de la volonté nationale méprisée, au renouvellement fatal du vieux duel entre la démocratie et la monarchie si souvent vaincue, à la nouvelle révolution qui en serait l'inévitable issue... on est confondu de l'aveuglement des partis qui jouent avec tant de témérité, contre un triomphe d'un jour, le repos — peut-être les destinées de la France !

« Ainsi, concluait-il, pour sortir de la région des orages, il ne s'ouvre pas deux routes devant nous : toute restauration monarchique ne serait encore qu'une halte entre deux tempêtes; c'est dans la République que nous trouverons le port. (1) »

Encore un coup, M. Jules Grévy, fidèle aujourd'hui aux idées de toute sa vie, réclame et cherche l'organisation de la France par la démocratie. Il a voué son existence à la solution de ce problème qui, sans cesse posé, sera résolu un jour. Inclinons-nous avec respect devant ces soixante ans de probité, d'unité dans la pensée, de rectitude et de talent. M. Grévy est un caractère, et sa fermeté sans raideur, sa droiture sans masque commandent le respect.

Un de ses admirateurs, M. Laurier, qui se disait alors

---

(1) *Le Gouvernement nécessaire*, par Jules Grévy, 1 brochure in-8°. 1873.

républicain, n'a-t-il pas pu écrire de l'ancien président de l'Assemblée : « C'est une sorte de Phocion légèrement teinté de Franklin ? » Cette fois l'éloge n'est pas exagéré, quoique inattendu, car Phocion fut loin d'être un démocrate. M. Grévy a vraiment la bonhomie du républicain d'Amérique, avec l'attitude de l'ancien grec ennemi de rhéteurs, ce Phocion, la hache des discours de Démosthènes. Mais M. Grévy a mieux que cela : il a la vigueur d'un républicain de l'an II avec la sagesse d'un homme du XIXe siècle, — de ce siècle qui regarde avec raison comme les vertus suprêmes : — La pitié, la modération et l'honnêteté.

Emile Ollivier

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. ÉMILE OLLIVIER

Il y a un homme dont le talent fut, un moment, l'espoir du grand parti de la liberté, dont l'apostasie souleva, dans tout ce qui est honnête, une colère sourde, dont l'arrivée au pouvoir marqua la fin du règne de ceux qu'il avait d'abord combattus et qu'il prétendait servir; un homme qui, médiocre politique, littérateur plus médiocre encore, infatué de sa personne, croyant naïvement incarner en lui le progrès, ignorant du peuple qu'il gouverna, plus ignorant encore du peuple qu'il voulut combattre, a été plus que personne nuisible à notre France et l'a poussée vers sa ruine. Cet homme, c'est M. Émile Ollivier, commissaire de la République à vingt-trois ans, député de l'opposition à trente-deux, ministre de l'empire à quarante-quatre, véritable Protée politique dont le père avait été exilé et le

frère tué pour la cause républicaine, et qui pourtant rêva l'accouplement monstrueux du césarisme et de la liberté, et présida à ces étranges flançailles dont il toucha les honoraires et qui devaient coûter si cher au pays.

M. Émile Ollivier a près de cinquante ans aujourd'hui. Il est né à Marseille, le 2 juillet 1825, et il est fils de ce Démosthènes Ollivier, ancien représentant du peuple du département du Var, proscrit du 2 décembre et que le gouvernement impérial fit chasser de Nice, où il s'était réfugié, par le gouvernement Sarde. Émile Ollivier était avocat au barreau de Marseille lorsque la révolution de 1848 éclata. Ledru-Rollin le choisit comme commissaire général du département des Bouches-du-Rhône. Le général Cavaignac allait bientôt le nommer préfet du même département. M. Émile Ollivier était alors un des espoirs du parti républicain. Lorsque les emplois publics lui firent défaut, on l'entendit plaider devant les cours du midi, avec une éloquence facile, — la faconde habituelle aux méridionaux — des causes politiques. Il venait d'être mis assez en vue, à Paris, pour avoir plaidé, contre la communauté de Picpus, défendue par Berryer, la cause de Mme de Guerry, et le monde du palais avait pris plaisir à suivre ce tournoi oratoire entre le vieil athlète du parti légitimiste et le jeune porte-parole de la démocratie nouvelle. Quelques amis de M. Émile Ollivier comparaient tout bas cette lutte de harangues au duel de tribune entre Mirabeau dans sa puissance et Barnave à ses débuts. A peine hors de pair, M. Émile Ollivier avait déjà des flatteurs.

En 1857, M. Ollivier fut porté comme candidat de l'opposition dans la troisième circonscription de la Seine. Il avait pour concurrents M. Monin-Japy, que protégeait le

gouvernement, et M. Garnier-Pagès, que son nom, ou plutôt son vieux renom, recommandait assez. Mais M. Émile Ollivier était jeune, il arrivait plein de colère et d'éloquence. Il avait fait, disait-il, contre l'empire le serment d'Annibal ; les électeurs parisiens voulurent voter pour le fils de Démosthènes Ollivier qu'on exilait et pour le frère d'Aristide Ollivier, tué en duel par un écrivain légitimiste. D'ailleurs le jeune candidat avait dit fièremeot le *mot* de la situation, à cette heure ; il avait, devant tous, juré de combattre à outrance le despotisme de l'empire :

— Je ne regarde, avait-il dit, la Chambre des députés que comme l'antichambre de Cayenne !

Et avec plus de vigueur encore :

— J'entrerai au Corps législatif, avait-il ajouté, comme le spectre du 2 décembre !

M. Émile Ollivier entra au Palais-Bourbon en prêtant à l'empire le serment qu'exigeait alors la loi et qu'Eugène Cavaignac venait de refuser. Il fut un des *cinq* dont la lutte contre le pouvoir fut alors si brillante et dont les noms seraient demeurés à jamais populaires si deux d'entre eux n'avaient terminé leur vie par la défection et n'avaient renié leur foi première. De ces deux hommes, l'un s'appelait Darimon, et la culotte courte de l'ancien collaborateur de P.-J. Proudhon au journal *le Peuple* est demeurée légendaire ; l'autre se nommait Émile Ollivier, et sa destinée est plus lugubre encore que celle de son collègue.

Il semble, en effet, qu'il y ait eu deux êtres différents dans M. Émile Ollivier. L'un, orateur écouté, rigoureux, peu original, mais assez élégant, défend au Corps législatif la liberté individuelle contre les lois de sûreté géné-

la liberté et ne demandait tout bas que le droit et le pouvoir de faire la guerre la plus inepte qui fût jamais, lorsque le gouvernement impérial, se sentant menacé et acculé, eut recours à ce moyen empirique pour se refaire une virginité d'ailleurs négative, M. Grévy, dialecticien admirable, montra, dans un discours digne de durer, les dangers qui pouvaient résulter d'un sénatus-consulte confirmé d'une telle manière et il mit à néant, comme une aiguille piquerait un ballon gonflé de vent, les illusions nées d'un pareil vote. C'était le 3 avril. Cette fois encore, M. Grévy, fidèle à son attitude prudemment patriotique, répétait à ceux qui l'écoutaient : Prenez garde !

Depuis la Cassandre antique, comme elle est démontrée la vanité de certains avertissements !

Un jour, passant près d'un de ces cimetières improvisés des environs de Paris, sur un *tumulus* encore frais recouvrant des mobiles morts, nous lûmes, écrite par un anonyme, cette inscription tragique : *Ici gisent les victimes du plébiscite*. La guerre de 1870 sortit en effet du vote du mois de mai ; l'invasion naquit du plébiscite. Le 4 septembre, l'empire, acclamé au mois de mai, était renversé aux applaudissements de toute la France. Le malheur ouvrait brutalement les yeux à cette nation obstinée jusque là à ne pas voir. M. Grévy fut de ceux qui, sentant bien la révolution inévitable, ne crurent pas du moins devoir la servir après son triomphe. Il se recueillit, n'acceptant aucune fonction du gouvernement de la Défense, et laissa passer la trombe.

A Tours même, dit-on, dans les salons de Mme Pelouze où M. Thiers se rencontrait aussi avec les mécontents, on entendit plus d'une fois M. Grévy manifester ses senti-

ments sur les hommes et les choses. Esclave de la légalité, il eût voulu une prompte convocation du peuple dans ses comices, un appel à la nation, non par le plébiscite, principe décevant de souveraineté apparente, mais par la représentation qui, seule, dit-il quelque part dans un de ses discours, « rend possible dans les grandes nations le gou-« vernement du pays par le pays, et remet la direction des « affaires publiques à l'élite des citoyens mandataires des « autres. »

J'ai peine à croire que M. Grévy ait blâmé les efforts de la défense, lorsque M. Vitet, à cette même heure, poussait, par exemple, à la lutte désespérée et vantait les *bienfaits* de l'admirable siége de Paris. Toujours est-il qu'à l'heure des élections du 8 février 1871, M. Grévy résumait les pensées qui l'agitaient alors dans cette conclusion de sa profession de foi : « *La République toujours ; la paix, sauf revanche, par tous les moyens acceptables.* »

Élu à la fois dans le Jura et dans les Bouches-du-Rhône, il opta pour le Jura et entra à l'Assemblée nationale qu'il devait être bientôt appelé à présider, avec la même pensée qui lui inspirait, en 1848, ce mot bien des fois cité :

« *Je ne veux pas que la République fasse peur.* »

Il a tenu parole et, cette République à laquelle il a voué sa vie, M. Jules Grévy s'est attaché constamment à la faire aimer et accepter. « Faisons, disait dès le mois de février, à Bordeaux, M. Thiers alors chef du pouvoir exécutif, faisons une République habitable. » Résolu sous une forme modérée, M. Grévy a toujours répudié, — et il y avait quelque courage à le faire, — les exagérations qui nuisent éternellement à la cause qu'elles prétendent servir, et, je

le répète, c'est là un mérite, car, en France, où les héroïsmes militaires se comptent par milliers dans notre histoire, la bravoure civique est plus rare. On trouve bien peu de gens, par exemple, qui sauraient affronter, pour l'amour de la vérité, une impopularité apparente. Nous disons apparente, car tout se rétablit en somme et bien vite, et il y a dans les foules une justice latente que le temps développe toujours. Le peuple, facile à égarer lorsqu'on le prend par ses sentiments de souffrance ou d'instinctive et généreuse révolte, le peuple revient inévitablement à ceux qui l'aiment, le servent et le conseillent le mieux, et les nations, comme les hommes, après avoir obéi à leurs passions, subissent toujours le joug salutaire du bons sens.

Nous avons entendu M. Grévy, durant la Commune, tandis que les échos du canon des forts et des remparts arrivaient jusqu'à l'Assemblée par-dessus les grands arbres, les parterres embaumés, les fleurs printanières du parc de Versailles; nous l'avons entendu, pendant les journées de mai, hochant la tête, dire en parlant des hommes qui combattaient sans savoir pour qui :

— Faut-il donc que la République soit perdue encore (elle pouvait l'être, on l'avouera !), et par les mêmes hommes, et pour les mêmes causes ?

Puis après avoir ainsi gémi, M. Grévy devait travailler à raffermir la République ébranlée, en montrant que cette République, indépendante des crimes, c'est l'ordre, la stabilité, le gouvernement qui nous divise le moins, a dit M. Thiers, et aussi, eût-il pu ajouter, celui qui nous coûte le moins cher.

L'autorité de M. Grévy était grande sur cette Assemblée qui le choisit tant de fois pour son président, si grande qu'un moment on put croire qu'il serait le successeur désigné de M. Thiers, ou tout au moins le vice-président de la République française. C'est qu'il apportait un soin jaloux à faire respecter dans les discussions la liberté de la parole. Il n'était pas un président facétieux et parfois insolent comme M. Dupin, ni un président ironique et agressif comme M. de Morny, ni un président partial comme M. Schneider, il était un président juste. Aussi bien, M. Grévy avait-il eu l'habileté ou plutôt la science pleine de droiture de présider avec sagesse une Assemblée peu tolérante et de s'imposer même au respect de ses adversaires. Ce n'est certes pas là un mince mérite. Qui eût pu d'ailleurs élever la voix contre un homme dont le nom signifie obéissance à la loi et fidélité à la justice ? L'Assemblée, ou du moins la partie incorrigible de l'Assemblée eut, par des applaudissements prodigués à un gentilhomme ignorant des termes mêmes de la langue française, l'ingratitude de contraindre M. Grévy à abandonner le fauteuil présidentiel. M. de Grammont ayant traité le mot *bagage* « d'impertinence, » M. Grévy le rappela à l'ordre, et lorsque cette mesure souleva des protestations : « Je n'ai, messieurs, dit le président, ni demandé, ni recherché les fonctions dont vous m'avez investi. » Et il donna sa démission. De là date peut-être le premier pas fait vers la chute par le gouvernement de M. Thiers. M. Grévy, quelque juste, quelque compréhensible que fût sa détermination, commettait une imprudence politique en se retirant. Il laissait le champ libre à l'ennemi. La présidence de l'Assemblée était une puissance ; il l'abandonnait à ses adversaires. Qui sait si, le 24 mai, M. Grévy

présidant l'Assemblée, on eût si vivement remplacé M. Thiers, démissionnaire ?

Ce qui est certain, c'est que M. Jules Grévy, en descendant de son fauteuil, emportait l'estime même de ceux-là qui avaient réussi à lui rendre un tel poste difficile à occuper. Caractère droit et inattaquable, le président de la veille prenait place à son banc de député et il y retrouvait toute l'autorité virile due à son honnêteté.

Ennemi de toute affectation, simple et correct dans sa mise comme dans sa phrase, M. Grévy siégeait au fauteuil présidentiel en redingote et en cravate noire, et lorsque, dominant le bruit des législateurs en humeur de tapage, il se levait droit, croisant les bras sur sa poitrine, promenant, si je puis dire, son regard sur les turbulences et les clameurs, cet homme au visage grave, ferme, imposant, le front chauve, les joues encadrées d'une barbe en forme de collier, prenait, sans les chercher, des attitudes fières sans hauteur et résolues sans provocation. Il restera comme un type de justice et de dignité.

Et de ces vertus de la vie publique, M. Grévy fait des qualités de sa vie privée. Cet homme habitué aux orages de la politique, aux luttes du barreau et des parlements, est un ami du *home* et du coin du feu, un causeur affable, un amateur passionné du jeu d'échecs. Il excelle, comme Musset, à pousser les pions sur le casier à carreaux noirs et blancs, et peut-être se dit-il que ce n'est pas seulement aux échecs qu'on voit se mouvoir les fous ! Ainsi il se délasse de ses préoccupations et, content de son repos, il n'en jette pas moins de temps à autre quelque parole élevée, comme lorsque, pendant les complots monarchiques de l'an dernier, il lança, pareil à un médecin qui donnerait

une consultation publique, cette brochure concluante qu'il intitulait le *Gouvernement nécessaire*.

« Quand on songe, écrivait-il alors, aux suites du renversement de la République par une nouvelle restauration, aux émotions intestines, au retour offensif de la volonté nationale méprisée, au renouvellement fatal du vieux duel entre la démocratie et la monarchie si souvent vaincue, à la nouvelle révolution qui en serait l'inévitable issue... on est confondu de l'aveuglement des partis qui jouent avec tant de témérité, contre un triomphe d'un jour, le repos — peut-être les destinées de la France !

« Ainsi, concluait-il, pour sortir de la région des orages, il ne s'ouvre pas deux routes devant nous : toute restauration monarchique ne serait encore qu'une halte entre deux tempêtes ; c'est dans la République que nous trouverons le port. (1) »

Encore un coup, M. Jules Grévy, fidèle aujourd'hui aux idées de toute sa vie, réclame et cherche l'organisation de la France par la démocratie. Il a voué son existence à la solution de ce problème qui, sans cesse posé, sera résolu un jour. Inclinons-nous avec respect devant ces soixante ans de probité, d'unité dans la pensée, de rectitude et de talent. M. Grévy est un caractère, et sa fermeté sans raideur, sa droiture sans masque commandent le respect.

Un de ses admirateurs, M. Laurier, qui se disait alors

(1) *Le Gouvernement nécessaire*, par Jules Grévy, 1 brochure in-8°. 1873.

républicain, n'a-t-il pas pu écrire de l'ancien président de l'Assemblée : « C'est une sorte de Phocion légèrement teinté de Franklin ? » Cette fois l'éloge n'est pas exagéré, quoique inattendu, car Phocion fut loin d'être un démocrate. M. Grévy a vraiment la bonhomie du républicain d'Amérique, avec l'attitude de l'ancien grec ennemi des rhéteurs, ce Phocion, la hache des discours de Démosthènes. Mais M. Grévy a mieux que cela : il a la vigueur d'un républicain de l'an II avec la sagesse d'un homme du XIXe siècle, — de ce siècle qui regarde avec raison comme les vertus suprêmes : — La pitié, la modération et l'honnêteté.

Emile Ollivier

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. ÉMILE OLLIVIER

Il y a un homme dont le talent fut, un moment, l'espoir du grand parti de la liberté, dont l'apostasie souleva, dans tout ce qui est honnête, une colère sourde, dont l'arrivée au pouvoir marqua la fin du règne de ceux qu'il avait d'abord combattus et qu'il prétendait servir; un homme qui, médiocre politique, littérateur plus médiocre encore, infatué de sa personne, croyant naïvement incarner en lui le progrès, ignorant du peuple qu'il gouverna, plus ignorant encore du peuple qu'il voulut combattre, a été plus que personne nuisible à notre France et l'a poussée vers sa ruine. Cet homme, c'est M. Émile Ollivier, commissaire de la République à vingt-trois ans, député de l'opposition à trente-deux, ministre de l'empire à quarante-quatre, véritable Protée politique dont le père avait été exilé et le

frère tué pour la cause républicaine, et qui pourtant rêva l'accouplement monstrueux du césarisme et de la liberté, et présida à ces étranges fiançailles dont il toucha les honoraires et qui devaient coûter si cher au pays.

M. Émile Ollivier a près de cinquante ans aujourd'hui. Il est né à Marseille, le 2 juillet 1825, et il est fils de ce Démosthènes Ollivier, ancien représentant du peuple du département du Var, proscrit du 2 décembre et que le gouvernement impérial fit chasser de Nice, où il s'était réfugié, par le gouvernement Sarde. Émile Ollivier était avocat au barreau de Marseille lorsque la révolution de 1848 éclata. Ledru-Rollin le choisit comme commissaire général du département des Bouches-du-Rhône. Le général Cavaignac allait bientôt le nommer préfet du même département. M. Émile Ollivier était alors un des espoirs du parti républicain. Lorsque les emplois publics lui firent défaut, on l'entendit plaider devant les cours du midi, avec une éloquence facile, — la faconde habituelle aux méridionaux — des causes politiques. Il venait d'être mis assez en vue, à Paris, pour avoir plaidé, contre la communauté de Picpus, défendue par Berryer, la cause de Mme de Guerry, et le monde du palais avait pris plaisir à suivre ce tournoi oratoire entre le vieil athlète du parti légitimiste et le jeune porte-parole de la démocratie nouvelle. Quelques amis de M. Émile Ollivier comparaient tout bas cette lutte de harangues au duel de tribune entre Mirabeau dans sa puissance et Barnave à ses débuts. A peine hors de pair, M. Émile Ollivier avait déjà des flatteurs.

En 1857, M. Ollivier fut porté comme candidat de l'opposition dans la troisième circonscription de la Seine. Il avait pour concurrents M. Monin-Japy, que protégeait le

gouvernement, et M. Garnier-Pagès, que son nom, ou plutôt son vieux renom, recommandait assez. Mais M. Émile Ollivier était jeune, il arrivait plein de colère et d'éloquence. Il avait fait, disait-il, contre l'empire le serment d'Annibal ; les électeurs parisiens voulurent voter pour le fils de Démosthènes Ollivier qu'on exilait et pour le frère d'Aristide Ollivier, tué en duel par un écrivain légitimiste. D'ailleurs le jeune candidat avait dit fièremeot le *mot* de la situation, à cette heure ; il avait, devant tous, juré de combattre à outrance le despotisme de l'empire :

— Je ne regarde, avait-il dit, la Chambre des députés que comme l'antichambre de Cayenne !

Et avec plus de vigueur encore :

— J'entrerai au Corps législatif, avait-il ajouté, comme le spectre du 2 décembre !

M. Émile Ollivier entra au Palais-Bourbon en prêtant à l'empire le serment qu'exigeait alors la loi et qu'Eugène Cavaignac venait de refuser. Il fut un des *cinq* dont la lutte contre le pouvoir fut alors si brillante et dont les noms seraient demeurés à jamais populaires si deux d'entre eux n'avaient terminé leur vie par la défection et n'avaient renié leur foi première. De ces deux hommes, l'un s'appelait Darimon, et la culotte courte de l'ancien collaborateur de P.-J. Proudhon au journal *le Peuple* est demeurée légendaire ; l'autre se nommait Émile Ollivier, et sa destinée est plus lugubre encore que celle de son collègue.

Il semble, en effet, qu'il y ait eu deux êtres différents dans M. Émile Ollivier. L'un, orateur écouté, rigoureux, peu original, mais assez élégant, défend au Corps législatif la liberté individuelle contre les lois de sûreté géné-

rale, la liberté d'écrire contre le régime arbitraire auquel est soumise la presse, la liberté de penser en plaidant la cause de M. Et. Vacherot, poursuivi pour avoir écrit un chef-d'œuvre, son livre *De la Démocratie*; celui-là, la Chambre l'écoute, le tribunal correctionnel, effrayé de sa hardiesse, lui ôte la parole, mais le pays l'acclame et la France l'écoute; Paris lui donne, en 1863, plus de 18,000 voix sur les 29,000 votants de sa troisième circonscription. L'autre caresse de la main gauche le pouvoir qu'il fustige de la main droite, montre à l'empire tantôt les dents incisives, et, à travers ses lunettes, tantôt les yeux adoucis; il flatte César après l'avoir combattu; il tourne le dos à l'opposition après l'avoir servie. Il cherche la poignée de main de Jules Favre qui fut son maître et son frère d'armes. Celui-là le pays le soupçonne, la nation inquiète l'épie et quand on le voit passer, avec son regard invisible et son sourire inquiétant, on se demande quel est le secret de cette face pâle.

La *première manière* de M. Émile Ollivier avait été l'attaque violente; la seconde fut l'attitude servile.

Cet homme n'attendait que la promesse d'une liberté illusoire, moins que cela, l'ombre même d'une promesse, pour se précipiter par la porte entr'ouverte sur le pouvoir qu'on faisait miroiter à ses yeux. La fameuse lettre du 19 janvier où Napoléon III promettait enfin le *couronnement de l'édifice* décida M. Ollivier à se jeter à corps perdu dans les bras de l'empire. Le sort en était jeté. Un sourire de l'impératrice acheva ce qu'avait commencé un coup de plume de l'empereur. Le tribun se fit courtisan.

L'historiette — cette sœur cadette de la grande histoire — a raconté comment, avec des lunettes plus larges et un cache-nez plus épais, M. Émile Ollivier descendit un jour

de wagon et se présenta au souverain, sous le déguisement d'un mari adultère qui va chercher fortune dans un hôtel garni. L'avenir aura peine à croire à ces mascarades étonnantes. Et pourtant rien n'est plus exact, et c'est ainsi que se traitent, non-seulement dans les mélodrames de l'Ambigu, mais dans les antichambres du pouvoir, les maquignonnages politiques et les capitulations de conscience.

M. Émile Ollivier, qui s'était définitivement séparé de ses amis politiques durant la session de 1866-67i, allait d'ailleurs apprendre à connaître ce que pèse le verdict du suffrage universel lorsqu'une juste impopularité s'attache à un homme. Dans cette même circonscription où il avait jadis triomphé, M. Ollivier fut complétement battu par un ancien représentant du peuple, naguère oublié et dont la parole ardente, colorée, convaincue venait de remuer et passionner la foule. Pauvre Bancel! Il ne devait pas jouir longtemps de sa victoire! La mort guettait déjà ce corps en apparence si vigoureux, à la figure mâle et au torse robuste. Bancel écrasa Émile Ollivier sous sa personnalité sympathique Repoussé à Paris, M. Ollivier était cependant élu dans le Var, et l'empire s'apprêtait déjà à faire un ministre — et quel ministre! un chef d'État — de cette épave.

On a des lettres de M. Émile Ollivier, datées de cette époque, et qui éclairent d'un jour étrange cette âme ambitieuse et vaine. Ce sont des confidences intimes adressées à M. Clément Duvernois et où l'ancien *spectre du 2 décembre* se change subitement en gendarme de l'ordre, cet autre fantôme auquel on sacrifia si souvent, comme à un dieu avide, la liberté, le droit, l'avenir. « Je suis prêt, « écrit Ollivier, à prendre la responsabilité de la lutte et

« à prendre la Révolution corps à corps. » — « Le sens « moral abandonne le peuple, écrit-il encore, rendons-le- « lui *par l'exemple en accomplissant rigoureusement nos devoirs.* « Et quel plus impérieux devoir que la fidélité à l'amitié « et le *respect des liens politiques!* »

Qu'on relise ces dernières lignes. Il est évident que l'homme qui les traçait manqua de sens moral, car, en vérité, eût-il parlé de « respect des liens politiques, » lui qui à cette heure, et pour un pouvoir éphémère, brisait effrontément tous les liens qui l'attachaient à son passé. Où était-il le temps où M. Ollivier déclarait la guerre à César? Où était l'homme qui écrivait dix-huit ans auparavant : « J'aimerais mieux sacrifier mon avenir que « de commettre une bassesse et d'être obligé de rougir « devant ma conscience ! » Rougirait-il seulement devant sa conscience ? comme le demandait alors un écrivain autrichien. M. Kolisch. Le fils du proscrit, le gendre de Daniel Stern (la première femme de M. Émile Ollivier, la fille de Listz, venait de mourir) passait effrontément à l'empire. Mais s'il perdait toute considération à accepter ce marché, l'empire ne gagnait rien à l'acquisition d'un renégat. Le vendeur et le vendu, dit encore M. Kolisch, étaient volés tous les deux.

On sait, hélas ! quel devait être le dénouement de cette tragi-comédie de *l'empire libéral* dont M. Émile Ollivier se fit audacieusement l'impressario. On sait comment le coup de pistolet du prince Pierre éclata, comme un écho perdu du 2 décembre, parmi les baisers Lamourette des impérialistes et des libéraux amadoués. On sait comment M. Ollivier, partisan de la paix, allait nous précipiter ou, ce qui est plus impardonnable encore, nous laisser précipiter dans la guerre, et après la victoire du plébiscite qu'il

appelait patriotiquement un *Sadowa français*, essayer de remporter un Sadowa sur la Prusse. Le pauvre homme ! *D'un cœur léger* — le mot fait grincer encore la plume qui l'écrit — d'un cœur léger, il vint à la tribune annoncer que la guerre était déclarée, la guerre, c'est-à-dire l'invasion, la mort, le deuil, l'incendie, les massacres, la ruine ! Et quand il vit se dresser à Wissembourg le spectre hideux de la défaite, lorsque la Chambre — cette même Chambre qui l'acclamait vingt jours auparavant — l'eut déclaré incapable de pourvoir à la défense du pays, il n'eut garde de se tourner à la frontière, il se retira à Fontainebleau, et devant l'invasion grossissante, il se retira en Italie, sous le ciel bleu, sous les orangers, écoutant de loin les sanglots des agonisants et les obus des bombardements, ou plutôt, non, n'écoutant que lui, que sa parole à l'accent marseillais, que ses phrases et ses périodes, tandis que Strasbourg s'écroulait et que Châteaudun était en cendres.

Oui, à l'heure où la France combattait, l'homme au cœur léger respirait l'air pur d'Italie. A l'heure où Paris tombait, Émile Ollivier étudiait Raphaël ou Michel-Ange.

A l'heure où le pays se débattait, — hélas ! il se débat encore, — pour retrouver et sa place dans le monde et son repos, M. Émile Ollivier, tapi dans un coin des Alpes piémontaises, causait tendrement des choses de l'art. Au moment où l'Alsace émigrait, où les enfants des provinces conquises erraient par les chemins, l'ancien ministre était à Florence honorant Michel-Ange de sa critique, et tandis que les Messins, ruinés, quittaient leur terre natale, M. Ollivier prenait l'air dans les jardins de Boboli. Il fait bon vivre là-bas, en ces pays enchantés, respirer l'air embaumé des jours du printemps, des tièdes nuits d'automne,

rêver à l'ombre, laisser bercer son rêve par une source qui bruit à travers les arbres, laisser couler sa vie comme le courant de l'Arno, sans se demander où va le fleuve et où vont les jours : c'est la volupté qu'on éprouve à Florence; mais est-il possible, grand Dieu, qu'on puisse la ressentir profonde et vivace, lorsqu'on y traîne, comme le faisait cet homme, le poids d'une responsabilité éternellement écrasante?

Eh bien, oui, M. Ollivier pouvait y trouver encore des joies. Il l'a avoué, il l'a écrit. Il se consolait d'avoir déchaîné sur nous l'invasion en contemplant les fresques d'André del Sarto; il oubliait nos morts en écoutant au fond d'une loge, à la Pergola, chanter un tenorino nouveau. Quel oubli parfait de toute mélancolie et de tout remords. Cœur léger ! Cœur d'éponge ! Dans nos effroyables malheurs, M. Émile Ollivier, publiant alors *Une visite à la Chapelle des Médicis*, ne voyait qu'une chose, l'occasion de se comparer à Machiavel tombé et à Cicéron vaincu.

Mais le Romain, après avoir dénoncé Verrès et écrasé Catilina, avait pu s'écrier sans qu'on le démentît : *Je jure, oui, je jure que j'ai sauvé la patrie!* M. Ollivier, lui, peut prêter le même serment avec cette seule variante qu'il lui faudrait déclarer que cette patrie, — il l'a perdue.

Cet homme a soif du tréteau. *O commediante!* Il a voulu, ayant été élu académicien (grâce à M. Thiers, il faut l'avouer), il a voulu être reçu, solennellement reçu et prononcer devant tous l'éloge de Lamartine. Pauvre Lamartine ! L'Institut avait versé le vin, mais il ne s'est pas décidé à le boire : il y a décidément trouvé trop de lie.

Il faut reconnaître que l'Académie avait eu une singu-

lière idée d'appeler à elle ce véritable Rabagas. Les titres littéraires de M. Ollivier n'étaient point suffisants, certes, pour légitimer une telle faveur. Comme alors il était haut placé, quelques-uns avaient eu la naïveté de le croire grand. Grand orateur, grand libéral, grand homme d'État, grand patriote. On lui donnait tous ces noms à la fois. Lui, modeste, inclinait sa tête blafarde, se dodelinant sur son grand corps boutonné dans une redingote noire, les lèvres grosses, sensuelles, mielleuses le langage alliacé, avec l'accent de Marseille, la tenue peu agréable, pareil à un maître d'études en disponibilité, il souriait doucement, tandis que ses paupières se baissaient, confuses, derrière ses lunettes. M. Émile Ollivier donc succéda à Lamartine. Il était dit que le poëte des *Méditations* et des *Harmonies* aurait à la fois tous les triomphes et toutes les mauvaises fortunes. Parmi ces dernières, le choix de son remplaçant ne fut pas, je crois, une des moindres.

Orateur, M. Émile Ollivier pouvait prétendre, il est vrai, à de ces succès d'impression, de sensation, où la pantomime et le *jeu* extérieur tiennent plus de place que le talent même. L'éloquence est une sorte de *soufflé* qui se doit servir chaud si l'on ne veut point le voir s'affaisser rapidement et perdre bientôt toute forme. Les discours de Berryer lui-même paraissent aujourd'hui bien vides et bien froids. Or, M. Ollivier n'était point Berryer. Écrivain, il avait signé un ou deux livres écrits d'un style vague, melliflu, sans arêtes, sans muscles, sans nerfs, et, en vérité, tout cela était bien peu pour lui assurer la succession d'un véritable grand poëte, d'un admirable styliste, d'un des hommes qui auront le plus profondément marqué dans l'histoire de ce pays et de ce siècle.

Mais l'Académie subissait le *charme*. Il lui fallait son Ollivier. C'était un mariage d'amour. Marion pleurait, Marion criait, Marion voulait qu'on arrêtât bientôt le jour des fiançailles. La lune de miel ne devait pas durer longtemps. Peu de mois après, l'époux faisait à l'Académie une rude infidélité en compagnie de la Chambre et laissait tomber, du haut de la tribune, ce malheureux et sinistre *cœur léger* dont M. Guizot lui a si sévèrement un jour demandé compte. De telles paroles ne s'expliquent pas, elles ne s'effacent pas. Elles demeurent empreintes au front de celui qui les prononce comme si elles y avaient été appliquées avec un fer rouge. Le *cœur léger* restera, quoi qu'on fasse, comme le stigmate de l'infatuation et de la criminelle folie de ces hommes qui ont lancé leur patrie dans la plus épouvantable et la plus douloureuse aventure qui fut jamais.

Cœur léger! Il a un pendant, ce cœur léger, dans la bouche de M. Ollivier et, en juillet 1870, on entendit ce ministre répondre, dans la salle des Pas-Perdus du Corps législatif, à des patriotes sensés et profondément inquiets qui lui parlaient de la puissance, de la force matérielle et des armements de la Prusse :

— L'armée prussienne ! Bah ! *nous soufflerons dessus!*

Et c'est là le même homme, brusquement rejeté dans la coulisse, qui prétend encore revenir sur la scène et qui se consolait naguère d'avoir *échoué*, comme il dit, en s'écriant, dans ce discours de réception qu'on a lu mais qu'on n'a pas écouté : « *Qui n'a pas échoué depuis* 89 ? » Comme si certaines chutes glorieuses et hautaines pouvaient ressembler à certaines chutes honteuses et sombres! comme si l'athlète qui tombe fièrement au milieu

de la lutte pouvait être comparé à l'homme tombé à la mer qui se raccrocherait au pavillon du navire et l'entraînerait avec lui dans le naufrage en le lacérant de ses ongles !

Mais quoi ! il y a des grâces d'État pour certaines âmes. Les cœurs de liége sont légers toujours. Machiavel tombé, ce Machiavel auquel Ollivier a osé se comparer, Machiavel se plaisait à se traîner lui-même si bas *que la honte lui en prît*, écrit-il lui-même. Le disciple de Paruta et de fra Paolo Sarpi se montre plus allègre. Il relève le front, il sourit, il se regarde encore dans la glace, il se félicite lui-même d'être demeuré si éloquent encore, et si aimable, et si résolu, et si satisfait, après tant d'épreuves.

Puis, comme la France a trop longtemps oublié le ministre habile qui a tant fait pour la France, il a hâte de lui rappeler que l'inventeur de l'empire libéral n'est pas mort. M. Ollivier a l'art tout particulier d'adresser ainsi sa carte de visite aux gens, mais ce n'est jamais pour prendre congé. Sa vanité se plaît, au contraire, aux continuels recommencements. On raconte (et je crois pouvoir garantir l'authenticité du fait) que, dans les derniers jours de janvier 1871, pendant que Paris assiégé commençait à ronger son dernier morceau de pain, l'homme qui avait fait plus que les Prussiens pour cette famine et ce désastre, M. Émile Ollivier, adressa à M. de Bismarck, à Versailles, une lettre où il lui représenta qu'il était temps pour l'Allemagne de s'arrêter. La fortune des armes était changeante, le sort des batailles ne pouvait pas toujours être contraire à la France. M. Ollivier, parlant comme une homélie de l'archevêque de Grenade, conjurait le chancelier de prêcher la modération à S. M. Guillaume. « Si Sa Majesté, disait, ou à peu près, M. Ollivier — si Sa

Majesté croit en Dieu, qu'elle s'arrête, Dieu pourrait bien, à la fin, donner la victoire à la France ! »

M. de Bismarck, dit-on, répondit ainsi, en appelant le ministre *monsieur* :

« Monsieur,

« Puisque vous croyez en Dieu, comme vous le dites, prosternez-vous donc dans votre solitude et demandez-lui pardon de tous les maux que vous avez attirés sur votre patrie. »

La lettre était adressée, ai-je dit, à M. de Bismarck et commençait par ce mot : *Excellence*.

La leçon était dure, mais à coup sûr méritée. M. Ollivier ne la comprit pas. Il n'a rien compris d'ailleurs ce ministre de la liberté qui s'écriait, menaçant, dès les premiers jours de son pouvoir : *Nous serons la force*; cet apôtre de la paix qui, devenu puissant, s'est fait le provocateur de la guerre et le fourrier de l'invasion. Il est demeuré le même; il est aujourd'hui ce qu'il était hier, verbeux et hautain, insolent quand il veut être digne, et vain quand il veut être fier. Il se déclarait, il y a un an, *provoqué* par M. Guizot, il regrettait de n'avoir pu relever l'*outrage* de ce vieillard, sans doute comme il avait relevé la prétendue insolence faite à M. Benedetti. Que ceux-là sont heureux que rien n'atteint, que rien ne transforme et qui, semblables à des ballons de caoutchouc, rebondissent après chaque chute et relèvent *un front qui ne rougit jamais !*

L'Académie, au surplus, qui a depuis laissé M. Ollivier s'asseoir à son banc. — (Et il ose nous tendre la main quand nous entrons ! me disait à ce propos un académicien), — l'Académie n'a point perdu grand'chose à ne pas entendre le discours de M. Émile Ollivier.

Imprimée et lue, cette harangue suffit à montrer l'erreur commise par ceux qui ont déclaré M. Ollivier immortel. Double discours d'homme d'État en disponibilité et de rhéteur en vacances, le premier se hâte de justifier, par des maximes banales, sa conduite passée ; le second, tout heureux de se jouer, comme un triton, parmi les vagues, dans une mer d'adjectifs harmonieux, se plaît à aligner des phrases cadencées où la vague harmonie remplace la couleur. C'est limpide et joli comme l'eau qui sort, non d'une source pure, mais d'un robinet de fontaine. M. Ollivier voudrait bien être un Athénien, mais l'Eurotas où il se baigne n'est qu'un pauvre affluent de la Seine. Il semble, à lire ce discours indécis et recherché, qu'on ait reculé de cinquante ou soixante ans, et que cette langue contemporaine, si étonnante par sa précision, sa vigueur, sa couleur, la puissance qu'elle a de tout peindre et de tout dire, n'existe pas. Ni l'art infini des nuances, dont usait Sainte-Beuve, ni la netteté acérée de Mérimée, ni la magistrale passion de Michelet, ni la technologie de Gautier, ni la précision générale de Victor Hugo n'existent pour M. Ollivier.

Victor Hugo a dit de Lamartine :

« C'est le dernier en date des *grands poëtes classiques!* »

On peut dire de M. E. Ollivier qu'il est un des derniers orateurs classiques, un Delille de la tribune. On lui appliquera avec raison le trait par lequel il caractérise, dans son discours, l'éloquence de Lamartine : son oraison présente *une agréable succession de périodes bien coulantes.* J'ajouterai même trop coulantes ; tout cela s'enfuit comme l'eau d'une carafe brisée. Cela ressemble plus à l'eau des pluies qu'à l'eau du Nil ; *cela inonde et ne féconde pas.*

Tel est cet homme, tel est ce talent, un de ces personnages qui semblent faits pour montrer au monde combien le pouvoir, même le plus élevé, est peu de chose puisqu'il risque parfois de tomber en des mains si inhabiles. Un des plus insolents exemples de vanité qui fut jamais. Malade d'infatuation et de sot orgueil. Avocat de second ordre, fait pour les succès de palais, de conférences et de *parlottes*. Homme d'État impuissant et vaniteux, incorrigible dans l'intrigue et prêt à reparaître demain devant le pays stupéfait, sans craindre que la patrie ne se dresse sanglante devant lui, comme Banquo assassiné devant Macbeth, et ne lui crie :

— Regarde ces plaies, regarde bien. Qui me les a faites? Cœur léger qui, dans l'écroulement d'une nation, n'a qu'un seul but encore : sauver sa personnalité et la rendre encore *possible* pour l'avenir.

C'est surtout en mesurant la valeur intellectuelle et morale de ceux-là qui ont, un moment, dirigé nos destinées, que je me sens vaincu, attristé et tombé. Et M. Ollivier, après une telle œuvre, a refusé de comparaître devant la Commission d'enquête sur les actes et les origines du 4 septembre. Peut-être se croit-il au-dessus des jugements humains, ce Machiavel sans génie! Eh bien! soit, il échappe à l'interrogatoire de ses contemporains, à la sévérité de ceux qu'il a perdus — mais il n'échappera pas au jugement de l'histoire et à l'implacable sentence des siècles à venir !

George Sand

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Mme GEORGE SAND

L'admirable écrivain qui, depuis plus de quarante années, tient le monde attentif à ses travaux sans cesse renouvelés et comme rajeunis par une prestigieuse verdeur, Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, illustre sous le nom — car je n'ose dire sous le pseudonyme — de George Sand, a soixante-dix ans aujourd'hui. L'âge n'a pas atteint cet esprit élevé et puissant. A peine a-t-il marqué son empreinte sur ce tempérament robuste, pon-

déré, et George Sand septuagénaire est encore, comme aux heures de sa jeunesse, dure à la fatigue et capable du travail le plus écrasant. Je me trompe : le travail pour elle est comme un repos, un véritable bain intellectuel où elle se retrempe sans que la fièvre du labeur lui brûle le sang et lui serre le front.

Il n'y a peut-être pas un autre écrivain doué d'une facilité pareille, de cette facilité qui n'exclut ni la profondeur ni le soin de la forme, et qui est comme la santé du talent. Que d'autres célèbrent ces qualités négatives, la difficulté de produire, la sécheresse et, pour ainsi dire, l'avarice du cerveau. Lorsque la perfection, comme chez George Sand, se fait abondante, elle double son prix, et parce que la moisson est immense elle n'en est pas moins savoureuse.

George Sand, dont le génie était d'écrire, aurait pu vivre et mourir ignorée, seulement appréciée d'un petit nombre d'amis qui eussent connu, par quelque lettre intime, par quelque page tracée en secret, le prodigieux talent d'une telle femme. Le poëte Gray parle, dans une de ses *Élégies*, des Homères inconnus qui dorment, sans nom et sans gloire, sous les tertres des cimetières de villages. Mme Dudevant eût pu passer de même, sans fracas et sans renommée, emportant avec elle le génie du style ; et qui se fût douté que la France avait, parmi ses enfants, une femme extraordinaire dont l'incomparable plume devait retrouver, en lui donnant plus de nerf encore, plus de couleur et plus de précision, le style harmonieux de Jean-Jacques ? Pour que George Sand fût ignorée, il lui a manqué peu de chose, et ce peu de chose est cependant toute la vie : il lui a manqué le bonheur.

Un foyer paisible, une union heureuse, l'humble tranquillité au logis, et il y avait en ce monde, non pas une excellente mère de famille de plus, George Sand est le modèle le plus admirable des mères, mais un *littérateur* de race de moins. La douleur du génie fait la volupté, la volupté émue des foules. Chaque larme qui coule de ses yeux est bue avidement par les générations accourues.

Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poëte,
Que ta voix ici-bas doive rester muette,
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

George Sand avait épousé, en 1822, M. Dudevant, fils d'un ancien baron de l'Empire; elle avait alors dix-huit ans. Elevée au château de Nohant, dans le Berri, non loin de la Châtre, par sa grand'mère, cette descendante de Maurice de Saxe dont l'*Histoire de ma vie* nous a donné un portrait si curieux, si vivant et si profondément sympathique, George Sand avait surtout vécu, avant son mariage, d'une vie contemplative ou plutôt imaginative. Elle se contait à elle-même des contes, des romans, des fables, comme plus tard, devenue aïeule à son tour, elle devait conter à ses petits enfants les histoires du *Château de Pictordu*. — Ses confessions, qui nous donnent trop peu de détails sur ses débuts littéraires et sur la mêlée où elle se trouva jetée, nous font bien connaître, en revanche, l'état de son âme durant l'enfance et pendant la jeu-

nesse. N'avait-elle point, nous dit-elle, commencé, sans jamais l'écrire, un roman mental dont le héros, à demi-chrétien, païen à demi, emplissait ses visions de jeune fille et s'appelait, on ne sait pourquoi, *Corambé*.

Corambé était l'idéal inconscient que porte toute pensionnaire dans sa tête ou son cœur et dont elle rêve sur l'oreiller du couvent. George Sand venait justement d'entrer dans la maison des Dames Visitandines anglaises, rue des Fossés-St-Victor, à Paris. Elle a évoqué, dans son premier roman, *Rose et Blanche*, — écrit en collaboration avec Jules Sandeau — les souvenirs de cette vie cloîtrée qui fit bientôt d'une enfant de treize ans, turbulente et vive comme la *Petite Fadette*, une jeune fille de seize ans ardemment religieuse comme *Mademoiselle de la Quintinie* à ses premières heures de dévotion. Un instant même, George Sand, embrasée de ferveur, voulut se faire religieuse. Cette fièvre lui passa vite. Elle revint à Nohant, reprit sa vie au grand air, sa large vie de châtelaine ou plutôt de campagnarde, lisant avec une sorte de hâte tout ce qui se trouvait entassé dans la bibliothèque du château, Rousseau surtout et Châteaubriand, *René*, *le Génie du Christianisme*, Byron, Shakespeare, Molière. Une mélancolie, pis ou mieux que cela, une misanthropie intense s'était emparée d'elle. Au seuil de la vie, elle méprisait déjà l'humanité. Au moment de poser le pied dans le monde, elle avait une peur instinctive de toutes les infamies qui l'y attendaient. Comme toutes les âmes à la fois tendres et fières, elle rêva d'en finir avec l'existence avant même d'en avoir goûté les fruits amers. Elle eut soif de mourir. Elle essaya du suicide. Un jour, galopant à travers bois comme Diana Vernon, elle poussa son

cheval dans une sorte de torrent. Elle eût été heureuse de périr.

Combien de jeunes cœurs ont battu ainsi à l'idée de ces funèbres fiançailles avec la mort! O tentation suprême! disparaître en pleine vie, en pleine aurore, déjà lassé de tout ce vain avenir qui, pour une passagère joie, tient en réserve tant d'atroces souffrances et de cruelles déceptions! Demandez à tout homme qui sait penser s'il ne s'est point posé, un jour, à lui-même, le terrible point d'interrogation d'Hamlet. Et puis, l'hésitation est venue, la vie a repris son pouvoir, les années ont succédé aux années. Machinalement on a existé,—si c'est exister que de vieillir — et, plus tard, quand on songe à ces folles fièvres, à ces appétits de néant, on se dit (selon que la vie a été souriante ou amère) : — Que j'étais niais! Et l'on sourit. Ou : Que j'avais raison! Et l'on pleure.

Le mari que George Sand avait pris n'était point Corambé. C'était un gentilhomme campagnard incapable, sans doute, de comprendre une âme pareille. Les deux époux durent évidemment être fort malheureux, l'un et l'autre. George Sand était mère pourtant et pouvait se consoler avec ses enfants; mais au bout de neuf ans de ménage, une séparation devint inévitable. La baronne Dudevant partit pour Paris, emmenant avec elle sa fille, et elle résolut de vivre seule et de son travail. Elle peignit des fleurs, des oiseaux; elle fit des portraits à la mine de plomb, elle traduisit des ouvrages étrangers. C'était là une vie d'ouvrière, digne et pleine de fierté. George Sand s'était même fait, au bout de quelque temps, une spécialité : elle peignait des ornementations, des rinceaux

sur des tabatières ou des étuis à cigares en bois de Spa. Mais sa plume devait l'illustrer plus tôt et la sauver plus vite que son pinceau.

Le berrichon Henri Delatouche, dont elle a plus tard esquissé le portrait littéraire, lui ouvrit les colonnes du *Figaro*. George Sand débuta par des articles. Presque en même temps, elle composait, avec M. Sandeau, ce roman de *Rose et Blanche* qui parut signé de ce pseudonyme collectif, inventé par Delatouche : *Jules Sand*, qui était le nom de Sandeau coupé en deux. Lorsque, peu de temps après, Mme Dudevant publia son premier roman, un livre tout entier composé par elle, elle conserva ce nom de *Sand* en lui donnant (on a maintes fois raconté l'anecdote) un autre prénom, celui du saint qui se trouvait, ce jour-là, sur le calendrier. C'était la saint Georges. *Indiana* fut donc mis en vente sous le nom de George Sand, et le succès du livre allait être tel et la curiosité publique devait se trouver bientôt tellement surexcitée par ce nom de *Sand*, que bien des gens crurent alors que cet écrivain nouveau était quelque parent du fanatique Karl Sand, l'assassin du dramaturge Kotzebüe.

C'était en 1832 : madame Sand avait alors vingt-huit ans. Et, comme pour prouver la puissance même de cet inexplicable don qui s'appelle le génie, les romans qu'elle écrivait alors, ses premiers romans, les premières pages tracées par la débutante, étaient des œuvres profondes et durables. Un charme ineffable s'en dégageait en même temps que s'y agitait une passion profonde, exaltée, troublante. Qui de nous ne retrouve, dans les plus chers souvenirs de ses lectures, l'impression causée jadis par quel-

qu'un de ces irrésistibles récits : *Jacques, Lélia, Léone Léoni, André, Valentine? Valentine* surtout m'est demeuré présent, avec ses enchantements et ses tendresses. Livre tout imprégné de douces larmes, séduisant, avec toutes les ivresses amoureuses et tous les baumes souverains que l'immense nature garde aux douleurs humaines : un drame touchant dans le plus beau des paysages. Quelque chose d'inoubliable et de parfait : le poëme de la campagne souriante, printanière, avec ses cours d'eau argentés de saules, ses prés verts, ses bois profonds, et l'élégie de l'amour avec ses déchirements et ses pleurs. Bénédict, Bénédict, qui ne s'est assis avec toi dans ta chaumière vide, comptant et recomptant le nombre des illusions perdues et des chimères envolées ?

Tous ces romans ont un charme spécial : ils sont vrais et cependant ils évoquent un monde particulier qui n'est point le monde réel. Ces paysans vivent en pleine poésie. Les bergers de Théocrite n'ont pas plus de grâce et pas plus de loisirs. Leur personnalité est vague, presque fluide, et, cependant, on les connaît, on les voit, on les aime. Ils n'existent pas et on les touche. L'enchantement est complet, et le paysage qui les entoure est aussi exact dans sa poétique précision que ces créatures sont idéales dans leurs passions ressenties. C'est un décor exquis, la peinture la plus délicieuse de ce coin de terre désormais illustre comme l'antique vallée de Tempé, comme les Charmettes de Rousseau : — le Berri.

Pourtant ces paradis ont leurs serpents. Le reptile se cache sous les fleurs. La passion débordante de *Lélia* a son ivresse malsaine. Ce livre de désespoir et de dégoût, écrit

dans un de ces moments de colère qui s'emparent de tous les esprits généreux, est un livre de révolte et je dirais de haine (si George Sand était capable de haïr), qui contraste aujourd'hui avec ces derniers ouvrages magnifiquement apaisés, honneur suprême et couronnement de cette longue et superbe existence littéraire.

Qui le croirait ? *Lélia* est la sœur du *Marquis de Villemer*, de *Jean de la Roche*, de l'*Homme de neige !* C'est que la marque distinctive de ce génie aura été le perpétuel renouvellement, le rajeunissement éternel. Comme ces sources limpides qui versent sans s'épuiser une eau savoureuse et claire, le talent de George Sand aura donné à trois générations la sensation exquise d'un frais breuvage. Et l'avenir étanchera encore sa soif du beau à ces purs ruisseaux qui s'appellent *la Petite Fadette*, la *Mare au Diable*, *François le Champi*, *Mauprat*, la *Filleule*. Ce sont là, à proprement parler, les romans où se retrouve, complet et sans alliage, le génie même de Mme Sand. Ailleurs, dans tel ou tel livre de doctrine, elle suivra l'inspiration, souvent excellente, de Lamennais ou de Michel (de Bourges), de Chopin ou de Pierre Leroux. Là, elle est vraiment et absolument elle-même, elle est la châtelaine berrichonne contant à la postérité ses récits virgiliens ; elle est la rivale puissante et heureuse de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre ; elle est la plus étonnante des femmes qui aient jamais tenu une plume ; elle est le styliste le plus achevé qu'ait peut-être produit ce siècle, elle est George Sand.

D'autres sont plus artistes, sertissent mieux ou plus curieusement la prose ; elle est plus sincère, moins apprêtée, plus naturelle, moins *imitable*. Hugo, Gautier ont fait

école. George Sand demeure unique. On ne saurait copier ses procédés : elle n'en a pas. Une voix intérieure dicte, sa main écrit. Et la page, tracée d'une écriture large, ferme, masculine, presque sans ratures, est digne aussitôt de prendre place parmi les modèles de notre langue. Ni empâtements, ni retouches : la simplicité et la grandeur. Je reviens à mon image : c'est la limpidité de l'onde où se réfléchit le ciel.

Et, je le répète, l'abondance ne nuit pas ici à la qualité. George Sand a pu écrire, sans presque jamais faiblir, l'énorme quantité d'œuvres qui portent son nom. De collaborateurs, en dehors de ceux qui ont signé telle ou telle pièce à côté d'elle, M. Paul Meurice, par exemple, elle n'en a jamais eu. Je me trompe : M. Dumas fils l'a conseillée pour la mise à la scène du *Marquis de Villemer*, et Pierre Leroux a continué le roman de *Consuelo*, commencé dans sa *Revue indépendante*. *Consuelo*, ou plutôt la fin de *Consuelo*, qui porte ce titre : *la Comtesse de Rudolstadt*, semblait peser à George Sand, dont l'inspiration allait ailleurs. Interrompre un tel récit était chose difficile, les abonnés y tenant beaucoup. Pierre Leroux l'essaya pourtant. Il habitait alors, boulevard Montparnasse, un appartement situé au-dessus d'un débit de vins où déjeûnaient d'habitude les employés des pompes funèbres. En outre, ses fenêtres donnaient sur l'intérieur du cimetière, et, par dessus les murs bas, il apercevait constamment la blancheur des tombes : « C'est peut-être à tout cela que le roman doit « d'avoir été fini par moi sur un ton assez sombre, » disait Pierre Leroux en contant à un ami cette curieuse anecdote littéraire.

Au-dessus de ces immortels romans, deux livres de George Sand planent comme la pensée pure au-dessus des faits : je veux parler de ce livre de la trentième année qui s'appelle les *Lettres d'un Voyageur*, et de ces *Impressions et Souvenirs* des dernières années qui sont peut-être ce que Mme Sand a écrit de plus achevé. Jamais œuvres nées d'un même cerveau n'ont formé entre elles plus complète antithèse. Les *Lettres d'un Voyageur*, sont la confession souvent déchirante d'une âme éperdue. Les *Impressions et Souvenirs* sont les jugements calmes et graves, comparables à des inscriptions tracées sur le marbre d'un esprit que l'âge a apaisé et agrandi. L'envergure du poëte dans les *Lettres d'un Voyageur* est aussi large, mais George Sand y brave à tout moment le vent d'orage ; dans les *Impressions et Souvenirs*, la pensée, les ailes repliées, n'a d'autre regard que pour cet absolu : l'éternelle vérité.

Mais ne soyons pas ingrats pour les lamentations du *Voyageur*, s'écriant avec une voix brisée : « Quelle mauvaise plaisanterie que le cœur humain ! » Les lamentations ont bien leur droit aussi, dans ce monde en proie aux souffrances. Et quels accents inoubliables dans ces *Lettres* qui n'ont, depuis les cris puissants de Bossuet, rien de comparable dans notre prose, et qui n'ont rien d'équivalent en poésie que les *Nuits* de Musset !

Mais quel homme pourrait croire, en voyant George Sand, que c'est elle qui a peint, comme elle l'a fait, dans les *Lettres d'un Voyageur*, le néant des joies, et, chose ironique encore, celui des douleurs humaines ? Tant de simplicité peut-il donc s'allier à tant de grandeur de pensée ? Il y a déjà quelques années, — près de dix ans, — que

Nous avons vu Madame Sand pour la première et la dernière fois. C'était en 1865. Elle habitait alors, ou plutôt elle avait pris un petit pied-à-terre à Paris, rue des Feuillantines, n° 97, un entresol bourgeois, sans apparat et même sans grande apparence.

C'était en décembre, à la nuit tombante. Mme Sand, qui nous attendait, travaillait à la lumière d'une lampe, lorsque nous entrâmes. Des feuillets de sa grosse écriture penchée étaient là, tout frais encore, devant elle. Ce qui nous frappa tout d'abord dans cette femme de génie, ce fut le manque absolu de *pose* et de façons. Un joli sourire, la main tendue et bienveillante, une main douce et grasse, la voix sans timbre musical, mais agréable. Dès l'abord on se sentait à l'aise et l'on était conquis. Dans sa familiarité accueillante, madame Sand n'en paraissait que plus digne de notre admiration. Je la revois encore, avec sa robe à fond blanc, son caraco noir agrémenté de gris, un ruban de velours dans ses cheveux noirs arrangés en bandeaux frisants. Le teint de son visage allongé était blanc mat, à reflets un peu bistrés, comme celui d'une arabe. Un nez un peu fort, très-droit, fièrement dessiné, donnait à sa physionomie un grand style. Les lèvres fortes, la lèvre inférieure surtout, s'égayaient d'un affable sourire. Un grand air de bonté animait doucement ces grands yeux dont madame Victor Hugo nous avait dit un jour : « Oh! les beaux yeux, les grands yeux « de George Sand ! On s'y baignerait ! »

Chez George Sand, je ne retrouvais rien de la femme de lettres, et, à dire vrai, je rencontrais avant tout une mère. Elle avait là, près d'elle, et, s'il m'en souvient, sur

sa table de travail, la photographie de sa bru et celle de son fils Maurice, par Nadar. Nous causâmes alors des romans, fort remarquables, de Maurice Sand, de ses voyages, de ses études curieuses sur l'antiquité et sur l'histoire naturelle. *Le Monde des Papillons* n'avait pas encore paru, mais l'observateur s'en occupait déjà — George Sand nous raconta comment Pouchet, à Rouen, avait formé un *musée de nids*, depuis les nids monstrueux jusqu'aux nids tout petits. Le nom de Victor Hugo vint dans la conversation :

— Je ne lui ai jamais parlé, dit-elle. Je l'ai vu chez monsieur de Custine, mais j'étais trop intimidée devant lui.

Tout cela dit avec une douceur profonde, un grand air de bonté, sans aucune recherche. George Sand a écrit quelque part qu'elle n'avait pas d'*esprit*. Oui, si l'on entend par esprit la facétie courante, brutale ou facile, la paillette recherchée, le torticolis de la pensée se traduisant par quelque désossement de la phrase. Mais la conversation de George Sand est plus et mieux que spirituelle, elle est substantielle. L'expression ne se pique pas d'être originale, bizarre ou seulement saillante, mais — ce qui vaut mieux — la pensée est nette, simple et presque toujours profonde.

A la fois poétique et pratique, George Sand — chose extraordinaire chez une femme — est une musicienne d'instinct et une *savante* d'étude. Elle est impeccable en fait de minéralogie ou de botanique, et elle improvise des airs touchants que le vent malheureusement emporte.

Lorsque Listz se trouvait chez elle, à Nohant, elle lui fredonnait des idées musicales ; Listz les notait et la plupart du temps les airs étaient charmants. George Sand, acharnée au travail et passant de la culture de son jardin à la composition d'un chef-d'œuvre, béchant pour chasser la fatigue cérébrale par la fatigue musculaire, George Sand, laborieuse, est en même temps très-joueuse, joueuse dans le sens d'être toujours prête à s'amuser de tout, d'un joujou, d'un stéréoscope, d'un théâtre de marionnettes comme celui qu'elle a fait construire à Nohant. Petite-fille, par sa mère, d'un oiselier, elle adore les oiseaux. Elle a pour eux ce charme étrange qu'elle a prêté à une de ses héroïnes dans *Teverino* : les oiseaux accourent, attirés vers elle, et se perchent, sans frayeur, sur sa tête ou sur ses épaules. Elle a conté, au début de l'*Histoire de ma vie*, les hauts faits de ces deux fauvettes adorées, Jonquille et Agathe, qui se tenaient tranquilles à côté d'elle tandis qu'elle écrivait. Et son rouge-gorge aux petits yeux noirs brillants et tendres ! Et ce milan royal qui, « de son grand bec, tranchant comme un rasoir », enlevait délicatement et avec un petit cri tendre les mouches qui se posaient sur le visage de Maurice Sand endormie et encore au berceau. « Ah ! les oiseaux ! s'écriait George Sand avec « Toussenel et avant Michelet, qu'on les respecte peu et « qu'on les apprécie mal ! »

Quel était le flatteur délicat qui appelait un jour la czarine Catherine :—*le Grand?* On serait tenté, avec plus de justice, de donner le même titre à George Sand. L'auteur de tant de romans d'une passion si profonde, de tant de drames attendris, de comédies souriantes, est à la fois un des grands prosateurs et un des penseurs de ce temps. Fi-

dèle aux cultes suprêmes qui élèvent l'homme et peuvent le rendre meilleur, aimant la liberté, l'art, la foi en l'humanité qui fait aussi des miracles, vouée à tout ce qui est l'espoir, la consolation, la revanche de l'âme écrasée par le fait, George Sand mérite une place à part dans notre histoire littéraire : elle n'est pas seulement supérieure, elle est, je le répète, unique, et son génie, toujours puissant, est une des rares forces intellectuelles qui restent à la France et qui l'arrêtent encore sur la pente d'une irrémédiable décadence.

Frédéric Lemaître

sur des tabatières ou des étuis à cigares en bois de Spa. Mais sa plume devait l'illustrer plus tôt et la sauver plus vite que son pinceau.

Le berrichon Henri Delatouche, dont elle a plus tard esquissé le portrait littéraire, lui ouvrit les colonnes du *Figaro*. George Sand débuta par des articles. Presque en même temps, elle composait, avec M. Sandeau, ce roman de *Rose et Blanche* qui parut signé de ce pseudonyme collectif, inventé par Delatouche : *Jules Sand*, qui était le nom de Sandeau coupé en deux. Lorsque, peu de temps après, Mme Dudevant publia son premier roman, un livre tout entier composé par elle, elle conserva ce nom de *Sand* en lui donnant (on a maintes fois raconté l'anecdote) un autre prénom, celui du saint qui se trouvait, ce jour-là, sur le calendrier. C'était la saint Georges. *Indiana* fut donc mis en vente sous le nom de George Sand, et le succès du livre allait être tel et la curiosité publique devait se trouver bientôt tellement surexcitée par ce nom de *Sand*, que bien des gens crurent alors que cet écrivain nouveau était quelque parent du fanatique Karl Sand, l'assassin du dramaturge Kotzebüe.

C'était en 1832 ; madame Sand avait alors vingt-huit ans. Et, comme pour prouver la puissance même de cet inexplicable don qui s'appelle le génie, les romans qu'elle écrivait alors, ses premiers romans, les premières pages tracées par la débutante, étaient des œuvres profondes et durables. Un charme ineffable s'en dégageait en même temps que s'y agitait une passion profonde, exaltée, troublante. Qui de nous ne retrouve, dans les plus chers souvenirs de ses lectures, l'impression causée jadis par quel-

qu'un de ces irrésistibles récits : *Jacques, Lélia, Léone Léoni, André, Valentine? Valentine* surtout m'est demeuré présent, avec ses enchantements et ses tendresses. Livre tout imprégné de douces larmes, séduisant, avec toutes les ivresses amoureuses et tous les baumes souverains que l'immense nature garde aux douleurs humaines : un drame touchant dans le plus beau des paysages. Quelque chose d'inoubliable et de parfait : le poëme de la campagne souriante, printanière, avec ses cours d'eau argentés de saules, ses prés verts, ses bois profonds, et l'élégie de l'amour avec ses déchirements et ses pleurs. Bénédict, Bénédict, qui ne s'est assis avec toi dans ta chaumière vide, comptant et recomptant le nombre des illusions perdues et des chimères envolées ?

Tous ces romans ont un charme spécial : ils sont vrais et cependant ils évoquent un monde particulier qui n'est point le monde réel. Ces paysans vivent en pleine poésie. Les bergers de Théocrite n'ont pas plus de grâce et pas plus de loisirs. Leur personnalité est vague, presque fluide, et, cependant, on les connaît, on les voit, on les aime. Ils n'existent pas et on les touche. L'enchantement est complet, et le paysage qui les entoure est aussi exact dans sa poétique précision que ces créatures sont idéales dans leurs passions ressenties. C'est un décor exquis, la peinture la plus délicieuse de ce coin de terre désormais illustre comme l'antique vallée de Tempé, comme les Charmettes de Rousseau : — le Berri.

Pourtant ces paradis ont leurs serpents. Le reptile se cache sous les fleurs. La passion débordante de *Lélia* a son ivresse malsaine. Ce livre de désespoir et de dégoût, écrit

dans un de ces moments de colère qui s'emparent de tous les esprits généreux, est un livre de révolte et je dirais de haine (si George Sand était capable de haïr), qui contraste aujourd'hui avec ces derniers ouvrages magnifiquement apaisés, honneur suprême et couronnement de cette longue et superbe existence littéraire.

Qui le croirait? *Lélia* est la sœur du *Marquis de Villemer*, de *Jean de la Roche*, de l'*Homme de neige!* C'est que la marque distinctive de ce génie aura été le perpétuel renouvellement, le rajeunissement éternel. Comme ces sources limpides qui versent sans s'épuiser une eau savoureuse et claire, le talent de George Sand aura donné à trois générations la sensation exquise d'un frais breuvage. Et l'avenir étanchera encore sa soif du beau à ces purs ruisseaux qui s'appellent *la Petite Fadette*, la *Mare au Diable*, *François le Champi*, *Mauprat*, la *Filleule*. Ce sont là, à proprement parler, les romans où se retrouve, complet et sans alliage, le génie même de Mme Sand. Ailleurs, dans tel ou tel livre de doctrine, elle suivra l'inspiration, souvent excellente, de Lamennais ou de Michel (de Bourges), de Chopin ou de Pierre Leroux. Là, elle est vraiment et absolument elle-même, elle est la châtelaine berrichonne contant à la postérité ses récits virgiliens; elle est la rivale puissante et heureuse de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre; elle est la plus étonnante des femmes qui aient jamais tenu une plume: elle est le styliste le plus achevé qu'ait peut-être produit ce siècle, elle est George Sand.

D'autres sont plus artistes, sertissent mieux ou plus curieusement la prose; elle est plus sincère, moins apprêtée, plus naturelle, moins *imitable*. Hugo, Gautier ont fait

école. George Sand demeure unique. On ne saurait copier ses procédés : elle n'en a pas. Une voix intérieure dicte, sa main écrit. Et la page, tracée d'une écriture large, ferme, masculine, presque sans ratures, est digne aussitôt de prendre place parmi les modèles de notre langue. Ni empâtements, ni retouches : la simplicité et la grandeur. Je reviens à mon image : c'est la limpidité de l'onde où se réfléchit le ciel.

Et, je le répète, l'abondance ne nuit pas ici à la qualité. George Sand a pu écrire, sans presque jamais faiblir, l'énorme quantité d'œuvres qui portent son nom. De collaborateurs, en dehors de ceux qui ont signé telle ou telle pièce à côté d'elle, M. Paul Meurice, par exemple, elle n'en a jamais eu. Je me trompe : M. Dumas fils l'a conseillée pour la mise à la scène du *Marquis de Villemer*, et Pierre Leroux a continué le roman de *Consuelo*, commencé dans sa *Revue indépendante*. *Consuelo*, ou plutôt la fin de *Consuelo*, qui porte ce titre : *la Comtesse de Rudolstadt*, semblait peser à George Sand, dont l'inspiration allait ailleurs. Interrompre un tel récit était chose difficile, les abonnés y tenant beaucoup. Pierre Leroux l'essaya pourtant. Il habitait alors, boulevard Montparnasse, un appartement situé au-dessus d'un débit de vins où déjeûnaient d'habitude les employés des pompes funèbres. En outre, ses fenêtres donnaient sur l'intérieur du cimetière, et, par dessus les murs bas, il apercevait constamment la blancheur des tombes : « C'est peut-être à tout cela que le roman doit « d'avoir été fini par moi sur un ton assez sombre, » disait Pierre Leroux en contant à un ami cette curieuse anecdote littéraire.

Au-dessus de ces immortels romans, deux livres de George Sand planent comme la pensée pure au-dessus des faits : je veux parler de ce livre de la trentième année qui s'appelle les *Lettres d'un Voyageur*, et de ces *Impressions et Souvenirs* des dernières années qui sont peut-être ce que Mme Sand a écrit de plus achevé. Jamais œuvres nées d'un même cerveau n'ont formé entre elles plus complète antithèse. Les *Lettres d'un Voyageur*, sont la confession souvent déchirante d'une âme éperdue. Les *Impressions et Souvenirs* sont les jugements calmes et graves, comparables à des inscriptions tracées sur le marbre d'un esprit que l'âge a apaisé et agrandi. L'envergure du poëte dans les *Lettres d'un Voyageur* est aussi large, mais George Sand y brave à tout moment le vent d'orage ; dans les *Impressions et Souvenirs*, la pensée, les ailes repliées, n'a d'autre regard que pour cet absolu : l'éternelle vérité.

Mais ne soyons pas ingrats pour les lamentations du *Voyageur*, s'écriant avec une voix brisée : « Quelle mau-« vaise plaisanterie que le cœur humain ! » Les lamentations ont bien leur droit aussi, dans ce monde en proie aux souffrances. Et quels accents inoubliables dans ces *Lettres* qui n'ont, depuis les cris puissants de Bossuet, rien de comparable dans notre prose, et qui n'ont rien d'équivalent en poésie que les *Nuits* de Musset !

Mais quel homme pourrait croire, en voyant George Sand, que c'est elle qui a peint, comme elle l'a fait, dans les *Lettres d'un Voyageur*, le néant des joies, et, chose ironique encore, celui des douleurs humaines ? Tant de simplicité peut-il donc s'allier à tant de grandeur de pensée ? Il y a déjà quelques années, — près de dix ans, — que

nous avons vu Madame Sand pour la première et la dernière fois. C'était en 1865. Elle habitait alors, ou plutôt elle avait pris un petit pied-à-terre à Paris, rue des Feuillantines, n° 97, un entresol bourgeois, sans apparat et même sans grande apparence.

C'était en décembre, à la nuit tombante. Mme Sand, qui nous attendait, travaillait à la lumière d'une lampe, lorsque nous entrâmes. Des feuillets de sa grosse écriture penchée étaient là, tout frais encore, devant elle. Ce qui nous frappa tout d'abord dans cette femme de génie, ce fut le manque absolu de *pose* et de façons. Un joli sourire, la main tendue et bienveillante, une main douce et grasse, la voix sans timbre musical, mais agréable. Dès l'abord on se sentait à l'aise et l'on était conquis. Dans sa familiarité accueillante, madame Sand n'en paraissait que plus digne de notre admiration. Je la revois encore, avec sa robe à fond blanc, son caraco noir agrémenté de jais, un ruban de velours dans ses cheveux noirs arrangés en bandeaux frisants. Le teint de son visage allongé était blanc mat, à reflets un peu bistrés, comme celui d'une arabe. Un nez un peu fort, très-droit, flèrement dessiné, donnait à sa physionomie un grand style. Les lèvres fortes, la lèvre inférieure surtout, s'égayaient d'un affable sourire. Un grand air de bonté animait doucement ces grands yeux dont madame Victor Hugo nous avait dit un jour : « Oh! les beaux yeux, les grands yeux « de George Sand ! On s'y baignerait ! »

Chez George Sand, je ne retrouvais rien de la femme de lettres, et, à dire vrai, je rencontrais avant tout une mère. Elle avait là, près d'elle, et, s'il m'en souvient, sur

sa table de travail, la photographie de sa bru et celle de son fils Maurice, par Nadar. Nous causâmes alors des romans, fort remarquables, de Maurice Sand, de ses voyages, de ses études curieuses sur l'antiquité et sur l'histoire naturelle. *Le Monde des Papillons* n'avait pas encore paru, mais l'observateur s'en occupait déjà. George Sand nous raconta comment Pouchet, à Rouen, avait formé un *musée de nids*, depuis les nids monstrueux jusqu'aux nids tout petits. Le nom de Victor Hugo vint dans la conversation :

— Je ne lui ai jamais parlé, dit-elle. Je l'ai vu chez monsieur de Custine, mais j'étais trop intimidée devant lui.

Tout cela dit avec une douceur profonde, un grand air de bonté, sans aucune recherche. George Sand a écrit quelque part qu'elle n'avait pas d'*esprit*. Oui, si l'on entend par esprit la facétie courante, brutale ou facile, la paillette recherchée, le torticolis de la pensée se traduisant par quelque désossement de la phrase. Mais la conversation de George Sand est plus et mieux que spirituelle, elle est substantielle. L'expression ne se pique pas d'être originale, bizarre ou seulement saillante, mais — ce qui vaut mieux — la pensée est nette, simple et presque toujours profonde.

A la fois poétique et pratique, George Sand — chose extraordinaire chez une femme — est une musicienne d'instinct et une *savante* d'étude. Elle est impeccable en fait de minéralogie ou de botanique, et elle improvise des airs touchants que le vent malheureusement emporte.

Lorsque Listz se trouvait chez elle, à Nohant, elle lui fredonnait des idées musicales ; Listz les notait et la plupart du temps les airs étaient charmants. George Sand, acharnée au travail et passant de la culture de son jardin à la composition d'un chef-d'œuvre, béchant pour chasser la fatigue cérébrale par la fatigue musculaire, George Sand, laborieuse, est en même temps très-joueuse, joueuse dans le sens d'être toujours prête à s'amuser de tout, d'un joujou, d'un stéréoscope, d'un théâtre de marionnettes comme celui qu'elle a fait construire à Nohant. Petite-fille, par sa mère, d'un oiselier, elle adore les oiseaux. Elle a pour eux ce charme étrange qu'elle a prêté à une de ses héroïnes dans *Teverino* : les oiseaux accourent, attirés vers elle, et se perchent, sans frayeur, sur sa tête ou sur ses épaules. Elle a conté, au début de l'*Histoire de ma vie*, les hauts faits de ces deux fauvettes adorées, Jonquille et Agathe, qui se tenaient tranquilles à côté d'elle tandis qu'elle écrivait. Et son rouge-gorge aux petits yeux noirs brillants et tendres ! Et ce milan royal qui, « de son grand bec, tranchant comme un rasoir », enlevait délicatement et avec un petit cri tendre les mouches qui se posaient sur le visage de Maurice Sand endormie et encore au berceau. « Ah ! les oiseaux ! s'écriait George Sand avec « Toussenel et avant Michelet, qu'on les respecte peu et « qu'on les apprécie mal ! »

Quel était le flatteur délicat qui appelait un jour la czarine Catherine :—*le Grand?* On serait tenté, avec plus de justice, de donner le même titre à George Sand. L'auteur de tant de romans d'une passion si profonde, de tant de drames attendris, de comédies souriantes, est à la fois un des grands prosateurs et un des penseurs de ce temps. Fi-

dèle aux cultes suprêmes qui élèvent l'homme et peuvent le rendre meilleur, aimant la liberté, l'art, la foi en l'humanité qui fait aussi des miracles, vouée à tout ce qui est l'espoir, la consolation, la revanche de l'âme écrasée par le fait, George Sand mérite une place à part dans notre histoire littéraire : elle n'est pas seulement supérieure, elle est, je le répète, unique, et son génie, toujours puissant, est une des rares forces intellectuelles qui restent à la France et qui l'arrêtent encore sur la pente d'une irrémédiable décadence.

Frédérick Lemaître

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

FRÉDÉRICK LEMAITRE

Le Rappel annonçait naguère qu'il publierait, entre une étude de M. Louis Blanc sur le XVIIIe siècle et un travail philosophique de M. Edgar Quinet, un volume de curieux mémoires : *Mes Souvenirs*, par Frédérick Lemaître. Les souvenirs d'un homme qui a ému, enthousiasmé, amusé, terrifié trois générations, qui a incarné tant de rêves, modelé tant de types, qui a personnifié la figure la plus saisissante du théâtre de Victor Hugo, Ruy-Blas, et qui a créé, inventé, jeté à l'avenir ce type singulier, puissant, toujours vivant, d'une effroyable portée sociale, Robert-Macaire ! « Robert-Macaire avec ses bottes éculées ! » certes de tels souvenirs sont faits pour passionner. Quelles ivresses a connues ce comédien ! Quels triomphes il a obtenus ! Combien de cœurs ont battu en le voyant passer, dans sa force et sa jeunesse, ses grands yeux profonds lançant des éclairs ! Il a été tour à tour le

Moine de Lewis et l'Othello de Shakespeare, le maréchal d'Ancre de Vigny, le duc de Guise de Dumas, le Neveu de Rameau de Diderot et le Jacques Ferrand d'Eugène Süe ; il a joué la tragédie et la farce, le vaudeville et le drame, *la Dame de Saint-Tropez* et le *Roi des Drôles*, *Brunehaut* et *les Saltimbanques!* Il a diverti sous la « cape en dents de scie » de Don César et fait frissonner dans le *Chiffonnier* de Félix Pyat, fouillant de son crochet les détritus parisiens. Il a eu des soirées de fièvre où il a pu se croire roi, roi d'un peuple de visions, de poésies et de chimères.

Nul comédien ne fut plus grand que lui. Bocage avait plus de profondeur, de sous-entendus souffrants et vrais, mais il n'avait pas ces dons de beauté et de vigueur. Aujourd'hui, lorsque Frédérick joue dans quelque petit théâtre un de ses drames d'autrefois, qui retrouverait l'acteur de jadis sous les cheveux blancs du vieillard ? Il a soixante-seize ans aujourd'hui, étant né au Havre, en juillet 1798, deux ans avant le siècle. Un jour qu'on lui demandait (et il y a déjà plusieurs années) l'autorisation de publier son portrait-charge : « Faites, répondit-il, faites la charge des jeunes ; le temps, lui, fait celle des vieux. »

Il était né pour le théâtre, avec du sang de comédien dans les veines. Tout jeune, aux Funambules, chez Mme Rose, il jouait des parades alors célèbres : le *Faux Ermite*, *Arimane*, avec une lance en bois et un bouclier en carton. Gennaro débutait par être Bobèche. Il dansait aussi sur la corde, chez Franconi ; une chute de cheval l'arracha à cette profession d'acrobate, il se fit acteur. Après des essais infructueux pour entrer à l'Odéon, en sortant du Conservatoire, Frédérick courut les petits

théâtres, et jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, il chercha sa voie, attendant et espérant. En 1826, l'Odéon, d'abord rebelle, lui ouvre ses portes : Frédérick joue les confidents, les Narcisse, rabâche dans *Phèdre* le récit de Théramène. Il s'en fatigue et entre, en 1827, à la Porte Saint-Martin. Encore un peu et il sera célèbre. L'heure de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* va sonner. Cette création le met au premier rang. Paris l'applaudit. Il tire d'un gros mélodrame les effets qu'un Garrick pouvait trouver dans une pièce shakespearienne. Dès lors, il est sauvé. Il a trouvé d'ailleurs une partenaire admirable, saisissante et vraie, une grande artiste qui double son inspiration en lui donnant la réplique, il a rencontré Marie Dorval. Et ce couple admirable sanglote, s'adore, s'entre-déchire, à travers les drames d'alors, à la grande volupté de Paris qui n'a jamais versé tant de larmes.

Puis Frédérick, un soir de fantaisie, se fait auteur lui-même et créateur à son tour. Il transforme le *traître* vulgaire d'un méchant mélodrame de Saint-Amand et Benjamin Autier en un type immortel ; il tire du néant ce bandit aux manières de gentilhomme, cette colossale personnification du faiseur moderne, devant qui pâlit le Vautrin de Balzac, il invente Robert Macaire. Et Robert-Macaire, durant des années est le maître du théâtre de Paris. Il commande de par son audace. Il s'impose, il se carre, il est le XIXe siècle en chair et en os, avec ses infamies et ses effronteries. Robert Macaire est le vice d'un temps dont Joseph Prudhomme représente la vertu et la sottise. Deux types qui ne mourront pas, car ils sont toute une société, avec ses entêtements et ses pourritures, ses idées toutes faites et ses criminels appétits. En un mot, tout un monde.

Mais après *Robert Macaire*, Frédérick pouvait-il dépouiller les oripeaux du drôle, son gilet rouge, son pantalon rapiécé, son chapeau bossué et sa taie sur l'œil? Certes, oui. *Richard d'Arlington*. *Lucrèce Borgia*. *Kean*. *Ruy-Blas*, le *Docteur noir*. *Mademoiselle de la Vallière* allaient, dans les années suivantes, montrer quelle était la puissance et la variété d'un tel génie. Ce Frédérick allait être le représentant le plus puissant, le plus entraînant, le plus emphatique aussi de tout un art agonisant aujourd'hui, hélas! le drame, cette admirable forme du théâtre, où le rire de Sganarelle peut se mêler au sanglot de Macbeth. Et Frédérick fut cela pendant trente ans! Et il était cela hier encore!

La vieillesse de Frédérick Lemaître ressemblait, en effet, à ces soirs d'été où, l'orage passé, sous le ciel rafraîchi, on rêve, doucement bercé par ses souvenirs. Ceux-là qui l'ont connu, en ses heures de fièvre, aux chaudes batailles d'autrefois, aux journées de *Trente ans* et de *Ruy-Blas*, le retrouvaient, avec une admiration nouvelle, transformé, apaisé, attendri, majestueux sous ses cheveux blancs comme il avait été magnifique sous ses cheveux bruns, cette chevelure qu'il manie comme il veut, qu'il hérisse, qu'il ébouriffe, qu'il aplatit, qu'il *fait parler*, et qui rappelle cette crinière enflée de vent des prophètes de Michel-Ange à la *Sixtine*. On eût dit, à voir la belle et songeuse physionomie du grand artiste, que la vie l'avait attristé sans le décourager; son œil avait des profondeurs et des contemplations qui valaient les éclairs de jadis. Sa voix ne grondait plus comme un tonnerre, mais elle disait, avec les déceptions présentes, les enthousiasmes passés. Je le revois encore dans le *Maître d'École* de M. Paul Meurice, assis sur un vieux banc, à l'ombre

d'un logis paisible, un livre à la main et expliquant à un petit enfant la moralité de cette fable de La Fontaine, *La Cigale et la Fourmi*. C'était là comme un homme nouveau. Avoir été Gennaro, Richard d'Arlington, Toussaint-Louverture, et devenir une sorte de bonhomme Franklin! La tempête était calmée, le volcan muet; le soleil, autrefois embrasé, semblait près du couchant, mais il restait (et il reste encore à cet homme), inextinguible et indomptable, l'amour sacré de l'idéal.

Un jour il représenta, au théâtre des Folies-Dramatiques, alors en quête d'un genre spécial qu'il a rencontré dans les fredons de *Madame Angot*, il créa le rôle d'un ouvrier serrurier que l'auteur appelait le *Père Gachette*. Ce personnage n'était justement pas sans rapport avec celui d'Evrard, le maître d'école. C'était la même résignation douce, la même gaieté mélancolique, le même calme et la même grandeur. Je ne crois pas que Frédérik Lemaître ait trouvé, dans la seconde partie de sa vie, d'incarnation plus complète que celle-ci. La voix parfois faisait défaut, mais l'intonation était si juste, le visage si éloquent, que tous comprenaient, entendaient et devinaient. Puis le geste était toujours magnifique, à la fois grandiose et étonnant de vérité! Ce n'était plus le grand geste tournoyant de Don César, le moulinet sublime au-dessus de la tête, ou encore, comme au dernier acte de *Trente ans*, le poing levé vers le ciel, cette insolente pantomime d'un Ajax qui braverait la foudre. Non. Plus contenue, mais aussi puissante, d'une justesse singulière, *bonhomme* et en même temps superbe, toute la mimique de Frédérick était une succession de petits détails merveilleux qui se fondaient dans une composition harmonieuse. Ce grand artiste dramatique est de l'avis de ce

grand peintre, Poussin, et de ce grand sculpteur, Michel-Ange, dont le premier disait : « Ce qui vaut la peine « d'être fait, vaut la peine d'être bien fait, » et le second : « Rappelez-vous que les détails font la perfection, et que « la perfection est loin d'être un détail. »

Ces petits détails de composition, assez comparables aux *menus faits* psychologiques que recherchait Stendhal, Frédérick n'a garde de les oublier, lui dont le génie semble fait pourtant d'inspiration et de grands coups d'ailes. Jamais, par exemple, lorsqu'il écrit une lettre sur le théâtre, il ne la tracera d'un trait, la main courant sur le papier sans tracer un jambage, comme le font les autres acteurs. Au contraire, il essayera la plume, il prendra et reprendra de l'encre, il retournera la page. Dans *André Gérard*, drame de Victor Séjour, il jouait (et l'émotion en était par là comme doublée) une des scènes les plus pathétiques de la pièce, en tenant machinalement sa cravate à la main. Au dernier acte de *Trente ans* ou *la Vie d'un Joueur*, sordide, déguenillé, épouvantable, lorsqu'il se met à table, il avait une façon de déplier son mouchoir en guise de serviette — ressouvenir des habitudes d'autrefois qui venait hanter cet homme en haillons — trait de caractère qui était en même temps un chef-d'œuvre d'observation. Et dans le *Père Gachette*, lorsque, sous l'habit du maître serrurier, il offrait la main à une mariée pour la conduire à la danse, il n'avait garde d'oublier de mettre à ses mains ses gants de filoselle! Ou encore, tout en causant ou discutant avec un docteur qui l'accusait de folie, il puisait, comme inconsciemment, une prise de tabac dans sa tabatière.

A la première représentation des *Burgraves*, il disait au sculpteur Préault, en parlant de Beauvallet : « Il n'a

pas cent ans! Si j'avais joué ce rôle, j'aurais songé à Potier dans le *Centenaire*. Il avait cent ans.» Dans les arts, c'est en partant de la vérité qu'on arrive à la grandeur!

Ce sont ces mille riens si importants qui constituent l'artiste dramatique vraiment supérieur, et donnent à chacun de ses rôles une singulière intensité de vie. Quand il a un rôle à étudier, il prend un fiacre fermé, se fait conduire au bois de Boulogne, et là, seul, rêvant, pensant, il cherche et combine, et aborde les détails du personnage. Notez que ces détails, en apparence insignifiants, sont, je le répète, admirablement fondus par Frédérick dans l'ensemble de ses personnages. En ces rôles attendris, doux,nuancés, qui ont marqué ses derniers triomphes, on peut dire que Frédérick Lemaître aura été quelque chose comme un Bouffé épique.

Mais si nous l'avons vu dans de tels rôles, *le Comte de Saulles, le Crime de Faverne, le Portier du n° 15*, il eût fallu l'admirer dans ces grands drames romantiques où il rugissait, fulminait et pleurait. Car cet homme pleure! Le paradoxe fameux de Diderot est ici en défaut. Le comédien qui créa *Ruy-Blas* y apportait toute son âme, et, soulevé et pénétré à la fois par la situation, il versait, lui aussi, de véritables larmes. Il était ému avant d'émouvoir. On m'a conté que dans *Ruy-Blas* justement, à cette scène énergique du troisième acte où don Salluste, en habit de laquais, force son valet *Ruy-Blas* à fermer la fenêtre, l'acteur, Alexandre Mauzin, qui jouait Salluste, et qui se tenait assis dans un fauteuil, regardant le public en face, pendant que, derrière lui, Frédérick, debout, marchait vers le fond du théâtre, voyait tous les soirs, à ce moment, la foule, la salle entière, soulevée par une même émotion, et soudain, sans que Frédérick dît un seul mot,

éclatait en bravos frénétiques. Don Salluste tournant le dos à Ruy-Blas, ne pouvait rien apercevoir, ni deviner par quel geste superbe le grand acteur *enlevait* ainsi son public. Un soir, pourtant, Alexandre Mauzin se décida à regarder : il inclina la tête et il vit alors, il vit Frédérick Lemaître, immobile, horriblement pâle, hésitant avant de se diriger vers la fenêtre, écrasé, affolé par l'humiliation et pleurant, ou plutôt, oui, pleurant tous les soirs de véritables larmes qui tombaient lentement de ses yeux rouges.

Ce don des larmes, cette prodigieuse faculté qu'a l'artiste de s'identifier avec son rôle jusqu'à le livrer pour ainsi dire sur la scène, nul ne l'a possédé à un tel degré. On peut dire que celui-là a été vraiment tour à tour Gennaro, Georges le joueur, Tragaldabas, André Gérard, le notaire Séraphin du *Crime de l'Auberge*. Ce qui fait sa puissance, c'est son continuel souci de la vérité, vérité dans la passion, vérité dans le comique ou la grandeur. Pas un de ces grands gestes d'une emphase si étonnante — rarement boursouflée — qui n'ait été étudié et comme copié sur nature. Après s'être, un moment, inspiré de Kemble, Frédérick n'a plus voulu d'autre maître que le vrai. Il a tâtonné d'ailleurs avant de toucher juste. Ce n'est pas un génie dramatique né tout armé, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter : il s'est formé progressivement de toutes les douleurs et de toutes les fièvres qu'il a ressenties, de tous les drames vivants qu'il a coudoyés et de ceux qu'il a *vécus*.

Il n'a pas eu d'autre professeur, en effet, que la vie. Je ne compte point les leçons du Conservatoire que lui donna, pendant deux ans, Lafon le tragique. Elles lui avaient peu profité, puisqu'au bout de ces deux années,

rédérick ne pouvait débuter à l'Odéon, malgré Talma, ui l'appuyait. Le véritable conservatoire d'un tel artiste, est la rue ou le salon. Partout où le choc des amours ou es haines fait, comme des éclairs, jaillir des passions, il st à sa place pour étudier et pour peindre. Un jour, le médien Lafontaine, l'André Roswein d'Octave Feuillet, Orso Savignano de M. Sardou, qui admire profondément, jusqu'à l'idolâtrie, Frédérick Lemaître, alla trouver e vieux maître et lui demanda des conseils.

— Et quels conseils voulez-vous que je vous donne ? lt Frédérick. Le premier passant venu, s'il est joyeux u s'il est triste, et pourvu qu'il ressente sa tristesse ou a joie, vous les donnera meilleurs que les miens.

— Mais encore ?...

— Nous autres artistes, croyez-moi, nous ne devons voir qu'un seul maître : notre propre cœur. Voyons, eprit Frédérick, vous voulez que je vous donne une eçon ? Soit. Va pour la leçon ! Eh ! bien, vous rentrez hez vous satisfait, après une bonne soirée, un dîner 'amis, peu importe. Vous montez l'escalier en souriant ar avance à votre femme qui vous attend, sans nul oute, les bras ouverts, avec le baiser d'habitude. Vous oussez la porte, vous entrez,.. Qu'y a-t-il donc ? Votre emme n'est plus là ! Vous cherchez, vous appelez... Vous rouvez sur un meuble une lettre où celle que vous aimez ous dit qu'elle vous a quitté, qu'elle ne reviendra plus, ue vous ne saurez jamais où elle s'est enfuie. Voilà une ituation. Comment la rendrez-vous ? Allez ! J'écoute.

Et Frédérick Lemaître, assis, regardait Lafontaine un peu hésitant et d'ailleurs assez ému devant le grand artiste. Peut-être aussi était-il étonné. Ces brusques façons l'enseigner ne sont pas de celles qui ont cours dans les

écoles de déclamation où le professeur cultive d'abord l'accent, la diction, donne à tous ses élèves on ne sait quelle uniforme manière de parler qui, à la longue, fatigue l'auditeur, et s'occupe du geste et non de l'âme, de la façon de marcher et non de la façon de sentir. Les lions seuls, comme Frédérick, attaquent le taureau par les cornes, ou, pour mieux dire, lui sautent brusquement aux naseaux.

Frédérick Lemaître s'était levé.

— Regardez, dit-il à Lafontaine. Voici comment je *ferais* cela, moi !

Et, comme en causant, les mains dans ses poches, sans les ressources d'optique que garde le théâtre, il joua à Lafontaine, stupéfait, une des plus dramatiques scènes que l'on pût voir. D'abord, c'était le mari confiant, heureux, qui monte son escalier en fredonnant une chanson. Visage placide, sourire de niais ou de martyr. Il ouvre sa porte, pousse un large soupir, se frotte les mains. Le voilà chez lui ! Comme il va se reposer, s'étendre dans un bon fauteuil, au coin du feu, et digérer ! Il regarde. Où est sa femme ? Elle ne l'a point attendu. Déjà couchée ? Cela est bien étonnant. Serait-elle malade ? — Et Frédérick ne disait pas un mot ; sa pantomime seule le exprimait (avec quelle puissance !) ces divers sentiments. — Il va à son lit. Personne. Est-elle sortie ? Il s'assied. Il attendra. Il prend un journal en attendant. Elle ne peut tarder à rentrer. Mais quelle est cette lettre-là, à côté ? Comment ! Une lettre ? Et une lettre d'elle ? Pourquoi a-t-elle besoin d'écrire ? Que se passe-t-il ? (C'est là, entre parenthèse, à peu de chose près, la belle scène de *Paillasse* que Frédérick rendait si poignante). Le visage du mari a déjà changé. Il devine un malheur, il le sent-

i, il y a un malheur dans cette lettre. Il la prend, la ›rend, la retourne : il n'ose l'ouvrir. Il la lit enfin. Il et tombe foudroyé.

— Et voilà les seuls conseils que je puisse vous donner, ›n cher ami, dit Frédérick Lemaître en se relevant. :ttez la main sur votre cœur et écoutez-le battre !

[l nous a été donné d'assister à une scène à peu près :ntique, mais rendue plus intéressante encore par le mi-u dans lequel elle se passait. C'était durant le siége, au ›is d'octobre 1870, alors qu'on organisait, au théâtre de Porte Saint-Martin, une lecture publique des *Châtiments* Victor Hugo. Frédérick Lemaître devait réciter, dans tte représentation, la terrible et touchante pièce *Sou-ıir de la nuit du 4* :

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...

Frédérick Lemaître vint avenue Frochot chez M. Paul ɜurice où Victor Hugo reçevait ses visites, et tout d'abord grand poëte et le grand artiste, celui qui avait écrit *ıy-Blas* et celui qui l'avait joué, s'embrassèrent. Il y ait plus de vingt ans qu'ils ne s'étaient vus. Frédérick ırla ensuite de la pièce de vers qu'il devait réciter. Il savait par cœur, mais à moitié, et il commença à *indi-ıer* la façon dont il la traduirait ; puis tout à coup, aban-›nnant le texte dont il ne souvenait pas absolument :

— Enfin, dit-il, voilà comment je comprends ce drame, ır c'est un drame. Un homme entre. Il a les bras nus et s mains noires de poudre. Il vient de se battre. Il re-ırde. Un enfant est là, mort, tué. Sa mère parle. 'homme écoute. Et quand la vieille a fini : Ah! vous de-ıandez ce qu'il avait fait, ce petit, et pourquoi on l'a appé de balles ? Vous n'entendez rien à la politique ! Il llait des chevaux, des carrosses, des palais à quelqu'un,

des listes civiles et des dotations, et voilà pourquoi les grands-mères cousent dans le linceul les enfants de sept ans !

Au point de vue de la pantomime et de la puissance de l'art dramatique, je n'ai rien vu au théâtre de comparable à cette scène ainsi improvisée par ce comédien devant deux ou trois personnes attentives et émues. C'était à la fois grand et terrible. On devinait là tout un monde de colères et de douleurs. Certes, je ne voudrais point comparer le poëte qui crée à l'artiste qui traduit, la voix à l'instrument, la pensée à l'action, mais, en son art, à lui, à son rang et dans sa fonction, ce jour-là, Frédérick Lemaître égalait Victor Hugo, et cette tragique scène mimée, inventée, traduite ainsi sans fard, sans lumière, sans perspective, avait toute la grandeur et toute l'horreur de la poésie des *Châtiments*.

J'avais déjà entendu, en petit comité, Frédérick Lemaître lire, dans une soirée, une tirade du *Toussaint-Louverture* de Lamartine, et j'avais admiré cet art prodigieux qui n'a pas besoin d'être vu à distance, et qui demeure aussi étonnant de près que de loin.

— J'ai eu deux bonnes fortunes, que je regarde comme deux gloires, nous disait, ce soir-là, Frédérick Lemaître, c'est de servir d'interprète aux deux plus grands poëtes de ce temps, Lamartine et Victor Hugo.

Chaque comédien, en effet, semble né pour servir le dramaturge venu à la même heure. Frédérick est le comédien des drames de Victor Hugo comme Mélingue est celui des pièces d'Alexandre Dumas, comme Got est celui des comédies de M. Émile Augier, comme Rose Chéri et Aimée Desclée ont été les comédiennes de Dumas fils.

Frédérick a passé du mélodrame de Victor Ducange au

lrame de Hugo, comme on va de Chamounix au Mont-Blanc, et, en s'élevant, il a su grandir. Il a prêté à une médiocre imitation de ce personnage picaresque, plein le fantaisie et d'esprit doré comme un raisin muscat, fils ûné du poëte adopté ou *adapté* par un faiseur, Don César le Bazan, sa verve, sa tournure princière et son autorité. l a personnifié, dans cette bataille de 1848, à la Porte aint-Martin, *Tragaldabas*, le héros étonnant de M. Auuste Vacquerie. Il fut, paraît-il, merveilleux dans ce rôle. es haillons et le velours du personnage allaient bien à on torse insolent. Quel délicieux caprice que celui-là ! t comme Frédérick était bien l'homme capable de traduire une telle poésie, tout ensoleillée et fleurie, avec des ouleurs ardentes, et aussi des rayons furtifs comme des baisers par les clairs de lune ! La pièce, incomprise, allait tre emportée par la bourrasque, mais le comédien y devait rencontrer un triomphe, et l'auteur, vingt ans après, allait y retrouver un succès de lettrés et un succès populaire, le suffrage des gourmets et la sympathie de la foule.

Ce fut dans *Tragaldabas* qu'après avoir jeté au public ces vers bravement écrits et bravement lancés :

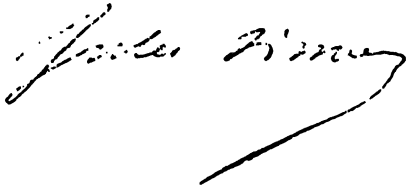
> Les ânes sont très-grands. Combien de gens voit-on
> Boire du vin, marcher sur deux pieds, sans bâton,
> Plaider, se battre en duel à propos de vétilles,
> *Siffler les vers*, mentir, voler, vendre leurs filles,
> Enfin mener un train de gens civilisés,
> Qui sont évidemment des ânes déguisés !

Frédérick, opposant l'ironie à la tempête, s'avança sur e devant de la scène, et regardant en face la foule soueevée :

— Citoyens, dit-il, je crois le moment venu de nous réfugier sur un terrain commun, et, pour calmer vos fureurs, je vous propose de crier avec moi : Vive la République !

La plaisanterie ne fit que doubler la tempête. *Tragaldabas* en supporta le poids. Il fut brusquement rejeté au rivage, mais l'épave aujourd'hui a repris la mer, et de cette grande bataille il ne reste, pour Frédérick et pour M. Vacquerie, que le bruit durable d'un grand effort et d'un grand succès.

O souvenirs des fracas de la tempête et des acclamations du triomphe ! que tout cela est loin ! Gloires et fumées ! le vent des années semble avoir dissipé tout cela. Le grand comédien est devenu un vieillard dont on salue le passé avec respect. Regardez-le bien, c'est l'ancêtre d'un art qui tombe, de cet art dramatique, une des vieilles renommées de la France, art aujourd'hui à demi perdu. Pauvres comédiens ! Il ne reste d'eux que peu de chose : un nom, le fantôme d'une gloire. La rampe baissée, ils rentrent dans l'ombre. Leur dernier cri jeté, l'oubli commence. Il en est du comédien comme de l'orateur dont la renommée cesse avec l'écho de ses harangues, et de Frédérick comme de l'Athénien, on pourra dire, quand on vantera un jour son génie : — Et que serait-ce donc si vous aviez entendu rugir le lion lui-même ?



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. JULES SIMON

Au mois de décembre 1839, un jeune professeur, agrégé de philosophie depuis trois ans, et qui venait d'enseigner au lycée de Caen et au lycée de Versailles, montait, en qualité de suppléant de M. Victor Cousin, dans la chaire de philosophie de la Faculté des lettres de Paris. Il avait vingt-cinq ans. Déjà connu dans le haut enseignement pour la façon brillante dont il s'était acquitté naguère de la conférence d'histoire de la philosophie à l'École normale, il devait bientôt, dans la salle même toute retentissante encore de l'éloquence ou plutôt de la gran-

diloquence de M. Cousin, son maître, faire applaudir, par un auditoire d'élite, une parole à la fois correcte et ardente, d'une pureté de forme vraiment singulière et d'une rare élévation d'idées.

Ces qualités du jeune professeur, qui deviendront celles de l'écrivain et de l'homme d'État, nous les rencontrons dès le discours d'ouverture de ce cours d'histoire philosophique qui fut, pendant douze ans, un des enseignements glorieux de la Sorbonne. Ce discours, que je relisais dans la brochure publiée en 1839, chez Ebrard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, révèle déjà l'homme de talent et de conviction, aux principes fermes sans être agressifs, et dont les idées s'imposeront, un jour, d'autant plus sûrement qu'elles seront présentées et défendues avec une absolue modération. « Appelé par le choix de « M. Cousin à venir ici continuer les travaux de deux « habiles professeurs, je n'aborde, disait le professeur à « ses débuts, je n'aborde cette chaire qu'en tremblant; « non pas pour moi, Messieurs, car je suis d'une école « où l'on apprend avant tout à mettre à ses pieds toute « considération personnelle quand il s'agit de la science; « mais, puis-je ne pas songer que c'est ici, auprès de « cette chaire, que les amis des hautes études philoso- « phiques viennent chercher une interprétation fidèle, « une critique approfondie des doctrines du passé? et « qu'un professeur, enfin, ne remplit pas son devoir s'il « ne sait pas faire naître autour de lui l'amour de la « science et propager ses idées, ou celles qu'il tient de ses « maîtres? » En finissant cette première leçon, après avoir affirmé ses admirations platoniciennes, mais après avoir aussi prouvé que le disciple le plus fidèle ne peut

vraiment arriver à croire qu'après avoir été convaincu de la vérité, s'inspirant de Platon et s'appuyant sur lui, se rattachant aussi à Descartes, à Newton et à Leibnitz, se proclamant disciple du philosophe grec mais, en même temps, fils du XIXe siècle : « Avec Platon, s'écriait le suc-
« cesseur de Victor Cousin, il y a plus à apprendre qu'à
« combattre, et l'on n'apprend à son école que la philoso-
« phie de l'esprit et la morale du devoir. Dans le monde,
« il n'a vu que ce qui est éternel ; l'amour du Beau et du
« Bien est la première, l'unique passion de son cœur, et
« l'objet auquel aspire sa pensée, c'est Dieu, la perfec-
« tion et la beauté même. C'est aussi de cet amour du
« Beau et du Bien que nous devons nous inspirer, si nous
« voulons étudier dignement Platon ; et c'est en restant
« fidèle à cette tendance de toute sa philosophie, que je
« m'efforcerai, Messieurs, de continuer les traditions de
« cette chaire. »

Le professeur de ving-cinq ans qui parlait ainsi était M. Jules Simon, et si nous avons tenu à citer quelques lignes de ce premier Discours oublié, c'est qu'on y trouverait facilement l'embryon de ces beaux livres de philosophie morale qui s'appellent : la *Liberté,* la *Religion naturelle,* la *Liberté de conscience* et le *Devoir*. Lorsqu'il succédait ainsi à M. Cousin, M. Jules Simon venait, nous l'avons dit, de province. Il était né à Lorient, le 31 décembre 1814, et après y avoir commencé ses études, il était allé les achever au collége de Vannes. Là, nous dit-il lui-même dans ce récit poignant qu'il a appelé la *Peine de Mort*, il apprenait « un peu de latin et un peu de français
« sous la direction de l'abbé Robert, excellent homme
« qui ne savait guère ni l'un ni l'autre. » L'abbé Robert a

cependant fait là, ce semble, un assez bon élève. Jules Simon a raconté, justement dans la *Peine de Mort*, ses souvenirs du collége de Vannes, où il se trouvait avec des condisciples aux cheveux longs, jeunes gars bretons, la plupart enlevés à la charrue. Un enfant venu de Rennes, et qui se nommait Paul Féval, était aussi de ces enfants élevés à Vannes, et le romancier breton est demeuré l'ami du philosophe.

Tout jeune, M. Jules Simon était déjà républicain, républicain d'instinct. « On me permettait d'être républi- « cain, a-t-il dit, comme on permet à un poëte de rêver. » Son père, M. Suisse, lui avait appris à détester les chouans et, au lendemain de 1830, les coups de feu des bandes de Cadoudal et de Guillemot avaient rallumé la haine de ces bretons contre la chouannerie. Jules Simon avait donc ses idées faites lorsqu'après avoir rempli les fonctions de maître suppléant au collége de Rennes, il entra à l'École normale. C'était en 1833. Sa jeunesse avait été pensive, laborieuse, vouée à un travail acharné. Il était pauvre et fièrement décidé à sacrifier sa vie à cette noble tâche : l'enseignement. La vie sévère, monotone, peu rétribuée du professeur, cette existence glorieuse — mais glorieuse dans l'ombre, si je puis dire — lui plaisait. Il ne lui demandait ni le bruit, ni la renommée, ni la fortune. Elle allait cependant lui donner tout cela.

M. Victor Cousin, — ce philosophe éclectique qui devait mourir tout à fait réconcilié avec le catholicisme, homme illustre, mais trop habile, — avait remarqué et utilisé le talent et la science de M. Jules Simon, son élève. Le bruit courait et court encore, dans le monde savant, que plus d'un des derniers volumes de la traduction des *Œuvres*

de Platon et une partie des *Arguments* demeurés inachevés, sont l'œuvre du jeune professeur qui devait sitôt succéder au maître — que dis-je, lui succéder ? — le remplacer. A peine monté dans sa chaire de philosophie, M. Jules Simon fut, en effet, accepté et applaudi. Il était, nous l'avons dit, fort jeune encore, élégant, avec un profil pur et en quelque sorte hébraïque, une voix séduisante, doucement voilée, de longs cheveux noirs rejetés en arrière et des façons aimables qui séduisaient un auditoire. On le voyait, montant modestement à la place où s'asseyait naguère le futur adorateur de Mme de Longueville, rejeter le sucre du verre d'eau sucrée traditionnel, comme pour prouver — sans affectation — qu'un philosophe platonicien sait aussi ce que peut être le stoïcisme. Sérieusement, ce n'était rien, ce geste, cette habitude et cette attitude, mais cela entraînait, cela captivait et enchaînait. Durant douze ans, jusqu'au 16 décembre 1851, M. Jules Simon enseigna ainsi, avec une autorité croissante, l'histoire de la philosophie ancienne, et son cours, dont on retrouve l'écho dans ses publications spéciales, dans ses commentaires sur Platon et Aristote, dans son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, dans le *Manuel de philosophie* qu'il publia avec Jacques et Saisset, dans ses préfaces aux œuvres de Malebranche, d'Antoine Arnaud, de Bossuet et de Descartes, ce cours fut brusquement suspendu par le coup d'État qui confisquait la liberté de la France. Bientôt, refusant de prêter serment à l'Empire, Jules Simon, démissionnaire, demandait à sa plume d'écrivain les ressources qui manquaient désormais au professeur. Et, plus tard, devenu ministre, il a retrouvé, dans les cartons de l'Instruction publique, la lettre froidement polie, mais cruellement

acérée, où, sans fracas et sans phrases, il refusait nettement de reconnaître la triomphante usurpation.

C'est alors qu'il travailla pour la maison Hachette et qu'il écrivit ces livres durables dont nous avons donné les titres, ces pages éloquentes du *Devoir*, cette enquête pleine de pitié sur le sort de la femme, l'*Ouvrière*, que l'*École*, le *Travail* et l'*Ouvrier de huit ans* allaient suivre bientôt. En même temps, il dirigeait ce journal de récréation et d'instruction qui fit une sorte de révolution dans la librairie, le *Journal pour tous*, sorte de magazine hebdomadaire dont les premiers volumes sont tout à fait remarquables et contiennent, non-seulement tel récit, comme la *Peine de Mort* que M. Simon a légitimé depuis, mais des *nouvelles* composées par lui, signées du pseudonyme de *Pierre Guérin*, et qui sont, en leur genre, de petits chefs-d'œuvre.

La politique allait d'ailleurs enlever M. Jules Simon à ces travaux littéraires. Il y a deux sortes d'hommes politiques en France : ceux qui, en entrant dans la vie publique, font leurs propres affaires et améliorent leur situation personnelle, et ceux, au contraire, qui, en se proposant de servir le pays, lui sacrifient quelque chose de leur fortune ou de leur temps. M. Jules Simon est de ceux dont on peut dire qu'en entrant dans la politique, ils ont plus donné qu'ils n'ont reçu. Sans doute, il a eu la popularité, la renommée bruyante, les émotions et les joies des batailles électorales devenues des victoires; il a eu les succès de la tribune, les acclamations de la foule, le pouvoir, le titre d'excellence et le portefeuille du ministre; mais que de livres il n'a pas écrits! combien de pages faites pour durer et qu'il regrette sans doute de n'avoir pas jetées à

cette imprimerie qui les fixe et les lègue du moins à l'avenir! Ceux-là seuls sont des ambitieux qui, n'ayant ni talent ni valeur personnelle, aspirent à une passagère puissance. Les autres, au contraire, sont des hommes de devoir. M. Jules Simon a conquis, certes, la grande renommée politique, mais ne l'a-t-il pas payée le prix qu'elle vaut en lui sacrifiant le prix de ses travaux d'écrivain et sa gloire littéraire?

Telle est, au surplus, la vertu de cette dernière gloire qu'elle survit à la politique et qu'elle s'impose à tous les partis. Représentant du peuple pour le département des Côtes-du-Nord, en 1848, républicain modéré, relevant en Juin — (il a raconté ces journées terribles dans une revue, *La Liberté de penser*) — des blessés qui criaient, les aveugles : *Napoléon, nous l'aurons!* membre du Conseil d'État en 1849, promenant de 1855 à 1863, à travers la Belgique, dans ses conférences applaudies, la parole même de la France, candidat victorieux de l'opposition en 1863, adversaire redoutable de l'Empire au Corps législatif, élu en 1869 à Paris et dans la Gironde, réclamant la liberté de la presse, l'instruction pour tous, l'enseignement pour les enfants, le travail moins écrasant pour les femmes, demandant aussi la liberté commerciale et l'abolition de la peine de mort, toute cette vie militante, consacrée à la lutte pour le progrès, pour l'affranchissement des foules, cette existence d'homme politique et plus tard d'homme d'État, a pour complément ces travaux d'historien, d'érudit, de philosophe, qui désarment même la calomnie et la haine.

Hélas! haine et calomnie ne viennent pas l'une et l'autre de l'ennemi commun, l'Empire. Comme tous les hommes

du 4 septembre, M. Jules Simon est durement attaqué même par d'anciens amis. « Allons au Calvaire ! » disait Ledru-Rollin à Lamartine en se rendant, le 24 février 1848, à l'Hôtel-de-Ville. Les hommes du 4 septembre auraient pu dire de même en acceptant l'héritage du césarisme. M. Jules Simon, qui eut, dès le premier jour, la notion exacte et la mélancolie de la situation, a depuis raconté ses *Souvenirs du 4 septembre*. Il les a publiés sous forme de livre, il les publie sous la forme populaire de la livraison. Il faut les lire ces pages justes et vraies.

Le livre est une chose admirable ; il entre dans la maison comme un allié ; il vient y apporter des idées, des faits, un enseignement ou un plaisir. Le livre est un ami qui ne trahit jamais. Il y a cependant quelque chose de meilleur que le livre lui-même, c'est le livre fractionné, se faisant accessible à tous, se divisant pour se mettre à la portée de toutes les bourses et pour pénétrer chez les petits ; c'est la livraison populaire. On la croyait morte : elle est plus vivante que jamais. La *Révolution* de Thiers, l'*Histoire* d'Henri Martin, les poésies et les romans de Victor Hugo sont aujourd'hui réédités sous cette forme particulière qui est, en quelque sorte, comme le livre devenu journal, comme l'in-8° ou l'in-18 se scindant pour parler à la foule.

Certains ouvrages sont naturellement faits pour ce genre de publications. Ce sont les œuvres d'utilité publique et de combat. Quand on saisit une erreur corps à corps, il faut disposer d'une publicité immense, populariser et généraliser la discussion.

M. Jules Simon l'a compris en donnant par livraisons ces *Souvenirs du 4 Septembre* qui nous racontent avec une

simplicité tragique les efforts du siége de Paris, les drames quotidiens de l'alimentation, les journées de troubles et d'épreuves. Après avoir excité, dans les colonnes du *XIX*e *Siècle*, la plus vive curiosité, les *Souvenirs du 4 Septembre* retrouvaient, il est vrai, sous la forme durable du livre, le succès sérieux et durable dont l'œuvre était digne. Mais tout le monde avait-il pu lire l'ouvrage dans ce format de bibliothèque ? L'historien avait-il bien parlé à tous ceux qu'il voulait convaincre ? Ne restait-il pas des couches profondes de lecteurs que le prix même de ces deux volumes devait effrayer ?

Après en avoir fait une œuvre d'histoire et de vérité, M. Jules Simon a donc résolu de faire de ces *Souvenirs du 4 Septembre* une œuvre de propagande, et depuis deux mois, à la devanture des librairies populaires s'étalent les livraisons à couvertures jaunes de ce livre définitif.

La livraison ! Avez-vous jamais vu, à la porte des petites librairies, dans les faubourgs ou les quartiers ouvriers, ces groupes de curieux formés devant l'image nouvelle ou la nouvelle publication ? Passants, apprentis, ouvrières, employés s'arrêtent et regardent et commencent à lire la première page de la livraison, essaient de la retourner pour chercher la suite, saisissant, en plein vent et comme au vol, une bribe de littérature, d'histoire, de poésie, commentant les dessins qu'on leur montre, et, tout en mangeant le dessert de leur déjeûner, s'instruisent comme ils peuvent, par fragments, en allant d'une librairie à une autre.

C'est à ce public-là, c'est aussi à tout ce grand petit monde de bourgeois, de commis, de jeunes gens, que s'adressent les *Souvenirs du 4 Septembre*, et ces lecteurs y verront,

racontés d'une façon précise, plus éloquente et probante dans sa modération que toutes les colères, cette histoire à la fois attristante et étonnante qui est la nôtre et que nous avons malheureusement trop oubliée. Quatre ans! Cela est donc bien long que tout ce passé semble déjà un fantôme?

M. Jules Simon commence l'histoire du 4 septembre 1870 à la veille du 2 décembre 1851. Il montre le coup d'épaule populaire répondant, à dix-neuf ans de distance, au coup d'État présidentiel. Il ne s'inquiète ni de la guerre en elle-même, ni des détails stratégiques du siége de Paris; il laisse de côté l'histoire de la délégation de Tours, il ne s'occupe que de ce qu'il a vu, il ne raconte que ce dont il a été le témoin.

Hélas! ce cadre n'est pas trop restreint, et il est assez grand pour contenir bien des douleurs!

L'ouvrage de M. Jules Simon répond victorieusement à ces calomnies dont on a couvert le souvenir de cette date du 4 Septembre. Je ne lis jamais les injures prodiguées à cette inévitable révolution sans me rappeler un livre des plus curieux et des plus ironiques, publié à Bruxelles par M. Emile Leclercq, et qui notait les diverses folies de l'*Esprit parisien devant la guerre*. L'ouvrage eut plusieurs éditions en Belgique, mais on ne le connaît guère en France. C'est dommage. Il nous éclairerait sur l'*état psychologique* de la plupart de ceux qui maudissent aujourd'hui avec tant de vociférations le 4 Septembre.

Il n'y a pas un journal qui n'ait appelé alors ou prédit la révolution prochaine que lord Granville prévoyait et

que le Corps législatif impérial lui-même était tout prêt, lorsqu'elle eut lieu, à légitimer.

« Malgré les efforts que nous faisions hier *pour nous mentir à nous-mêmes*, disait, le 5 septembre, un organe bonapartiste, nous savions bien que *tout était perdu.* »

« *Se mentir à soi-même !* » Voilà un joli euphémisme ! D'autres, avant le 4 Septembre, demandaient, réclamaient, appelaient 92 *et ses volontaires*. Ceux-là même qui aujourd'hui accablent le 4 Septembre, répétaient à l'envi qu'il fallait *la levée en masse* et la *guerre à outrance !*

« Surtout pas de paix ! Que celui qui prononcera ce mot « infâme soit pris comme traître et fusillé comme un « chien !

« *La paix ! Nous la ferons en Prusse !*

« *Et que l'Europe se taise surtout !*

« *Qu'elle se garde ! ! !...* »

Qui disait cela ? M. Gambetta ou un de ses journaux ? Non pas ! Mais au contraire, un journal bonapartiste, et toutes les feuilles aujourd'hui ennemies de la République entonnaient alors la *Marseillaise* et évoquaient les spectres — (ce n'était malheureusement que des spectres) — des *volontaires de* 92.

« Elle est chez nous ! *Nous la tenons !* disait l'un d'eux en parlant de la Prusse. Elle s'est laissé prendre à *cette ruse de la Providence !... C'est Dieu qui a été le seul vrai tacticien dans toute cette affaire !* »

Et ce journaliste, qui raille aujourd'hui les *outranciers*, se livrait déjà, par avance, à ce qu'il appelait les *voluptés du massacre !* Et il déclarait, cet homme de paix, que le sang versé devait l'être *par cataractes, avec la divine furie du déluge !*

Le livre de M. Emile Leclercq contient 216 pages de ces citations effrénées. Et ceux qui traçaient de telles phrases, qui soufflaient un tel vent de folie sur les cervelles françaises s'étonneraient que le phosphore ait pris feu et que tant de colères aient enfin abouti au châtiment? La bonne foi est bannie de certains esprits, soit, mais le bon sens au moins suffit à faire justice.

Mais pourquoi ne descend-on pas plus souvent dans les limbes du journalisme et ne réédite-t-on point, à l'usage du présent, les articles d'hier, avec leurs insanités coupables? Le public saurait enfin quels sont ceux qui, il y a quatre ans, l'ont trahi et l'ont trompé.

M. Jules Simon n'a pas eu à fouiller les vieilles archives pour écrire ses *Souvenirs du 4 Septembre*. Il a interrogé les témoins oculaires, il s'est merveilleusement rappelé tout ce qu'il avait vu, entendu, tout ce qu'il avait fait lui-même, et il a signé ce livre, le plus complet à coup sûr qu'on ait publié sur cette époque et celui qui mérite l'attention la plus grande. C'est un *maître-livre*, voilà le mot, un livre de défense et d'attaque. De défense, il montre ce qu'ont essayé, ce qu'ont supporté les hommes de Septembre; d'attaque, il fait remonter tous nos maux jusqu'aux hommes de Décembre.

La chute tragique de l'empire, l'avénement sombre de la République, c'est là ce que contiennent ces pages qui serviront à rétablir, à établir la vérité.

Cette humble vérité, un homme d'esprit la caractérisait ainsi dernièrement :

— Les hommes de Septembre, qui étaient de bons diables, ressemblent à ces saints qu'on invoque aux heures du péril. Les Prussiens dehors, l'émeute dedans-

on disait aux gens de la Défense : « Secourez-nous ! » Le danger passé, adieu l'auréole ! On se sert, pour allumer leur bûcher, du cierge que l'on avait commencé à brûler en leur honneur. Mais quoi ! l'ingratitude était déjà vieille au temps d'Homère.

Je me suis peut-être plus arrêté qu'il ne fallait sur ce livre ; l'œuvre nous a fait oublier l'auteur. L'ancien ministre de M. Thiers, rentré dans le rang où il combat, a emporté du ministère un renom de science profonde. Ses réformes universitaires avaient fait bondir d'espérance tout ce jeune professorat avide de former des citoyens et des hommes. M. Jules Simon est en effet le seul véritable ministre de l'instruction publique que nous ayons eu depuis longtemps. On pouvait lui reprocher sans doute d'avoir plus souvent travaillé à désarmer ses adversaires qu'à encourager ses propres amis, mais il faut avouer que sa situation était difficile et que, d'ailleurs, il avait le droit d'oublier les hommes pour arriver au triomphe de ses idées.

Ce triomphe viendra. L'instruction, l'éducation virile refera la France. M. Jules Simon y compte bien. Aujourd'hui, il a repris sa vie habituelle, au milieu de ses livres de prix, de ses amis, à côté de la femme remarquable et respectée qui, elle aussi, a fait beaucoup pour l'instruction féminine. Son logis est, comme sous l'Empire, un rendez-vous de causeries cordiales, où se rencontrent les illustrations de la politique et des lettres. Causeur étincelant, d'un esprit délicat, à la fois souriant et caustique, M. Jules Simon est, dans l'intimité, le plus accueillant des hommes. Narquois aussi, comme il sait à l'occasion l'être à la tribune, il remerciait dernièrement, de

l'envoi d'une médaille en commémoration du Centenaire de Pétrarque, M. Nigra qui la lui envoyait, et comme M. Nigra avait été autrefois, ainsi que M. Dupanloup, l'adversaire de la suppression des vers latins, M. Jules Simon lui envoyait précisément en vers latins ce remerciement. Élégant, ami des choses de l'art et fort au courant du mouvement littéraire, M. Jules Simon est un politique à l'esprit grand ouvert, qui connaît le monde où il vit, la société actuelle, ses besoins et ses devoirs, et, politique essentiellement moderne, ce philosophe et ce lettré est peut-être, de tous les hommes politiques qui s'agitent à Versailles, celui qui mérite le mieux ce titre écrasant, applicable à si peu de gens, un *homme d'État*.

Aussi bien, M Jules Simon n'est-il pas un ministre tombé; c'est un ministre en vacances.

M BAZAINE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. BAZAINE

On n'a plus à juger celui qu'un verdict militaire a condamné à n'être désormais que l'*ex-maréchal* Bazaine. La sentence, prononcée dès le mois d'octobre 1870, par la ville de Metz livrée à l'ennemi, l'a été, trop longtemps après, par un conseil de guerre, et celui qui, avec de l'énergie, l'amour de la patrie au cœur et, tout embrasé de la haine de l'étranger, eût pu détourner de notre France tant de malheurs à la fois, celui-là, dégradé par l'arrêt prononcé par des soldats, n'a plus qu'à traîner à l'étranger sa vie inutile ou à demander à ce nouveau gouvernement espagnol, né d'un *pronunciamento*, s'il n'y a pas encore, dans la Péninsule, quelque aventure à courir.

L'aventure! Ce fut la vie tout entière de cet homme. Il était né d'une famille de soldats. Il avait appris, tout jeune, ce que vaut la sainteté du foyer et l'honneur du drapeau. Lui aussi voulait charger le fusil, brandir l'épée, conquérir l'épaulette. Après s'être présenté à l'École polytechnique, il s'engagea. Le futur maréchal de France commença par être simple soldat, c'était en 1831. Né le 13 février 1811, François-Achille Bazaine avait alors vingt ans. C'est en Afrique, par la petite guerre dangereuse, pleine en quelque sorte de romanesques périls, qu'il débuta. Quatre ans après, il était lieutenant, il avait ramassé le ruban de la Légion d'honneur sous les balles. On le citait déjà comme un officier intrépide et dont l'avenir était certain.

Bazaine fit ensuite partie de la légion étrangère, combattit en Espagne les carlistes et, en 1839, revint en Algérie avec les épaulettes de capitaine. On retrouve son nom mêlé glorieusement aux affaires de Milianah, du Maroc et de la Kabylie. Plein d'un sang-froid singulier, on ne le vit jamais ménager sa vie. Rêvait-il déjà de devenir ce que le sort allait le faire? Ce qui est certain, c'est que, chargé bientôt de la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen, il se sentit là devenir comme une sorte de proconsul, tout puissant, imposant sa volonté et sa fantaisie. Les bureaux arabes auront tenté et perdu plus d'un officier. Lorsqu'on fit, à Trianon, le procès de l'ancien commandant en chef de l'armée de Metz, on oublia — volontairement sans doute — de parler des *antécédents* d'un tel accusé. Certes, il y avait, dans l'existence de ce soldat, des pages superbes et des heures vouées à la patrie; mais peut-être eût-on pu expli-

quer le continuel souci qu'avait M. Bazaine de sa personnalité, de son ambition et de sa fortune, en recherchant quelles avaient été ses façons d'agir, soit à Tlemcen, trente ans auparavant, soit naguère au Mexique, où il eut — le malheureux ! — la vision troublante d'une couronne d'empereur.

« *Macbeth, tu seras roi !* » crie la voix tentatrice. Et Macbeth obéit, comme poussé par un démon. Il va, emporté vers son but par une force irrésistible. Qui sait si le premier fantôme de suprême puissance, fantôme auquel il a tout sacrifié, sa gloire et son honneur, ne s'est pas dressé à l'ex-maréchal Bazaine, là-bas, en Afrique, alors qu'il administrait en potentat la subdivision de Tlemcen?

Nous retrouvons Achille Bazaine lieutenant-colonel en 1848 ; en 1850, il commande la légion étrangère. Général de brigade en Orient, il manie ses fantassins avec énergie sous les murs de Sébastopol. Lorsque la citadelle tombe, Bazaine est choisi pour gouverneur de la place. Nommé général de division, il emporte Kinborn après trois jours d'attaque. A Solférino, trois ans après, il enlève, avec la division Ladmirault, cette tour si bien défendue qui est la clef de la bataille. En juillet 1862, il part pour le Mexique, à la tête de la première division de notre infanterie. Il est, à cette heure, un des plus jeunes, des plus vaillants et des plus renommés de nos généraux. Ses soldats admirent sa bravoure, le pays la récompense, l'histoire est prête à la célébrer. Il part. C'est au Mexique qu'il va perdre définitivement la notion exacte de l'humble devoir, celui que comprend clairement le dernier des soldats de notre armée. Le Mexique, malgré ses victoires,

est la première étape de cet homme vers la capitulation de Metz.

Chargé de la succession du général Forey, c'était pourtant le général Bazaine qui devait entrer, sous les fleurs et les vivats, triomphant à Mexico. Fleurs d'un jour, bientôt fanées ! Le lendemain, il fallait lutter contre Juarez, intrépidement acharné à défendre toujours l'indépendance de sa patrie. Longue et cruelle guerre! Guerre épouvantable, où la barbarie répondait à la férocité. On a de la honte à y songer. Toutes ces fusillades écœurent. Ces villages incendiés, ces exécutions sommaires rappellent de trop près, en les précédant, les sanglants exploits des Allemands sur notre terre française. Que parlons-nous de massacres et d'épouvantes à ces Germains qui nous retournent les ordres du jour meurtriers de nos généraux mexicains ? Il faut connaître, dans les lettres de M. de Gallifet, l'état d'indiscipline dans lequel une telle guerre avait fait tomber une partie de notre armée française, cette armée si généreuse, si humaine sous les Hoche et sous les Marceau. La farouche contre-guerilla du colonel Dupin a laissé au Mexique ce que quelques-uns appellent des souvenirs rouges. Notre vaillante armée française n'est pas faite pour de telles guerres. Ceux qui ne savent pas la faire aimer partout où elle passe ne savent pas la commander.

Cette histoire de l'expédition du Mexique est encore à faire. Elle serait douloureuse et longue. Maximilien, immolé par les Mexicains à la liberté de leur patrie, y apparaît comme une dupe chevaleresque envoyée à la boucherie par un visionnaire nommé Napoléon III et un habile nommé Bazaine. Un moment celui-ci avait songé à sup-

planter l'empereur ou plutôt ce fantôme d'empereur. Napoléon III envoya un de ses aides de camp, le général Castelnau, avec pleins pouvoirs représentés par un blanc-seing, pour contraindre Bazaine à l'obéissance. Si le commandant en chef de l'armée du Mexique eût refusé d'obéir, le général Castelnau l'eût certainement fait arrêter. Il était dans la destinée de ce maréchal de France de sentir tomber sur ses épaules la dure main de la loi.

Bazaine quitta le Mexique, où il avait épousé une riche héritière, en déclarant qu'il était inutile de continuer la lutte avec Juarez. Les Mexicains gagnaient du terrain chaque jour. Ils venaient de s'emparer de San Luis de Potosi. Maximilien menacé avait besoin de toutes ses forces et, à ce souverain, qui bientôt allait disputer son trône à ceux qu'il appelait ses *sujets*, Bazaine enlevait ses canons, son matériel de guerre. Il vendait, avant de s'embarquer, des caissons, des armes, et ce maréchal de France faisait noyer les poudres qui eussent peut-être servi à l'archiduc d'Autriche pour défendre sa vie un jour encore.

On raconte que Bazaine, arrivant en France, fut assez froidement accueilli aux Tuileries. Peu lui importait. Il entrait, de plein droit, au Sénat. Il avait, là-bas, fait fortune. Lors des événements du mois de mars 1871, quand les membres de la Commune de Paris ordonnèrent ou laissèrent faire des perquisitions et — l'odieux mot ! — des *réquisitions* au domicile des citoyens, une visite fut faite au logis du maréchal Bazaine, et l'on transporta à la Monnaie un certain nombre d'objets dont on s'était, contre tout droit, emparé. Procès-verbal fut dressé du dépôt de ces objets, et parmi eux figurent des cha-

sables, des étoles, des vêtements pontificaux brodés d'or et chargés de pierreries qui provenaient sans doute des riches églises mexicaines. Plus d'un prince allemand s'est composé ainsi, depuis la campagne de France, une galerie d'objets d'art ou de tableaux qu'il a *achetés* dans les villas des environs de Paris et dans les châteaux de la Champagne ou des bords de la Loire.

Nommé le 13 novembre 1864 au commandement du 3e corps d'armée, dont le siége était à Nancy, le maréchal Bazaine passait, le 15 octobre 1869, au commandement en chef de la garde impériale. Il était grand'croix de la Légion d'honneur depuis le mois de juillet 1863. La guerre de 1870 éclate, guerre insensée, déclarée follement, piteusement conduite. Le maréchal Bazaine fut appelé à commander cette armée de Metz, la plus nombreuse, la plus solide, cette véritable armée de la France qu'on nommait déjà *l'armée du Rhin*. Hélas ! loin de franchir le Rhin, elle ne put pas même, par la faute de son chef, protéger la Moselle.

Le maréchal de Mac-Mahon avait sous ses ordres les légions d'Afrique. Bazaine allait bientôt, lorsque l'Empereur quitta Metz pour Verdun et Châlons (et pour Sedan), se trouver à la tête des soldats du camp de Châlons, commandés par Frossard, des soldats de Ladmirault, de ceux de Canrobert et de la garde impériale. Sauf le corps de Frossard, durement entamé à Forbach, les autres corps étaient intacts, et un général, même sans génie, mais pénétré du sentiment de sa responsabilité et de son devoir, en eût tiré un parti décisif. On sait ce qu'il advint de cette pauvre et noble armée. En y songeant, tout cœur patriote

se serre encore comme sous l'étreinte d'une main de fer.

Commander à de telles troupes et les immobiliser, les stériliser, les jeter pleines de colère à l'ennemi ! Jamais homme eut-il, dans l'histoire, une meilleure occasion de s'illustrer à jamais par une victoire sauvant la patrie ou par une obstinée résistance sauvant l'honneur messin ? L'ancien général du Mexique pouvait laver, en un jour, son passé. Je l'avais vu, un matin, arriver à Metz, au lendemain même de la déclaration de guerre, et je m'étais attaché à étudier cette physionomie vulgaire, *finaude*, pour parler comme nos paysans, mais qui cachait une énergie profonde et peut-être (on le croyait) des talents stratégiques de premier ordre. Petit, rond, le visage placide, l'air d'un bourgeois débonnaire, le chapeau sur l'oreille, vêtu d'un paletot gris, il traçait, du bout de sa canne, des dessins sur la poussière de la gare de Frouard. J'avais, comme tant d'autres, une absolue confiance dans ce soldat qui semblait prêt à faire ainsi la guerre en pantoufles, d'un air dégagé et certain de la victoire. Et je me disais que ces lignes tracées au hasard sur le sable, c'était peut-être le plan de la campagne prochaine — qui sait ? — l'indication des premières parallèles ouvertes demain devant Landau ! Quelques jours après, un général qui remplissait auprès de l'armée le rôle de grand prévôt nous disait, en parlant des espions signalés dans Metz :

— Je ne sais pas ce qu'ils viennent faire ici ; connaître notre plan ? Nous n'en avons pas !

Et, songeant aux lignes tracées par Bazaine devant la gare de Frouard :

— Ce n'était donc pas, me disais-je, le plan des batailles futures!

Non, ce n'était pas cela; ce n'était rien. Des zigzags inutiles que le vent allait balayer, que le pied des passants allait effacer. Ceux qui faisaient des plans, à cette heure, c'étaient les généraux allemands qui massaient leurs troupes dans les forêts ou derrière les fleuves et se préparaient à fondre, nombreux et bien conduits, sur nos corps d'armée disséminés.

Le jour de la bataille de Forbach, le maréchal Bazaine pouvait porter secours au général Frossard. Il ne le fit pas. Il se replia sous le canon de Metz; il attendit. Le soir du 16 août 1870, après la rude bataille qui poussait les Allemands éperdus vers le ravin de Gravelotte, Bazaine pouvait, d'un effort puissant, trouer l'armée qui allait l'étreindre; il pouvait gagner Verdun. L'armée française, quoique harassée, ne demandait qu'à marcher. Le jour de cette boucherie de Rézonville, Bazaine ne télégraphiait-il point à Paris : « *Bataille gagnée?* » Plus tard, il a prétendu que ses vivres et ses munitions étaient épuisés; il lui avait été impossible de profiter, ce soir-là, de sa victoire. Il laissa donc l'ennemi à demi vaincu se masser, formidable, se refaire, recevoir des renforts, des canons et attaquer l'armée française le 18 août. Cette journée du 18 rejetait définitivement nos soldats sous les forts de Metz. Je dis *définitivement* parce que leur commandant en chef était incapable de profiter de leur courage. *Dès lors*, dit-il lui-même dans son *rapport*, l'armée resta *sur la défensive!*

Ainsi donc, l'affaire de Servigny, si brillamment commencée le 31 août, ainsi les combats de Peltre et de La-

donchamps, où la baïonnette française repoussait comme autrefois l'ennemi, ainsi tous ces embryons de batailles n'étaient, dans la pensée de Bazaine, que de *la défensive!* Et il laissait écraser Mac-Mahon à Sedan! Et il attendait que Paris succombât pour imposer à la France, avec l'aide de ses soldats, le gouvernement de son choix. Qui sait, même, s'il ne rêvait pas de s'imposer lui-même au pays?

Quelqu'un disait naguère à un des anciens membres du gouvernement de la Défense nationale :

— Vous avez eu tort de choisir le général Trochu pour président. Il fallait nommer le maréchal Bazaine, en ajoutant que le général Trochu, ou tout autre, occuperait la vice-présidence jusqu'au jour où le maréchal Bazaine viendrait, à Paris, occuper son poste. N'en doutez pas, pour occuper ce poste-là, l'ambitieux eût infailliblement troué l'armée allemande, et la guerre eût peut-être fini autrement!

Ce qui est certain, c'est que Bazaine laissa aller, comme au gré du hasard, le siége de Metz *la Pucelle*. Il ne prenait même pas (on l'a prouvé) la peine de se montrer à ses soldats, de leur adresser de ces proclamations qui relèvent, réveillent, stimulent le moral d'une armée. Au lieu d'électricité, il semblait, en vérité, ne distribuer que de l'opium. Quelle stupéfaction! Lorsque les canons des forts atteignaient trop sûrement le quartier général prussien, il donnait l'ordre de raccourcir le tir. Il faisait cette politesse au prince Frédéric-Charles de lui épargner le danger de nos obus. Le croirait-on, si des témoins autorisés, des officiers supérieurs n'étaient venus le déclarer devant le conseil de Trianon!

Et, tandis que Bazaine jouait au billard dans le château qui lui servait de refuge, nos soldats souffraient et voyaient chaque jour croître leurs souffrances. Ils s'usaient, se débilitaient dans l'oisiveté atroce d'un campement malsain. La pluie, le froid, s'abattaient sur ces misérables tentes dont les vents d'orage arrachaient les piquets et faisaient voler les débris. Le sinistre Ban-St-Martin vit de lentes agonies et de sombres tortures. Mais la lutte, mais la bataille, mais la mort eussent été cent fois préférables pour ces soldats emprisonnés dans ces fossés pleins de vase. Pour éviter cette boue, ils eussent donné tout leur sang.

Eh bien, non! Leur sort était marqué, la capitulation, la captivité, les routes et les forteresses d'Allemagne, les cimetières prussiens aussi, attendaient ces soldats de Crimée, ces combattants d'Italie, ces vainqueurs de Gravelotte. Leur chef allait, sans colère et sans honte, leur faire déposer les armes et leur faire rendre leurs drapeaux. Et flegmatiquement, comme si la chose eût été naturelle, comme si la catastrophe de Metz n'allait pas éternellement devenir, avec la défaite de Sedan, les deux plaies de la France, comme si la chute du fort Saint-Quentin n'allait pas entamer la déroute de nos autres armées et la perte de deux provinces, le maréchal Achille Bazaine rappelait froidement que bien d'autres généraux avaient capitulé avant lui, et qu'après tout c'était un accident ou un dénouement comme un autre. On a vu des généraux vaincus qui se donnent la mort pour échapper à leurs souffrances; on en a vu qui versent des larmes de rage en signant la capitulation qui leur arrache les armes des mains. Le maréchal Bazaine capitulait sans remords, en

guerrier gros et gras dont nulle vision funèbre ne viendra troubler le sommeil.

« Qu'importe mon sort, écrivait Lazare Hoche, qu'im-« porte, pourvu que la patrie soit sauvée! » M. Bazaine eût volontiers parodié le mot superbe du général républicain, et se fût écrié, pour un peu : « Qu'importe la pa-« trie ? je vis et je puis espérer ! » Le général Deligny, commandant à Metz la division des grenadiers de la garde, a le premier flétri le maréchal qui abandonnait son armée *comme un lest encombrant* et soupait sans remords pendant qu'entre les pistolets armés des uhlans, les longues files de prisonniers français s'acheminaient vers l'Allemagne.

La résistance inattendue de Paris faisait avorter les projets de Bazaine qui, certain, comme on disait, que *Paris ne tiendrait* pas, attendait la chute de la grande ville pour devenir enfin l'arbitre, et le seul arbitre de la situation. Vainement essayerait-il aujourd'hui de faire croire qu'il ne déploya pas plus d'énergie parce que le *gouvernement n'existait plus ;* il ne songea qu'à lui seul ; il rêva peut-être, pour son propre compte, la dictature, la présidence, que sais-je ? Il oublia enfin, selon le mot frappant du président du conseil de guerre, que la *France existait toujours.*

Tel il avait été en face de la capitulation, flegmatique et comme inconscient, tel l'ex-maréchal Bazaine se montra devant le conseil de guerre. Je n'oublierai jamais l'attitude de coupable vulgaire que gardait en présence de ses juges cet officier qui avait commandé à deux cent mille hommes. Assis, ou plutôt affaissé sur son banc, vêtu d'un uniforme vieilli, un grand cordon au rouge usé, passé, rayant d'un large trait sa tunique, des épaulettes décolo-

rées, dont la couleur parlait moins éloquemment des combats affrontés que des pluies subies, un regard morne et froid dans un visage bouleversé et pâle. Rien dans la prunelle qui indiquât la colère ou la honte. Je ne sais quelle résignation, non pas même fataliste, mais détachée de tout remords ou de toute fureur, comme si ce qui se débattait devant cet homme n'était pas son honneur même et l'honneur de son armée !

On aurait compris les éclats furieux d'un chef d'armée qui avait à redouter à la fois la mort et la dégradation. On aurait tressailli en voyant se lever ce général accusé, en le voyant bondir sous les témoignages. Mais rien. Lassitude, inconscience, ennui ; tout glissait sur lui comme sur une voile huilée. Et lorsque quelque brave officier, comme le général Lavaucoupet, ou quelque bon Français comme ces Messins témoignant pour leur ville natale, lorsqu'un homme enfin parlait devant lui des souffrances de l'armée, des douleurs de la patrie, des souvenirs de Metz devenue allemande, alors que les cœurs se serraient, que l'angoisse étreignait les gorges, que les larmes coulaient dans l'auditoire, lui demeurait muet, immobile, presque satisfait, et saluait flegmatiquement les témoins ou répondait à ses juges, d'une voix sans émotion et sans trouble.

— J'eusse compris, me disait quelqu'un, j'eusse compris que ce maréchal se levât et dît tout haut : « De quoi m'accusez-vous ? J'ai faibli, soit, mais qui n'a pas été faible, en ces heures de défaillances qu'a traversées la patrie ? L'ai-je été plus que tout autre et n'avons-nous pas assisté à d'autres chutes que la mienne ? Notre temps est ainsi fait qu'il engendre les défections. Eh ! bien, j'ai

été de mon temps et j'ai guidé des hommes de mon temps. J'ai hérité des faiblesses des autres. On m'a donné de la poussière et on m'a ordonné de faire une statue. Je n'ai pas pu, voilà mon crime !

Mais non. Il y a un autre crime, et les soldats de Gravelotte et de Saint-Privat n'étaient pas, comme eût dit Lamartine, *de la poussière humaine*. Héros dans la défaite, il leur a manqué une direction pour arracher à l'ennemi la victoire. L'arrêt qui a condamné Achille Bazaine a amnistié en même temps l'armée de Metz. Vainement, dans une lettre justificative datée de Liége et que publia, après son évasion, l'ex-maréchal Bazaine, le condamné de Trianon a-t-il essayé de se poser en « *victime expiatoire de l'armée et de la nation.* » Ce sont ses propres paroles. La victime expiatoire, ce n'est pas lui, c'est l'armée qu'il a livrée; la victime, c'est la nation qu'il a perdue.

Et quel étonnement sinistre ! Après avoir écrit cette lettre, tracée au lendemain d'une romanesque évasion dans laquelle un ancien maréchal de France s'associa à un homme compromis dans un assassinat, le capitaine Doineau, l'ex-maréchal Bazaine, qui avait déjà appelé comme témoin à décharge le prince Frédéric-Charles, n'hésitera pas à se féliciter d'avoir reçu — quoi ? — les salutations amicales des ennemis de la France. Oui, ignorant de tout sens moral, cet ancien officier français salua, avant tous, à Cologne, le général prussien [illegible], gouverneur d'une ville française, avait menacé de mort nos compatriotes et peut-être fait fusiller nos concitoyens après avoir repoussé nos soldats.

En vérité, on éprouve aujourd'hui comme un âpre besoin d'oublier ces affaissements de la conscience, ces

spectacles navrants et qui emplissent le cœur d'amertume. Ne sortirons-nous pas, enfin, de cette fange ? Après ces capitulations, ces défaillances, ces lâchetés, ne reverrons-nous pas une France grande, fière et libre ?

Dans cette même lettre, qui restera comme un monument d'inconscience et de cynisme, l'ex-maréchal Bazaine déclare qu'il envie l'heureuse blessure du maréchal de Mac-Mahon à Sedan. Je le conçois, mais il y a quelque chose qu'à sa place j'eusse envié avec plus de violence encore, et cette chose, c'est la mort. La mort ne serait rien à côté de la vie qui lui reste à mener. « Je ne regarde pas comme close ma carrière militaire, dit-il. J'ai des devoirs à remplir et je les remplirai quand le moment sera venu. » En vérité ! Et qui oserait confier à ses mains l'épée que lui a pour toujours arrachée la patrie.

Heureux le général qui ne survit pas à lui-même ! Heureux le condamné qui ne succombe pas sous le coup d'une grâce ! Et le poteau du prisonnier fuyard est plus triste encore que le poteau sanglant au bas duquel roule le cadavre troué de balles d'un Nathaniel Rossel.

W. Bismarck

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. DE BISMARCK

Voilà un homme dont la figure puissante et terrible apparaît, tout à coup, dans notre galerie de portraits contemporains, comme une image brutale d'un autre temps, comme la personnification même du moyen âge avec toutes ses terreurs et toutes ses violences. Ce comte Otto de Bismarck-Shœnhausen, aujourd'hui prince de Bismarck, seigneur de Jarchelin et de Kniephof, semble taillé dans le granit des générations passées. Le *Front de Bœuf* de Walter Scott n'avait pas plus de muscles et de volonté. La taille de M. de Bismarck est haute, il a bien la carrure de ces lourds cuirassiers dont il porte l'uni-

forme avec amour, mais dont il répudie volontiers le casque, trop pesant à son crâne chauve, pour la casquette. Solide, l'œil profond et d'un bleu d'acier, les cheveux roux, toute sa rude personne est faite pour la lutte incessante, implacable et sauvage. On assure — et ses biographes dévoués le répètent volontiers — on dit qu'il a connu, dans sa jeunesse, les tortures de l'amour malheureux ; on ajoute qu'il a rencontré, à son âge mûr, les joies douces et réparatrices du foyer. Mais je ne me figure pas le Richelieu de l'Allemagne ayant des accès de tendresse. Je ne vois pas le Werther de Gœthe ou le *Père de famille* de Diderot se dérobant sous l'armure de Gœtz de Berlichingen.

M. de Bismarck, révolutionnaire malgré lui, détrônant les rois et tenant tête au pape, n'en est pas moins un *juncker*, un hobereau jusqu'au fond de l'âme. A la fois altier et goguenard, sinistre et railleur, il a, tout jeune, regardé la vie bien en face et, après n'avoir eu, durant ses jeunes ans, d'autre souci que le plaisir, devenu homme, il n'a plus eu d'autre culte que la force. Les images sentimentales de ses amis le représentent, à vingt ans, soupirant sous des fenêtres adorées. Ce n'était pourtant pas là son attitude ordinaire. Il fut plutôt, et peut-être uniquement, un étudiant tapageur, ferrailleur et casseur de reverbères, et que ses camarades, dans leurs surnoms familiers, appelaient alors *den tollen Bismarck*, Bismarck l'extravagant. Gavarni eût dit : le toqué.

Né le 1er avril 1814, à Schœnhausen, près de l'Elbe, d'une famille qui, dit-on, remonte aux chefs d'une tribu slave, M. de Bismarck étudia tour à tour aux universités de Gœttingue, de Berlin et de Greifswald. Puis il repoussa brusquement ses livres et se fit soldat. Volontaire d'in-

fanterie, il était lieutenant dans la landwehr lorsqu'il prit place, en 1846, à la Diète de la province de Saxe, pour faire partie, l'année d'après, de la Diète générale. C'était alors, c'était déjà un orateur étrange, puissant, paradoxal, dont les boutades assez farouches devaient forcément attirer l'attention. Ne s'écriait-il pas (à ce qu'on affirme) que *toutes les grandes villes devaient être rasées comme servant de foyer au constitutionnalisme et à la démocratie ?* Le girondin Isnard ne voulait démolir que Paris. M. de Bismarck proscrivait, d'un seul coup, toutes les capitales. Les idées de l'homme d'État se sont, on le voit, profondément modifiées. Il s'en tiendrait aujourd'hui volontiers à Paris, et peut-être à Rome.

En 1851, M. de Bismarck entra dans la diplomatie. Mis à la tête de la légation de Francfort, il s'attacha, dès cette époque, à lutter contre l'Autriche, qu'il ne voulait pas laisser entrer dans le Zollverein, en attendant qu'il la bannît de la Confédération germanique. Dès 1852, M. de Bismarck était l'homme de 1866. Ce qu'il voulait, d'ailleurs, le but qu'il poursuivait déjà, c'était l'unification de l'Allemagne sans et malgré l'Autriche. Une brochure importante, qui lui fut attribuée, et qui parut en 1858, *la Prusse et la question italienne,* ne laisse aucun doute sur ses intentions.

M. de Bismarck rêvait alors l'alliance de la France, de la Prusse et de la Russie. Jusqu'au dernier moment, bien décidé à ce duel terrible entre la Prusse et l'Autriche, il demanda, au surplus, l'appui de Napoléon III, et celui-ci, qui pouvait enchaîner ce redoutable champion par une politique à ciel ouvert, aima mieux le mécontenter, l'irriter, en essayant, comme on dit, de le jouer, et en opposant aux allures de sanglier de M. de Bismarck on ne

sait quelles démarches hésitantes ou tortueuses dont l'indécision devait être fatale à la France.

Qui dira la vérité et le dessous de la vérité sur ces conférences de Biarritz entre M. de Bismarck, la veille ambassadeur à Paris, le lendemain président du conseil des ministres, et cet empereur au caractère flottant, romanesque et méfiant? A s'imaginer ces deux hommes allant et venant sur la plage, et se partageant le monde tandis que l'immense mer couvrait leurs voix de son murmure éternel, on croirait voir passer une vivante antithèse : d'un côté tout ce que l'action a de plus immédiat et de plus précis, M. de Bismarck, la lutte faite homme; de l'autre, tout ce que le rêve a de plus trompeur, Napoléon III, un fantôme ambulant.

Le politique nébuleux devait infailliblement être vaincu par le politique « de fer et de sang ». C'est M. de Bismarck qui a pris soin de caractériser lui-même sa *manière*. « Ce n'est point par le raisonnement, dit-il un jour à « la tribune, que se décident les grandes questions, mais « par le fer et par le feu! » Son être tout entier est dans ces paroles qu'il avait jetées, comme on jetterait un gant, au monde moderne étonné.

Et, par une étrange contradiction, M. de Bismarck ne perd jamais une occasion de protester contre la fameuse maxime qu'on lui prête : « *La force prime le droit.* » Dans le recueil de ses *Discours*, cinq volumes qu'il a fait publier, à Berlin, chez Van Muyden, une traduction française dont il a, dit-on, corrigé lui-même les épreuves, il revenait jusqu'à six fois sur cette maxime pour la repousser publiquement. Sait-on l'origine de ce mot : *La force prime le droit?* Dans la séance du Reichstag, du 27 janvier 1863, M. de Bismarck parlait, à propos de la

discussion de l'Adresse, sur la situation de la Chambre des députés vis-à-vis de la couronne, notamment en ce qui concerne le droit de fixer le budget. Son discours violent, hautain, donna lieu à une réplique du comte de Schwerin, qui déclara que le discours du ministre-président reposait sur la maxime : *La force prime le droit.* M. de Bismarck protesta et rectifia cette interprétation (1).

Mais il y avait mieux à faire qu'à protester contre une telle maxime, il y avait à ne pas la mettre en pratique.

---

(1) Voici le texte même de la rectification :

« Je n'ai malheureusement pas entendu, dit M. de Bismarck, le commencement du discours de l'orateur qui vient de quitter la tribune; mais j'apprends par un de mes collègues qu'une fausse interprétation de mes paroles a provoqué, à coup sûr, de votre part, une nouvelle salve de très-vifs applaudissements donnés à l'orateur. D'après ce que j'entends, l'orateur m'aurait compris comme si j'eusse dit : *La force prime le droit!*

« Je ne me souviens pas d'avoir réellement employé de pareilles expressions, et, malgré les marques d'incrédulité avec lesquelles vous accueillez ma rectification, j'en appelle à votre mémoire; si elle est aussi sûre que la mienne même, elle vous dira que j'ai simplement exprimé ce qui suit : j'ai conseillé un compromis, parce que sans cela doivent se produire des conflits; que ces conflits sont des questions de puissance, et que la vie de l'État ne pouvant subir de temps d'arrêt, *celui qui se trouve en possession du pouvoir, se voit dans la nécessité d'en user.*

« Je n'ai point fait entendre que ce fût là un avantage; je ne prétends pas à un jugement impartial de votre part; je veux seulement rectifier au procès-verbal ce qui a été mal compris. » (*Les Discours de M. de Bismarck*, 1er vol.) Et, en note, sans doute de la main même de M. de Bismarck : « Le véritable auteur de cette fameuse maxime, *La force prime le droit*, est donc en réalité le comte de Schwerin. »

Lorsque M. de Bismarck déclarait que M. de Schwerin s'était mépris, la Chambre prussienne accueillait la rectification avec des « marques d'incrédulité. » Et le monde, à son tour, que doit-il penser lorsqu'il entend le chancelier de l'Empire allemand, tout puissant de par la force brutale, venir protester contre une parole que tous ses actes légitiment et qui est comme la formule même de sa politique d'épouvante ?

Implacable pour les autres, M. de Bismarck est d'ailleurs dur aussi à lui-même. On le vit, un jour de maladie, arracher dans un moment de rage le moxa qu'on venait de lui poser sur la jambe et, avec le moxa, la peau elle-même et un peu de chair, cela sans sourciller, comme il eût arraché une province à une nation. Celui-là, en vérité, est un homme étrange et vigoureux. Élevant des oursons dans son appartement d'ambassadeur en Russie et s'amusant à lutter avec eux, à bras le corps, il y a du Borusse en lui. On le vit, plus d'une fois, donner des audiences en pleine rue, à Berlin. Il y a encore du bohème de brasserie allemande dans ce diplomate tout puissant et dans ce vainqueur, ôtant sa tunique de cuirassier pour boire et fumer au fond d'une *kneipe ;* passant, à Paris, du temps de son ambassade, plus d'une soirée au bal Mabille et, à Versailles, durant l'invasion, s'amusant à causer avec le barbier chez lequel il se rendait, les mains dans ses poches, avec un paletot noisette.

Comment le définir? Un Wallenstein gouailleur et cynique, un chevalier d'autrefois, un diplomate d'aujourd'hui, tantôt rude et franc comme un bouvier narquois, tantôt hypocrite comme un Tartuffe protestant, sentant la caserne et le prêche, soldatesque et piétiste, l'incarnation indomptable de l'esprit du passé se dressant, plein

de menaces, devant l'esprit moderne et jugulant l'idée de sa main de fer ou l'écrasant sous les projectiles creux. Moderne malgré tout, représentant, quoique notre colère s'y refuse, le libre examen luttant contre l'Église (mais avec quelles armes brutales!); s'occupant, lorsqu'il dicte la paix de Nikolsbourg, de la création de chemins de fer et de la liberté de l'industrie; pratique, spirituel, méprisant, tout en les flattant, et surtout tout en s'en servant, les journalistes et la presse, collaborant à ses heures au *Kladderadatch*, le *Charivari* de Berlin et, tandis que son Empereur déjeune avec le tzar, déjeunant, lui, en tête-à-tête avec un acteur célèbre du nom d'Helmerding, un comédien, son ami. Homme de génie, à coup sûr, la moëlle cérébrale bien conditionnée et le muscle solide, mais homme de génie comme Satan était un archange, ami né de tout ce qui tue la pensée, de ce qui effare et consterne la pitié humaine.

D'ailleurs, comme eût dit son partenaire de Biarritz, *providentiel* pour un peuple, un Richelieu allemand, il n'y a pas d'autre comparaison plus frappante. Il a agrandi, il a fait son pays, ce Prussien! Et, un jour qu'on blâmait devant lui Otto de Bismarck, l'empereur d'Autriche se laissa aller à s'écrier : « Ah! si je l'avais pour ministre! » Et, au prix de quelles luttes, de quelles injures, M. de Bismarck est-il arrivé à son œuvre! Il fut maudit de ses compatriotes avant de l'être, plus justement, de ses ennemis. Avant la guerre de 1866, il était abhorré. Des traits, bien connus à Berlin, en font foi. Le roi, accompagné de M. de Bismarck, rencontre, sous les Tilleuls, un homme du peuple mangeant son pain. En les apercevant, l'homme s'arrête. « Et pourquoi ne manges-tu plus? lui demanda Bismarck. — Parce que, après vous avoir vus, *je n'ai*

plus faim ! » C'était le temps où M. de Bismarck s'écriait-en parlant aux députés de son pays :

— Insultez-moi, un jour viendra où vous me tresserez des couronnes !

M. de Bismarck se moquait, d'ailleurs, de son impopularité et raisonnait en Prusse comme lorsqu'il vint en France, lors de l'Exposition de 1867. Sur son passage les gamins de Paris poussaient leurs *ohé* habituels. « Vous entendez, monsieur le Comte, dit l'officier supérieur français qui se trouvait à côté du ministre dans la voiture, on crie : *Vive Bismarck !* — Non, oh ! pas du tout, répondit le chancelier, on crie simplement : *Tiens, v'là Bismarck !* Mais, ajouta-t-il en souriant, non sans ironie, je trouve cela tout aussi flatteur ! »

Ce n'est pas seulement en France que « rien ne réussit comme le succès. » Aujourd'hui, à Berlin, l'impopularité du chancelier est devenue une adoration, et il faut avouer que M. de Bismark fait tout pour la conserver. *Il n'est pas fier*, comme on dit chez nous. Je l'ai aperçu, un jour de grande revue, passant à cheval au milieu d'une foule de gamins qui lui criaient familièrement : *Bonjour !* en argot berlinois : *B'jou, Bismarck !* Et lui, tout simplement, répliquant sur le même ton : *B'jou ! B'jou !* disait-il aux gamins. Et soyez sûr qu'il préférait ces ovations populaires à tous les *hoch* (vivats) officiels.

Quel dommage que la force cérébrale d'un tel homme ait été mise au service de cette politique de violence qui foule aux pieds, au nom d'un principe vieilli, tous les droits du monde moderne, de la vérité, de l'humanité ! Ce génie farouche pouvait être utile à tous ; il s'est contenté de se consacrer, égoïste, à une seule œuvre, celle

de l'unité d'un pays qui pouvait être *un* en demeurant libre, et qui n'est *unifié* qu'en devenant esclave.

Mais quoi ! certains peuples, semblables à la femme de Sganarelle, aiment à être battus. Ils ne détestent ni les menottes à leurs poignets, ni les talons sur leur poitrine. Encore un coup, ils se soucient peu d'être libres, pourvu qu'ils se sentent forts. Force passagère et fatale. Ne s'aperçoivent-ils donc pas que peu à peu leur force matérielle absorbe toutes les autres facultés ; que cette hypertrophie de la brutalité amène l'anémie aux autres endroits et que, les années venant, le temps arrivera aussi où le militarisme de la Prusse aura tout étouffé, et où l'on écrira au fronton des casernes : « Ici repose le génie allemand ! Ici dort ce qui fut un peuple ! Ici gît l'Allemagne ! »

M. de Bismarck, comme le conquérant de la Silésie, ce Frédéric II dont il s'est efforcé de réaliser le *testament*, ne serait-il pas affecté de cette monomanie spéciale que la science moderne appelle d'un nom particulier, la *Kleptomanie*, la fureur de dérober. Il nous a pris l'Alsace, il nous a pris la Lorraine ; il entretient une armée immense, un million huit cent mille hommes, pour assurer à son pays des conquêtes futures : Kleptomanie. Il a, d'ailleurs, une foi profonde dans les destinées de cette Allemagne qu'il écrase mais qu'il fait grande. L'an passé, le 13 juillet 1874, lors de l'attentat commis contre lui par Kullmann, à Kissingen avec quel enthousiasme, en quelque sorte sauvage il répondit à la sérénade que lui donnèrent les habitants ! On eût cru entendre le cri d'un Germain vainqueur de Varus et demandant à étreindre, de ses bras velus, le vaste univers :

« L'attentat de cette après-midi, dit-il fièrement, n'était

pas dirigé contre ma personne, mais contre la cause que je représente. Eh bien! un grand nombre d'entre nos compatriotes ne sont-ils pas morts, il y a trois ans, pour la grandeur, l'unité et la liberté de notre patrie? Pourquoi ne serais-je pas prêt à mourir pour la même cause? Et puisque vous êtes tous d'accord avec moi sur ce point, et que vous vous enthousiasmez aussi pour la liberté, la grandeur et la puissance de notre patrie allemande, je vous prie de vouloir bien crier avec moi: vivent l'Allemagne et ses princes confédérés. »

C'est là le côté croyant et comme fanatique du personnage. Voici le côté narquois, qui n'est pas moins considérable: les délégués du sénat de Hombourg, mécontents d'être menacés de la *prussianisation*, dînaient, au lendemain de 1864, chez le roi. Au dessert, M. de Bismarck, qui avait été charmant durant tout le repas, les prend à part en riant d'un certain air qui n'était ni sans cordialité ni sans menaces:

— Eh bien! messieurs, qu'en dites-vous? Ne vaut-il pas mieux manger de compagnie qu'être mangé en compagnie?

Il a de ces traits, même à la tribune. Des députés de la partie polonaise de la Prusse se plaignent, un jour, d'avoir été maltraités à la frontière russe, et interpellent le ministère:

— Messieurs, dit M. de Bismarck, j'ai fait prendre mes renseignements sur le fait en question. Il paraît que ces messieurs, en se présentant à la frontière, ont parlé à un caporal russe comme ils ont l'habitude de me parler aux séances du Reichstag. Malheureusement, on ne parle pas

à un caporal russe comme on parle à un président des conseils prussiens, et alors...

Le moyen de tenir son sérieux devant une telle boutade? Le Reichstag se prit à rire : il était désarmé.

M. de Bismarck, qui aime Paris pour ses séductions, déteste la France parce qu'elle représente, malgré ses chaînes, la révolution, la liberté, le droit et la souveraineté populaires, toutes choses détestables à ses yeux, et dont le passager triomphe, en 1848, le faisait, au dire de son biographe officiel, M. Georges Hesseckiel, pleurer, oui, *pleurer de rage*. La fameuse bannière *rouge, noir et or* de l'Allemagne démocratique lui déplaît aussi fort que le drapeau de Valmy ou celui d'Iéna. C'est lui qui disait en 1849, au Parlement : — L'armée prussienne, messieurs, « n'a pas d'*inspirations tricolores!* »

M. de Bismarck affecte, dans ses conversations mêmes, cette franchise railleuse qu'il apporte à la tribune; il gouaille, il *gasconne,* dirais-je volontiers, il prend aussi parfois un peu de ce *bagout* parisien dont il s'est armé jadis. Ses plaisanteries, qui n'ont pas du tout la lourdeur germaine, prennent au contraire une allure *boulevardière* et sans façon.

Il vantait, après Buzenval, pendant les négociations qui devaient aboutir à la capitulation de Paris, il saluait le courage des gardes nationaux parisiens :

— Oh! disait-il à M. Jules Favre, ce sont des gens très-braves, *très-crânes!* Quand ils vont au feu, par exemple, ils sont si heureux d'y aller, qu'ils nous en préviennent une heure à l'avance! Ils chantent, ils fument, ils font même de la musique. C'est fort joli; seulement, nos troupes, prévenues par eux, s'apprêtent alors à les recevoir! Ils n'en sont pas moins superbes sous les balles! »

Une autre fois, M. Jules Favre se plaignant des déprédations commises par les Prussiens dans la banlieue de Paris et de Saint-Cloud fumant avec une odeur de pétrole, M. de Bismarck, l'interrompant, dit avec ironie :

« — Monsieur Jules Favre, il y avait une fois une petite ville d'Allemagne, calme, ignorée, et dont vous ne connaissez pas le nom. Dans cette ville, un vieux gentilhomme habitait une maison modeste. Un jour, les grenadiers du maréchal Davoust entrèrent dans la petite ville et la mirent à sac. On la brûla. On brûla aussi la maison dont je vous parle. Cette maison appartenait à mon père qui m'a bien souvent raconté cette histoire, bonne à méditer. »

Puis il n'ajouta pas un mot.

Vrai ou faux, le fait avait une moralité toute simple : c'est que la force appelle la force, et que celui qui a frappé par l'épée périra par l'épée. Comment M. de Bismarck n'a-t-il pas réfléchi à la terrible, à l'inévitable loi des représailles, le jour où il a enlevé à notre France deux provinces profondément, obstinément françaises, et dont les fils, sous le drapeau de la République, sous celui de l'Empire, en Afrique, en Crimée, en Italie, sur le sol même de la patrie envahie, ont fait des prodiges pour soutenir l'honneur du nom français ?

Cet homme est trop profond politique pour ne pas sentir, dans son for intérieur, la faute commise par l'Allemagne qui, en s'annexant des territoires ennemis, a condamné l'Europe à une paix boiteuse, et a semé le vent pour récolter un jour la tempête. Il n'était pas de ceux qui voulaient nous enlever tant de milliers de nos fils. Ce conquérant aussi prudent qu'audacieux se fût contenté de Strasbourg, cette *clef de la maison*. Le parti militaire,

représenté par l'opiniâtre M. de Moltke, a exigé toute l'Alsace et avec l'Alsace l'imprenable ville de Metz. Encore aujourd'hui ce parti insatiable reproche obstinément à M. de Bismarck d'avoir abandonné Belfort, mais il se console en ajoutant qu'on reprendra ce dernier coin de terre alsacienne lorsqu'on nous enlèvera la Champagne et la Franche-Comté. Car voilà où en sont, à cette heure, ces hobereaux affamés, non de gloire, mais de butin.

La campagne de France étant une opération qui a réussi, ils seraient tentés d'en recommencer une autre. Ils jouent à la guerre comme on joue à la *rouge* et à la *noire*, mais elle fait main basse sur tous les enjeux, cette nation de croupiers !

L'Europe laisserait-elle s'accomplir un crime aussi grand que l'égorgement de la France ? « Bah ! l'Europe, *il n'y a plus d'Europe* ! » disait M. de Bismarck, le soir du 1er septembre, tandis que grondaient, comme un râle immense, les derniers coups de canon de la bataille de Sedan. L'Europe a-t-elle vraiment consenti à cette abdication et à ce vasselage ? La Prusse est-elle définitivement la suzeraine du monde ? L'avenir répondra à ce point d'interrogation sinistre.

Toujours est-il que deux mots sanglants ont été dits, l'un par le prince Frédéric-Charles, le jour de la capitulation de Metz : « *La puissance militaire de la France est brisée à jamais !* » L'autre par le prince de Bismarck, le jour de la signature de la paix : « Cette fois, *la bête est morte !* » *La bête*, c'était toi, ô France de Jeanne d'Arc, de Turenne, de Hoche, de Marceau; France de Rabelais, de Montaigne, de Pascal, de Molière, de Voltaire, de Diderot, de Michelet; France d'Étienne Marcel, de Mirabeau et de Danton ! « *La bête est morte !* » Non, elle vivait tou-

jours. Elle vit encore, malgré ses fautes, malgré la folie de ses fils, elle vit, la bien-aimée France, et cette patrie-Lazare, sortie toute pâle du tombeau, ressaisira peut-être quelque jour, de sa main défaillante, son glaive brisé et montrera qu'elle est redoutable encore, la vaincue, et que, selon le grand mot d'un grand Français qui crut jusqu'à son dernier jour que le droit est plus puissant que la violence, *les âmes de peuple ne meurent pas!*

Et la France survivra à M. de Bismarck qui, lui, souhaiterait l'empire pour faire d'un empereur français un préfet prussien, et qui s'est un jour vanté de l'avoir tuée!

SIR RICHARD WALLACE.

Garaye. Trouverait-on beaucoup d'hommes, même parmi les lettrés, qui pussent dire, à coup sûr, quelle a été la vie de ce Breton pourtant digne de reconnaissance ? Non. Ce comte de la Garaye, véritable bienfaiteur de l'humanité, « un homme qui a poussé la charité jusqu'à l'héroïsme », a-t-on dit en toute justice, qui a fondé des hôpitaux, des pharmacies, des écoles gratuites, un philanthrope et, en même temps, un savant véritable, M. de la Garaye, né à Rennes vers la fin du dix-septième siècle, est aussi oublié, aussi méconnu que s'il eût passé sur cette terre inutile à tous. Encore une fois, s'il eût été nuisible, s'il eût rempli une fonction fatale, il serait illustre encore aujourd'hui.

L'homme dont nous nous occupons, cette fois, aura du moins rencontré une plus grande somme de justice que le comte Marot de la Garaye. Sir Richard Wallace est non-seulement célèbre, mais il est vénéré ; son nom est acclamé, mais, mieux encore, il est salué avec reconnaissance et avec une affection profonde par toute une ville, et par celle qu'on a toujours accusée d'être oublieuse entre toutes.

Être admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé !

C'est Musset qui l'a dit. Eh bien ! sir Richard Wallace peut être assuré d'une chose, c'est qu'on l'aime, c'est que jamais son nom n'est prononcé sans qu'un écho ne le répète, écho plein de sympathie et de respect. Certes il est aimé et il a mérité de l'être, celui dont la libéralité a généreusement adouci pour tant de pauvres gens les épreuves d'un siége sinistre, et qui a su noblement resserrer, en pleine guerre, les liens étroits qui unissent désormais deux nations vaillantes, la France et l'Angleterre.

Le *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau est encore muet sur ce nom de Richard Wallace. Le philanthrope n'y prendra son rang que dans l'édition prochaine. Et qu'importe! Ce nom, qui ne se rencontre pas dans ce livre, est du moins sur les lèvres de tous. Sir Richard Wallace, né à Londres, et élevé par la marquise douairiaire de Hertford, femme éminente, qui avait ensuite confié l'éducation de cet enfant à son fils aîné d'abord, lord Henry Seymour, gentleman jusqu'aux ongles, épris de la vie sportique. Puis, le marquis d'Hertford, grand amateur des choses de l'art, un de ces Anglais devenus Parisiens qui font songer à un Hamilton, avait en quelque sorte attaché à lui sir Richard Wallace, initié de bonne heure par le marquis aux jouissances artistiques. On peut dire que jusqu'en 1870, sir Richard Wallace s'occupa d'art exclusivement. Il était en voyage presque toujours, recherchant des objets rares et des tableaux de prix. Il ne s'est pas fait, dans ces années de découvertes, une seule grande vente en Europe sans que sir Richard Wallace y ait assisté, enlevant, pour le compte du marquis d'Hertford, quelque curiosité ou quelque chef-d'œuvre sous le feu des enchères. Ce fut ainsi que les admirables collections du marquis s'augmentèrent de pièces considérables. Lors de la vente du cardinal Fesch, sir Richard acquit les plus grands Watteau que l'on connaisse; il alla jusqu'à Saint-Pétersbourg pour acquérir la Vénus de Houdon. Et le lendemain, il partait pour Rome, puis il courait assister à la vente du roi de Hollande. Une telle vie ne manquait, à coup sûr, ni de fièvre ni de poésie.

Même du vivant du marquis d'Hertford, sir Richard Wallace s'était composé une délicieuse collection de

se rappellent assurément ces magnifiques voitures d'ambulance de couleur grise, qui frappaient littéralement d'admiration, tant elles étaient nettes, soigneusement entretenues, légères et bien comprises.

Plus d'une fois, ou, pour mieux dire, toujours, quand le canon grondait, on voyait arriver, derrière ces voitures d'ambulance, un homme de haute taille, élégant, agile, qui, coiffé d'un chapeau rond, les mollets serrés dans des guêtres anglaises, allait et venait, la canne à la main et le cigare aux lèvres, sur tous les points du champ de bataille. C'était sir Richard qui, sous prétexte que son fils courait des dangers, venait les partager avec lui. Et que de scènes touchantes et simples ! Le fils, à son tour, employait une autorité inaccoutumée pour éloigner son père lorsque les balles sifflaient trop fort.

Mais sir Wallace n'en persistait pas moins à demander sa part de périls, et l'état-major s'était habitué à voir cet homme intrépide, toujours à pied, affrontant les obus et ne voulant point quitter, les jours de bataille, le brillant officier de cuirassiers, M. Georges Wallace, aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur, et qui se tenait, à cheval, à quelques pas de son père.

— C'est sir Richard, se disait-on tout bas en montrant l'obstiné marcheur. Et plus d'un képi galonné se soulevait devant le chapeau rond du noble Anglais.

Indépendamment de l'ambulance militaire, sir Richard Wallace avait fondé, dans sa propre maison, rue Laffitte, une ambulance nouvelle, sans compter un hospice, l'*Hertford-Hospital*, destiné à recevoir les Anglais sans ressources que l'imprévoyance ou la nécessité avaient laissés à Paris. Toute cette colonie anglaise spéciale, composée d'employés, de serviteurs, de gens d'écurie, lui dut d'avoir un

appui et des ressources. Grâce à sir Richard Wallace et à quelques nationaux anglais, comme M. Blount, etc., plus de huit cents Anglais furent nourris durant les longs mois du siége, et les débats qui eurent lieu de ce fait au Parlement d'Angleterre démontrèrent que sir Richard Wallace avait, en quelque sorte, remplacé à Paris l'ambassadeur anglais installé à Tours.

Mais les compatriotes de sir Richard Wallace n'étaient pas seuls à sentir le prix de sa générosité. Les pauvres aussi, les pauvres de Paris, pouvaient le remercier et le bénir. Le *Journal officiel* faisait parfois connaître les dons nombreux que faisait à Paris M. Richard Wallace, et en les additionnant, on arriverait certes à un total considérable; mais combien de libéralités ingénieusement et modestement cachées! Que de traits charmants on pourrait citer de ce Mécène de la pauvreté! Il en est un qui courut les journaux du temps et qu'a rapporté M. Léon Mancino dans sa notice sur sir Richard Wallace : « C'était « dans les jours du siége; on se trouvait face à face avec « la famine; l'ambulance de M. Wallace venait, elle « aussi, de manquer de viande; il se rendit de grand « matin à la mairie de la rue Drouot, suivi du fidèle « compagnon de toutes ses promenades, un magnifique « chien noir aux pattes tachetées de fauve; il prit place, « silencieux, dans la longue file déjà formée par une « foule de malheureux, attendit patiemment son tour, « et quand il pénétra dans le bureau, y trouva un em- « ployé qui le reçut le cigare à la bouche, avec le sans- « gêne qu'affectent vis-à-vis des contribuables les plus « braves gens du monde dès qu'ils réussissent à être de « l'Administration, de la sacro-sainte Administration, « devant laquelle nous nous inclinons tous, oubliant

« complétement que c'est nous qui la payons et qui avons « à en attendre des services. On l'écouta d'un air « distrait tout en continuant à fumer ; il lui fallut parle- « menter, et, finalement, il obtint ce qu'il demandait « parce qu'il s'agissait d'une ambulance. En sortant, il « tendit un pli au fumeur officiel en le priant de l'ac- « cepter pour les pauvres de l'arrondissement, et se hâta « de disparaître plus vite qu'il n'était venu. Au moment « où il s'éloignait précipitamment, une personne qui « pénétrait dans la salle par une porte opposée le recon- « nut ; mais en apprenant qu'il ne s'était point nommé, « elle eut la délicatesse d'apprécier son incognito et de « le respecter, elle ne répondit que par le silence à l'em- « ployé ahuri qui venait de briser l'enveloppe et en reti- « rait une liasse de billets de banque. Sir Richard ne se « doute pas qu'un habitué de l'hôtel des commissaires- « priseurs possède son secret. »

Ce simple trait suffit à caractériser la charité de Richard Wallace. Comme tous les philanthropes sincères, il fait le bien non pour le bruit louangeur qu'il peut retirer d'une bonne action, mais pour le bien lui-même.

Et peu lui importe ensuite qu'il récolte parfois l'ingratitude lorsqu'il a semé la bonté. L'ingratitude était déjà vieille au temps d'Homère. « C'est le prix dont on paye au- « jourd'hui les bienfaits, disait le poëte de l'*Iliade*. » « Quand je nomme quelqu'un à une place, je fais quatre- « vingt-dix-neuf mécontents et un ingrat », répétait souvent Louis XIV. Sir Richard Wallace ne sait guère, lui, s'il fait des ingrats : il a donné généreusement, sans compter, et il s'est trouvé assez payé si quelque mourant, sur le lit d'ambulance, a béni son nom, à son dernier soupir; si quelque malheureux, dans sa mansarde, a salué

d'une larme le morceau de pain envoyé par le bienfaiteur.

Paris, reconnaissant, devait offrir à sir Richard Wallace un cadeau poétique et touchant. Lorsque les batteries prussiennes de Châtillon eurent ouvert le feu et que le Jardin des Plantes fut, non-seulement menacé, mais atteint, les obus allemands tombèrent sur ces magnifiques serres qui sont l'orgueil de nos savants. M. Decoisne, le savant botaniste — qui fut notre professeur, il y a vingt ans — réunit alors, en compagnie des autres conservateurs du Jardin, toutes les plantes rares que les éclats d'obus avaient brisées. On en fit un bouquet en n'y ajoutant pas une fleur qui ne fût, si je puis dire, une des blessées de ce farouche bombardement, et on l'apporta à sir Richard Wallace. Ces plantes rares, à demi-broyées par les projectiles de l'ennemi, c'était la seule richesse, un des rares sourires de Paris assiégé. M. Richard Wallace fut très-sensible à ce don à la fois doux et attristé, et il a gardé, il garde précieusement ce bouquet fané, remerciement éloquent de Paris dont la reconnaissance est encore vivace aujourd'hui et qui, loin de se faner comme les fleurs, reverdira, en quelque sorte, à chaque printemps.

Le siége de Paris avait trouvé sir Richard Wallace résolu à faire son devoir d'humanité. La Commune ne l'empêcha point de demeurer encore dans la grande et malheureuse ville. Durant les journées de mai, pendant l'attaque de Paris, il se trouva placé, avec toutes ses merveilles artistiques, entre les batteries de Montmartre qui tiraient sur Paris et les batteries de la place de la Concorde qui tiraient sur Montmartre. Et l'incendie menaçait peut-être ses magnifiques collections! Il avait pu souvent, en sa

qualité d'Anglais, sortir de Paris par Saint-Denis et aller voir son fils à Versailles, mais plus d'une fois aussi les autorités de la Commune étaient venues frapper à sa porte dans une attitude assez menaçante. Sir Richard s'était alors directement adressé à Paschal Grousset, délégué, comme on ne l'ignore pas, au Ministère des affaires étrangères, et le journaliste de la veille avait reçu, d'une façon particulièrement aimable, le vaillant sujet de la Grande-Bretagne, dont le nom était déjà populaire. M. Wallace conserve même, à titre de curiosité, le *laisser-passer* que lui signa Grousset et où les titres de sir Richard à la reconnaissance publique sont énumérés d'une manière toute littéraire.

Sir Richard Wallace est doué d'une façon toute remarquable. Il a l'intuition des choses, le sens du nouveau. Nul mieux que lui ne connaît le *meuble* et le *bibelot*, pour me servir d'un mot que l'usage a adopté avant le dictionnaire. En peinture, lorsque le goût du marquis d'Hertford en était encore, et tout entier, aux petits-maîtres français, il a introduit dans la collection les œuvres d'art du XVIe siècle qui n'existaient là qu'à l'état d'héritage. C'est lui qui se rendit acquéreur du *Marino Faliero* d'Eugène Delacroix. « Dis-moi ce que tu aimes, pourrait ajouter le proverbe, et je te dirai qui tu es. » Il y a chez sir Richard Wallace un amateur aux conceptions larges et au goût sûr.

J'ajoute que, chez lui, l'artiste même est encore philanthrope. On l'a bien vu lorsqu'il a ouvert le musée de Bethnal Green au milieu d'un quartier pauvre de Londres. Jamais les collections du marquis d'Hertford n'avaient été réunies. Il y avait, en Angleterre et en France, à Paris, et dans tous les appartements de Bagatelle, un

grand nombre d'objets d'art qui n'avaient peut-être pas même été catalogués, à cause de la dernière maladie du marquis. M. Charles Yriarte, l'écrivain-artiste si dévoué à sir Richard Wallace, a conté, avec beaucoup d'autorité et d'agrément, dans une série de feuilletons du *Moniteur universel*, l'histoire de ce musée de Bethnal Green. Le Kensington Museum, cette admirable réunion de chefs-d'œuvre divers, voulait faire bénéficier l'est de Londres du spectacle des choses de l'art qu'il donne à l'ouest. Il ouvrit donc, dans l'est, une sorte de succursale qui fut Bethnal Green, et l'administration demanda à sir Richard Wallace de vouloir bien prêter des objets d'art pour ce musée nouveau. Sir Richard fit mieux : il réunit toutes les collections du marquis d'Hertford, il envoya à Bethnal Green les collections de Londres et de Paris, se composant de tableaux de toutes les écoles, de céramiques, d'objets mobiliers, de joyaux, d'objets d'art de toute nature et, grâce à lui, les plus pauvres de l'immense cité purent jouir de ce que l'art a de plus fin, de plus raffiné, de plus séduisant et de plus beau. Les yeux des ouvriers s'ouvraient, tout grands, devant ces merveilles que le possesseur montrait libéralement à tout un peuple. L'exhibition réussit pleinement. On compta dans Bethnal Green des millions de visiteurs. — Lorsque la foule anglaise va quelque part, elle s'y rue innombrable. Un seul exemp[illegible] on vendit plus de 800,000 exemplaires du catalogue de musée improvisé.

Est-il bien utile d'ajouter que sir Richard Wallace [illegible] aussi populaire en Angleterre qu'en France ? On est pr[illegible] phète en son pays lorsqu'on est Anglais. Créé baronn[illegible] sir Richard Wallace sera certainement lord un jour. [illegible]

[illegible]ant, il est membre du Parlement, et son entrée

lorsqu'il y vint représenter un des comtés d'Irlande, fut accueillie par des démonstrations de sympathie tout à fait inaccoutumées. Il est tory et siége parmi les conservateurs. Voué à sa tâche, il fait partie des commissions, agit plus qu'il ne parle et apporte un zèle profond à son labeur politique, ce qui d'ailleurs, et malheureusement, l'éloigne de France. Chaque fois qu'au Parlement une question d'art se présente, le nom de sir Richard Wallace est désigné pour la traiter. Il fut nommé président de la section des Arts, lors de l'exposition de Vienne, et là encore il fit généreusement une motion qui avait pour but de loger à ses frais les ouvriers anglais envoyés alors en Autriche.

Grand, vigoureux, les cheveux d'un châtain blanchi avant l'âge, le teint blanc et rose, sir Richard Wallace, avec ce je ne sais quoi de militaire qui donne à son élégance un mâle caractère, ressemble à quelque colonel anglais. C'est bien ainsi que l'a représenté Paul Baudry dans un superbe dessin gravé pour la *Gazette des Beaux-Arts*. Sportman accompli, bon cavalier, marcheur infatigable, boxeur vigoureux, redoutable à l'escrime (le jugement est de M. Legouvé, un des maîtres de l'épée), agile et solide, sir Richard Wallace est le type accompli de l'Anglais qui cultive en quelque sorte parallèlement le moral et le physique et ne traite jamais le corps de *guenille*. Au contraire, il tâche d'en faire comme une étoffe d'un tissu fin et résistant, et il y a réussi. Chasseur passionné, il passe tous ses hivers au milieu des forêts, dans une résidence de chasse; la *grouse* et le renard n'ont pas d'ennemi d'un coup d'œil plus sûr.

Sa vie nouvelle, son existence politique destinée à devenir remarquable, éloigne, je le répète, sir Richard

Wallace de Paris. Mais s'il est absent, ces fontaines qui portent son nom rappellent et rappelleront toujours son souvenir à la grande cité. Richard Wallace, désirant ajouter à tous ses dons une gracieuseté nouvelle pour la population parisienne, avait remarqué qu'en pleine rue, ou sur les promenades, une personne décente ne pouvait boire sans entrer soit au café, soit, si c'est un ouvrier, chez le marchand de vins : il résolut donc d'établir la fontaine du passant et du pauvre. Londres a de ces fontaines qui fonctionnent depuis longtemps et rendent de très-grands services. Les fontaines Wallace, dessinées par Ch. Lebourg et fondues au Val-d'Oisel, furent donc installées à Paris par les soins et sur les deniers du baronnet. Mais on eut le tort de les élever dans une saison froide, où la soif n'étreignait personne. Le vol des gobelets, les refrains des vaudevilles, attristèrent un moment, avec juste raison, sir Richard Wallace. Puis vinrent la belle saison, le soleil et les jours d'été. Les fontaines eurent un plein succès, et dès lors Paris, reconnaissant, béni! le nom de celui qui dit à la foule altérée : — Venez et buvez !

On conçoit qu'un tel philanthrope soit en butte à la nuée innombrable des quémandeurs et des exploiteurs. O mendicité humaine! Le chiffre des emprunts annuels qu'on essaie de contracter avec sir Richard Wallace est tellement considérable que je ne saurais le donner ici. Et les offres de tableaux! Chaque matin, on peut dire qu'on offre en moyenne de vendre à sir Richard un Raphaël, deux Véronèse et trois Greuze! Mécène est débordé. Des gens lui envoient des billets signés en disant : Prêtez, voici le réglement de compte. D'autres expédient de New-York ou de Philadelphie des lettres et des

caisses. Les caisses arrivent avec les lettres. On déballe. Ce sont des objets d'art. Il faut alors les réexpédier en Amérique. C'est tout un travail spécial.

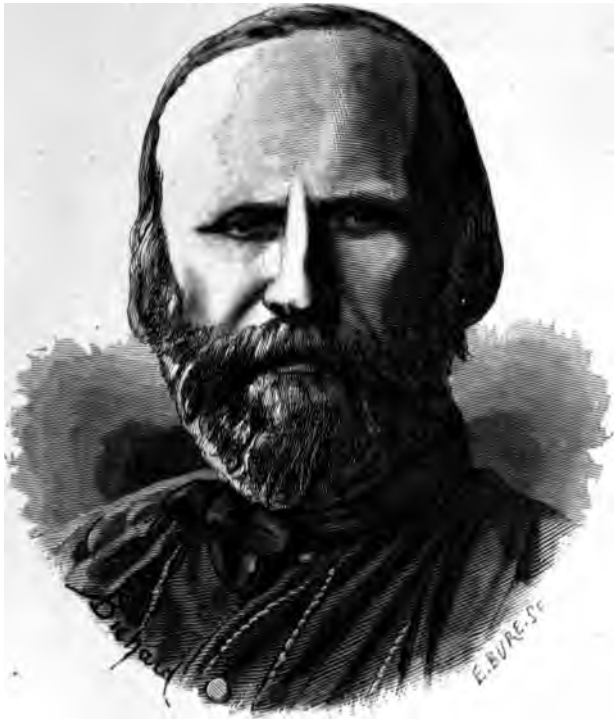
La gent suppliante qui tourne autour du millionnaire se compose de plusieurs catégories : d'abord la misère vraie, puis la spéculation, les fous, les inventeurs qui, sachant le goût de sir Wallace pour les armes, ont trouvé quelque damasquinerie nouvelle, tandis que d'autres lui proposent de faire du papier avec de l'aloès, etc. Certains se font chez lui de véritables petites rentes. Comme il a déjà donné, il donne encore. La première aumône constitue un *titre*. En vérité, comment les philanthropes ne sont-ils pas écœurés à voir de près la mendicité humaine?

— Cela ne vous fait pas moins aimer la France? demandait-on à sir Richard Wallace. Mais sir Richard est de ceux qui, s'étant donnés, ne se reprennent plus.

Richard Wallace n'est pas le seul Anglais qui aime la France. On a vu cette Angleterre, dont il fut si longtemps le mode, chez nous, de railler l'*égoïsme*, on l'a vue, au endemain de nos désastres, accourir et porter à Paris ffamé les dons fraternels d'un peuple naguère allié. Et y a-t il donc si longtemps que, dans un banquet donné, à Londres, à l'Hôpital français, sous la présidence du comte de Jarnac, le président ayant bu à l'armée et à la marine anglaise dont il rappelait la confraternité avec nos soldats en Crimée, le général Cadogan exprimait, dans sa réponse, la confiance, basée, disait-il, sur la connaissance de l'armée anglaise, que s'il survenait prochainement une guerre, les armées de France et d'Angleterre combattraient côte à côte? Des acclamations enthousiastes accompagnaient, soulignaient les paroles du général anglais. Et lorsque le lord-maire de Londres, ré-

pondant, à son tour, à M. de Jarnac, rappelait l'accueil cordial qu'il avait reçu à Paris, lors de l'inauguration de l'Opéra, les applaudissements éclataient de nouveau. A quelle date se passait un tel fait? Hier, on peut le dire, puisque c'était le 31 janvier de cette année. Que le sort écarte de nous une guerre nouvelle! Que la paix se prolonge, réparatrice, féconde, et qu'elle nous permette, en pansant nos plaies, de retrouver notre force passée! C'est là, à coup sûr, le vœu unanime de la nation française. Mais, si la destinée voulait que le canon grondât encore, du moins pouvons-nous aujourd'hui espérer peut-être qu'une main nous serait tendue par cette vieille Angleterre dont les fils dorment à côté de ceux de la France dans les fossés de Sébastopol et dans le ravin d'Inkermann.

En attendant, que ces pages, écrites comme elles ont été pensées, en toute sincérité, aillent trouver de l'autre côté du détroit sir Richard Wallace, le bienfaiteur de Paris affamé, et lui disent que Paris ne l'oublie point, et que la France regarde comme un des siens ce digne fils de la vieille Angleterre.



Garibaldi

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

GARIBALDI

Garibaldi! Ceux qui n'ont point vu l'Italie ne peuvent pas savoir quel est, sur ce peuple renaissant et debout, le prestige de ce nom. Garibaldi, pour l'Italien, incarne l'idée même de la patrie. Tandis que Mazzini, le véritable fondateur de l'unité italienne, est, sinon oublié, du moins plus méconnu, Garibaldi est l'homme le plus populaire de la péninsule, et il fait mentir profondément le proverbe qui veut que nul ne soit prophète en son pays. Garibaldi, au contraire, est prophète, et je ne me sers

pas au hasard d'un tel mot. L'héroïsme du solitaire de Caprera, aujourd'hui député de Rome, exerce sur l'imagination de la foule la même influence que pouvait avoir, aux siècles passés, la foi magnétique des apôtres. Ne cherchez pas à expliquer le charme puissant d'un tel homme : il s'impose. « Il est à l'Italie, nous disait un « jour un publiciste napolitain, ce que Jeanne d'Arc est « à la France ! »

Garibaldi ! Ce nom seul est le cri de ralliement de tout un peuple. Quelques-uns, dans la foule, l'appellent *Galibardi*, d'autres *Calibardi*. Tous l'adorent. Lorsqu'il apparaissait, à cheval, son manteau gris sur les épaules, il saisissait par le prestige de sa physionomie et de son costume déjà légendaire. Il était bien, d'ailleurs, l'homme qu'il fallait à ce peuple épris d'art et de poésie. La chemise rouge et la cravate flottante, que tout le monde connaît, ont depuis longtemps produit sur ces âmes méridionales une tout autre impression et autrement persistante que n'eût fait un uniforme. La chemise rouge du partisan est désormais aussi célèbre que la redingote grise du conquérant.

L'homme de Varèse, comme on a longtemps appelé Garibaldi, est né soldat. Enfant de la cité de Nice (il a soixante-huit ans aujourd'hui), d'abord marin, bientôt conspirateur, quittant Gênes pour se réfugier en France, donnant des leçons de mathématiques pour vivre, quittant l'Europe pour l'Amérique et, commandant de l'escadre de l'Uruguay, il combattait à la fois et sur mer, contre la ville de Buenos-Ayres, et sur terre, contre Rosas. Les premiers souvenirs de son enfance ne sont rem-

plus que de traits d'humanité : « Rien d'extraordinaire ne « m'arriva dans mes premières années, dit-il lui-même; « *J'eus bon cœur.* » La vérité est qu'il sauva plus d'un être en péril, et qu'il arracha aux flots un enfant et une vieille femme. Quant aux exploits de sa jeunesse, ils ont, en vérité, l'incroyable attrait, la puissance captivante du roman. Ils paraissent, étant réels, aussi fabuleux que les hauts faits d'un Thésée. M. Marc Monnier en a rapporté quelques-uns dans un livre complet écrit sur la vie du héros. « Un jour, écrit-il, Montevideo res- « tant bloqué par l'escadre argentine, Garibaldi offrit « d'aller à Buenos-Ayres avec ses Italiens et d'enlever le « général Rosas. On ne lui permit pas cette témérité, « craignant de le perdre, et l'on eut tort : il l'aurait fait. « Puisque vous ne me laissez pas enlever Rosas, laissez- « moi du moins chasser Brown, dit-il aux magistrats de « la ville. Tout Montevideo se mit aux fenêtres, sur les « murailles et sur les toits, même sur les vergues et les « hunes des vaisseaux du port, pour voir ce que Garibaldi « voulait faire. Il arma trois petites fustes de huit ca- « nons et donna la chasse à l'ennemi qui en avait qua- « rante-quatre; mais il lui courut sus avec tant de rage « et d'aplomb, avec des harpons et des grappins qui je- « taient tant d'éclairs au soleil, avec une si formidable « résolution d'aborder et de se battre à l'arme blanche, « combats furieux où ses légionnaires se ruaient comme « des lions, que l'amiral Brown refusa la bataille et « gagna le large. Garibaldi rentra en triomphe dans le « port aux acclamations de la foule. Les pavillons de « tous les pays furent arborés en son honneur. »

N'est-ce pas là, en plein jour, comme un combat homérique? La postérité n'y voudra pas croire. Et cependant, tant d'héroïsme est une vérité. Garibaldi devait ainsi combattre en Amérique jusqu'à l'heure où la révolution de Février devait donner l'éveil à l'Italie avide d'être libre. Alors il quitte Montevideo, à bord du vaisseau *la Speranza* (*l'Espérance*). Cent de ses braves l'accompagnent. Il hisse à son mât le drapeau tricolore d'Italie, et il vogue, avide de risquer encore sa vie pour une noble cause et pour ses compatriotes. Lorsque Charles-Albert eut succombé, après Novare, Garibaldi fut le dernier à déposer les armes. Il fut le premier à les reprendre lorsque la République eut été proclamée à Rome; et le premier adversaire que nos soldats rencontrèrent sous les murs de la Ville Éternelle, ce fut Garibaldi, combattant pour le droit et le défendant contre la nation de la Révolution française, qui l'avait, ce droit, proclamé jadis au prix de son sang.

Garibaldi a toujours été un redoutable combattant. Son instinct de la nature lui dit l'heure propice des marches, les sentiers de traverse qui le mèneront droit au flanc de l'ennemi, le temps qui le servira le mieux, soleil ou nuages, pour attaquer ou pour se défendre. Et cette divination est merveilleuse. Il n'a pas vainement coudoyé les gens de la forêt, étudié les pampas et chassé les fauves. Le roman, ou plutôt l'histoire de sa fuite à travers l'Italie, après la prise de Rome, nous le montre sublime et étonnant. Anita Garibaldi, sa femme, la créole de Rio-Grande, cœur héroïque dans une frêle enveloppe, Anita, enceinte, mourut dans ces heures tragiques. Elle avait autrefois

partagé ses dangers. La peinture italienne a déjà popularisé ce touchant épisode. Elle a montré plus d'une fois Garibaldi fugitif, transportant à travers les marais, en se cachant dans les roseaux, la pauvre femme à l'agonie. Quelle fuite celle de Garibaldi, traqué, repoussé, maudit, sans abri, perdu dans les montagnes, à portée des balles autrichiennes!

Cette merveilleuse divination des choses, dont je parlais tout à l'heure, le servit puissamment. Il marchait la nuit. Il se montrait en plusieurs endroits à la fois, déroutant ainsi les poursuites. Il sema une fois, sur sa route, le bruit qu'il occupait telle position dans la montagne avec tant de compagnons. Les Autrichiens, prévenus, se rendent pendant la nuit à l'endroit désigné, et là ils engagent un terrible combat qui dure jusqu'au matin. A cet endroit même campaient d'autres troupes autrichiennes. Ces soldats s'étaient littéralement fusillés toute la nuit, et, à l'aurore, Garibaldi était loin.

L'Italie, redevenue esclave, lui manquait; Rome était prise. Joseph Garibaldi retourna en Amérique. Il séjourna tour à tour à New-York et en Californie, travaillant beaucoup et vivant de peu. Vers 1852, il était en Chine en qualité de commandant de vaisseau; puis il revint au Pérou, et rentré dans son pays, il accepta le poste de capitaine de paquebot dans une compagnie de transports maritimes établie à Gênes. Toute la vie de cet homme est pleine de labeur. La rude existence du marin, celle du proscrit, la noble existence du soldat, l'heureuse pauvreté du sage, voilà ce qui a rempli les années de jeunesse et les derniers jours, plus calmes, du héros.

En 1859, au moment de la guerre de l'indépendance, Garibaldi combattit avec les soldats du Piémont et ceux de la France. Campagne hardie et vaillante. Dans une de ces proclamations dignes de l'antiquité, et qui, fermes comme le vieux langage de Rome, semblent réellement traduites du latin, Garibaldi appelait ainsi ses soldats avant le combat : « Aux armes! tous! tous! Et les oppres « seurs se dissiperont comme la poussière! Et vous « femmes, repoussez bien loin les lâches; ils ne vous « donneraient que des lâches pour enfants! » Puis, impétueux, il se précipitait sur la terre lombarde et chassait devant lui les troupes autrichiennes. Depuis cette heure, sur les lieux mêmes de ses exploits, à Côme, à Varèse, à San Ferma, tout parle encore de lui : les hommes, les arbres, les maisons, les routes, jettent son nom à l'étranger. Les bateliers qui, ramant debout, comme les gondoliers vénitiens, vous font faire le tour du lac de Côme, disent avec respect : « Voici l'endroit où, à la tête de ses « 3,000 volontaires, se jetant rapidement sur l'ennemi, « *il* (*Galibardo*, comme ils l'appellent anssi) surprit et mit « en fuite les soldats du général Urban : tout un corps « d'armée! C'est ici qu'*il* a couché; c'est là qu'*il* s'est « arrêté. Ah! *notre Joseph* vaut *notre Victor!* » Ce qui veut dire : Garibaldi vaut le roi.

Nous étions, en 1866, en Italie, au moment de la dernière guerre austro-italienne, et nous avons vu Garibaldi à Côme, passant en revue ses volontaires. L'admiration qu'il excitait alors était déjà de l'adoration. Je dis adoration, et il n'y a pas d'autre mot. On publiait alors un catéchisme garibaldien. Des gravures représentaient Gari-

baldi revêtu du costume de Moïse, étendant la main et noyant les Autrichiens dans une autre mer Rouge. Une lithographie que j'ai sous les yeux le montre armé d'une épée flamboyante, des ailes sortant de sa chemise rouge : un archange véritable chassant devant lui les légions ennemies. Le P. Gavazzi, son *chapelain*, comme on dit, l'appelait dans ses sermons l'*envoyé de Dieu*, le général du peuple. Ce culte est aussi tout amour. Lors de l'expédition de Sicile, — épopée vaillante que Garibaldi raconte lui-même dans le livre des *Mille*, — les religieuses des couvents que Garibaldi visitait s'étaient réellement éprises pour lui d'une passion mystique à la façon de sainte Thérèse. On raconte qu'elles le voulaient combler de cadeaux, de rubans, de broderies qu'il refusait. Elles l'accablaient de drapeaux confectionnés par leurs mains, elles le bombardaient de pralines. On lui servait au dessert, dans ces couvents, des *Garibaldis* en biscuit, son nom en caramel, son portrait en sucre. Un de ses aides de camp, M. Mario, entendit un jour une religieuse murmurer à l'oreille de sa voisine : « Voyez donc, ma sœur, comme il ressemble à Jésus-« Christ ! » Le général, enfin, conserve, m'assure-t-on, à Caprera, une bannière qui lui a été offerte par un couvent de religieuses de Palerme, et dont voici l'inscription brodée en or sur velours bleu : « *A toi, Joseph, héros et* « *chevalier comme saint Georges, doux et beau comme un séra-* « *phin, souvenir des nonnes de X..., qui t'aiment et prieront* « *sainte Rosalie de te conserver le bonheur.* » On peut juger par là du charme, de l'ascendant que Garibaldi peut avoir sur les masses. Il monte un jour à cheval, une chemise rouge sur le dos, un foulard blanc autour du cou, comme s'il voulait faire la guerre en robe de chambre. Et voilà la

chemise rouge, *la camicia rossa* célébrée par Herzen, qui s'échange en uniforme, le foulard blanc en marque distinctive, et ce *négligé* d'un citoyen qui devient le ralliement d'une nation!

Lui-même, physiquement, Garibaldi est entraînant et sympathique. Armand Barbès avait cette même puissance captivante. Barbe grise à reflets blonds, le visage plissé, les yeux bleus, bridés, aux prunelles profondes, la physionomie sévère à la fois et bienveillante, Garibaldi, sur ses longs cheveux qu'il rejette par-dessus ses oreilles, porte une façon de *sombrero* espagnol. Cette figure est depuis longtemps typique. Les Giottos de rencontre la crayonnent en deux temps sur les murailles italiennes. Mais ce que ses portraits ne peuvent rendre, c'est le charme pénétrant, musical, caressant et mâle de sa voix — cette voix irrésistible qui est une de ses grandes séductions, une de ses grandes forces.

Eh bien! popularité, instinct de la guerre, renommée, ardeur toujours vaillante, dévouement et courage, Joseph Garibaldi — ne l'oublions jamais — a mis tout cela, un jour, au service de la France. Il est venu chez nous défendre contre les Allemands l'intégrité de notre sol, l'indépendance de notre République. Il s'est échappé de Caprera, à l'appel de citoyens d'une nation assaillie, pour aller, avec ses deux fils, affronter les soldats de la Prusse. Il a défendu notre Bourgogne, comme en 1859 il attaquait la Lombardie. Il a combattu à Autun, à Châtillon, à Beaune; il a écrasé, devant Dijon, le 61e régiment prussien, dont l'Allemagne regrette le drapeau. Il a fait de son mieux, l'héroïque vieillard, pour disputer sa proie à

mpire allemand. Et, pour prix de ses services, l'Assem-
ée — je me trompe, une partie de l'Assemblée — juge
jourd'hui ses actes comme, il y a quatre ans, elle s'éle-
it contre sa personne.

Et la France serait complice d'une telle ingratitude?
lons donc! La nation française aime et admire, autant
ie peut le faire l'Italie, le général Garibaldi. Et elle le
ontra bien, le jour où elle choisit, pour son représen-
nt, dans quatre départements, le patriote résolu qui
ecriait, un jour, parlant à ses soldats, dans son langage
milier et superbe : « Que ceux qui ne sont pas décidés
à mourir s'en aillent : je n'ai pas besoin d'eux! Je n'ai
rien à vous donner : je ne puis vous promettre que la
mort. Si cela ne vous convient pas, allez-vous-en! »

Le 13 février 1871, lorsque Garibaldi entra à l'Assem-
ée de Bordeaux pour y donner sa démission, le général
ontra combien le plus intrépide des soldats peut deve-
r le plus sage des hommes. Après s'être couvert la
e de sa *papalina,* sorte de bonnet ou calotte ronde qu'il
rte d'habitude, il voulut expliquer à la tribune pour-
oi il résignait le mandat que lui confiaient les électeurs
Paris, de Dijon, de Nice et d'Alger. Mais, tout à coup,
atèrent les clameurs les plus insensées, les interrup-
ns les plus bruyantes, les gestes les plus farouches,
fut un lamentable spectacle de voir cette droite en
eur insultant l'homme qui, peu de semaines auparа-
it, avait risqué sa vie pour la France. Hors de l'Assem-
e, sur la place du théâtre, la foule impatiente, les gar-
nationaux en armes, bouillonnaient, par un de ces
eils de février qui ont parfois la fièvre du printemps.

Un cri, un appel imprudent, et ces gens armés se précipitaient peut-être dans l'Assemblée soudain envahie. Garibaldi le comprit. Il vit bien que la foule relèverait le défi des députés. Il sortit donc par une porte de côté, regagna son hôtel, et quitta sans bruit le port de Bordeaux, sur un bateau qui partit le soir même. Certes, pour le révolutionnaire qui indignait si fort la droite en délire, c'était là une conduite sage et digne, non-seulement d'admiration, mais de reconnaissance.

Les adversaires aveugles de Garibaldi n'ont pas compris tout ce qu'ils lui devaient, et quelle avait été l'attitude du grand patriote dans cette journée qui pouvait devenir si effroyable. Ils ont voulu poursuivre encore l'examen de ses actes, et le rapport Perrot est venu, après quatre ans, ranimer les vieilles colères qu'on pouvait croire éteintes depuis Bordeaux. Mais alors un certain nombre de jeunes gens de la Côte-d'Or, indignés des calomnies dirigées — sans succès d'ailleurs — contre Garibaldi, ont écrit au soldat italien une lettre de protestation, de reconnaissance et de patriotisme :

« Nous sommes jeunes, lui dirent-ils, et notre hommage a bien peu de valeur; mais nous n'avons pu rester muets devant une telle injustice, nous, enfants de la Côte-d'Or, qui avons vu et admiré le courage de vos braves soldats. Nous nous souvenons de leurs succès à Dijon et à Châtillon; nous savons que, grâce à eux, notre département a été en partie préservé de l'occupation étrangère. »

Garibaldi leur a simplement répondu :

« Mes chers amis,

« Les calomnies de quelques indignes ne seront point capables d'entamer mon amour pour la France républicaine et pour vous, qui en êtes les jeunes et braves représentants.

« Votre dévoué

« G. GARIBALDI.

« Caprera, 5 janvier 1875. »

Tel il avait été à Bordeaux, calme, grave, jugeant d'un seul coup d'œil une situation, tel Garibaldi s'est montré à Rome, le 25 janvier de cette année, lorsqu'il est entré à la Chambre, appelé par les électeurs romains. M. Ferrari achevait un discours, lorsque des cris partis de l'extérieur annoncèrent aux députés italiens l'arrivée de Garibaldi, et l'on vit alors le général entrant, faible et lassé par tant de blessures et tant d'épreuves, appuyé sur les bras de ses amis. Dans la salle, tandis que les députés de la gauche battaient des mains, des applaudissements partaient aussi des tribunes. Un seul cri, un seul nom : Vive Garibaldi ! Et lui, enveloppé d'un manteau de couleur claire, doublé de rouge, la tête nue d'abord comme à Bordeaux, puis se couvrant de la *papalina*, remerciait de la main et s'asseyait ensuite, gardant ses béquilles à ses côtés. Puis, d'une voix haute, au moment de prêter serment : « Je le jure ! » dit-il, la tête découverte, tandis que les vivats retentissaient de nouveau !

Ainsi, il est à Rome maintenant, l'homme qui s'écriait : *Roma o morte*. Rome ou la mort ! Il a compris qu'il devait un salut à Victor-Emmanuel, le premier chef de l'unité italienne, ce soldat qui pouvait dire avec amertume après Aspromonte et Mentana : Sur mon cadavre, Victor-Emmanuel montera au Capitole ! Il est à Rome, le héros qui souhaitait de donner sa vie pour sa patrie et qui s'écriait un jour, souhaitant, appelant le martyre : « Une « balle qui me frapperait en pleine poitrine rendrait service à l'Italie ! »

Il a touché la Terre-Promise, il a réalisé son rêve, il a terminé sa tâche. Maintenant, le libérateur va se faire laboureur. Il assainira la campagne romaine ; il chassera, s'il le peut, la *mal'aria*. Nous le comparions tout à l'heure à Thésée ; mais voici qu'il devient comme un Cincinnatus. Noble exemple et admirable vie. Ce siècle, où le spectacle de l'affaissement des caractères aura navré tant d'âmes et brisé tant de cœurs, ce siècle a cependant de ces hommes dont parle Montaigne et qui sont *frappés à l'antique marque*. Un Plutarque peut naître : il a l'existence de Garibaldi à raconter.

Pauvre et fier, pauvre au point qu'il recevait, un soir, à Caprera, la visite d'un général français, sans chandelle, et qu'il ne pouvait, un autre jour, faire l'aumône à une mendiante, Garibaldi est de ceux qui n'ont ni besoins, ni ambitions, ni regrets. Ce vaillant, je l'ai dit, est le plus modeste comme le meilleur des hommes. Ce héros généreux et bon, ce lion plein de douceur a tout voulu pour sa patrie, et pour lui, rien. Le sacrifice, c'est assez.

Garibaldi n'adressait-il pas naguère au docteur Timo-
› Riboli cette admirable lettre, si touchante et si
nple :

« Mon cher Riboli,

« *Se conformer à sa propre condition*,

« Voici la maxime pratiquée par moi depuis le temps
ı ma richesse consistait en une chemise placée sous la
lle de mon cheval, quand j'étais en Amérique, jusqu'à
:lui où je me suis trouvé dictateur des Deux-Siciles, à
aserte.

« A présent, aujourd'hui, je ne demanderai rien ; je
ɜ veux pas de souscription en ma faveur ; quand la pé-
ırie commerciale de mes fils donna occasion aux jour-
ıux de Naples de dire que je n'étais pas riche, un tel
uvenir suscita à M. Rossi de Tarente l'idée de m'offrir
ıe somme que je crus bon d'accepter.

« Cette somme ne vint pas, mais M. John Andrew de
:w-York m'envoya, sans m'en prévenir, une lettre de
ange de cinq mille francs, payable en or sur la maison
ɔthschild.

« Je n'accepte donc pas de souscription, et suis toujours
ıtre

GARIBALDI. »

Je ne crois pas que rien puisse mieux peindre un homme que ces quelques lignes. Après avoir été chef d'armée, conquérant, dictateur, il se contente d'être simple citoyen, cet homme qui a fait cadeau d'un royaume à son roi. Et tel qu'il est, dans sa simplicité magnifique, il nous apparaît, au milieu des statues aux pieds d'argile que nous admirons pourtant, et se dresse comme une fière statue de marbre.

Heureux homme, d'ailleurs, qui a combattu toujours pour la liberté et le droit, et à côté du piédestal duquel on peut sculpter deux figures de femmes : l'Italie affranchie et la France secourue. Quel est le souverain qui laissera un semblable titre à la reconnaissance du monde ?

M. CHALLEMEL-LACOUR.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. CHALLEMEL-LACOUR

On vient de publier un beau livre, c'est celui de Charles Hugo, *les Hommes de l'exil.* Avec une élégance passionnée, une émotion débordante, une verve toujours française, malgré le souvenir des douleurs qu'il raconte, le fils de Victor Hugo a retracé, d'une façon à la fois brillante et poignante, ce qu'on pourrait appeler la légende des proscrits. Mais que parlons-nous de légende? Ce sont, au contraire, des pages d'histoire, et de la plus triste et de la

plus sombre histoire, que ces chapitres détachés de la chronique de l'exil. Charles Hugo nous dit les souffrances et les déceptions des infortunés que le Coup d'État de Décembre avait jetés hors de France; il nous retrace leurs efforts, leurs luttes et, comme dirait Darwin, l'incessant *combat pour la vie* qu'ils furent contraints de livrer, chaque jour, sur une terre qui n'était plus celle de la patrie. Depuis Dante, on voit combien il est amer, le pain de l'étranger. Mais jamais on n'aura plus senti cette amertume sinistre qu'en lisant les *Hommes de l'exil*, sorte d'intime et déchirante épopée où l'on voit une poignée de proscrits (hélas ! elle était nombreuse cette poignée !) résister au tout-puissant empire, et rendre à César ce qui appartenait à César : le mépris et la haine.

« Ceux que l'exil jette sur le sol étranger, » dit Charles Hugo dans ces pages où revivent, où passent tour à tour les fantômes ; où les figures des illustres et même des humbles de la proscription, Cournet, Schœlcher, Victor Hugo, Louis Blanc, Barbès, Noël Parfait, Ribeyrolles, Camille Berru, cent autres encore, parmi lesquels Lamoricière et le général Le Flô, « ceux que l'exil jette sur le sol « étranger sortent à la fois de toutes les professions et de « toutes les classes. Ils ne tiennent l'un à l'autre que par « le lien d'une idée commune. Ils ne se connaissaient pas « hier : ouvriers, artistes, fonctionnaires, avocats, ora- « teurs, hommes de lettres, ils étaient foule dans leur pa- « trie, et les voilà tout à coup, du jour au lendemain, « groupe dans l'exil. C'est le brusque écroulement dans le « même gouffre d'un pêle-mêle d'hommes tombés au ha- « sard de tous les échelons de la société. On s'écroule l'un

« sur l'autre, et — c'est là ce que l'exil a de touchant et
« de beau — on se relève l'un près de l'autre. Les divi-
« sions, inséparables du malheur et de la souffrance,
« peuvent venir plus tard ; mais, en attendant, à cette
« première heure de l'adversité, on ne se demande pas ni
« d'où l'on vient, ni où l'on va. Tous sont perdus et tous
« se rencontrent. On s'appelle proscrit, et c'est un nom
« qui suffit pour qu'on se serre la main. »

Je n'ai jamais mieux compris, mieux senti les douleurs qu'apporte avec lui l'exil qu'en lisant ce livre émouvant de ce vaillant et sympathique Charles Hugo qui, après avoir vu son père partager sa cellule, partagea avec lui sa solitude. C'est le grand poëte qui parle ainsi dans l'inoubliable chapitre qu'on appelle *Mes fils*. Il était dit, au surplus, que Victor Hugo connaîtrait les dures épreuves de la proscription, qu'il les supporterait en compagnie de son Charles et de François, Victor, lui qui s'écriait plusieurs années auparavant, et comme s'il eût eu le pressentiment de sa destinée :

Oh ! l'exil est impie ! oh ! n'exilons personne !

Et l'impiété de cet exil, les *Hommes de l'exil* de Charles Hugo nous l'ont fait mieux connaître encore.

Or, parmi ces proscrits forcés par la violence de quitter (pour combien d'années ?) leur patrie, il y avait, en 1852, un jeune homme de vingt-cinq ans, à peine sorti depuis quatre années de l'Ecole Normale où il avait laissé les

souvenirs d'un studieux et remarquable esprit, et qui s'appelait Paul-Amand Challemel-Lacour. Celui-là, républicain militant, venait d'essayer de résister, à main armée, au Coup d'État de Décembre, et il avait essayé d'armer les paysans limousins contre l'usurpation triomphante. Né à Avranches, le 19 mai 1827, M. Challemel-Lacour était sorti du lycée Saint-Louis pour entrer à l'École Normale et y conquérir son titre d'agrégé en philosophie. Il était sorti le premier de ses concurrents. Nommé professeur de philosophie à Pau, puis à Limoges, il était là, enseignant et travaillant, mais l'âme troublée et navrée du spectacle de la République défaillante, lorsque le 2 Décembre vint le forcer à descendre de sa chaire et à demander au sort des armes une protestation effective ou la mort. Quelques paysans accoururent à son appel. Un combat eut lieu dans une petite commune de la Haute-Vienne, et Challemel-Lacour, arrêté, fut conduit à Paris et enfermé dans une prison.

A la page 121 du tome II des *Tables de proscription* de Louis Bonaparte, par Pascal Duprat, on trouve, sur la liste des gens condamnés au bannissement par la société mixte de la Haute-Vienne, entre les noms de *Chatenet*, propriétaire, et de *Chadol*, artiste en porcelaine, le nom de *Challmel, professeur de philosophie*. Ce nom, que M. Pascal Duprat orthographie ainsi, est celui de M. Challemel-Lacour. Le jeune professeur fut expédié, après quelques mois de détention, vers la frontière belge. Nécessité dure. A vingt-cinq ans, plus de patrie, plus d'amis, plus de soutiens, plus d'état. Comment vivre? Après tout, n'est-ce pas là un solide apprentissage pour une âme stoïque?

« Le regard froid de l'étranger, dit Victor Hugo, s'ajoute « utilement au ciel sombre ; cela trempe un cœur pour l'épreuve. » Challemel-Lacour puisa sans doute, dans ces années de luttes quotidiennes, cette fermeté et cette décision dont il devait faire preuve plus tard, soit à Lyon, devant l'émeute, soit à la tribune, devant l'orage parlementaire.

En attendant, je le répète, il fallait vivre. Être ou n'être pas, c'est la question aussi, pour les exilés comme pour Hamlet. L'important pour vaincre est de durer. M. Challemel-Lacour eut alors l'idée de faire des conférences, d'ouvrir une sorte de cours public de philosophie et de littérature. Il y réussit. A Anvers, la foule était grande qui allait à lui, attirée par son éloquence nette, vive, acérée, retenue par son érudition profonde. M. Madier de Montjau et Désiré Bancel devaient, à leur tour, imiter M. Challemel-Lacour. On connaît le livre qui résulta des conférences faites alors par Bancel sur Bossuet, Molière ou Corneille et qui s'appelle les *Harangues de l'exil*. A cette heure, à peu près, M. Jules Barni et M. Marc Dufraisse faisaient entendre à la libre Suisse la libre parole française. C'est Bancel qui, dans l'unique discours, ou un des rares discours que la maladie lui laissa le temps de prononcer au Corps législatif, rappela quel exemple avaient donné au monde ceux des proscrits de décembre qui, chassés de leur foyer, et ne pouvant, selon le mot de Danton, emporter leur patrie à la semelle de leurs souliers, emportaient du moins son âme au fond du cœur, retrouvaient sa voix sur leurs lèvres et faisaient aimer à l'étranger cette terre de liberté et de douleur qui se nomme la France !

Mais en Belgique, il arriva que les Universités locales s'inquiétèrent de ces libres professorats que l'exil apportait à la terre de Horn et d'Artevelde. Les conférences rencontrèrent des difficultés. Anvers et Bruxelles n'offraient plus que de faibles ressources. Il fallut chercher ailleurs à se faire écouter. Va, proscrit, marche, marche ! Et porte partout le poids de ton crime ; car il est des heures maudites où c'est un crime d'aimer son pays !

M. Challemel-Lacour voyagea en Allemagne, en Italie, puis il s'arrêta en Suisse. Nous le trouvons, en 1856 (il n'avait pas encore trente ans), professeur, à côté de Marc-Dufraisse, au *Polytechnicum* de Zurich. Il y resta jusqu'à l'heure où l'amnistie lui permit de rentrer en France. L'amnistie ! Mot ironique dans certaines bouches. Le persécuteur devenait bon diable : il amnistiait sa victime. C'est d'ailleurs une des infamies de l'exil que, s'il jette l'exilé à l'étranger, il le rend, à son retour (s'il revient !), étranger même dans sa patrie. De retour à Paris, l'éternelle question se posait de nouveau pour Challemel-Lacour : Comment vivre ? Mais, du moins, cette fois était-il en France. Là, son érudition profonde, son éloquence d'orateur et son talent d'écrivain ne pouvaient demeurer longtemps sans être employés.

Il débuta à Paris, comme il avait débuté en Belgique. Il ouvrit un cours public où il se proposa de parler des beaux-arts. Son esthétique parut sans doute aussi factieuse que sa politique. On lui interdit la parole. Eh ! bien, soit, il lui restait sa plume ! Il en usa. Le journal *Le Temps* venait d'être fondé. M. Nefftzer y appela M. Challemel-Lacour et le chargea de faire avec

M. Edmond Schérer, aujourd'hui, lui aussi, député à l'Assemblée nationale, les articles de critique littéraire. On peut regretter aujourd'hui que M. Challemel-Lacour n'ait pas songé à réunir en volumes la collection de ces articles où l'on trouverait, sous une forme singulièrement heureuse et ferme, maintes idées qui donnent de la pensée même de l'écrivain une opinion tout à fait haute. M. Challemel-Lacour fut en critique ce qu'il est en politique, un esprit net et militant, fort peu enclin à la chimère, et marchant droit et sans faiblesse au but à atteindre.

On le vit, à la *Revue des Deux Mondes*, succéder au légendaire M. de Mars. Le secrétariat de la rédaction d'une telle *Revue* n'est pas, certes, une sinécure. Il faut une science profonde pour examiner, et souvent — je le dis tout bas — corriger les travaux de bien des écrivains d'une incontestable autorité ! M. Challemel-Lacour plus que tout autre fut, me disent ceux qui l'ont connu là, à la hauteur d'une telle tâche. Il écrivit plus tard à la *Revue nationale* de Charpentier, à la *Revue des Cours publics* de Germer-Baillière, et dirigea la *Revue moderne* qui succédait à la *Revue germanique*. Mais surtout il se fit remarquer par le ton personnel et courageusement hautain de sa polémique lorsqu'à la fin de l'Empire, 1868, il fonda, avec un certain nombre de jeunes et remarquables hommes politiques, la *Revue politique*, si curieuse, si intéressante, si instructive à consulter aujourd'hui.

Là, tout ce qu'on pourrait appeler le parti démocratique nouveau, celui qui est, à cette heure, le nerf de la gauche, s'était groupé et combattait avec une vigueur

singulière et une habile stratégie le pouvoir impérial. On y voyait l'orateur puissant et l'esprit lumineux et sagace qui se nomme Gambetta, Spuller, dont la science et le goût égalent la conviction, Allain-Targé, caractère résolu, écrivain alerte et solide, Henri Brisson, Clément Laurier... Je m'arrête à ce nom. Ironie des choses humaines! C'était M. Laurier qui devait défendre M. Challemel-Lacour lorsque le procès Baudin amena le directeur de la *Revue politique* sur les bancs de la police correctionnelle en compagnie de MM. Peyrat et Delescluze, sans compter, un à peu près, M. J.-J. Weiss. M. Challemel-Lacour fut alors condamné à deux mille francs d'amende. La *Revue politique* n'allait pas longtemps survivre à cette condamnation.

Mais du moins la chute de l'Empire approchait. Le soir même du 4 Septembre 1870, M. Challemel-Lacour était envoyé à Lyon en qualité de préfet du Rhône et de commissaire extraordinaire de la République. Le poste était difficile; il était plus ou pis que cela, il était périlleux. Armer les bataillons pour la défense, résister à l'exaltation populaire, contenir la Commune lyonnaise et enrégimenter les patriotes, la tâche était rude, on l'avouera; et à ceux-là qui, aujourd'hui, le danger passé, la tempête apaisée, viennent demander compte à l'administration habile des dépenses faites pour équiper des corps francs, M. Challemel-Lacour a bien le droit de répondre, comme il le fit, un jour, le 30 janvier 1873, répondant à la Commission des Marchés :

« Vous vous plaignez des faveurs que j'ai, dites-vous prodiguées aux corps francs, aux dépens des Lyonna

Vous allez trop loin ! Il n'y a pas à Lyon un seul homme, même de votre parti, qui partage cette opinion ! Jamais, à mes yeux, la présence des corps francs à Lyon n'a été un élément d'ordre, et je m'empressais de les mettre en état d'aller à l'ennemi ! Lorsque je voyais arriver des départements, de l'Algérie et de plus loin même, des hommes manquant de tout, par un froid horrible, *je leur donnais tout ce que je pouvais, sans m'inquiéter si, deux ans plus tard, des Français viendraient m'en demander compte !* »

On n'a pas oublié cette dramatique séance où l'on s'aperçut que le parti démocratique comptait un orateur de plus, et un orateur éminent. Un véritable frémissement avait parcouru les rangs des spectateurs et de l'Assemblée, lorsque l'ancien préfet de Lyon, étrangement calomnié, celui que M. de Carayon-Latour allait accuser d'avoir voulu faire fusiller les gens, était monté à la tribune, très-pâle, avec son visage maigre, ses cheveux blancs et sa barbe blanche, austère, énergique, résolu, le verbe inflexible et saccadé, l'attitude d'un homme d'honneur qui attaque et non d'un accusé qui se défend. Il transformait la sellette en tribune, et à la barre de cette tribune, si je puis dire, il faisait comparaître devant le pays ceux qui, sous prétexte de la vérification des comptes, prétendaient atteindre l'ex-commissaire de la République, et avec lui le gouvernement de la Défense tout entier.

— Où étiez-vous, leur disait-il, lorsque, le 28 septembre 1870, j'étais prisonnier de l'émeute, lorsque MM. Le Royer, Andrieux et Hénon faisaient courageusement leur devoir ?

Et tandis que M. Le Royer, député de Lyon, lui criait :

— Oui, vous avez empêché l'effusion du sang au péril de votre vie !

M. Challemel-Lacour ajoutait :

— J'admets qu'il y ait eu des espérances chimériques, mais je suis porté à plaindre plus qu'à admirer ceux qui, dans la guerre, n'ont pas eu leurs chimères, ceux dont la sagesse s'est, dès le premier moment, accommodée de la défaite.

Et plus loin :

— On a parlé de ma circonspection. Elle n'était pas toujours sans raison. Elle existait dans beaucoup d'autres esprits, et des plus conservateurs. On voulait éviter la guerre civile. Je le voulais aussi, et c'est pour cela que j'ai ménagé les passions populaires. Ma politique ne consiste pas à rompre avec les passions, mais à les manier et à les calmer !..... Le rapport m'appelle un dictateur improvisé. Dictateur, je ne sais ; improvisé ? A coup sûr, ni mes goûts ni mes études ne me préparaient à être préfet .... En France et à l'étranger, j'ai mené une vie de retraite et d'étude ; oui, j'ai été improvisé. Quelque chose, pourtant, me condamnait à l'être, c'est qu'ayant toujours appelé la liberté, la République, et toujours aimé la démocratie, je devais être des premiers à faire de mon mieux pour les protéger contre leurs propres emportements. Aussi, quand, le soir du 4 Septembre, on est venu me dire dans ma retraite : « Il faut aller à Lyon ; la

« ville est aux mains des révolutionnaires. J'y suis allé,
« sachant ce qui m'y attendait, et n'ignorant pas non
« plus ce qui m'attendait ensuite — si j'en revenais ! »

Dans ce discours, on peut le dire, M. Challemel-Lacour se peignait lui-même mieux que ne pourrait le faire un autre. Tel il s'était montré dans l'action, tel il apparaissait à la tribune, et son éloquence caractérisait son individualité. Tandis que M. Gambetta procède par coups de foudre, M. Challemel-Lacour procède par coups d'épée. Sa façon de parler est comme une escrime serrée et correcte dont tous les dégagements, d'une finesse extrême, portent coup et font voler le plastron, et avec le plastron la chair de l'adversaire. Rien de sacrifié au détail, au pittoresque, à la couleur. Tout est précis, rapide, meurtrier. Quel redoutable tribun ! Il marche droit à la question, l'étreint et la frappe au front, comme le *cachetero* des cirques frappe le taureau. Ce n'est pas l'éloquence girondine, avec ses périodes et ses harmonies, ce serait plutôt le ton jacobin, net et vibrant. Mais pourquoi rappeler ces dénominations du passé à propos d'un homme dont la claire intelligence des besoins de la politique moderne, de la vie actuelle, a depuis longtemps touché le fond de ces querelles de noms et de mots, de ces mortelles batailles de dictionnaires ? M. Challemel-Lacour, comme tous ceux du groupe auquel il appartient, est un homme de tactique et de science nouvelles. Pour sauver la liberté et la République, il saura subordonner sa passion personnelle aux nécessités d'une situation presque inextricable. Il connaît assez profondément Molière pour se défier des docteurs qui préféreraient la mort de leur

malade à une guérison opérée malgré l'ordonnance du médecin.

C'est là ce qui fait la force, l'irrésistible puissance de ce journal la *République française*, organe de tout le jeune et hardi parti démocratique, journal de doctrine et de science politique, où les esprits les plus éminents concourent tous au même but, et qui a su montrer que le parti républicain n'était pas seulement un parti d'opposition, mais qu'il était dès à présent digne de devenir un parti de gouvernement. Nous l'avons remarqué déjà, à propos de M. Gambetta. M. Challemel-Lacour, élu député des Bouches-du-Rhône le 7 janvier 1872 par 47,954 voix, n'a jamais abandonné la *République française* qu'il avait fondée avec MM. Gambetta, Spuller, Ranc et Allain-Targé.

Combien de ces articles vigoureux qui, malgré l'anonymat dont ils sont converts, paraissent marqués de sa forte empreinte !

Le philosophe qui a étudié de si près et si profondément, dans son étude sur Guillaume de Humboldt, la *Philosophie individualiste*, le traducteur savant, l'annotateur de l'*Histoire de la Philosophie* de Ritter, le lettré qui nous a donné, en 1869, une édition tout à fait excellente des *Œuvres de madame d'Épinay*, ne pouvait pas être un journaliste ordinaire. Il a le trait incisif, la phrase nerveuse, le style mâle et, si je puis dire, bien musclé. La série de jugements qu'il porta sur le régime bonapartiste au lendemain de la mort de Napoléon III méritent certes de survivre à l'*actualité* qui les fit naître. Ce ne sont pas

seulement les justes indignations d'un patriote, ce sera là, sur les résultats politiques, sur la dégradation des mœurs, la sentence même que ratifiera l'histoire.

Et si M. Challemel-Lacour sait se montrer agressif et implacable, avec quelle sobriété toute puissante cependant il rend hommage à ceux qu'il aime ! Je fais allusion ici à l'étude qu'il publia lorsque Michelet mourut. Il serait impossible d'être plus juste en demeurant plus rempli d'une vivante admiration. Et nous songions, en lisant ces pages sur celui que nous appelions notre maître, que ce fut chez lui que nous rencontrâmes pour la première fois M. Challemel-Lacour. Je le vois encore à la table de Michelet, assis à côté de ce jeune homme doux, timide, rougissant, qui devait finir d'une manière si tragique, et qui s'appelait Gustave Flourens. M. Challemel-Lacour causait et — suprême éloge ! — il réussissait à se faire écouter même après Michelet, l'éloquence, l'image faite homme !

Qui nous eût dit alors que cet avenir — qui est le présent — nous attendait ? Flourens, dont l'exaltation ne pouvait alors frapper personne, allait trouver la mort dans une échauffourée et tomber, au bout d'un pont, le crâne fendu par le sabre d'un gendarme. Michelet devait mourir tué, on peut l'affirmer, par l'abaissement de la patrie. L'historien de la France disparaissait à l'heure où l'Allemagne pouvait croire que la France elle-même, mal remise de ses épreuves, allait disparaître. Et M. Challemel-Lacour devait, après avoir gouverné une ville, travailler à donner des lois à une nation !

Nul plus que lui n'en est digne. Nul ne voit plus jus et plus loin que cet homme d'étude toujours jeune p l'action, — il n'a que quarante-sept ans au surplus, - et dont la science et la pénétration sont, avec son ferm talent, un des solides appuis — et une des espérances - de la République.

Louis Blanc

THE NEW YORK
IC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. LOUIS BLANC

Je ne sais qui a dit : « *On est d'une génération avant d'être* « *d'un parti.* » Ce qui signifie que chaque génération a des façons différentes de comprendre les tactiques d'une politique qui n'en reste pas moins solidement attachée aux mêmes principes. M. Louis Blanc est un homme de 1848 plus qu'un homme de 1875. Lorsqu'on s'est étonné de le voir, dans un jour de bataille parlementaire, venir opposer son *non possumus* au discours opportun de M. Laboulaye, on a oublié que M. Louis Blanc était, sous une

enveloppe sympathique, un caractère entier et rivé à ses propres idées. Je me trompe : M. Louis Blanc est une âme candide et profondément honnête qui, poussant la logique des principes jusqu'à leur extrême rigueur, s'accommode peu des concessions quotidiennes et des allures diplomatiques. Plus d'une fois a-t-il dû gémir sur la nécessité des circonstances, sur les fatalités de la politique, et a-t-il dû regretter que cet art difficile des nuances qu'il faut saisir dans une Assemblée et cette science de l'*opportunisme* fussent deux qualités imposées à l'homme d'État !

M. Louis Blanc est le politique de l'Absolu et non du Relatif. C'est une vertu, surtout dans un temps qui incline volontiers aux faiblesses; mais il ne faut point, cependant, sous prétexte de rester fidèles à des principes inflexibles, ressembler à ces docteurs de Molière qui n'admettent point que le malade guérisse malgré l'ordonnance du médecin.

La politique, depuis et avant Machiavel, est une science qui ressemble fort à celle de la guerre. Il y faut beaucoup de courage, beaucoup de prudence, et une autre qualité qui sied à la fois à l'homme de guerre et au praticien (deux sortes de chirurgiens), le coup d'œil, le diagnostic. M. Louis Blanc marche plus volontiers les regards fixés sur son idéal que vers telle ou telle question en litige. Il a, lui aussi, l'œil levé vers les étoiles, mais il ne s'est point laissé choir, je me hâte de le dire, dans le puits où La Fontaine précipite son astronome, affamé, lui aussi, d'infini.

Que vais-je, au surplus, à propos de M. Louis Blanc, rappeler une discussion oubliée ! Ne vaut-il pas mieux, de-

vant une figure aussi aimable et un écrivain aussi éloquent, se souvenir de ce qui a fait si populaire le nom de cet homme, et de ce qui lui assure tant de gloire encore devant l'avenir? Pamphlétaire, M. Louis Blanc a marqué par un admirable travail, cette *Histoire de Dix Ans*, aussi vivante aujourd'hui, aussi attachante à lire que lorsqu'elle fut jetée, comme une arme de guerre, au front de la royauté de Louis-Philippe. Historien, il a tracé, dans une langue splendide, le magique tableau des luttes et des efforts de nos pères, et son *Histoire de la Révolution française* apparaît, à nos yeux, comme un indestructible monument. Nous pourrons, nous, les derniers venus, travailler à orner quelques pierres, à compléter quelque détail inachevé. De longtemps, on n'élèvera édifice pareil à celui que nous voyons sorti des mains de Michelet ou de celles de M. Louis Blanc.

Je retrouvais hier, dans les pages dramatiques consacrées par Daniel Stern à l'histoire de la révolution de 1848, un portrait de Louis Blanc qui ne manque pas encore de vérité. Daniel Stern nous le montre surgissant tout à coup, aux côtés de Ledru-Rollin, cet homme à la poitrine large, aux doigts velus, sorte de Danton redevenu vivant : — un Danton avec autant d'énergie de langage et plus de faiblesse de caractère. « Alors, dit Mme d'Agoult (c'est, on ne l'ignore pas, le nom de Daniel Stern), on vit paraître un homme de toute petite taille et d'aspect enfantin, toujours riant et montrant ses belles dents blanches, toujours parlant et gesticulant, toujours promenant sur l'auditoire de grands yeux noirs brillants de hardiesse et d'esprit. C'était un jeune écrivain d'origine corse, déjà célèbre, c'était Louis Blanc, qui cherchait

epuis longtemps, pour ses ambitions, un point d'appui olide dans l'amour des classes ouvrières.» La vie entière le Louis Blanc avait été, en effet, déjà une existence de utte et de combat pour les souffrants en même temps que de réaction personnelle contre la destinée, de *bataille pour la vie*, comme dirait Darwin.

Né le 28 octobre 1813, à Madrid, où son père était inspecteur des finances du roi Joseph, Louis Blanc était allié, par sa mère, aux Pozzo di Borgo, ces ennemis nés des Bonaparte. Son aïeul était, pendant la Révolution, mort sur l'échafaud.

Au sortir du collége, l'enfant avait perdu sa mère, et son père, ruiné par la chute du roi Joseph, avait fini dans une noire mélancolie.

Vers 1830, Louis Blanc vint à Paris. Que faire? Chercher à vivre. Il entra chez M. Hallette, fabricant à Arras, qui cherchait pour son fils un précepteur, et là, tout en enseignant cet enfant, il se lia avec les nombreux ouvriers de la fabrique, il pénétra leurs désirs, il s'émut de leurs souffrances, il partagea leurs vastes espoirs. Ses idées socialistes ont été puisées là, à Arras, dans ces causeries avec les ouvriers de M. Hallette.

De retour à Paris, en 1834, M. Louis Blanc fut mis en relation, par le rédacteur en chef du Journal d'Arras, avec MM. Cauchois-Lemaire et Rodde qui dirigeaient alors un journal libéral intitulé *Le Bon Sens*. Le nouveau venu y débuta brillamment. Ce fut là comme la salle d'armes où il se fit la main. Quelque temps après, M. Louis Blanc, qui collabora bientôt au *National* et à la *Revue du Progrès*, entra à la *Réforme* où l'appela Godefroy Cavaignac, le frère du général, avec lequel il s'était intimement lié.

Ses travaux d'économie politique et sociale vinrent ensuite le mettre tout à fait en lumière. C'est de la théorie de l'*Organisation du travail* que je veux parler. Profondément individualiste, je ne saurais approuver, même dans une œuvre aussi convaincue et aussi entraînante, cette absorption de l'individu qui arrive à donner à l'*État* — cette abstraction — quelque chose comme une pléthore.

« L'État, considéré comme dépositaire de la richesse commune, l'État capitaliste distribuant à la société des travailleurs la tâche et la récompense, réglant la production et la consommation, anéantissant la concurrence et, avec elle, toutes les inégalités de la fortune, telle était, a-t-on dit en quelques lignes fort justes, l'utopie reproduite sous toutes ses faces par M. Louis Blanc. » Je ne crois pas que M. Louis Blanc soit aussi profondément convaincu aujourd'hui de l'efficacité de ses réformes qu'il l'était en 1840. Mais ce qu'il faut dire, c'est que M. Louis Blanc, fidèle à sa nature tendre et probe, croyant à l'absolue générosité du cœur humain, se préoccupant peu des égoïsmes ou des intérêts particuliers, basait son système de réorganisation sur le *dévouement de chacun au bien de tous*. Qui pourrait reprocher tant de candeur à un être et faire un crime à quelqu'un de sa confiance en l'honnêteté de l'espèce humaine ?

On a vu cependant le péril qu'offrent parfois ces généreuses théories. Mais, chose ironique, Louis Blanc a trop longtemps supporté le poids de vieilles calomnies. Par exemple, dans les rangs de cette bourgeoisie dont il fut un moment l'épouvantail, qui ne lui a reproché, au moins une fois, la création des ateliers nationaux? M. Louis Blanc n'a cependant, devant l'histoire, aucune responsa-

bilité dans une pareille mesure. Il n'y est pour rien. Et ce furent pourtant de semblables accusations qui déchaînèrent contre lui tant de haines et le mirent plus d'une fois à deux doigts de sa perte.

M. Louis Blanc était, il y a vingt ans, quotidiennement représenté comme un homme haineux, prêt à faire payer à la société les souffrances de sa jeunesse. La vérité est qu'il avait beaucoup souffert, mais qu'il n'avait jamais pu haïr. Pauvre, alors qu'il travaillait pour nourrir son jeune frère, l'érudit historien des *Peintres de toutes les Écoles* et le critique d'art éminent, M. Charles Blanc, Louis Blanc n'eut jamais un moment de révolte. Que de peines profondes alors supportées cependant et, comme on dit, d'amers crève-cœur !

M. Charles Blanc nous a conté, dans une lettre intime, l'entrevue qui eut lieu, après 1830, entre M. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, et le tout petit jeune homme, Louis Blanc, parent de l'ambassadeur, qui n'avait encore aucun nom. « J'étais présent à cette scène, nous écrivait M. Charles Blanc, et je la vois encore. L'ambassadeur avait placé un sac d'écus très-lourd (c'étaient des pièces de cinq francs en argent) derrière un buste de Charles X. « J'ai perdu, nous disait-il, mon crédit depuis la Révolution, mais je vous recommanderai l'un et l'autre à mon ami M. Marcotte, directeur des forêts. » Et il alla prendre ce gros sac qu'il remit à mon frère, lequel, se haussant sur ses pieds, replaça le sac d'écus sur la cheminée, en disant : « Ce n'est pas une aumône que nous demandons, c'est l'emploi de nos facultés! »

Louis blanc alors allait se retirer fièrement, après avoir remercié l'ambassadeur dont sa mère, parent

des Pozzo di Borgo, portait le nom, lorsque le haut personnage, pour laisser un meilleur souvenir aux jeunes gens, dit au jeune homme, en lui parlant de sa mère:

— Si vous avez autant d'esprit qu'elle, vous ferez votre chemin!

Certes, un pareil accueil était bien fait pour donner un peu de fiel au cœur d'un malheureux. Mais Louis Blanc n'a gardé aucune rancune à ce parent oublieux, et il ne pense à cette triste visite qu'en souriant avec douceur.

Et voilà l'homme qu'on désignait, en 1848, comme la Terreur faite homme, lui qui a écrit que la Terreur *éreinta la Révolution!* Au lendemain de ce tumultueux et aveugle 15 mai, où il avait failli tour à tour être écrasé par l'émeute et fusillé par les gardes nationaux, M. Louis Blanc fut proscrit. Un ennemi, un député de la droite, « homme loyal entre tous, » M. d'Aragon, l'aborda et, lui tendant la main : « Je ne partage pas votre opinion, lui dit-il, « mais je vous estime et je vous aime. Lorsque, la figure « en sang et les vêtements en lambeaux, je vous ai vu « défendre votre ami Barbès, j'ai éprouvé l'envie d'être « votre ami. Si je vous parais digne de votre confiance, « venez! » Louis Blanc voulait se livrer, se faire arrêter lui-même, mais devant ce loyal adversaire, sa résolution tomba. Ce que Louis Blanc refusait à ses amis, la fuite, il l'accorda à M. d'Aragon qui lui glissa 2,000 francs dans la poche et le conduisit au chemin de fer du Nord. « Il faisait jour, a écrit Louis Blanc, quand je sortis de l'Assemblée. Arrivé chez M. d'Aragon, je me jetai tout habillé sur un lit et je m'endormis profondément. Deux heures après, réveillé par mon hôte, je montai en voiture. »

Louis Blanc raconte aujourd'hui avec une verve infinie

et beaucoup d'enjouement les aventures qui l'attendaient en Belgique. Arrêté à Gand par un agent de police, mené au commissaire qui le renvoya au bourgmestre, lequel en référa au gouverneur de la province, le captif temporaire put mesurer tous les degrés de cette échelle d'employés qui s'appelle l'*Administration*. En attendant qu'on le remît en liberté, il lut *Monte-Cristo*. La verve de Dumas était encore quelque chose de la France.

Au moment du coup d'État de Décembre, Louis Blanc, déguisé, revêtu d'une redingote longue, des lunettes bleues sur les yeux, essaya de rentrer en France. Il espérait qu'on allait lutter et vaincre. Arrivé à Courtrai, il apprit qu'il n'y avait rien à tenter. Proudhon décrit, dans sa *Correspondance*, l'état de prostration dans lequel étaient alors plongées les âmes. Louis Blanc reprit donc le chemin de l'exil. Mais, à cette heure, il pouvait être menacé d'extradition. Caché, grâce à M. Delhasse, chez un commissaire de police belge, il écrivit à M. de Brouckère, le bourgmestre de Bruxelles, en lui demandant de répondre poste restante à cette question : « Me laisserez-vous librement « traverser la Belgique et partir ? » — « Je vous en donne ma parole, répondit M. de Brouckère. » Et Louis Blanc prit publiquement son billet pour Londres.

Ce fut en Angleterre qu'il se fixa, reprenant ses travaux interrompus, l'*Histoire de la Révolution*, et commençant de nouveaux ouvages ; adressant, tantôt au *Courrier de Paris*, tantôt au journal *le Temps*, d'admirables études sur la société anglaise, réfutant, du fond de sa retraite, les mensonges accumulés sur la République de 1848, et répondant avec autorité au livre calomnieux de lord Normanby. Il s'était attaché, durant son exil, à ne point vivre en solitaire, à populari-

ser, à semer, à disperser l'esprit de la France libre. Tout d'abord, on le prenait là-bas, dans cette société un peu soupçonneuse, pour une sorte de bête fauve (il avait été si violemment calomnié !) puis on reconnut que ceux qui l'avaient attaqué l'avaient diffamé, et, peu à peu, il acquit, en Angleterre, une autorité très-grande. La renommée de Louis Blanc est aussi considérable en Angleterre qu'en France. Ses *Lettres sur l'Angleterre*, qui forment aujourd'hui quatre volumes des plus intéressants et des plus profonds, où la vie anglaise se trouve si brillamment dépeinte, depuis les discussions du Parlement, jusqu'aux courses d'Epsom ou aux fêtes gargantuesques du *Christmas* ces durables études lui ont assuré au delà du détroit une juste réputation.

Louis Blanc ne devait pas seulement trouver la gloire à l'étranger, il devait y rencontrer le bonheur. Il épousa, à Brighton, une noble et vaillante femme, sa digne et toute dévouée compagne d'épreuves et d'exil. Mais le cher foyer nouveau ne lui faisait pas oublier la patrie absente, et il écrivait, un jour, dans *Paris-Guide*, sur ce Paris qu'il aimait, comme Montaigne, jusque dans ses verrues :

« Paris est plein de ces souvenirs empreints sur le marbre, le bois ou la pierre. Sont-ils destinés à disparaître? Parmi ceux des enfants de la France qui l'ont quittée depuis longtemps, j'en connais qui pâlissent d'effroi quand on leur dit : « Si vous reveniez à Paris, vous « ne le reconnaîtriez plus. » Quoi ! déjà... Paris, hélas ! était pourtant bon à reconnaître !... »

Louis Blanc devait, au surplus, le reconnaître bientôt. Il avait écrit ces lignes en 1867, au milieu des pompes de l'Exposition qui donnait à l'Empire agonisant une grandeur factice. Trois ans s'écoulent, et l'édifice est renversé

par l'ennemi. La France tombe, entraînée par la chute de César, et les frontières de la patrie s'ouvrent, toutes grandes, pour les exilés.

Le soir de la déclaration de guerre, Louis Blanc assistait, à Londres, à un grand dîner. L'ambassadeur de Bavière était présent, et comme Louis Blanc manifestait l'espoir que ce conflit farouche ne durerait pas longtemps, le Bavarois, rééditant un mot du conventionnel Isnard, dit alors, avec un accent résolu et presque sinistre :

— C'est une guerre de races. L'Allemagne vient de tirer l'épée et de jeter au loin le fourreau !

Ce soir-là, Louis Blanc comprit dans quel drame affreux l'Empire venait de jeter la France. Lorsqu'arriva à Londres la nouvelle de la capitulation de Sedan, le proscrit cependant fut atterré. Un tel dénouement lui sembiait impossible ! Il n'osait plus sortir ni se montrer ; ce Français, parmi les étrangers, rougissait de tant de honte. La nouvelle de la Révolution du 4 Septembre arriva : Louis Blanc revint en France. Un moment il fut question de le renvoyer en Angleterre avec le titre d'ambassadeur. Paris fut investi, Louis Blanc se contenta de faire son devoir. Tandis qu'il écrivait et répétait sous toutes les formes, dans ses articles du *Rappel*, qu'il fallait éviter toute guerre civile en face de l'ennemi, il faisait simplement et dignement son devoir de garde national, le fusil sur l'épaule. A cet héroïque siége de Paris, il rêvait d'ailleurs (le mot est de lui) *un dénouement héroïque !* La capitulation vint mettre à néant cet espoir. Mais il voulut alors que l'Assemblée élue ne pût faire qu'une chose, ou la paix, ou la guerre. Le peuple de Paris le nomma le premier sur sa

liste, et le nom de Louis Blanc réunit 216,471 voix sur 328,970 votants.

Le premier acte de Louis Blanc fut, à l'Assemblée de Bordeaux, de demander que les membres du gouvernement de la Défense nationale rendissent compte de leurs actes. Ceux qui firent d'abord cette demande ont dû s'apercevoir depuis qu'ils avaient simplement fourni une arme envenimée aux rancunes des ennemis de la République. L'histoire dira que les fameux Rapports si partiaux, si irritants, rédigés par les monarchistes, ont été réclamés tout d'abord par des républicains.

M. Louis Blanc allait bientôt se montrer plus politique, lorsque, tout en reconnaissant la légitimité de la revendication des franchises municipales, il se prononça nettement contre l'usurpation de la Commune voulant se faire gouvernement central. Mis aux voix dans les clubs, à Notre-Dame-des-Champs, Louis Blanc fut alors déclaré *hors la loi* et condamné à mort, avec toute la députation de la Seine. Menaces vaines et stupides! Louis Blanc avait fait son devoir.

Tournure de pasteur protestant, de *clergyman,* mais sans rien de sévère, au contraire, avec un grand air de mansuétude et de bonté dans toute sa personne, Louis Blanc possède, avant tout, cette vertu sans prix, le charme. La voix douce et ferme, aiguisée d'un accent méridional, est pénétrante, sympathique; le langage choisi, élégant et viril. Un pli creusé fortement s'accuse aux deux coins d'une bouche fine et mordante. Cette figure sans barbe, aux joues pleines, d'aspect étrangement juvénile, s'illumine, s'incendie de deux grands yeux noirs, enflammés, ardents et profonds — des yeux de jais.

A la tribune, avec sa parole correcte et facile, aux images classiques, tombant lente et sûre d'elle-même, le geste, un geste large, l'accompagnant toujours, Louis Blanc est un orateur d'une pureté étonnante. La marque distinctive de cette éloquence lettrée est une sorte d'onction. Tout y est savamment mûri, pensé, et ces oraisons montrent que l'orateur est doublé de l'écrivain qui a donné une œuvre immortelle à son parti et à son pays.

Bon et tendre, avec des délicatesses d'enfant, Louis Blanc adorait Barbès, qui était près de lui comme un *grand frère*. — Condamné à une mort prochaine, mais pouvant, comme on dit, *traîner* encore, Barbès, presque agonisant, avait lui-même, en 1870, supplié Louis Blanc, accouru près de lui, de retourner à Londres.

— Va-t'en, et au revoir!

Devinant bien que c'était l'embrassement suprême, Louis Blanc ne put, en serrant Barbès dans ses bras, s'empêcher de sangloter. Alors le moribond,—pour consoler celui qui partait pour Londres, lui qui partait pour l'éternité,—Armand Barbès se souleva sur son lit de mourant, et, prenant un accent presque joyeux :

— Allons, dit-il à sa sœur, apporte une bouteille de vin du Midi et deux verres, que nous buvions avec Louis à l'avénement de la République!

J'ai entendu faire à Louis Blanc le récit de cette dernière entrevue, belle comme une mort antique, et j'ai vu — suprême éloge pour un tel cœur — des larmes douloureuses couler des yeux du tribun parlant de son ami mort.

« Je ne puis, m'écrivait-il un jour de Londres, — 16, Upper Montagu, St-Montagu square, — résister au désir

de vous dire combien votre touchant article sur Barbès m'a ému. Oui, vous avez raison : Barbès est un grand homme, grand par le cœur, grand par l'esprit, grand par ce prodigieux pouvoir de se dévouer, qui est le fond même de cette nature d'élite. »

Et lui aussi, Louis Blanc, nature d'élite, sait aimer et, je le redis encore pour bien expliquer son tempérament, cet homme, qui fut si détesté avant d'être si estimé, ne connut jamais la haine.

En mai 1871, durant l'agonie de la Commune, deux volumes de lui, à l'état de manuscrits, mais complétement terminés, ont été consumés par l'incendie des Docks de la Villette. Cinq caisses, venues de Londres, déposées là et contenant ses meubles ou ses livres, ont été brûlées. Eh! bien, je n'ai pas surpris chez lui, au lendemain de ce désastre personnel, la trace d'une pensée de colère ou d'amertume. Il avait accepté ce malheur avec une philosophie véritable, une étonnante résignation. Le livre perdu était une étude littéraire spéciale, les *Salons du XVIIIe siècle.*

— C'était un livre curieux, nous disait Louis Blanc sans se plaindre, un livre écrit sur le ton des Mémoires et, en vérité, amusant, en même temps qu'il constituait une sorte de préface à mon *Histoire de la Révolution française*, car je montrais comme les salons l'avaient préparée. — Je ne le referai pas. »

Ce serait dommage, ce n'est point possible. Louis Blanc nous doit un tel livre. Mais que penser de cette calme philosophie qui n'a ni une plainte, ni un mouvement de désespoir irrité devant une telle épreuve?

Louis Blanc. politique discutable, est une belle âme de

poëte et un cœur sans tache, un cœur d'enfant avec une intelligence de grand homme. Et la postérité dira de lui qu'il a plus donné à la politique que la politique ne lui a rendu, car il eût été illustre sans elle, cet écrivain de race, polémiste entraînant et historien immortel.

E. Littré

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

M. LITTRÉ

De combien d'épigrammes n'a-t-on pas poursuivi ce légendaire *Dictionnaire de l'Académie Française*, qui marche lentement, comme un char embourbé, et auquel s'attelle cependant une commission d'érudits et de gens illustres? Ils font de leur mieux; mais ils suivent d'un peu trop près la règle du proverbe italien *Chi va piano va sano*. La Commission du Dictionnaire pousse même jusqu'au *pianissimo*. Elle a pourtant dépassé la lettre F. Mais tandis que l'Académie travaille encore, un de ses membres, et

des plus récemment appelés à elle, a depuis deux ans déjà achevé seul l'œuvre tout entière des Quarante, et le *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré est un de ces monuments qui font honneur en même temps à un homme et à une nation.

M. Littré est, avec M. Barthélemy Hauréau, M. Alfred Maury et trois ou quatre autres, un savant comme on n'en trouve plus guère, comme il en existait au XVIe siècle, un de ces doctes penseurs dont la race semble se perdre chaque jour. L'Allemagne, si fort orgueilleuse de sa science, n'a pas de philologue comparable à l'auteur de tant de travaux attachants et profonds. On aime à s'arrêter devant un tel homme, qui, avec toutes les compréhensions du présent, toutes les divinations de l'avenir, garde l'attitude correcte d'un érudit d'un autre temps.

Aujourd'hui, d'ailleurs, on n'a plus de mérite à proclamer la valeur de M. Littré. Il est maintenant populaire. Lorsqu'il y a douze ans, Sainte-Beuve consacra trois ou quatre de ses *Lundis* à la physionomie littéraire de M. Littré, une pareille étude avait quelque nouveauté et quelque mérite. Nous sommes bien forcé de nous contenter de venir simplement constater la victoire, et nous allons recourir à cette étude de Sainte-Beuve qui était, en 1863, comme un bulletin de bataille.

La lutte était engagée, en effet, à l'Académie Française, entre l'esprit clérical et le libéralisme, et *Ceci* avait été, un moment, vaincu par *Cela*. Le mauvais accueil fait à certaine candidature académique de M. Littré, avait irrité le critique du *Lundi*, et Sainte-Beuve défendait, en M. Littré, la libre pensée tout entière. Aujourd'hui, je le répète, la porte est forcée, M. Littré est académicien, et si le combat

dure toujours entre l'esprit d'examen et le cléricalisme, du moins M. Littré a-t-il personnellement triomphé.

Maximilien-Paul-Émile Littré a eu soixante-quatorze ans sonnés le 1er février de cette année 1875. Il y a, on peut l'affirmer, soixante-dix ans au moins qu'il travaille. Parisien, fils d'un père admirable et vaillant qui, volontaire de la République, sergent-major dans l'artillerie de marine, était devenu chef de bureau de la direction générale des Contributions indirectes. Émile Littré avait appris de bonne heure la règle de toute existence: le devoir. Logé au n° 3 de la rue des Maçons-Sorbonne, M. Littré le père réunissait parfois, les jours de congé, les camarades de ses deux fils (Émile, l'aîné, le savant, et Barthélemy), et là, devant ces jeunes gens qui s'appelaient Burnouf et Hachette, il répétait souvent ce mot superbe :

— J'ai manqué de pain quelquefois, et cependant j'ai su vous élever!

La mère, digne compagne de ce Spartiate, était une protestante sévère et croyante, un peu parente de Boissy d'Anglas, « une *âme romaine*, » a dit Sainte-Beuve.

M. Littré fut de bonne heure un enfant pensif et résolu. Élève du lycée Louis-le-Grand, son nom marqua dans les Concours. A vingt-deux ans il savait non-seulement ce que l'Université enseigne, mais ce que donnent l'amour absolu de l'érudition et la soif de connaître : l'allemand, l'anglais, l'italien, le grec, et mieux que cela, le sanskrit, que le savant Eugène Burnouf lui apprenait, à lui et à M. Barthélemy-Saint-Hilaire. M. Littré voulait alors être médecin. Pour vivre, et tout en étudiant le corps humain, ses maux et ses merveilles, il donnait des leçons de latin,

des répétitions, et faisait ainsi vivre sa mère. Il n'avait déjà plus qu'elle. Le père était mort.

Taillé dans le bois des plus robustes, solide et fort, M. Littré usait sa puissance musculaire en la transformant en puissance cérébrale. Austère sans raideur, timide sans faiblesse, mais cachant sous sa modestie réelle une passion profonde pour la liberté, il fut de ces jeunes gens dont le cœur bondit à la lecture des *Ordonnances* de Charles X, et il prit le fusil en juillet 1830.

On ne s'imagine pas cet homme d'étude et de patience combattant au Louvre contre les Gardes suisses de la royauté. Sainte-Beuve nous le montre, cependant, revêtu de l'uniforme glorieux du garde national, et, avec cela, coiffé d'un chapeau rond. Ainsi costumé, M. Littré déchira la cartouche et fit le coup de feu. C'est à ses côtés que tomba, frappé de mort, un des plus nobles esprits de la génération de 1830, une sorte de stoïcien doux et charmant, Georges Farcy, qui eût ajouté, certes, à la gloire de notre pays.

Oui, toujours j'enviai, Farcy, de te connaître!

a dit Brizeux. M. Hachette fit transporter chez M. Littré le corps sanglant de Farcy, couché sur un volet de la boutique d'un marchand de vin en guise de civière. Et le héros mourut là, — rayonnant, — et croyant fermement que la liberté était pour jamais rendue à la France.

M. Littré, qui survécut, put voir, hélas! le contraire. Mais il abandonna la résistance armée, se confina dans

l'étude et s'y livra avec acharnement. Entré au *National*, il écrivit à côté de Carrel, dont il devait, un jour, publier les *Œuvres complètes*. Il traduisit Hippocrate, et son travail sur les doctrines du médecin de Cos est resté, malgré ses lacunes, comme une œuvre définitive. Véritable savant du moyen âge, vivant enfermé avec les grands morts qu'il évoque, M. Littré passait ensuite d'Hippocrate au naturaliste Pline, et de la vieille Grèce à la jeune Allemagne, abandonnant Socrate ou Celse pour le docteur Strauss. Il fut le traducteur de la *Vie de Jésus*. Tout à son œuvre, creusant le sillon avec la patience robuste du laboureur, M. Littré voyait se succéder ainsi les révolutions sans cesser, encore un coup, d'être le laborieux et lumineux traducteur du passé, tout préoccupé de l'avenir. Après Février 1848, il n'accepta d'autre poste que celui de conseiller municipal. Son fier salaire était la gratuité de ses fonctions. Il a fallu que des esprits frappés de sa modestie et de son oubli de toute ambition songeassent à lui, sans qu'il le sût, pour que M. Littré ait été élu représentant du peuple à Paris, au mois de février 1870. Absent de la ville, il n'avait sollicité aucun suffrage. Il apprit en même temps sa candidature et sa nomination. Au moment de l'investissement de Paris, ses amis l'avaient supplié, en effet, de quitter la ville à cause de son âge. M. Littré était parti en même temps que Michelet. M. Gambetta, voulant rendre hommage à cette grande science unie à une grande probité, avait nommé M. E. Littré, en janvier 1871, professeur d'histoire et de géographie à l'École polytechnique, et le décret motivé du jeune ministre était comme une de ces patriotiques récompenses que les Républiques décernaient autrefois à leurs hommes illustres.

Un mois après, plus de 87,000 voix appelaient M. Littré à représenter le département de la Seine. Au mois d'octobre, M. Littré était, en outre, élu membre du conseil général de ce département par le canton de Saint-Denis. Et, cette même année encore, il entrait à l'Académie Française pour y remplacer M. Villemain. C'était la juste réparation du refus qui lui avait été opposé lorsqu'en 1863 il avait voulu succéder à M. de Barante. Son ancien ennemi d'alors, celui qui glissait des brochures furieuses contre M. Littré sous la porte des académiciens, M. Dupanloup devait, au surplus, se dresser contre lui, en 1871 comme en 1863.

M. Dupanloup, en apprenant cette élection, envoyait bien vite la lettre inattendue que voici à M. Legouvé, alors directeur de l'Académie Française :

« Paris, le 30 décembre 1871.

« Monsieur le directeur,

« Je ne puis plus avoir l'honneur de faire partie de l'Académie Française. Veuillez bien lui faire agréer ma démission, et veuillez agréer vous-même l'hommage de ma parfaite considération.

« ✝ Felix, évêque d'Orléans. »

L'Académie Française s'occupait quelques jours après de l'incident, et le jeudi suivant, au commencement de la séance, M. Legouvé saisissait ses collègues de la démis-

sion de M. Dupanloup. La discussion fut, paraît-il, fort vive. MM. Guizot, Cuvillier-Fleury et Legouvé déclarèrent que l'Académie n'avait pas à s'occuper de ce fait, et l'Académie se montra bientôt de cet avis en passant à l'ordre du jour pur et simple par 28 voix contre 2. Mais M. Dupanloup, que l'*Univers* appelait, en cette circonstance, « *un ferme et sagace esprit, un citoyen et un évêque,* » ne se tenait point pour satisfait. Dans une lettre au journal *le Monde,* il renchérissait sur son action par de nouvelles paroles :

« L'Académie, disait-il, ne recherche pas ce que chacun pense dans l'intimité de son âme ; mais quand les opinions sont produites au grand jour et avec éclat, et que dans ces conditions un candidat se présente à elle, il est évident qu'alors, couronner, pour l'Académie, c'est sanctionner, et le bon sens nous dit que l'Académie ne peut pas sanctionner toutes les opinions. » Voilà où l'évêque d'Orléans se trompait. A l'Académie, le catholique Montalembert peut coudoyer le protestant Guizot, et M. Dupanloup lui-même s'y était bien rencontré avec le *douteur* Sainte-Beuve. Mais l'évêque reprochait surtout à M. Littré sa franchise de pensée :

« Au fond, disait-il encore dans sa lettre au *Monde,* la vérité en cette question, c'est simplement *qu'à l'égard des opinions professées, il y a une limite ;* il y en a toujours eu, il doit y en avoir, et s'il y en a une, elle est ici ou nulle part. »

D'où il résulte, comme le faisait fort bien remarquer le *Siècle,* qu'on peut être admis à l'Académie « quoique athée, » — si on a eu la prudence de ne pas professer publiquement cette opinion.

Mais, d'ailleurs, l'athéisme était-il bien le cas de M. Littré ? N'y avait-il pas, dans cette affaire, une question plus grave, plus haute qu'une discussion académique et qu'une polémique personnelle, et la liberté même de la pensée, cette liberté dont Sainte-Beuve s'était déjà fait, à propos de M. Dupanloup et de M. Littré, le défenseur, ne se trouvait-elle pas une nouvelle fois en cause ? Si fait. Et voilà bien ce qui faisait l'importance du débat : d'un côté, M. Dupanloup représentait l'intolérance et le passé ; de l'autre, M. Littré, l'esprit d'examen et l'avenir. C'était deux systèmes qui s'incarnaient, l'un dans l'évêque, l'autre dans le savant.

Ces disputes théologiques, dont l'évêque d'Orléans avait donné le signal après le choix réfléchi et décidé que l'Académie venait de faire de l'auteur du *Dictionnaire de la langue française*, les publications sagement mûries que M. Littré mettait alors au jour sur les derniers événements politiques et sur la conduite à tenir dans la crise que nous traversons, n'avaient d'ailleurs d'autre effet que de mettre décidément en pleine lumière le nom du savant homme. Le bruit produit autour de M. Littré par ces scandales devait faire plus, — chose inévitable ! — pour la gloire de l'écrivain, que les quarante ans d'études profondes de sa laborieuse vie. Il faut bien, après tout, que les adversaires injustes servent à quelque chose.

Et puis, la caricature s'en mêla. On représenta M. Littré en singe, avec la longue queue au bas de l'épine dorsale, à la façon de Victor Considérant, et cela sous le prétexte que le philosophe positiviste avait affirmé (ce qui n'est point) que l'homme descendait directement du singe.

Ne serait-ce pas, d'ailleurs, le cas de répéter ce mot d'un homme d'esprit : « J'aimerais mieux être un singe perfectionné qu'un demi-dieu dégénéré ! » Tous ceux qui croyaient, avec M. Dupanloup, qu'il y avait un *péril social* — voilà un bien gros mot ! — à voir entrer le *positivisme* à l'Académie, tous ceux-là se joignirent à la meute hurlante des intolérants. Le faubourg Saint-Germain s'en mêla. Il fut de bon ton de s'y moquer de M. Littré. « N'est-ce pas ce savant qui descend d'un cocotier ? » demandait une femme qui passe pour descendre des croisés.

Ce que M. Dupanloup et ses adhérents reprochaient surtout à M. Littré, ce que lui reproche aussi M. Louis Veuillot, c'est la publication de ce *Dictionnaire de médecine* de Nysten, qui est un chef-d'œuvre d'érudition et de clarté, et où l'homme, cet « animal à deux pattes et sans plumes », dont parlait Platon, est défini — ô comble de l'horreur ! — un « *mammifère de l'ordre des primates.* » Eh bien, quoi ! La science a de ces dures franchises : elle donne aux fleurs des noms barbares, et, comme la poésie de Boileau, elle appelle *un chat un chat.*

En sommes-nous donc encore au temps où l'astronome ne pouvait soutenir que le soleil demeure fixe au milieu des planètes, parce qu'il manquait de respect à la légende de Josué ? Le scalpel, avant de disséquer la machine humaine, a-t-il besoin d'un blanc-seing, et l'anthropologiste est-il condamné, comme autrefois, à étudier les viscères sur une poupée ou sur un mannequin ? La science, cette force irrésistible du siècle où nous vivons, cette grandeur, souvent effroyable, plus souvent sublime, de l'homme en quête du progrès, a-t-elle donc à craindre de

courber le front, ainsi que jadis, devant un inquisitional *veto?* Grâce à cette intolérance, la science des Lamarck et des Geoffroy Saint-Hilaire émigrerait tout à fait au pays de Darwin ou de Virchow. Le savant qui, de bonne foi et de toute son âme, recherche avidement le vrai, interroge anxieusement la destinée humaine, a-t-il donc à redouter qu'on le désigne comme le complice des incendiaires, des misérables et des fous? La vie entière de M. Littré proteste contre les accusations dont on la couvre; c'est la vie d'un sage antique. Grave, probe, simple, tolérant, il sourit à sa femme, à sa fille, qui vont à la messe, tandis qu'il continue ses travaux de physiologiste, et il ne répond aux attaques dont on l'abreuve qu'en continuant cette existence de penseur modeste, qui ne demandait ni tant de lumière ni tant de fracas.

Au physique, un vieillard étrange, d'une physionomie inoubliable, la taille moyenne, le visage ridé et creusé, *noirâtre*, comme dit Sainte-Beuve. Les cheveux, noirs et plats, retombent sur la nuque comme ceux d'un ecclésiastique; le front, large et puissant, se creuse sous une pensée unique; les yeux, usés par les textes déchiffrés, les travaux de physiologie, brillent derrière des lunettes. L'expression vivante de la figure tient dans la lèvre inférieure accusée et tombante, tirée aux commissures de la bouche par deux rides profondes, et qui semble montrer le mépris le plus complet et le plus ironique pour les subtilités mondaines ou les injures rencontrées. Il y a à Florence, au musée des Uffizzi, un buste de Machiavel où se retrouve cette même expression amère et souverainement dédaigneuse. Combien de fois ai-je songé à ce buste, à ce rictus du patriote Florentin, en revoyant

M. Littré, dont la sculpture italienne est comme l'image pétrifiée ! On prendrait, en effet, M. Littré — ne l'ai-je pas dit ? — pour un savant clerc d'autrefois. Sa redingote noire s'allonge comme la robe traînante des personnages de Masaccio. Des livres, des brochures sortent de ses poches gonflées ; il étudie sans cesse, il semble lire toujours.

A l'Assemblée nationale, penché sur quelque numéro de revue, sur quelque traité de philosophie, on dirait qu'il ne prête aucune attention à ce qui l'entoure. Tout à sa réflexion, il oublie, semble-t-il, la réalité ambiante. Mais non ; et lorsque du haut de la tribune tombe quelque parole qui méconnaît ou attaque ce que, depuis sa jeunesse, M. Littré aime, apprend et défend, la lèvre accentue son ironie, la bouche s'ouvre et, d'un rire silencieux, qui éclaire d'une façon quasi fantastique son visage de docteur hébreu, le philosophe semble riposter par la pitié à l'hérésie de la sottise, et, au lieu d'y répondre, dire tout bas :

« A quoi bon ? »

Tel est l'homme, — le littérateur le plus entièrement dévoué à la science qu'ait produit ce siècle de bruyante charlatanerie, un modèle d'humanité et de dévouement. Ce lettré soigne les pauvres en qualité de médecin, et quête pour eux comme un prêtre. Ce philosophe a écrit, à propos de la mort, les pages les plus déchirantes et les plus vraiment senties. Ce physiologiste a parlé en poëte des mondes inconnus, de l'infini, des étoiles,—ces *îles de lumière,* comme les appelle Byron.

Son *Ode à la lumière,* dont voici les dernières strophes, date de 1821 :

Rayons que nous envoie une nuit étoilée,
Venus de cieux en cieux jusqu'en notre vallée,
Que nous apportez-vous?
Vous n'avez point de voix, seuls messagers des mondes,
Et, poursuivant en paix vos courses vagabondes,
Vous passez devant nous.

Que dis-je ? Ce rayon que tant de force anime,
De l'espace toujours ne franchit pas l'abîme,
Ni n'atteint votre bord ;
Le flot étincelant qui partout le propage,
Baissant de plus en plus dans la mer sans rivage,
S'affaiblit et s'endort.

Par delà ce ruban dont la blanche lumière,
A peine descendant jusque sur notre terre,
Vient mourir à nos yeux,
Sont encore des soleils, étoiles inconnues
Qui, voilées à jamais de leurs clartés perdues,
N'atteignent pas nos cieux !

Cela est superbe. Et, en vérité, ce positiviste n'avait-il pas, lui aussi, le visage élevé, *os sublime,* dont parle le poëte latin, et ne sait-il point regarder le ciel ? M. Littré, c'est au contraire un Fontenelle inspiré et qui n'a pas *deux cerveaux,* comme l'ami de madame du Deffand, mais un cerveau et un cœur.

En veut-on une preuve ? Je ne sais pas de travail littéraire qui m'ait plus intimement ému que la *Notice* publiée par M. Littré sur Armand Carrel. L'admiration la plus sincère s'y joint à l'émotion la plus vraie. Et lorsque l'écrivain raconte la nuit lugubre où succomba le journaliste illustre et chevaleresque, le style ordinairement écis et froid de M. Littré s'emplit d'une éloquence saisissante :

« Jamais, dit-il, le cœur peut-il être aussi serré qu'en ces heures où, dans le silence de la nuit, à une lumière vacillante, aucun espoir ne restant, on écoute cette respiration de mort qui emplit l'oreille et qui avertit que tout va finir ? Dans cette angoisse, les minutes tombent goutte à goutte ; puis, quand le bruit cesse et que l'immobilité commence, la tête s'incline, les larmes coulent et l'amertume inonde le cœur. »

Et voilà l'homme contre lequel monseigneur Dupanloup et bien des gens avec lui seraient disposés à prononcer une sorte d'exorcisme ! J'imagine qu'ils n'ont pas lu ce qu'a écrit cet homme, et qu'ils ignorent que la science profonde du philosophe est doublée de bonté, de charité et de vertu.

J'ai dit le mot : *la Vertu*. Il convient mieux que tout autre au propagateur de cette doctrine du positivisme qui me satisfait sur tant de points, car elle substitue l'amour du progrès et la vénération du génie, le culte des grands hommes, à la chimère et à la superstition. Vertueux et grand par le labeur, voilà ce qu'est M. Littré. La nièce de Lamartine, la spirituelle Madame de Pierreclos, définissait un jour M. Littré :

— C'est un saint qui ne croit pas en Dieu !

M. Littré croit à tout ce qui fait les hommes meilleurs et les nations plus grandes :—à l'honneur, à la science, au dévouement, à la liberté, à l'amour de ses semblables. Il croit surtout à cet éternel moyen de consolation et de salut, si différent du renoncement que nous prêche le catholicisme : il croit au travail.

C'est de nuit qu'ordinairement M. Littré se met à l'œuvre. Sa journée est occupée par les recherches, les devoir-

académiques, les œuvres de charité médicale, les séances de l'Assemblée. Quand il est à la campagne, vers six heures et demie du soir, après un frugal repas, il se met à l'ouvrage, et ne se couche que vers trois heures du matin. Il lui a fallu une puissance corporelle étonnante pour résister à de telles fatigues. Mais M. Littré, comme le robuste M. Barthélemy-Saint-Hilaire, était capable de soulever à bras tendu la table sur laquelle il travaillait. Ainsi que le voulait Platon, il mêlait la gymnastique du corps à celle de l'esprit.

L'été, M. Littré habite la campagne, Mesnil-le-Roi, près Maisons-Laffitte ; il y occupe une modeste maison acquise de ses deniers. Mais son vrai cabinet de travail, c'est à Paris, cette pièce d'aspect sévère où l'on ne voit aucun ornement, si ce n'est une pierre de la Bastille encastrée dans le mur.

Cette seule pierre dit tout.

Elle rappelle à M. Littré l'injustice abattue, le progrès triomphant, et elle lui dicte le véritable devoir humain :

Savoir être libre et se rendre digne de la liberté !

TABLE

DU

TOME PREMIER

I

Pages.

M. Thiers. 3

II

Victor Hugo. 19

III

Le duc de Broglie. 35

Pages.

IV

M. Casimir Périer. 51

V

Le général Changarnier. 67

VI

M. L. Gambetta. 83

VII

M. le maréchal de Mac-Mahon. 99

VIII

M. Rouher 115

IX

Le général Faidherbe. 131

X

Le prince Napoléon 147

XI

M. A. Dumas fils. 163

XII

M. Louis Veuillot. 179

Pages.

XIII

M. J. Grévy. 195

XIV

M. Émile Ollivier 211

XV

George Sand. 227

XVI

Frédérick-Lemaître. 243

XVII

M. Jules Simon. 259

XVIII

M. Bazaine. 275

XIX

M. de Bismarck. 291

XX

Sir Richard Wallace. 307

XXI

Garibaldi. 323

Pages.

XXII

M. Challemel-Lacour. 339

XVIII

M. Louis Blanc. 355

XXIV

M. E. Littré. 375

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imp. F. Degons et Cie, 16, rue du Croissant.

98.